

PSYCHOANALYSE

1

BELGISCHE SCHOOL VOOR PSYCHOANALYSE

ECOLE BELGE DE PSYCHANALYSE

ERRATA 1.

PSYCHOANALYSE 1.

TIJDSCHRIFT VAN DE BELGISCHE SCHOOL VOOR PSYCHOANALYSE
REVUE DE L'ÉCOLE BELGE DE PSYCHANALYSE

MARS - 1984 - MAART

sommaire - inhoud

For nothing	TENNYSON (*)	1
L'Unique Trait de Pinceau	SHITAO (*)	5
Préambule	F.M.	7
Voorwoord	F.M.	8
L'École Belge de Psychanalyse		
Un mot de présentation	Jean FLORENCE	9
De Belgische School voor Psychoanalyse		
Een korte voorstelling	Jean FLORENCE	9
Übertragung - Overdracht - Transfert		
- Le Transfert, le Sujet et l'Objet, une théorie logique	Jean-Claude QUINTART	12
- Les fins du transfert	Jean FLORENCE	19
- Overdracht in een analyse van perversies	Antoine VERGOTE	26
- Erkele beschouwingen omtrent de overdrachtsproblematiek in het Dora-geval van Freud	Jozef CORVELEYN	31
- Effet placebo et transfert	Francis MARTENS	38
A - B - C - D - E - F reud		
- De Ik-problematiek in de vroege geschriften van Freud	Jozef CORVELEYN	63
- Notes d'un séminaire sur la psychanalyse	Christian FIERENS	76
Jeunes sciences - Vieux débats		
- A propos de l'Homme Neuronal	Léon CASSIERS	107
Symbolique		
- Anthropologues et psychanalystes devant le complexe d'Oedipe : l'exemple de la mythologie hésiodique	Patrick KAPLANIAN (*)	116
- Symbolisme, délires et changements sociaux	Daniël SCHURMANS (*)	126
Prises de position		
- "Spectacles"	Francis MARTENS	130
- Lou Andreas-Salomé : de l'efficacité d'un mythe	Marie-Dominique ROBIN	132
Images		
- Roos, Saint Antoine et la psychanalyse	Michel DE WOLF	135
- Zelig	Francis MARTENS	140
Lectures		
- "Histoires d'amour" de Julia Kristeva	Marie-Dominique ROBIN	144
Samenvattingen - Résumés		
Concerning false faces		151
Point de vue	Agathe CHRISTIE (*)	152

5) Patrick KAPLANIAN : "Anthropologues et Psychanalystes devant le complexe d'Oedipe" :
- p. 117, col.1, passage omis en fin du 2ème paragraphe : ... mais en restant distants l'un de l'autre" (pp.85-86) :

"A l'opposé de cette interprétation, à laquelle j'adhère tout à fait, ANZIEU traite les figures mythologiques comme de simples êtres humains et analyse leur comportement en tant que tel. Il y aurait donc une situation oedipienne triangulaire avec la mère (Gaia), le père (Ouranos) et le fils (Cronos). La mère réaliserait indirectement l'inceste avec le fils en le poussant à la castration, après l'avoir réalisé avec son autre fils qu'est Ouranos. Cronos serait provoqué à voir la scène primitive afin d'éliminer le rival de la couche maternelle "et de châtrer le père"."

- P. 124, col.2, passage omis en regard de 5°) "Il s'agit bien de différence... l'ethno-psychanalyse." La suite à partir de : "Il reste que les grands thèmes..." constitue

1) Jozef CORVELEYN : "De Ik-problematiek in de vroege geschriften van Freud" :

- p. 63 : "Deze tekst verscheen oorspronkelijk in ongeveer dezelfde versie in 'Psychologica Belgica', 1983, (23), 97-115.

2) Francis MARTENS : "Effet placebo et transfert"

- p. 46, col.2, ligne 6 : du savoir
- p. 49, col.2, ligne 52 : d'un soi mal suturé
- p. 50, col.2, ligne 16 : de me dire
- p. 53, col.2, schéma:repli narcissique rigide
- p. 57, remarque 24 : Birioukov

3) Christian FIERENS : "Notes d'un séminaire sur la psychanalyse" :

- p. 83, col.1, d) 1°), ligne 31:sont au minimum
- p. 87, col.2, ligne 36 : Lévi
- p. 90, col.2, ligne 35 : du mot
- p. 96, col.2, ligne 7 : évitement de la castration
- p. 105, col.1, ligne 45 : Ainsi les trois formes

4) Marie-Dominique ROBIN : "Lou Andreas-Salomé"
- p. 133, col.1, ligne 37 : Nobécourt



le 6°) dans l'énumération de ces différents points :

"Il s'agit bien de différence lorsque Freud, parlant des rêves déclare que les symboles sont à peu près les mêmes pour ceux qui parlent la même langue. Or le mythe nous aide à mettre en place les catégories de pensée. Ce sont ces catégories, ces symboles, ce découpage du réel propre à chaque peuple qui permet de coder et de décoder les rêves, car les déplacements se font en se servant de ce code. Il n'y a pas deux peuples chez qui le travail du rêve, les déplacements et les condensations soient les mêmes. On ne peut pas affirmer de quelqu'un qui rêve qu'il couche avec sa mère, qu'il ait un tel désir, tant que le lexique des symboles n'est pas connu. Ce peut être quelque chose de tout à fait différent en apparence (à quoi servent les déplacements?) qui est signifiant d'un tel désir.

Ici nous entrons vraiment dans l'ethno-psychanalyse.

*... for nothing worthy proving
can be proven,
nor yet disproven*

Tennyson

PSYCHOANALYSE

TIJDSCHRIFT VAN DE BELGISCHE SCHOOL VOOR PSYCHOANALYSE
REVUE DE L'ÉCOLE BELGE DE PSYCHANALYSE

- DIRECTION - DIREKTIE
Francis MARTENS
- CONSEIL DE REDACTION - REDAKTIERAAD
Jozef CORVELEYN, Francis MARTENS, Mark MERTENS, Regnier PIRARD, Marie-Dominique ROBIN, Antoine VERGOTE
- MISE EN PAGES - OPMAAK : Marie-Claire MARTENS
- COUVERTURE - OMSLAG : Francis MARTENS, Christian MARY
- OFFSET : L'Image Mécanique

- PSYCHOANALYSE paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne
- PSYCHOANALYSE verschijnt twee keer per jaar, in de lente en in de herfst

- Le courrier est à adresser à PSYCHOANALYSE
95, rue de l'Arbre Bénit, B-1050 Bruxelles, Belgique
- De post wordt gericht aan PSYCHOANALYSE
Gewijde-Boomstraat, 95, B-1050 Brussel, België

- Les versements se font sur le compte 310-0294238-26 de PSYCHOANALYSE
- De betalingen worden verricht op de rekening nummer 310-0294238-26 van PSYCHOANALYSE

- Abonnement aux numéros 1 et 2 (ou 2 et 3) : 700 FB
- Abonnement voor de nummers 1 en 2 (of 2 en 3) : 700 BF

- Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que leurs auteurs
- De uitgedrukte meningen in de bijdragen binden alléén de schrijvers

- Les auteurs dont le nom est suivi d'une astérisque ne font pas partie de l'Ecole Belge de Psychanalyse
- De schrijvers welke hun naam door een asterisk gevolgd wordt maken geen deel uit de Belgische School voor Psychoanalyse

PSYCHOANALYSE 1.

TIJDSCHRIFT VAN DE BELGISCHE SCHOOL VOOR PSYCHOANALYSE
REVUE DE L'ECOLE BELGE DE PSYCHANALYSE

MARS - 1984 - MAART

sommaire - inhoud

<u>For nothing</u>	TENNYSON (*)	1	
<u>L'Unique Trait de Pinceau</u>	SHITAO (*)	5	
<u>Préambule</u>	F.M.	7	
<u>Voorwoord</u>	F.M.	8	
<u>L'Ecole Belge de Psychanalyse</u>			
Un mot de présentation	Jean FLORENCE	9	
<u>De Belgische School voor Psychoanalyse</u>			
Een korte voorstelling	Jean FLORENCE	9	
<u>Übertragung - Overdracht - Transfert</u>			
- Le Transfert, le Sujet et l'Objet,	Jean-Claude QUINTART	12	
une théorie logique			
- Les fins du transfert	Jean FLORENCE	19	
- Overdracht in een analyse van perversies	Antoine VERGOTE	26	
- Enkele beschouwingen omtrent de	Jozef CORVELEYN	31	
overdrachtsproblematiek in het Dora-geval van Freud			
- Effet placebo et transfert	Francis MARTENS	38	
<u>A - B - C - D - E - F reud</u>			
- De Ik-problematiek in de vroege	Jozef CORVELEYN	63	
geschriften van Freud			
- Notes d'un séminaire sur la psychanalyse	Christian FIERENS	76	
<u>Jeunes sciences - Vieux débats</u>			
- A propos de l'Homme Neuronal	Léon CASSIERS	107	
<u>Symbolique</u>			
- Anthropologues et psychanalystes devant le	Patrick KAPLANIAN (*)	116	
complexe d'Oedipe : l'exemple de la mythologie			
hésiodique			
- Symbolisme, délires et changements sociaux	Daniel SCHURMANS (*)	126	
<u>Prises de position</u>			
- "Spectacles"	Francis MARTENS	130	
- Lou Andreas-Salomé : de l'efficacité	Marie-Dominique ROBIN	132	
d'un mythe			
<u>Images</u>			
- Rops, Saint Antoine et la psychanalyse	Michel DE WOLF	135	
- Zelig	Francis MARTENS	140	
<u>Lectures</u>			
- "Histoires d'amour" de Julia Kristeva	Marie-Dominique ROBIN	144	
<u>Samenvattingen - Résumés</u>			144
<u>Concerning false faces</u>			151
<u>Point de vue</u>	Agatha CHRISTIE (*)	152	

Dans la plus haute Antiquité, il n'y avait pas de règles : la Suprême Simplicité ne s'était pas encore divisée.

Dès que la Suprême Simplicité se divise, la règle s'établit.

Sur quoi se fonde la règle ? La règle se fonde sur l'Unique Trait de Pinceau.

L'Unique Trait de Pinceau est l'origine de toutes les choses, la racine de tous les phénomènes; sa fonction est manifeste pour l'esprit, et cachée en l'homme, mais le vulgaire l'ignore.

C'est par soi-même que l'on doit établir la règle de l'Unique Trait de Pinceau.

Le fondement de la règle de l'Unique Trait de Pinceau réside dans l'absence de règles qui engendre la Règle : et la Règle ainsi obtenue embrasse la multiplicité des règles.

...
Si loin que vous alliez, si haut que vous montiez, il vous faut commencer par un simple pas. Aussi, l'Unique Trait de Pinceau embrasse-t-il tout, jusqu'au lointain le plus inaccessible et sur dix millions de coups de pinceau, il n'en est pas un dont le commencement et l'achèvement ne résident finalement dans cet Unique Trait de Pinceau dont le contrôle n'appartient qu'à l'homme.

Par le moyen de l'Unique Trait de Pinceau, l'homme peut restituer en miniature une entité plus grande sans rien en perdre : du moment que l'esprit s'en forme d'abord une vision claire, le pinceau ira jusqu'à la racine des choses.

道

Extrait des "Propos sur la Peinture" de Shitao (le moine Citrouille-Amère, Chine, vers 1715) traduits et commentés par Pierre Ryckmans (Institut Belge des Hautes Etudes Chinoises, Bruxelles, 1970).

Idéogramme : le Tao

"Le Tao qu'on peut nommer n'est pas le Tao", Lao Tseu.

préambule

Le 15 octobre dernier, Oedipe a eu 86 ans. L'Ecole Belge de Psychanalyse entre, elle, dans sa vingt et unième année. C'est le temps qu'il faut pour accéder du statut de "pervers polymorphe" à celui "d'adulte responsable" : situation souvent moins enviable. D'autant, si on en croit le journal *Le Soir* du 27 juillet 1983, qu'on aurait au récent Congrès de Vienne (!) annoncé la mort prochaine de la psychanalyse. Le docteur Dreyfus, de Sainte-Anne (autre Lieu Saint), aurait même précisé, en invoquant un chercheur belge, que cette pénible occurrence serait due aux progrès de la biologie du cerveau et aux techniques d'imagerie électronique qui permettent d'ouvrir une fenêtre sur "cet organe si bien protégé".

Un autre organe de presse heureusement est plus aimable. Se faisant, le 22 juillet 1981, l'écho du procès de l'agresseur de S.S. Jean-Paul II, l'*Osservatore Romano* cite quelques extraits du réquisitoire du Procureur où il s'avère "qu'il s'agit (dans la motivation de ce crime) d'un antagonisme oedipien, d'un parricide symbolique", etc.

C'est ainsi que, dans le concert harmonieux des sciences et des cieux, le psychanalyste tient le rôle de bouffon. Sa marotte, parfois, c'est la vérité : tolérée si elle est bonne servante, renvoyée aux grelots et aux oubliettes si elle dissonne un peu trop. Il ne suffit pas, pour autant, d'être mal vu pour voir clair, ni toléré pour être tout à fait aveugle.

"Psychoanalyse", dont c'est la première parution, voudrait témoigner du travail et des préoccupations de l'Ecole Belge de Psychanalyse : celles d'une théorisation nourrie par la clinique -et non l'inverse- et d'une pratique où la technique devrait toujours céder le pas à l'éthique.

Publier est un piège, l'écriture souvent un miroir aux alouettes, les tentations de l'hagiographie sont subtiles. Seul le forum de la critique peut nous en préserver.

F.M.

voorwoord

Op 15 oktober van het vorige jaar bereikte Oedipus de eerbiedwaardige leeftijd van 86 jaar. De Belgische School voor Psychoanalyse treedt in haar eenentwintigste jaar. De tijd is gekomen om het statuut van "polymorf pervers wezen" achter zich te laten en het te ruilen voor dat van "verantwoordelijke volwassene" : een vaak veel minder benijdenswaardig situatie. Zeker wanneer men, als wij de krant Le Soir van 27 juli 1983 mogen geloven, op een recent Congres te Wenen (!) de nakende dood van de psychoanalyse zou hebben aangekondigd. Dokter Dreyfus van Sainte-Anne - Parijs (nog een Heilige Plaats) zou zelfs, zich steunend op een Belgisch onderzoeker, gepreciseerd hebben dat deze pijnlijke aangelegenheid zou te wijten zijn aan de vooruitgang van de hersenbiologie en van de technieken van de electronisch beeldvorming die toelaten een blik te werpen op dat "zo goed beschermde orgaan".

Een ander persorgaan is gelukkig wat vriendelijker. In haar verslag van 22 juli 1981 over het proces van de aanvaller van Paus Johannes-Paulus II, citeert de Osservatore Romano enkele uittreksels uit het rekvisitoor van het Openbaar Ministerie waaruit blijkt dat "het (in de motivatie van de aanvaller) zou gaan om een oedipaal antagonisme, om een symbolische vadermoord", etc.

In "het harmonisch concert" van de wetenschappen samen met het rijk der hemelen, heeft de psychoanalyticus de rol van hofnar. Zijn stokpaardje is nogal eens de waarheid : zij wordt getolereerd wanneer zij een brave dienstmeid is; wanneer zij te dissonant gaat klinken wordt zij echter de bel aangebonden of verwezen naar vergeethoekjes. In aanzien staan is echter niet voldoende om altijd gelijk te hebben en het is ook niet zo dat wie enkel getolereerd wordt niet geloofwaardig is.

"Psychoanalyse", waarvan hier het eerste nummer voorligt, wil het werk dat geleverd wordt binnen de Belgische School voor Psychoanalyse kenbaar maken en ook getuigenis afleggen over de thema's waaraan zij bijzondere zorg en aandacht besteedt : de zorg voor theorievorming die gevoed wordt door de klinische ervaring -en niet het omgekeerde, en voor de analytische praktijk waarin de ethiek steeds voorrang moet krijgen op de techniek.

Publiceren is een valstrik. Het schrijven is vaak een verleidelijk lokmiddel. En de bekeringen tot hagiographie zijn soms subtiel aanwezig. Enkel het forum van de kritiek kan ons hiervoor behoeden.

Ecole Belge de Psychanalyse

UN MOT DE PRÉSENTATION EEN KORTE VOORSTELLING

par Jean FLORENCE
Président

door Jean FLORENCE
Voorzitter

En 1963, à l'initiative de quelques analystes issus de filières différentes de formation (Suisse, Hollande, Paris), s'est créée sous le vocable d' "Ecole Belge de Psychanalyse - Belgische School voor Psychoanalyse", une institution dont les objectifs, au sein du mouvement psychanalytique international, étaient de témoigner d'une conception de la psychanalyse rigoureusement freudienne. Conformément à l'esprit qui était celui de Freud et qui ne se retrouvait plus toujours dans les institutions en place, cette Ecole entendait s'ouvrir à d'autres "professionnels" que les seuls médecins et psychologues, s'ouvrir à d'autres disciplines scientifiques et philosophiques que la seule doctrine psychanalytique, s'ouvrir à des membres de communautés linguistiques différentes. Dans cet esprit même, cette Ecole voulait prendre au sérieux les critiques formulées par J. Lacan qui était alors un des membres les plus actifs de la Société Française de Psychanalyse, critiques à l'endroit des tendances psychanalytiques qui s'écartaient de la ligne originale de la découverte freudienne. Enfin, cette Ecole entendait maintenir en éveil, au-delà de cette inspiration lacanienne, son intérêt pour toute recherche analytique qui constituait un encouragement à poursuivre ses objectifs. Aussi, entretenait-elle des rapports vivants avec l'Ecole anglaise (Klein, Winnicott) et suisse (Binswanger, Szondi).

Ce sont cependant les rapports avec les membres de la Société Française de Psychanalyse et, ensuite, avec les membres de l'Ecole Freudienne de Paris, à partir de 1964, qui furent les liens privilégiés. Ces liens se manifestaient soit par la participation aux travaux, aux journées, aux congrès et aux sémi-

In 1963, werd op initiatief van enkele analisten die hun vorming hadden genoten in diverse groepen (in Zwitserland, Nederland, Parijs) een instituut opgericht onder de naam "Ecole Belge de Psychanalyse - Belgische School voor Psychoanalyse" dat als opzet had in de raam van de internationale psychoanalytische beweging getuigenis af te leggen van een strikt freudiaanse opvatting over de psychoanalyse. Trouw aan de geest van Freud die in de toen bestaande instituten niet steeds meer terug te vinden was, wilde deze School openstaan voor andere "beroepsmensen" dan voor louter medici en psychologen, openstaan ook voor andere wetenschappelijke en filosofische disciplines dan enkel de psychoanalytische doctrine, wilde zij zich openstellen tenslotte voor leden van verschillende taalgemeenschappen. In dezelfde geest wilde deze School de kritieken ernstig nemen van J. Lacan, die toen een van de meest actieve leden was van de Société Française de Psychanalyse. Deze kritieken richtten zich tegen die psychanalytische tendensen die de oorspronkelijke lijn van Freuds ontdekking verlieten. Tenslotte, wilde deze School naast deze lacaniaanse inspiratie, een levendige belangstelling onderhouden voor elke vorm van analytisch onderzoek die het nastreven van haar doelstelling aanmoedigde. Aldus, onderhield zij levendige banden met de britse School (Klein, Winnicott) en met de Zwitserse School (Binswanger, Szondi).

De banden met de leden van de Société Française de Psychanalyse en daarna vanaf 1964 met de leden van de Ecole Freudienne de Paris, waren nochtans het meest uitgesproken. Zij kwamen tot uiting ofwel in de deelname aan verschillende werkzaamheden, studiedagen, congressen en seminaries, ofwel door

Belgische School voor Psychoanalyse

naires, soit par des analyses personnelles et des contrôles avec des membres de l'E.F.P. Ce sont ces échanges qui ont permis d'identifier l'Ecole Belge de Psychoanalyse comme "lacanienne".

La politique d'ouverture de l'Ecole n'a pas manqué, au fil des années, de susciter des différends, des conflits dans les positions en matière de clinique et de théorie, jusqu'à ce que se créent des lignes de clivage plus marquées -certains membres formés chez Lacan venant à prendre pour de l'éclectisme et de l'ambiguïté l'ouverture de principe qui constitue le pari fondamental de l'Ecole. Lorsque Lacan a radicalisé sa démarche en instituant la "passe", provoquant le départ de quelques analystes qui formèrent le "Quatrième Groupe", et, plus tard, lorsqu'il choisit d'opérer la dissolution de l'Ecole Freudienne de Paris, les intolérances à la diversité intérieure furent à leur comble et un groupe d'analystes démissionna de l'Ecole Belge pour "poursuivre avec Lacan". Ceux-ci ont rallié alors l'Ecole de la Cause Freudienne, dirigée par J.A. Miller au sein de laquelle ils s'attachent à faire connaître, en Belgique, un enseignement exclusivement lacanien. Un autre groupe d'analystes, peu de temps après, a rejoint une autre formation lacanienne issue de la dissolution de l'E.F.P., à savoir l'Association des Cartels Freudiens dirigée par Ch. Melman.

Ces mouvements et ces départs n'ont certes pas laissé l'Ecole indemne. Ils ont provoqué une crise longue et difficile et, en même temps, la volonté chez plusieurs membres de relancer le débat à l'intérieur de l'Ecole, de reformuler ce qu'on entendait y promouvoir comme éthique, comme pratique et comme théorie de la psychanalyse.

Ces réflexions ont abouti à l'élaboration

personnelle analyses en controlezittingen bij de leden van de E.F.P. Deze uitwisselingen hebben ertoe bijgedragen dat de Belgische School voor Psychoanalyse als lacaniaan geïdentificeerd werd.

De openheidspolitiek van de School heeft in de loop des jaren onvermijdelijk geleid tot meningsverschillen en conflicten omtrent de klinische praktijk en de theorie die uiteindelijk geleid hebben tot het ontstaan van meer uitgesproken breuklijnen. Sommige leden namelijk die gevormd waren bij Lacan bestempelden de principiële openheid van de School, in feite een fundamentele uitdaging voor haar als eclectisme en ambiguïteit. Toen Lacan zijn beweging radicaliseerde door het invoeren van de "passe", hetgeen het vertrek uitlokte van verschillende analisten uit zijn groep (zij vormden de "Quatrième Groupe"), en toen hij er later toe overging de Ecole Freudienne de Paris op te heffen, steeg de onverdraagzaamheid omtrent de innerlijke diversiteit binnen de School tot een hoogtepunt. Het is toen dat een groep analisten de Belgische School verliet om met Lacan verder te gaan ("poursuivre avec Lacan"). Zij hebben zich aangesloten bij de Ecole de la Cause Freudienne geleid door J.A. Miller en zij stellen zich tot doel om in België een exclusieve lacaniaanse onderricht de bevorderen. Sommige andere analisten hebben zich korte tijd nadien aangesloten bij nog een andere lacaniaanse strekking die was ontstaan uit de opheffing van de E.F.P., namelijk de Association des Cartels Freudiens, onder de leiding van Ch. Melman.

Deze bewegingen en deze momenten van vertrek hebben de School heel zeker niet onberoerd gelaten. Zij hebben een lange en moeilijke crisis veroorzaakt. Maar tegelijk ook wekten

de nouvelles propositions de fonctionnement discutées en groupes de travail puis, après d'importants débats, adoptées par le conseil d'administration de l'Ecole. Les lignes directrices de ce projet sont de promouvoir une éthique de la psychanalyse qui soit réellement enracinée dans sa pratique clinique et une théorisation sans cesse requestionnée à partir de cette pratique.

L'Ecole est composée de membres analystes et de candidats dont certains ont déjà entamé une pratique. Les membres dits "titulaires" sont ceux qui ont accepté, pour un certain laps de temps, de prendre des responsabilités actives dans l'animation et l'administration de l'Ecole. Il n'y a pas de "didacticiens" attitrés, les termes "psychanalyse" et "didactique" étant jugés antinomiques : tout membre peut donc être choisi pour une analyse ou un "contrôle". L'accès à l'Ecole, soumis dans chaque cas à l'appréciation d'un "jury d'accueil", se base essentiellement sur le fait de l'analyse personnelle (effectuée ou non au sein de l'institution) et sur le double critère d'une formation théorique et clinique suffisante. Des séminaires théoriques de base et des séminaires cliniques sont proposés à l'initiation et à la formation continue des candidats et des analystes. En même temps, se poursuit, au long de l'année, une réflexion de l'ensemble des membres sur l'éthique de la psychanalyse. Des analystes étrangers à l'Ecole y sont régulièrement invités.

De 1975 à 1980, un Bulletin contenant les travaux individuels et collectifs était publié à l'adresse des seuls membres de l'Ecole. Un numéro intitulé "L'Analyse - De l'Analyse" fut édité en 1982. Le premier numéro de la nouvelle revue que nous publions aujourd'hui, et que nous appelons du nom donné par Freud à sa découverte -Psychoanalyse- manifeste le désir résolu de prendre notre part dans le débat public ouvert par l'expérience de la psychanalyse, en témoignant d'une conviction essentielle : celle que l'analyse est, originellement et toujours, ouverture.

Jean FLORENCE
1984

zij bij vele leden de uitdrukkelijke wil om het debat in het kader van de School opnieuw in gang te zetten om te komen tot een herformulering van wat men er wil bevorderen als ethiek, praktijk en als theorie van de psychoanalyse.

Deze reflecties zijn uitgemond in nieuwe werkingsvoorstellen. Zij werden in werkgroepen besproken en na belangrijke debatten aangenomen door de bestuursraad van de School. De hoofdlijnen van dit project zijn gericht op de bevordering van een ethiek van de psychoanalyse die echt geworteld is in de klinische toepassing ervan en in een theorievorming die zonder ophouden steeds opnieuw wordt in vraag gesteld vanuit deze praktijk. De School bestaat uit leden-analysten en uit kandidaten waarvan sommigen reeds een analytische praktijk begonnen zijn. De zogenaamde "titulaire" leden zijn zij die gedurende een zekere tijd actieve verantwoordelijkheid op zich hebben genomen inzake animatie en bestuur van de School. In de School is er geen aparte groep van als dusdanig benoemde "didactici". De termen "psychoanalyse" en "didactisch" worden immers als contradictorisch beoordeeld; elk lid kan gekozen worden voor een analyse of voor een "controle" (supervisie). De toegang tot de School die voor elk geval apart, onderworpen wordt aan de beoordeling van een "aanvaardingsjury", is essentieel gebaseerd op het feit van een persoonlijke analyse (al of niet uitgevoerd in het kader van de School) en op het dubbel criterium van een voldoende theoretische en klinische vorming. Theoretische basisseminaries worden georganiseerd als initiatie en als continue vorming van kandidaten en leden. Tegelijkertijd wordt in de loop van het jaar de gezamenlijke reflectie van de leden over de ethiek van de psychoanalyse voortgezet. Analysten die niet tot de School behoren worden hiertoe ook regelmatig uitgenodigd.

Tussen 1975 en 1980 werd er een Bulletin gepubliceerd dat zich alleen richtte tot de leden van de School, het bevatte de neerslag van individuele en collectieve werkzaamheden. Eén nummer, getiteld "L'Analyse - De l'Analyse" werd uitgegeven in 1982. Het eerste nummer van het nieuwe tijdschrift dat wij thans publiceren en dat we de naam meegeven die Freud gaf aan zijn ontdekking -Psychoanalyse- drukt onze besliste wens uit om deel te nemen aan het publiek debat dat door de ervaring van de psychoanalyse wordt opengesteld. Hierdoor willen wij tevens uiting geven aan een essentiële overtuiging : dat de analyse oorspronkelijk en altijd openheid is.

Übertragung - Overdracht - Transfert

LE TRANSFERT, LE SUJET ET L'OBJET : UNE THÉORIE LOGIQUE (*)

par J.C. QUINTART

1. Introduction

La conception que Lacan a développée à propos du transfert est fondée sur une théorie de l'inconscient. Aussi peut-il dire : "Le transfert est ce qui manifeste dans l'expérience la mise en acte de la réalité de l'inconscient en tant qu'elle est sexualité". (séminaire XI. 159)¹

On trouve cette conception particulièrement bien articulée par lui en 1964 dans le séminaire sur les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse dont cette citation est extraite, ainsi que dans un article contemporain, "Position de l'Inconscient". Ces quatre concepts fondamentaux sont pour lui : l'inconscient, la répétition, la pulsion et le transfert. Les derniers séminaires de cette année 1964 viennent resserrer autour du transfert ce qu'il avait avancé concernant l'inconscient, la répétition et la pulsion. Puisque la réalité de l'inconscient est mise en acte dans le transfert, nous partirons des formulations de Lacan sur l'inconscient.

La théorie de Lacan fait une large place au manque, à l'absence, au vide, à la perte, à la disparition, à la béance, à la négation, tous termes qui ne sont pas synonymes mais fréquemment employés. Lacan met le manque au départ de la constitution subjective et d'une façon plus radicale que Freud qui décrit le narcissisme et l'auto-érotisme comme un état originnaire au début de la vie psychique. Pour Lacan, le manque est central, originnaire, et aura à s'organiser au moment du complexe de castration. Certains ont comparé la pensée de Lacan à une athéologie négative.²

Autant donc placer ce concept dès le départ de notre exposé. Notre appareil psychique est bâti autour d'une lacune. Et ce vide, ce manque ressort à la fois du fait de notre existence comme être sexué et mortel, c'est-à-dire désirant et limité, l'un étant lié à l'autre puisque si nous étions immortels nous n'aurions pas à nous reproduire, et ce manque ressort en même temps de notre dépendance à l'Autre du langage qui intervient pour nous constituer dans l'existence. (XI. 186)

En effet, pour ce qui est du langage, nous le recevons de l'Autre. Il nous entoure dès la naissance, nous est extérieur; il nous détermine par l'ordre symbolique dans lequel il nous instaure. Le langage n'est pas une simple dénomination, c'est l'instauration dans un ordre. Mais, en même temps que s'établit cette détermination signifiante, quelque chose se perd pour le sujet. Une part de lui-même n'existe pas dans le langage, tombe hors du langage, reste hors du discours, est rejeté par le signifiant. En effet, le mot n'est pas la chose, il représente la chose. Ce faisant, il tue la chose pour la faire exister, ex-sister, c'est-à-dire sortir d'elle-même, hors de son réel. Le langage c'est du semblant, dira Lacan, à la période où, mettant l'accent sur le réel, il le place à égalité dans son nouage avec le symbolique et l'imaginaire. En entrant dans le langage, nous perdons une part de nous-même qui reste hors du signifiant et c'est ce que Lacan appelle notre réel. C'est là qu'il repère l'objet petit a qui, pour chacun de nous, anime notre être de désir.

Nous confondons habituellement cet objet petit a, c'est-à-dire cette partie perdue

(*) Communication présentée aux Journées sur le Transfert organisées par l'Ecole belge de Psychanalyse, les 4 et 5 juin 1983.

par le vivant, avec ces objets que visent les pulsions et qui ne sont que des tenant-lieu de a. L'objet petit a n'est en fait que la présence d'un creux, d'un vide occupable par n'importe quel objet. De même que cette partie perdue par le vivant reste inatteignable par le langage, de même, de façon analogique, on peut dire que l'objet de la pulsion n'est pas atteint par la pulsion; la pulsion en fait seulement le tour comme autour d'une borne, pour revenir vers le sujet et le modifier en rejoignant la zone érogène d'où elle est partie. La nourriture comme objet de pulsion orale introduit l'absence du sein comme objet manquant que la pulsion contourne. (XI. 164)

Divisé en deux par l'entrée dans le langage, le sujet se réalise toujours plus dans la parole qui le constitue, mais il n'y poursuit déjà plus que la moitié de lui-même, l'autre étant déjà perdue. De plus, le langage est la condition de l'inconscient qui est une perte, une béance, c'est-à-dire un langage qui échappe au sujet dans sa structure et ses effets et où on peut situer la fonction du désir³.

En ce qui concerne la répétition, Lacan la situe comme la répétition d'une rencontre avec le réel en tant que celle-ci est toujours une rencontre manquée.

2. Le transfert et son algorithme

Le rappel sommaire de ces concepts permet d'aborder maintenant la question du transfert. En 1954, Lacan disait : "Nous savons que la dimension du transfert existe d'emblée, implicitement, avant tout commencement de l'analyse, avant que le concubinage qu'est l'analyse ne le déclenche. Or ces deux possibilités de l'amour et de la haine ne vont pas sans cette troisième qu'on néglige et qu'on ne nomme pas parmi les composantes primaires du transfert, - l'ignorance en tant que passion. Le sujet qui vient en analyse se met pourtant comme tel dans la position de celui qui ignore. Pas d'entrée possible dans l'analyse sans cette référence"⁴. Et il situe l'ignorance à la jonction du réel et du symbolique.

Quelques années plus tard, en 1966, il introduit la notion du sujet supposé savoir comme étant le pivot d'où s'articule tout ce qui est du transfert. Il le formalisera

en 1967 dans un algorithme où il indique la bascule qui se fait dans l'analyse autour de cette supposition du savoir⁵. L'analysant qui fait appel à l'analyste suppose que celui-ci sait quelque chose de ses symptômes et de son inconscient. Mais l'analyste n'occupe pas cette position du maître sachant et quittant ce lieu imaginaire, il retourne à l'analysant sa supposition et l'invite par le travail analytique à faire que ses associations se déroulent comme un savoir qui s'égrène.⁶

On peut même dire que vis-à-vis de l'analysant, il y a une double supposition. Non seulement il lui est supposé un savoir inconscient, mais à cet inconscient on suppose un sujet, le sujet de l'inconscient. En effet, les associations libres de la cure analytique font apparaître une autre organisation signifiante : ce qui se dit n'est pas n'importe quoi et le signifiant, jusque dans son nonsens, devient le signe d'un sujet étranger à celui qui parle. Dans un énoncé explicite se découvre l'énonciation d'une autre vérité, et à cette énonciation est supposé un sujet, supposé ou sub-posé, posé en dessous. C'est aussi le sens de la définition du signifiant : le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, c'est à dire en relation avec un autre signifiant inconscient refoulé. Le sujet résulte de l'articulation signifiante.

Cette déduction du sujet de l'inconscient - une déduction plus qu'une hypothèse - oppose le sujet de l'inconscient au sujet conscient, au moi. Lacan met en évidence chez Freud une démarche cartésienne pour fonder la certitude du sujet. Descartes fonde la certitude de l'existence du sujet à partir des pensées que le doute lui permet d'affirmer. Freud voit dans le doute le signe d'une résistance et la preuve de l'existence de pensées inconscientes. Renversant l'assertion de Descartes et y ajoutant une négation, Lacan l'applique à l'inconscient : je ne pense pas où je suis, je suis où je ne pense pas; le sujet de l'inconscient ne sait pas qu'il est là où il y a des pensées. Je ne savais pas que j'y étais, que j'y étais pour quelque chose; je le sais après coup. Le sujet de l'inconscient est comme une fiction nécessaire apparaissant en éclipse dans ces moments de pulsation où s'ouvre l'inconscient. Le sujet de l'inconscient est conçu comme une impasse que fait Lacan pour sortir de la difficulté de l'inter-

subjectivité.

Reprenons cet algorithme du transfert où Lacan développe la notion du sujet supposé savoir comme une modalité du transfert. Cet algorithme concerne à la fois le psychanalyste et l'analysant, car le transfert est un phénomène où sont inclus ensemble le sujet et le psychanalyste (XI. 210). Le sujet supposé savoir n'est pas réel; il n'est même pas nécessaire que l'analysant considère explicitement son analyste comme possédant ce savoir. Le sujet supposé savoir est un signifiant introduit dans le discours qui s'instaure en analyse. L'algorithme du transfert est construit par Lacan sur le modèle de la définition du signifiant. Dans la formule : S = signifiant, s = sujet, q = quelconque, et le savoir supposé se trouve entre les parenthèses.

$$\frac{S \text{ ----- } S^q}{s (S^1, S^2, \dots, S^n)}$$

Pour illustrer cette formule, je la développe selon des indications du texte.

Un trait du psychanalyste intervenant lors de son choix par _____ signifiant l'analysant, soit femme, ou _____ quelconque théoricien, ou sa voix, ou ...

sujet supposé de l'inconscient de l'analysant	la chaîne inconsciente, c.à.d. le savoir supposé
---	--

Le choix du psychanalyste déterminé par un de ses traits signifiants repose sur l'espoir ou la certitude qu'il connaît la psychanalyse et aura, dans sa théorie, une réponse possible aux questions de l'analysant. Ce savoir attendu est conçu comme un savoir du moi du psychanalyste, un savoir de la science. Or, du côté du psychanalyste, son savoir est en attente. Freud recommande d'aborder chaque nouveau cas avec un savoir neuf.

Pour illustrer le phénomène du transfert, Lacan se sert d'un texte de Platon, le Banquet, où Alcibiade essaye d'obtenir par l'amour ce dont il pense que Socrate est le contenant. Alcibiade fait l'éloge de Socrate en le comparant à des Silènes, sortes de statuettes quelconques d'aspect, mais qui dans leur intérieur creux recèlent, pour ceux qui les ouvrent, des bijoux, des ornements, des mer-

veilleuses beautés, des "agalma" dont l'attrait est irrésistible. Socrate est aimé pour les biens qui sont en lui désirés. Alcibiade croyait Socrate épris de lui et amoureux de sa beauté; il avait essayé d'obtenir de lui des signes de son amour en échange des siens. Socrate s'était refusé à ce jeu de l'amour où l'aimé accorde ses faveurs à l'aimant. Socrate ne se trouve pas digne d'être aimé, car ne possédant rien, il veut rester désirant, et comme désirant, posséder le savoir sur ce qui est désirable; ce qui est un plus grand bien que la possession elle-même⁷.

A la fin du banquet, Socrate désigne à Alcibiade le sens de ses paroles, en disant que son discours avait pour but de séduire Agathon et de détourner celui-ci d'aimer Socrate, première interprétation historique d'un phénomène de transfert, dit Lacan. Le psychanalyste accepte d'être détenteur de biens qu'il n'a pas, de ces agalma, de ce savoir, et d'être désiré, aimé. Ainsi se déploient dans le discours de l'analysant, dans l'analyse et chez l'analyste, les signifiants du sujet, signifiants qui se rapportent à des objets et ainsi se révèle ce autour de quoi tourne et s'enroule la chaîne inconsciente, c'est-à-dire la part de réel dont le discours cerne la limite. Ce savoir qui se constitue dans l'autre est pris par l'analysant pour le signe de son désir. Celui à qui je suppose le savoir, je l'aime, dira Lacan^{8,6}.

3. Identification et aliénation

Dans tous les textes où Lacan parle de transfert, que ce soit le texte sur la direction de la cure, le séminaire sur le transfert, ou les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, il parle de l'identification. Dans la direction de la cure, il dit: l'identification ouvre la séquence du transfert, elle est régression parce qu'elle part de la demande d'amour⁹. Il s'agit de l'identification décrite par Freud dans Psychologie des masses et analyse du moi¹⁰: une identification à un des traits de l'objet. Elle prend la place de l'attachement libidinal à cet objet pour une sorte d'introduction de l'objet dans le moi .

Freud parle de trait partiel comme support de l'identification. Lacan le traduit par trait unaire, en y faisant reconnaître la présence d'un signifiant. Cette identifica-

tion symbolique intervient à la fin de l'oedipe lorsque les demandes de l'enfant adressées à l'Autre sont restées sans réponse¹¹. C'est à partir d'un point choisi dans l'Autre, point choisi comme idéal et que le sujet a intériorisé par ce trait signifiant, que le sujet se regarde et se voit comme vu par l'Autre et sous la forme où il plait au sujet d'être vu. C'est de ce point appelé grand I dans le schéma optique et placé dans l'Autre que le sujet voit apparaître son moi-idéal où il désire se complaire à lui-même (XI. 132, 231, 241).

C'est au champ de l'Autre sous la forme du trait ou du signifiant choisi, que se réalise la constitution de l'Idéal du Moi, ce qui est un temps majeur de l'identification. En même temps que par le sujet en analyse peuvent être entrevues les identifications qui ont commandé sa conduite passée, en même temps s'établit avec l'analyste une relation où le sujet se remet à occuper une place et à se présenter sous des traits idéaux et imaginaires choisis dans l'Autre de telle façon que le sujet se sente aussi satisfaisant qu'apprécié, si pas aimé par son analyste. Mais le matériel signifiant, symbolique, est toujours présent en deça du transfert des sentiments, du transfert imaginaire ou du transfert d'identification. L'identification est toujours identification à des signifiants sur lesquels ou par lesquels se transfèrent certains désirs refoulés⁹.

Ce qui surgit comme amour dans l'effet de transfert s'oppose à la révélation, malgré que ce soit en même temps un effet attendu, pour permettre l'interprétation. L'amour a fonction de tromperie, car le sujet en tant qu'assujetti au désir de l'analyste, désire le tromper de cet assujettissement en se faisant aimer de lui, faussement. En même temps, le sujet convainc l'Autre d'être aimable, et veut le rendre ignorant de la cause du désir. La haine peut aussi remplacer l'amour pour réaliser une relation s'exerçant dans le sens de la fermeture de l'inconscient. (XI. 229, 241).

A l'identification se joint un autre mécanisme que Lacan appelle l'aliénation, qui joue au niveau de la constitution du sujet et qui n'est au fond que la description de l'identification au niveau signifiant en rapport avec l'inconscient. En effet, la représentation du sujet par un signifiant est par-

tielle et orientée en fonction d'un désir, mais la part du sujet qui pourrait être représentée par l'autre signifiant auquel renvoie le premier, cette part du sujet disparaît, est refoulée. Le sujet du désir se fige dans le signifiant qui le représente. Il n'y a pas de sujet, dit Lacan, sans quelque part aphanisis, disparition du sujet (XI. 201).

Chaque fois que le sujet apparaît représenté par un signifiant, il disparaît, s'évanouit au niveau de l'autre signifiant, en l'autre lieu qui est celui de l'inconscient; le sujet de l'inconscient apparaît en éclipse. Cette vacillation du sujet se répète dans le mouvement allant de l'être au sens, allant de ce qui allait être à la signification. C'est un point limite pour l'identification. Cette vacillation va prendre fin par un processus auquel Lacan donne le nom de séparation où la fonction du sujet supposé savoir est remplacée par l'intervention du désir de l'analyste.

4. La séparation

Il s'agit en quelque sorte de mettre fin momentanément à la tyrannie du symbolique. L'entreprise est d'éliminer l'Autre qu'il fallait d'abord offrir en pâture au transfert, ou tout au moins le faire déchoir de cette idéalisation, car l'Autre n'existe pas, il n'est qu'un lieu, et non une totalité, il n'est représenté, lui aussi, que par des signifiants, il est barré : s (\bar{K})

Au fur et à mesure du déroulement de l'analyse, le sujet va épuiser autant que faire se peut l'énonciation des signifiants qui le constituent et les signifiants du savoir de l'inconscient vont passer dans l'analyse et constituer le savoir de l'analyste, savoir inutile dans sa totalité puisque l'efficacité provient du travail successif d'articulation des signifiants supportant images et objets. Le sujet a pu repérer les objets différents intervenus comme cause de ses désirs. Il les a vus et en a en même temps mesuré l'inanité : ce n'est jamais ça. Le sujet, destitué de ce qu'il croyait être comme moi-sujet, se trouve face au drame du langage qui n'est jamais que représentation et qui lui a servi à identifier ses constructions imaginaires. Le sujet se réalise dans son inanité, il n'est rien dans le monde des représentations. Il est confronté à l'existence

du réel qui était recouvert et appréhendé par l'imaginaire et le symbolique. Ainsi se dévoile l'inessentiel du sujet supposé savoir.

Précisons ce moment dans son rapport à l'Autre. Des moments d'angoisse ou de silence ont déjà mis l'analysant face à la question du désir de l'Autre : que veut l'Autre, que désire l'analyste? La fin de l'analyse l'y ramène de façon plus abrupte et incontournable. C'est dans les intervalles des signifiants qu'est interrogé l'autre, dans ce que l'autre ne dit pas qu'est interrogé son désir : il me dit cela, mais qu'est-ce qu'il veut? L'Autre est perçu comme désirant manquant et le sujet n'a plus rien pour le combler. Se référant à l'enfant questionnant par ses pourquoi l'énigme du désir des parents, Lacan dit que le premier objet proposé au désir parental dont l'objet est inconnu c'est la propre perte de l'enfant : peuvent-ils me perdre? Le sujet met en jeu le fantasme de mort, de disparition. Par l'idée de mort, il touche au réel de ce qu'il est - un cadavre c'est du réel - et à la démesure du désir de l'Autre. Cette perte que le sujet fait jouer, c'est celle déjà éprouvée à l'étape précédente dans l'aliénation où une partie de lui disparaît non représentée par le signifiant (XI. 194,199)

En faisant de sa mort un objet pour le désir de l'Autre, le sujet s'éprouve comme rien et institue une identification différente de l'identification par le signifiant, une identification à l'objet perdu, à l'objet a (XI. 231). Il rejoint là l'opacité de son être en tant que réel, c'est-à-dire ce qu'il a perdu de lui-même en entrant dans le signifiant. L'objet petit a est aussi interrogé dans l'Autre comme ce qui lui manque; ce qui réalise la castration de l'Autre, s (\bar{A}). Cet objet est également perdu au lieu de l'Autre. Il devient rétroactivement la référence inconnue de la parole qui a pu se développer dans l'expérience analytique. Dans l'algorithme du transfert, l'objet petit a vient se substituer comme référence aux signifiants tissant la chaîne inconsciente.

L'effort de la pensée de Lacan dans cette théorisation est d'installer l'objet petit a à l'intérieur de la relation signifiante en tant qu'exclu, manque - manque évidemment présent; c'est quelque chose du sujet qui manque dans la relation signifiante. Si le sujet du signifiant, le sujet supposé par

le signifiant, n'advient que dans l'Autre, il rencontre cependant dans l'Autre, en se réalisant comme chose qui s'éjecte de l'Autre, l'impossibilité de s'y aliéner totalement¹². L'attente de l'avènement de cet être - du sujet - être où peut se désigner la libido, l'organisme du vivant, dans son rapport avec le désir de l'analyste, est pour Lacan le ressort vrai et dernier du transfert¹³.

Il appelle cette opération la séparation et en donne le sens par étymologie. Separare, séparer; se parere, s'engendrer, et l'homophonie française se parer, s'habiller. Par cette opération de séparation est appréhendée, retournée et restaurée pour le sujet sa perte originelle. Ce qui cause son existence, son désir, n'est pas seulement le signifiant, c'est aussi l'objet petit a trouvé dans la faille de l'articulation signifiante. On peut y situer une racine du sujet de l'énonciation, comme séparé de l'Autre et du signifiant.

Faut-il encore passer par la mort, signifiant dont use assez Lacan, pour introduire le sexe? Cet objet petit a introduit par la référence à la mort supporte ce qui dans le sexe est toujours susceptible de manifester la présence de la mort (XI. 232). Pour le sujet, d'autres objets privilégiés viendront prendre la place de cet objet manquant : le sein, l'excrément, le regard, la voix. C'est à contourner ces objets que s'emploient les pulsions partielles pour restaurer la perte originelle. Le repérage du sujet par rapport à l'objet petit a est donné par Lacan dans la formule $S \diamond a$, que je ne développerai pas. L'expérience du sujet en analyse est ainsi ramenée au plan où la pulsion est la réalité de l'inconscient. Nous pouvons relire la définition du transfert : "le transfert est ce qui manifeste dans l'expérience la mise en acte de la réalité de l'inconscient en tant qu'elle est sexualité".

Je n'ai pas élaboré plus loin la fin de l'analyse qui, au-delà de l'opération de séparation, peut se formuler du côté du sujet de l'inconscient comme un : je suis ça, petit a, c'est-à-dire ce que je ne savais pas que j'étais et aboutit, du côté de l'inconscient, à la béance de la castration, $-\phi$, en sachant mieux à quoi elle correspond. Au niveau de la parole, l'énoncé s'est explicité par une prise en compte du sujet de l'énonciation. Mais la conquête de la position d'énonciation

n'est jamais totale, l'énoncé de cette conquête reste une énonciation. Il y a une impossibilité de structure pour le sujet à se reprendre complètement lui-même. L'objet petit a reste cause du sujet de l'énonciation dans l'énoncé.

Pour résumer une partie de mon propos, je citerai la conclusion de l'article de Lacan : Position de l'inconscient. "La sexualité se répartit d'un côté à l'autre de notre bord en tant que seuil de l'inconscient, comme suit : -du côté du vivant en tant qu'être à être pris dans la parole, en tant qu'il ne peut jamais enfin y tout entier advenir, dans cet en deça du seuil qui n'est pourtant ni dedans ni dehors, il n'y a d'accès à l'Autre du sexe opposé que par la voie des pulsions dites partielles où le sujet cherche un objet qui lui remplace cette perte de vie qui est la sienne d'être sexué.

-du côté de l'Autre, du lieu où la parole se vérifie de rencontrer l'échange des signifiants, les idéaux qu'ils supportent, les structures élémentaires de la parenté, la métaphore du père comme principe de la séparation, la division toujours ouverte dans le sujet dans son aliénation première, de ce côté seulement et par ces voies que nous venons de dire, l'ordre et la norme doivent s'instaurer qui disent au sujet ce qu'il faut faire comme homme en femme¹³."

Cet exposé se base principalement sur des textes de Lacan d'avant 1968, sur des commentaires publiés et sur des discussions en séminaires auxquels j'ai participé. Ces sujets continueront à être travaillés ensuite par Lacan. Certains points concernant l'identification seront repris dans l'étude du fantasme. D'autre part, dans la théorie des quatre discours, se retrouvera une figuration du début et de la fin de l'analyse. Le début de l'analyse peut être figurée par le discours du maître si on entend le signifiant comme étant le maître :

$$\frac{S^1}{\$} \longrightarrow \frac{S^2}{a} \text{ et la fin de l'analyse peut}$$

se figurer par le discours de l'analyste :

$$\frac{a}{S} \longrightarrow \frac{S^1}{S^2}$$

C'est ainsi qu'au début de l'analyse la place de l'agent du discours, de l'élément actif qui commande le discours est occupé par S¹, le signifiant représentant le sujet de l'inconscient qui est, lui, sous la barre.

Dans le discours de l'analyste qui serait prédominant à la fin de l'analyse, l'élément actif, organisateur du discours, est l'objet petit a, un semblant d'objet, l'objet comme manque et cause du désir. C'est cette place que vient occuper partiellement l'analyste en tant qu'il fait parler, qu'il est cause du dire, cause du fait qu'on parle, et non seulement de ce qui est dit. On dit couramment que l'analyste occupe la place du mort; occuper cette place du mort est une façon, pour l'analyste, d'être à la place de cet objet petit a. A la fin de l'analyse, l'analyste pourra se demander : "à quoi ai-je servi? Quelle sorte d'objet ai-je été, et pour quelle satisfaction?" Entre ces deux discours se place, dans l'analyse, le discours de l'hystérique : $\frac{\$}{a} \longrightarrow \frac{S^1}{S^2}$ ou le sujet divisé occupe

la place de l'agent du discours.

5. Conclusion

Je conclurais en trois points. Premièrement, le transfert est lié au temps de l'analyse et notre description a pris un tour parfois chronologique. Cependant, il s'agit aussi d'une situation de structure logique où tous les éléments sont présents dès les prémisses, l'analyste comme objet, par exemple. Lacan montre que l'objet est présent chez l'enfant dès les premières symbolisations vocales. Dans le jeu de la bobine accompagné du FORT-DA réitéré, cette bobine exprime ce qui se détache de l'enfant dans cette épreuve. Ce n'est pas seulement la mère qui y est représentée, c'est un petit quelque chose du sujet qui se détache tout en étant encore retenu par lui, c'est une auto-mutilation par un objet qui le désigne et auquel s'applique en acte l'opposition signifiante. L'objet désigne un aspect du sujet, ce n'est pas lui, mais quelque chose de lui. L'enfant s'engendre dans l'objet qui vient tempérer la vacillation radicale du sujet au niveau de sa division dans l'alternance signifiante. On pourrait également parler ici de l'objet transitionnel de Winnicott.

Deuxièmement, une série de questions se lèvent concernant les constructions théoriques que j'ai rapportées. Quelle réalité de faits prennent-elles en compte, lesquels négligent-elles? Quelle part de fiction comportent-elles? Quelle est la valeur des

concepts employés? Sont-ils compatibles avec une théorie analytique freudienne? Quelle est leur utilité dans la compréhension d'une cure? Contribuent-elles particulièrement à maintenir l'analyse dans un cadre propre à ses fondements? Peut-on les appliquer et les développer dans les différentes structures névrotiques, psychotiques et perverses?

Enfin troisièmement, pouvons-nous y trouver des indications pour la pratique? J'ai laissé de côté l'aspect de répétition dans le transfert; les mots "mise en acte" figurant dans la définition donnée par Lacan du transfert peuvent s'y référer et indiquer une différence avec la simple remémoration. Concernant l'identification, nous avons vu que l'analyste a à déchoir de la place d'idéalisation pour être le support de l'objet, de l'objet présent dans l'intervalle des signifiants et les séparant. L'analyste oscille dans l'analyse d'un pôle à l'autre; tantôt se situant au point I idéalisant de l'identification, tantôt se situant comme objet petit a. Le ressort fondamental de l'opération analytique c'est le maintien de la distance entre ces deux positions I et a (XI. 245). Et l'analyste ne doit pas faire croire qu'il est l'un plus que l'autre, qu'il est l'un sans l'autre.

Les interventions de l'analyste lèvent ou réduisent cette identification idéalisante que ce soit par le contenu, le style, ou la visée. Un style d'intervention qui plutôt que rapporter ceci à cela, d'identifier, fait vibrer les signifiants pour qu'ils se dédoublent ou se démultiplient; des interventions qui s'appuient sur la métaphore ou la substitution, mettent en évidence l'équivoque plutôt que de solutionner et prennent le ton du mi-dire plutôt que celui du commandement signifiant. Cela ne veut pas dire que l'interprétation est ouverte à tous les sens, elle est aussi une interprétation significative. Mais sa portée essentielle n'est pas la signification, c'est que le sujet voie au-delà à quels signifiants il est assujetti, signifiants faits de non-sens que des interprétations trop sensées empêchent de surgir. L'interprétation du rêve à la Licorne de S. Leclair conduit au signifiant Poordjeli; ce signifiant datant de l'enfance était lié à un mouvement de corps accompagné de jubilation où le sujet en tombant s'enroulait sur lui-même dans une sorte de roulé-boulé et puis, se dépliant, se retrouvait sur ses pieds¹⁴. (XI.226)

La visée de l'interprétation est de cerner les objets causes de désir qui mettent en branle les chaînes signifiantes. Non seulement l'analysant parle à l'analyste en s'adressant à différents personnages qu'il lui impute d'être, mais pour lui parler de ces personnages, il lui parle d'objets; et ce sont aussi les objets de la séance par où le désir se manifeste actuellement dans l'analyse en ce sens que le réseau des signifiants s'articule avec l'analyste. Négliger les objets pour ne relever que les identifications encourage les résistances du sujet devant ses divisions.

J.C. QUINTART

Bibliographie

- (1) LACAN J. Les quatre concepts fondamentaux de la Psychanalyse. Séminaire. Livre XI, 1973, Paris, P.U.F. Les indications de pages se rapportent au Séminaire.
- (2) NANCY J.L. et LACQUE-LABARTHE P. Le titre de la lettre. 1973, Paris, Galilée.
- (3) LACAN J. Lettres de l'Ecole freudienne, n°1, 1967, p. 45. Paris, Bulletin de l'E.F.P.
- (4) LACAN J. Les écrits techniques de Freud. 1975. Séminaire. Livre 1. Paris, Seuil.
- (5) LACAN J. Proposition du 9 octobre sur le psychanalyste de l'Ecole. In scilicet. n°1, 14-30. 1968. Paris, Seuil.
- (6) ANDRE S. Le transfert de Lacan. In Litura n°3, 36-49. 1981. Bruxelles.
- (7) CLAVREUL J. Considérations actuelles sur le transfert. In L'Inconscient, n°3, 3-48. 1967. Paris, P.U.F.
- (8) LACAN J. Encore. 1975. Séminaire. Livre XX, p. 64. Paris, Seuil.
- (9) LACAN J. La direction de la cure et les principes de son pouvoir. Ecrits. 619. 1966. Paris, Seuil.
- (10) FREUD S. Psychologie des masses et analy-du moi. In Essais de psychanalyse appliquée. 1976. Paris, Payot.
- (11) LE GAUFEY G. A qui s'(identi)fier. In Ornicar, n°10, 27-32. 1976. Paris
- (12) ZENONI A. Objet perdu et épreuve de la réalité. In Quarto n°8, 82-87. 1982. Bruxelles.
- (13) LACAN J. Position de l'inconscient. Ecrits. 829-850. 1966. Paris, Seuil.
- (14) LECLAIRE S. Psychanalyser. 1968. Paris. Seuil.

LES FINS DU TRANSFERT (*)

par Jean FLORENCE

Mon propos est de donner une suite ouverte et rigoureuse au questionnement de l'École sur la pratique de la psychanalyse et sur la théorie et l'éthique qui soutiennent cette pratique. Ce propos fait spécialement écho aux réflexions instaurées par Christian Fierens, le 14 octobre 1983, sur la demande.

La demande inaugure le mouvement de l'analyse, l'acte analytique en opère le transfert, c'est-à-dire, à la fois le déplacement et l'ouverture métaphorique. L'acte analytique scande ce "transport" (Uebertragung) de la demande en son parcours et y inscrit en son principe même -logique et temporel- sa fin possible.

Ainsi le travail analytique repose-t-il tout entier sur le processus du transfert. Celui-ci en est la seule motivation réelle: le reconnaître a pour conséquence que les fins du transfert sont, à chaque moment, actuelles. Le terme prescrit à l'analyse -la séparation (il faudra préciser laquelle)- y agit comme sa cause et lui assure donc à la fois sa forme, sa finalité, son efficacité et sa matière. Je reprends à Aristote le langage par lequel il analyse le mouvement du sujet en acte.

Un des caractères énigmatiques de la demande, Christian Fierens nous l'avait rappelé, est qu'elle machine son propre échec. Mais, n'est-ce pas la trace de l'action muette de la pulsion de mort? S'il y a, dans la demande, avec l'insistance et la répétition qu'on lui reconnaît, un appel à la satisfaction, c'est, littéralement¹, une demande que "ça cesse"... demande qu'il n'y ait plus de demande, désir de non désir². On sait combien

(*) Ce texte est la transcription d'un exposé fait à l'École le 18 novembre 1983.

(1) Dans satisfaction, il y a "satis": assez!

(2) Selon l'expression de P. Aulagnier : n° spécial "Freud", Sur le masochisme primaire, L'Arc, 1968.

Freud a reculé le moment de formuler et de mesurer dans toute son ampleur cet empire, cette emprise de la pulsion de mort dans la demande névrotique, le refus de guérir, le cauchemar, et dans sa manifestation plus brutale et sans médiation qu'est le paroxysme psychotique.

Notre objectif étant de spécifier ce qui constitue, pour nous, le travail analytique, je voudrais m'arrêter à cette structure de la demande, structure abyssale si tant est que le désir la creuse et "l'abîme", mais en insistant cette fois sur la part que prend la demande de l'analyste au sein de l'analyse. Il me semble, en effet, essentiel que nous prenions le temps d'apprécier cette part prise par l'analyste en tant que "personne" (au sens où Freud parlait de la "personne" du médecin) dans ce qui serait une mise en échec du désir, du fait de sa propre demande. Depuis belle lurette, il apparaît comme une évidence -ou pire, une idée reçue- que c'est le désir de l'analyste qui mène l'analyse. En réalité, cette affirmation est redoutable en l'exigence qu'elle implique. Sommes-nous à même, dans l'analyse, de laisser réellement agir ce désir, sans y faire résistance de par notre "besoin" et de par notre "demande"?

Prenant la parole après un exposé qui dégageait une éthique d'une mise en question de la demande, mais de la demande de qui, disciple, élève, analysant ou "patient" s'adresse au psychanalyste, je m'attacherai à définir cette éthique même à partir de la mise en question de la demande de l'analyste. Je poserai donc que :

1. la fin de l'analyse y est inscrite dès son principe.
2. La demande de l'analyste fait la tromperie de l'analyse.
3. le désir de l'analyste n'est pas ailleurs que dans son acte : la coupure.
4. Le transfert est le mouvement de la fin

elle-même.

1. Comment les analystes avec Freud et après lui ont-ils pensé la fin de l'analyse?

Pour s'en tenir à une vue superficielle, mais phénoménologiquement correcte, on peut dire que l'analyse finit quand analysant et analyste ne se retrouvent plus au rendez-vous habituel. La fin serait la séparation des deux personnes engagées jusque là dans un travail commun. Banalité que cette lapalissade : la fin, c'est quand c'est fini! Or, nous savons que toute séparation de personnes exige une autre séparation, intérieure à chacune et, celle-là bien plus délicate à définir. Il est légitime, à mon sens, de caractériser les théories analytiques par la manière dont chacune définit cette séparation et l'"objet" de cette séparation.

L'objet en question est l'objet même du transfert. Certains le conçoivent comme objet d'amour; dans ce cas, la fin de l'analyse coïncide avec la fin d'une illusion, l'illusion étant l'amour de transfert que l'analyse aurait, en quelque sorte, à réduire en reconduisant le sujet à des investissements d'objet dans la réalité. D'autres considèrent cet objet comme un objet d'identification; la fin de l'analyse consisterait en une identification avec le moi, quelque peu idéalisé, de l'analyste. Pour d'autres encore, l'objet -ou plutôt les objets- dont l'analyse sépare le sujet, ce sont les objets pré-génitaux, avec tout le cortège des fantasmes qui les accompagnent; la fin de l'analyse serait l'accès au désir génital non plus régressif mais oblatif. Pour d'autres, enfin, le travail analytique aboutirait à la chute de l'objet "a" et des montages fantasmatiques qui soutiennent des leurres du désir et tempèrent l'angoisse de castration; la reconnaissance du manque comme ouverture du sujet au désir signerait la possibilité pour le sujet d'une autre amour...

Quant à l'affect qui marque ce moment de la fin, il varie selon les théories elles-mêmes : cela va de l'exaltation et du triomphe quasi-maniaque du moi victorieux de l'objet perdu à la tristesse dépressive devant le vide reconnu et la solitude retrouvée. L'expression la plus souvent rencontrée chez les analystes qui tentent de cerner cliniquement cette fin de l'analyse est celle de "travail de deuil". On retrouve dans cette polarité affective l'ambivalence propre au

deuil : douleur de la perte, joie secrète de survivre à l'objet.

Permettons-nous, cependant, de nous interroger sur cette conceptualisation de la fin de l'analyse en termes de deuil, de perte d'un objet. La douleur est-elle le mot de la fin? Si c'est d'une aliénation que l'on fait le deuil, la thématique de la perte, avec toutes les connotations nostalgiques qu'elle emporte, donne-t-elle le juste ton? Et ne sommes-nous pas enclins, par l'automatisme associatif même, à lier le deuil et la mélancolie? La fin de l'analyse serait-elle une résignation sublime? N'y a-t-il pas un autre langage pour dire ce devenir-autre sur quoi débouche une analyse, qui ne résonne pas comme des tambours et des trompettes des cérémonies de deuil? A propos des objectifs de l'analyse, Freud parlait le langage populaire : il s'agit de rendre au sujet la possibilité de jouir et de travailler...

Sans prétendre épuiser la série des théories relatives à la fin de l'analyse, j'ajouterais encore une variante qui nous ramènera à notre débat précédent¹. Je veux parler de ce qu'on a appelé, en se référant à Lacan, la chute du sujet-supposé-savoir.

La définition du transfert comme amour du sujet supposé savoir est devenue une sorte d'évidence, largement diffusée. Je pense que cette proposition de Lacan exige qu'on la problématise et qu'on l'examine de manière renouvelée. Car on a tôt fait de la faire glisser, imperceptiblement, de telle manière que c'est de l'analyste en personne qu'on entend dire qu'il est le supposé savoir. Ce qui, dès lors, devient assez embarrassant et oblige l'analyste qui s'identifie à cette enseigne à maintes pirouettes et dénégations, à l'instar du vieux Socrate. Celui-ci n'était peut-être pas tout à fait exempt de certaine coquetterie d'histriion; quand à qui lui demande ce qu'il sait, il répond : "Moi? Mais je ne sais rien!" (formule généralement attribuée à l'hystérique). Ou alors, tout de même : "Oui, je sais quelque chose, puisque vous m'appelez "Maître" : je sais que, précisément, je ne sais rien". Si d'aventure, on le pousse

(1) C. Fierens avait, en effet, appuyé son propos sur un texte de Borges mettant en scène un maître en alchimie (Paracelse) et un disciple (Griesebach) désireux d'apprendre son secret. Qu'on lise "la Rose de Paracelse" dans le recueil "Rose et Bleu", éditions de la Différence, Paris.

à bout, Socrate avoue, en dernier recours, qu'il sait encore quelque chose, et que cela concerne l'amour. Mais ce quelque chose, il le tient d'une femme, la fameuse Diotime toute saisie du rapport au divin, figure mystique et lyrique, transie du pouvoir phallique du signifiant (qu'on relise Le Banquet de Platon). Il me semble nécessaire qu'on retourne aux présupposés proprement philosophiques de l'assertion lacanienne fondée sur une analyse jamais abandonnée du discours socratique. Socrate représente une forme décisive de l'érotique occidentale. Le rapport du Maître à l'élève y est singulièrement présent, insistant, avec le thème homosexuel des relations de l'"érastès" et de l'"éromenon".

Je prétends que les analystes doivent maintenir comme problématique ce recours au modèle socratique solidaire de toutes les considérations sur le savoir et l'amour du savoir, sur l'objet ("agalma") qui donne au secret son enveloppe. La psychanalyse est-elle, par accident ou par essence, assujettie (c'est le cas de le dire!) aux signifiants de "maître" et d'"élève", etc.? Un livre récent et passionnant de Julia Kristeva permet d'ouvrir la question de l'éros dans notre culture en confrontant la figure socratique à d'autres figures tout aussi prégnantes. C'est cette femme analyste qui, en passant, suggère que la formule de "sujet supposé savoir" soit complétée comme ceci : "sujet supposé savoir aimer"... Cette suggestion jette le trouble et a, du moins, le mérite de brouiller un peu les cartes, en secouant du même coup la révérence faite aux formules magistrales. Il faut qu'une belle formule, pour des analystes, ne prenne pas les allures d'une bulle formelle!

2. La demande de l'analyste ?

Compte tenu de la distribution des rôles dans la situation analytique, s'il y a une demande de l'analyste, celle-ci s'avère difficile à prendre en considération dans le travail analytique. En effet, il est généralement convenu de penser que c'est le "patient", le "malade" ou l'"analysant" qui vient demander quelque chose à l'analyste. Très tôt dans la réflexion des analystes a cependant surgi l'expression de "contre-transfert". La résistance a, en quelque sorte, changé de camp

lorsque Lacan y a pointé la part de l'analyste : on se souvient du retournement dont témoignent ces mots : la résistance à l'analyse c'est la résistance de l'analyste. Je me propose de reprendre ceci par le biais d'une interrogation sur l'impact de la demande de l'analyste au sein du mouvement de la cure.

L'idée qu'un analyste soit définitivement "analysé" après son analyse "didactique" est une vaste tromperie dont on pourrait certes se gausser simplement si l'on pouvait ignorer sans inquiétude ce que les institutions analytiques ont échafaudé sur cette idée : rien de moins que le statut de "didacticien". Si, dans notre Ecole, nous avons évité d'instaurer un tel statut de l'analyse qui l'assimile à l'acquisition d'un diplôme professionnel, valable une fois pour toutes, nous n'avons sans doute pas évité pour autant une forme d'imaginaire propre à toute organisation, ne serait-ce que l'imaginaire d'une hiérarchie de compétences. Quels effets est-on en droit d'attendre de l'analyse personnelle de la névrose (ou du caractère?) du candidat-analyste? Elle devait, en principe, donner à ce dernier une expérience de la réalité de l'inconscient en tant que sexuel, une conviction que le fantasme a une part irréductible (mais modifiable) dans l'abord du réel et la construction de la réalité, une épreuve de l'activité fantastique du surmoi (et, justement, sous la forme de toutes les exigences - ou demandes- qui s'imposent au sujet). Le surmoi est considéré à tort comme une figure de Guignol alors qu'il est sournoisement efficace et aussi pénible à "liquider" que le complexe d'Oedipe!

Je parle de la demande de l'analyste pour qu'on sente bien que l'on est en droit de s'étonner que la plupart des discours sur l'analyse regorgent d'allusions au "désir du psychanalyste" (à ne pas confondre avec le désir d'être analyste qui, lui, en réalité, est une demande et peut-être bien sumoïque, précisément). Que le désir de l'analyste soit ce qui rend une analyse possible, c'est une affirmation éthique fondamentale. Mais tout désir, pour l'homme, est articulé dans le jeu de la demande et, par conséquent, pris dans les ruses et les paradoxes, les dénis et les contradictions de la demande. On ne voit pas pourquoi alors le désir de l'analyste serait soustrait à ces lois de la demande. Ici encore, je prendrai quelques exemples de l'émergence de la demande de l'analyste et des effets de résistance ou de tromperie

(1) "Histoires d'amour", Collection L'Infini, Denoël, Paris, 1983.

qu'elle entraîne dans le travail analytique. Ce qui m'ammènera à la conclusion -que j'annonce d'entrée de jeu- que l'analyste a à prendre au sérieux l'invitation de Freud dans son texte sur "L'Analyse finie ou infinie" : une "tranche" tous les cinq ans... C'est dur à entendre et j'imagine que rares sont ceux qui répondent à cette invitation! Mais enfin, les erreurs, les stagnations, les ruptures, les échecs de l'analyse nous forcent à penser que, dans ces cas, la "demande" de l'analyste est responsable en tant que "résistance" à l'analyse.

Voici donc quelques exemples.

La vocation thérapeutique des analystes n'est pas totalement étrangère à celle de toutes les professions d'aide que l'on pourrait ramener au fantasme de l'amour-médecin. Aider, soigner, guérir, éduquer, enseigner, sont des activités profondément animées par la demande d'être aimé pour être (ou pour avoir) ce qui manque à l'autre (souffrant, ignorant, impuissant...) : or, l'analyse ne peut, en aucun cas, être la mise en acte d'une telle demande puisqu'elle consiste en l'exigence de soutenir la demande du sujet comme intransitive, au-delà de toutes les pressions qu'exerce son apparente transativité. On sait que Freud s'est battu pour qu'on n'identifie pas la psychanalyse avec la médecine ni avec l'éducation... malgré les demandes, surtout du côté des médecins, pour la ramener au bercail.

Les groupements d'analystes (selon des signifiants variables : sociétés, groupes, écoles, associations, collègues) réalisent de manière concrète et permanente une autre demande : celle de n'être pas seul. Chez certains, cette demande est si pressante qu'elle les fait se lier à plusieurs institutions à la fois! Ainsi, la "formation analytique" pourrait compter désormais comme une "formation de l'inconscient" de plus. La psychanalyse devenant milieu de vie équivaut à une "Ersatz-bildung" de l'amour; la psychanalyse comme profession, à une "Ersatzbildung" du travail. La fonction du "contrôle", c'est-à-dire de "l'autre transfert" ou du transfert autre de l'analyse a, jusqu'ici, été la seule réponse inventée pour rompre le charme de l'identification à l'analyste, à l'Un; mais ça ne garantit absolument pas que l'identification ne se répète, avec toutes ses ambivalences. Le "contrôle" permet, en principe, de maintenir en acte la possibilité pour l'analyste d'analyser la demande qu'il adresse inconsciemment

à ses analysants. Il peut croire, en effet, qu'il ne demande rien parce qu'il se tait. Formulée, la demande est d'autant plus active.

Il y a encore le lien social des analystes et ce qui règle leurs échanges. Il arrive que des analysants "circulent" entre des analystes qui, passez-moi l'expression, se les envoient mutuellement, se gratifiant ou s'agressant, par patients interposés. On rencontre de ces cas pathétiques pris dans cette nasse du "milieu" analytique, multi-curés ou polythérapisés. Prisonniers de la demande sociale ou, plus précisément, de la demande de reconnaissance, de prestige, de soumission aux modes particulièrement contraignants dont les groupes fomentent les arrangements, les compromis, les jeux de pouvoir. C'est une dimension du métier d'analyste qui n'est pas à négliger. Il importe que nous nous interroguions sur ce que nous faisons avec les analysants et ce qu'obscurément nous leur demandons. Que faisons-nous de ceux ou de celles qui viennent se plaindre de leur analyste, d'un traitement fini, ou mal fini? Comment travailler les modes mêmes selon lesquels s'opèrent les passages d'un analyste à l'autre, d'un psychiatre à un analyste, d'un analyste au psychiatre ou à une institution hospitalière? Comment garantir l'espace analytique et la liberté de parole, vitale pour l'analyse, quand, chez un même analyste se retrouvent des conjoints, des amants, des parents, des amis très proches, etc.? Si l'on se reporte à l'expérience de Freud, on peut reconnaître l'échec ou, à tout le moins, les graves difficultés rencontrées dans les analyses quand s'y mêlaient des relations sociales étroites, des amitiés ou des rapports hiérarchiques. Pensons à Dora dont Freud connaissait bien le père et avait déjà soigné l'ami supposé, Monsieur K.; pensons à l'analyse de ce rêve dit de la "belle bouchère" dans l'interprétation duquel Freud fait intervenir des éléments qu'il connaît par d'autres sources que celle de la patiente elle-même. Pensons encore à Sabina Spielrein "entre Freud et Jung", à l'homme aux loups... L'analyse n'est possible que si une distance est maintenue à l'égard de la réalité, grâce à quoi autant l'association "libre" que l'attention "également flottante" peuvent se déployer sans que pèse un discours autre, imposant à l'analyse ses propres chaînes signifiantes, ses censures, ses combines.

Cette pratique nécessairement sociale,

par tout un versant de la psychanalyse mérite bien qu'on la prenne en considération. Dans certains cas, l'analyste est confronté à des choix, à certaines coupures, indispensables qu'il veut créer le lieu analytique comme lieu de surgissement du désir et non comme lieu d'aliénation, de conditionnement social, de satisfaction à la demande d'être "bien vu" ou "dans la bande", "gentil", "sympa", ou tout ce qu'on voudra.

La demande de l'analyste qui peut faire obstacle, même à son insu, à son désir qu'il y ait de l'analyse, se module de mille façons. Elle peut se laisser prendre dans les modalités névrotiques de la tentation de faire le bien, les modalités perverses du plaisir de se faire jouir avec l'analysant selon les scénarios du voyeurisme/exhibitionnisme ou du sadomasochisme, ou enfin se laisser prendre dans les modalités psychotisantes de l'appropriation de la pensée, de l'intrusion dans la vie privée, du vampirisme ou du cannibalisme psychiques. Cette demande est d'autant plus agissante qu'elle est méconnue ou qu'elle se donne des représentations idéalisées., ou une légitimation rationnelle de la cure par le truchement de l'obéissance à une théorie ou une "conception du monde". Je me souviens d'un exposé de Guy Rosolato, lors d'une rencontre du groupe "Pathei Mathos", qui avait cherché à caractériser les diverses orientations de l'analyse à partir des théories sexuelles des analystes¹.

Ceci laisse entrevoir que les théories analytiques ne sont pas neutres : elles peuvent venir donner consistance aux demandes inconscientes du sujet analyste. Si l'on n'interroge pas les théories comme Freud concevait les théories, c'est-à-dire des rejets sublimés des théories sexuelles infantiles, la voie est ouverte à toutes les méconnaissances massa-

(1) Il en aurait dénombré cinq. A cinq idéaux sexuels correspondraient cinq techniques différentes :

- 1°) Au sexisme correspondrait "l'analyse technologique" (Fenichel, Mélanie Klein)
- 2°) Aux perversions correspondrait "l'analyse transgressive" (Winnicott, Ferenczi)
- 3°) A l'amour correspondrait "l'analyse logodynamique" (Lacan)
- 4°) A la passion violente correspondrait "l'analyse idéaloducte" (Wilhelm Reich)
- 5°) A l'amour mystique correspondrait "l'analyse au négatif" (Groddeck)

Cette manière de voir les choses n'engage bien sûr que Rosolato!

crantes.

Il y a une tromperie constitutionnelle de la demande; la finalité de l'analyse est de transformer cette demande en questionnement, et cela ne s'opère pas sans cette douloureuse école qu'est le transfert.

Il faut qu'existe, par conséquent, un lieu où continue d'être mise en question - au sens le plus fort de l'expression- la demande de l'analyste si c'est bien de l'analyse qu'on veut faire et non une alliance (un contrat) avec l'autre pour le berner². Leurre donc de croire que l'analyste ne demande rien, qu'il est désir pur (cela fait plutôt rire), ou même de penser qu'il est supposé ne rien demander. Si sa devise est de ne pas répondre à la demande, on voit bien que ce n'est pas une recette assurée si l'on accepte de constater combien d'analyses tournent court ou s'éternisent lorsque cette devise sert une demande anale de l'analyste qui se plaint à ne rien "lâcher"! (le psychanalyste n'est pas un sphincter!) L'analyse met en évidence l'échec constitutif de la demande, mais en faisant jouer la demande elle-même. A ce titre, on peut y cerner une tromperie efficace, opérante si l'analyste soutient le transfert à la fois comme déplacement et comme surdétermination, métonymie du désir et métaphore du sujet. La tromperie fatale serait que l'analyste, objet du transfert, aimé parce que contenant l'énigme du désir faisait de l'analysant son propre "éromenon", objet de son manque... la situation serait sans issue, hors de la sidération réciproque : seul un acting réussirait à briser un tel cercle.

3. L'acte de l'analyste et le temps de l'analyse

La névrose est l'activité psychique principale du névrosé, comme le rêve est l'activité psychique du dormeur. Le névrosé travaille dur, il "bosse" comme on dit et ce travail est coûteux, pénible et fastidieux. Le transfert lui donne l'occasion de changer de lieu de "travail". la fonction de l'analyste est d'attirer sur le terrain du transfert les éléments conflictuels, pulsions et censures,

(2) Comme le disait fermement Françoise Dolto dans son intervention du 9 décembre 1983 à l'École Belge de Psychanalyse : "La psychothérapie de soutien? C'est un peu de séduction et d'adaptation à la réalité, par lesquelles on se berne et se laisse berner sur le sens de cette réalité".

qui se composent pour former (bilden) la névrose Les métaphores de Freud à ce propos sont militaires et chirurgicales -qu'on se reporte au chapitre de ses "Leçons d'introduction à la psychanalyse" consacré au transfert, par exemple. Sur ce terrain du transfert, les conflits vont se répéter. Mais l'analyse n'a pas à être simplement le théâtre de la répétition, elle doit constituer également le théâtre des "opérations". Quelque chose s'y répète, oui, mais il est essentiel que quelque chose s'y passe, s'y produise pour la première fois. Telle est la dimension novatrice propre de l'acte.

Les limites des pouvoirs thérapeutiques de la psychanalyse n'ont jamais cessé de préoccuper Freud, avec d'autant plus d'acuité que, dans le cas de l'analyse, n'existent pas les garanties que peut se donner, par exemple, un chirurgien avant d'opérer (examens diagnostiques, analyses biologiques, aseptie et isolation du champ opératoire, etc.). Ceci nous reconduit au problème des indications en psychanalyse, toujours associé -du fait de la présence toute pressante, aux confins, du discours médical- aux procédures du diagnostic et du pronostic soutenues par une théorie étiologique. En psychanalyse, on se trouve, dit Freud, devant la même difficulté que celle que rencontrait ce roi de la légende qui voulait savoir si telle ou telle femme était ou non une sorcière. Pour le savoir, il fallait d'abord la faire bouillir dans un chaudron : c'était le goût du bouillon qui, après cuisson, révélait la nature réelle de la suspecte... après coup! "Nachträglich". C'est-à-dire trop tard pour toutes les femmes qui n'étaient pas des sorcières. On ne peut pas faire que tout revienne comme avant l'investigation. La recherche métamorphose sa "chose". Cette allusion cruelle aux sorcières situe la dimension avec laquelle l'analyste doit absolument compter : la dimension du temps et de sa structure en torsade, comme l'anneau de Moebius. L'avant et l'après s'échangent, le sens parcourt sans cesse la boucle spiralee du temps. Le temps de l'analyse est donc, n'ayons pas peur du mot, le temps de la foi. La foi est le contraire de la certitude et de la croyance qui reposent sur une fixité du temps dans laquelle le présent et le futur sont identifiés au passé. La foi implique l'ouverture du futur comme du passé : le passé n'est jamais défunt ni dépassé, il parle après coup. La reconnaissance qu'un sujet peut faire, dans l'analyse, de certaines représentations

inconscientes jusque là, prend la forme verbale de "je l'ai toujours pensé" et l'appréhension de son passé, dans la forme du futur antérieur. Le travail analytique, en tant que transport, traverse les extases du temps. Rien là qui soit de l'ordre du prévisible, pas de logique linéaire : donc, pas de garantie donnée à l'avance sur le sens de la démarche. La psychanalyse n'est pas une relation contractuelle, contrairement à ce que l'on peut trop facilement affirmer, comme le fait Thomas Szasz dans son livre sur "L'Ethique de la Psychanalyse". Un contrat suppose que deux libertés formellement égales conviennent explicitement d'engagements mutuels et s'assurent à l'avance contre tout manquement aux conventions en prévoyant les sanctions et les réparations. Le libéralisme américain qui se profile dans sa définition de l'analyse comme une "psychothérapie autonome" témoigne des valeurs auxquelles la psychanalyse américaine se subordonne, valeurs avec lesquelles nous pourrions, par ailleurs, être d'accord, mais en même temps, ce libéralisme manque absolument ce qui fait le noyau de la découverte freudienne.

La logique de l'inconscient, si on veut lui laisser une chance d'être reconnue, requiert qu'on se refuse d'entrée de jeu à la logique du contrôle et de l'assurance-tous-risques. Ce qui ne signifie nullement que l'analyste engage, sans précaution, dans une analyse, ceux qui lui adressent une demande d'analyse. A ce sujet, il me semble que l'on doit poser deux conditions fondamentales à la possibilité d'entreprendre une analyse, conditions inséparables, nécessaires et suffisantes. Il faut que soit possible la pratique de la règle fondamentale et que soit possible la constitution du lien du transfert. Ces conditions ne ressemblent en rien à des clauses contractuelles et aucune testologie ne pourrait, scientifiquement, les garantir.

L'analyste a seulement à apprendre à reconnaître assez tôt les forces qui peuvent s'opposer à l'analyse. Et il n'apprend, en réalité, qu'à ses dépens ; c'est ce qui cons-

(1) Voir J. Florence : "L'Ethique de la Psychanalyse et les Psychothérapies", à paraître dans les Cahiers de la Psychanalyse, n°1, Ethique et Surmoi - de l'unité de recherche en psychiatrie clinique et psychothérapie, Woluwé, U.C.L., Décembre 1983.

(2) Xavier Audouard : "Les conditions d'une cure psychanalytique", in Gazette Médicale de France, 89, n°27 du 17/9/82, pp.3.161-3.163.

titue aussi le tragique de l'expérience. Déjà, dans Le Banquet, Platon traitant de l'amour et de ses fondamentales incertitudes, évoque le proverbe : "pathein mathein" (déception vaut leçon, traduit le lettré); c'est l'échec atténué du "pathei mathos" (enseigné par la souffrance) proféré par le chœur tragique à propos d'Oedipe.

Le transfert n'est pas un "rapport". Ni rapport sexuel, ni rapport pédagogique, ni rapport politique. Le "rapport" caractérise la relation spécifique de l'hypnose, ce "bateau de la suggestion au long cours"¹. Le transfert est un espace et un temps où ce qui se noue a la possibilité de se dénouer, de "s'analyser". Cela veut dire qu'y agit la possibilité d'une coupure. Chaque séance met en œuvre une sorte d'acte de foi en la productivité de l'inconscient : rien que de reconnaître à l'inconscient cette productivité, cette réalité, implique un acte de coupure, une forme rigoureuse d'engagement. Faire l'hypothèse de l'inconscient est un risque, et cela coupe l'analyste de pas mal de monde... à commencer par les demandes de sa propre "personne" (de son moi et de ses idéaux).

4. Le mouvement de la fin

L'éthique de la psychanalyse consiste à prendre au sérieux l'hypothèse de l'inconscient. Si l'inconscient existe, nous ne savons pas d'un clair savoir ce que nous faisons. Mais cette "hypothèse" ne conduit pas au doute, ni au scepticisme, ni à l'inhibition de l'action, ni à l'indifférence. Il faut commencer par affirmer pour que surgisse le doute, la négation, la mise en question. Être analyste n'est pas suspendre l'action; l'inhibition phobique ou obsessionnelle même institutionnalisée en "pose analytique classique" relève de la demande névrotique. L'analyste dit, parle, intervient. S'il ne disait rien, il serait une divinité, quelqu'un qui ne ferait jamais d'erreur ou de lapsus mais seulement des oracles. La structure de l'acte, pour l'être vivant et parlant, c'est qu'il contient, en son "génie", la possibilité de manquer. L'acte manqué pro-duit l'inconscient. L'analyste, tout "analysé" qu'il soit, n'en est pas exempté. Dimension de la coupure, propre à l'acte, dimension freudienne de la castration.

La fin de l'analyse est présente à son

commencement, sans quoi il n'y aurait jamais de fin. L'analyse est un paradoxe, soutenu, maintenu comme tel et, comme tel, laissé à sa productivité propre. La règle fondamentale est, dirait le tenant de l'École de Palo Alto, un paradoxe pragmatique sur le modèle bien connu du "sois spontané". Mais, appliquer la règle serait mourir, devenir fou. C'est, comme l'évoque Roustang, une suggestion vide. L'absence d'objet précis, l'indétermination du contenu de cet impératif a pour effet de déstabiliser l'attention et, avec elle, les censures. L'attention, devenue "libre", se cherche un point de réglage, un nouveau point de repère ou d'accommodation. C'est à celui qui représente cette exigence de dire sur qui se porte, se transporte cette attention. La névrose devient névrose de transfert de par la règle fondamentale elle-même. Le transfert est la solution à l'impossible observance de la règle comme telle qui pourrait conduire à la passion à l'état pur, passion du signifiant, automatisme mental ou fuite des idées. Le transfert permet de jouer de la règle.

Dès le commencement, opère la fin du transfert comme mouvement de l'Autre, comme coupure dans le mouvement contrôlé des représentations. Advient alors l'imprévisible des retournements et péripéties du fantasme dans ses allures comiques, suivant les tensions et les détumescences du Phallus, ou tragiques, suivant les allers et retours de la culpabilité, de la haine pour le désir et des mutilations subjectives. C'est la coupure en acte de la demande (et d'abord de la sienne propre) afin qu'elle s'articule, trébuche, échoue et se transforme, qui témoigne du désir de l'analyste. Au commencement du transfert, il y a donc sa fin; cette fin, la faim de l'analyste peut certes la rendre improbable si c'est de l'analysant qu'il a besoin. Métaphore par essence, le transfert a sa fin hors de soi. La fin de l'analyse, c'est qu'elle mène ailleurs.

Jean FLORENCE

(2) La possibilité psychotique est inscrite au cœur de l'expérience analytique. C'est toujours sur la question du transfert et de la puissance de la métaphoricité signifiante qu'il implique que butent les analystes confrontés au traitement (?) des psychoses. Voir : Jean Florence : "Les enseignements de la psychose - les analystes à la question", in "Qu'est-ce que l'homme?", Hommage à Alphonse de Waelhens, Publication des Facultés Universitaires, Saint-Louis, Bruxelles, 1982.

(1) Selon l'expression de François Roustang.

OVERDRACHT IN EEN ANALYSE VAN PERVERSIES

door Antoine VERGOTE

Deze bijdrage werkt de bespreking uit van de overdracht die bij gelegenheid gevoerd werd in een klinisch seminarie. Aansluitend bij een gevalstudie werden het voyeurisme en het exhibitionisme bestudeerd. In het bijzonder werd het werk van G. Bonnet systematisch besproken : Voir, être vu. Etudes Cliniques sur l'exhibitionnisme.

Bijzondere moeilijkheden bij de analyse van het besproken geval deden, ten eerste, de vraag rijzen naar de betekenis van een ogenschijnlijke afwezigheid van overdracht. Ten tweede : de vraag naar de omgang met een vorm van overdracht die bij Freud niet gethematiseerd is, nl. de agressie ten overstaan van de wet, eigen aan de perversies. Door de ontleding van de driftdynamismen en van hun structuur in de perversies, kwamen wij ook ertoe enkele elementen te ontleden die de overdracht medeconstitueren. Aldus werd de verbinding gemaakt tussen de overdrachtsanalyse en de metapsychologie.

In het besproken geval waren de exhibitionistische fantasieën onmiddellijk sterk aanwezig. Ook fetichistische transvestiet-praktijken kwamen voordurend, en dit van bij het begin, ter sprake. Deze perversie-voorstellingen en praktijken bleken de werkelijke inhoud te zijn van het motief dat de persoon tot de analyse bracht, nl. zijn vrees homoseksueel te zijn. Die vrees ging gepaard met de vraag of hij niet een feitelijke homoseksuele "aanleg" had en of hij in dit geval niet zonder meer die aanleg involgen moest.

Men weet dat in alle neurosen perversies ter spake komen, vermits de neurose juist "het negatieve van de perversie" is. In dit geval nu was het negatieve niet erg uitgesproken, zodat de analyse bijzondere moeilijkheden bood. Toch was er een zekere persoonlijke vraag naar analyse, gemotiveerd door de vermelde vrees. Men kon die vrees als voldoende lijdensdruk beschouwen. Die vrees kan immers geïnterpreteerd worden als uiting van een verlangen, waarachter de castratieproble-

matiek werkzaam is. Op grond daarvan leek een analyse mogelijk en aangewezen.

Na korte tijd bepaalde het exhibitionisme de stijl van de associaties. De analysand sprak zonder meer allerlei voorstellingen uit van exhibitie en van fetistische praktijken. Zijn spreken was een aaneenschakeling van voorstellingen, zonder verhaal, zonder rememoratie, zonder vraag. De analyse werd een reactualisatie in woorden, niet van een neurose, maar van perversies. Analytische interpretatie was daar uitgesloten.

Hierbij drong zich de vraag op of er in zo'n spreken overdracht is. Men zou kunnen antwoorden dat hier de overdracht juist in de plaats komt van de rememoratie. Dit is één van de bekende formuleringen van Freud, voorgehouden in het geval Dora. Men kan hierbij inderdaad bedenken dat het verbale exhiberen van exhibitionistische fantasiën en wensvoorstellingen de analyticus impliceert als degene die er genot in heeft, die bewondert, of die afkeurt. Een analytische techniek die zich toespitst op de analyse van de overdracht zou dit soort "vrij associëren" dan ook in die zin duiden. In die opvatting van de analyse vraagt de analyticus zich immers voordurend af wat, hetgeen gezegd wordt, met hem te maken heeft.

Wij waren de mening toegedaan dat men in dit geval eigenlijk niet van een dergelijke te eenvoudig gedachte overdracht kan spreken. Eigenlijk werd het woord niet tot de analyticus gericht en gaf de analysand hem geen eigen statuut. Men kan dit soort spreken een voorbeeld noemen van de "parole vide" (Lacan, "Fonction et Champ du Langage"). Toch maak ik hierbij de bedenking of die uitsluiting van de andere, de analyticus, ook niet een vorm is van overdracht. Wanneer men uren gaat spreken en hierbij de luisterende persoon negeert, dan stelt men zich in een conflict-situatie op. Het gaat niet om een bewust conflict, maar om een structurele conflict-verhouding, zodat men besluiten kan tot onbewuste tegenbeweging tegen het spreken tot. Is dit

geval in de grond niet analoog met datgene waar de analysand door het continue praten onbewust angstvallig zoekt te verhinderen dat de analyticus het woordt neemt om een interpretatie te geven? Men kan hier van een negatieve overdracht spreken, in de bepaalde betekenis die deze term veelal heeft door de tegenstelling met liefde-overdracht. De tegenstelling van liefde nu is haat. Welnu, het uitsluiten van de analyticus moet als een vorm van haat begrepen worden. Fundamenteel is haat immers het uitstoten van hetgeen lijden of onbehagen veroorzaakt. Uitstoten gebeurt allereerst door het desinvesteren. Het zou echter evident verkeert zijn het desinvesteren in dit geval te zien als het afbreken van de object-relatie (volgens de betekenis die Freud aan die uitdrukking geeft). Het gaat niet om een psychose. Herinneren wij ons slechts het verzoek (demande) die het uitgangspunt was van de analyse.

Hoe kan men zo'n episodien in de analyse behandelen? Een interpretatie van de uitgesproken fantasieën lijkt niet mogelijk. De interpretatie van de overdracht als seductie of als uitlokking van een afkeuring lijkt niet aangewezen, omdat de overdracht blijkbaar meer negatief is, in de zin van een onbewust intentionele negatie van de analyticus. De analyticus kan zich echter aanwezig stellen door enkele woorden die hij uitspreekt. Wanneer de analyticus het zwijgen bewaart, gebeurt er niets. De "signifiants" nemen wel het woord bij de analysand. Maar dit in een herhaling die, bij afwezigheid van een interlocutieve intentie, louter automatisch blijft.

Hoewel het niet om een psychose gaat, is het spreken hier toch analoog met dit in de psychose. Daar ook wordt ongedekt uitgesproken hetgeen in de neurose verdrongen wordt. In de inleiding heb ik het castratie-complex vermeld. Men moet echter beseffen dat in het besproken geval het enige lijden aanvankelijk voortkomt uit het onmogelijke bewuste verlangen om de grootste of de unieke phallus te bezitten. Men kan dit castratie-complex dus niet aanzien als een neurotisch complex. De exhibitionistische associaties zijn de imaginaire voorstelling van de realisatie van de wens de unieke phallus te hebben. Men ziet hier duidelijk hoe de negatieve overdracht, in de zin van de negatie van de analyticus, samen gaat met de afwezigheid van een neurotische verdringing. De term "overdrachtsneurose" krijgt een duidelijke betekenis in de tegen-

stelling met het besproken geval : de analyse van een neurose is een reactualisatie ervan in de overdracht. In ons geval van "negatieve" overdracht kan men wel een reactualisatie erkennen van een constituerend element van de perversie : de agressie tegenover de wet. Daarop kom ik verder terug.

Noteren wij dat er perversies zijn waar zelfs geen "negatieve" overdracht tot ontwikkeling komt. Volgens Bonnet biedt l'exhibitionisme pénal geen aansluiting bij een therapie. Het geïsoleerde en stereotype fetichisme leek ons evenmin een aangrijpingspunt te bieden voor een moeilijke analyse. Dat soort fetichisme is wel interessant om te bespreken omdat het a contrario helpt de overdracht te bepalen en haar dynamisme in de analytische kuur te erkennen. De verloochening van de castratie realiseert er zich in een substitutief symbolisch object. Waarom zou dan nog een verzoek (demande) tot de analyticus gericht worden? Met verwijzing naar het fetichisme stel ik voor de overdracht fundamenteel te bepalen als het verzoek dat tot de analyticus gericht wordt vanuit het onbewuste castratie-complex en dat door de neutraliteit, d.i. het niet beantwoorden (Ver-sagung) van de demande in beweging wordt gehouden.

Dit niet beantwoorden staat tegenover wat men vaak de tegenoverdracht noemt. Het lijkt mij toch een te beperkte zienswijze om de overdracht te beschouwen in verhouding tot de zogenaamde tegenoverdracht. Ik verkies de overdracht te situeren in de verhouding tot de positie van de analyticus als analyticus. Er is geen overdracht wanneer er niet een spreken is tot de analyticus als dusdanig (zoals hierboven aangeduid). Maar wanneer de analyticus zich laat vastzetten in de positie waarin de overdracht hem plaats, dan is er geen analyse meer. Het is omwille van dit tweede principie dat de zogenaamd orthodoxe psychoanalyse zich toespitst op de analyse van de overdracht. De meest consequente doorvoering van die opvatting en de meest omstandige klinische beschrijving ervan vindt men in Merton M. Gill, "Analysis of Transference. Theory and Technique" (2 vol., Intern. Univ. Press, New York, 1982). Mijn overtuiging is dat die werkwijze verhindert dat de dynamiek van de overdracht de analyse in beweging houdt. Men kan ook aanmerken, zoals Lacan herhaaldelijk bevestigt, dat de analyse dan veelal ontaardt in een tweestrijd. Zo zei mij eens een analysand die na enkele maanden een derge-

lijke analyse afbrak : "Hij is een sadist. Hij denkt altijd dat al wat ik hem zeg, op hem betrekking heeft." Een kritiek die men nog maken kan op die "overdrachtsanalyse", is dat zij arbitrair het onderscheid maakt tussen het imaginaire karakter van de overdracht en de psychische werkelijkheid. Men beoordeelt bv. de overdrachtsliefde als imaginair.

De noodzakelijkheid van de overdracht en de moeilijkheid om zich niet te laten erin vastzetten werd bijzonder duidelijk geïllustreerd door het besproken geval en door de studie van Bonnet's werk. Het probleem dat Bonnet stelt is hoofdzakelijk te zien hoe men een analyse kan maken van perversies, die juist geen overdrachtsneurosen zijn. Alle analyse heeft er in zekere mate mee te maken. Men bedenke slechts dat Freud's werk "Trièbe und Triebchicksale" handelt over de primair structurerende componenten en processussen van de seksualiteit, die op zich geen perversies zijn, maar die toch aan de basis ervan liggen, zo dat Freud ook perversies tot model neemt voor zijn analyse.

Uit de studie van Bonnet komt naar voor dat het exhibitionisme één van de voorname driftcomponenten is van de overdracht. Dat is onder meer het geval in het verhalen van masochistische fantasieën. En men weet dat het masochisme een onderliggende component is van het sadisme. Zoals Reik beklemtoont, is het demonstratief karakter een kenmerk van het masochisme. Reik noemt het een exhibitionisme met omgekeerd teken (à signe inversé) : men spreidt zijn lijden, zijn onmacht, zijn mislukkingen ten toon. Daarin steekt een factor uitdaging, zoals ook in de depressie : men wil de onmacht van de analyticus aantonen, hem dus insluiten in het (sado)-masochistisch spel. Hoe repetitief de aanklacht van de klachten ook is, het is zinloos die vorm van overdracht te duiden, door bv. te zeggen dat de analysand om bestraffing vraagt uit schuld bewustzijn; of door hem te wijzen op het sado-masochistische spel. Wat belangrijk is in die masochistische overdracht, is het haar eigen exhibitionisme. Dit is het dynamische element van de overdracht. Men exhibeert zijn lijden, maar men doet het tegenover een derde, de getuige. Zelfs bij het verhaal van specifiek masochistische voorstellingen is de analyticus nog een getuige, niet een partner. Hij blijft ook degene die luistert wanneer het masochistische verhaal de sa-

distische intentie heeft, die ik vermeld heb. Men vraagt zich soms af wat men doen kan met urenlange verhalen van dergelijke verbeeldingen en praktijken. Reik houdt dat het belangrijk is dergelijke verhalen te laten ontwikkelen, omdat men aldus de analysand laat overgaan van het handelen of van de acting out naar het imaginaire. Bonnet merkt daarbij op, terecht dunkt mij, dat doorheen dit imaginaire ook een andere analytische verhouding tot stand komt : die van het woord gericht tot de andere. Aldus voltrekt er zich overdracht, als een band die, steunend op het imaginaire, een interlocutionaire woordverhouding is.

In het voyeurisme ligt ook een duidelijk exhibitionisme. Het ter sprake brengen van het voyeurisme is op zich reeds een zich exhiberen. Het actieve toekijken leidt ook tot het zich identificeren met het bekeken object en aldus spoort het de overgang aan naar de exhibitie. Het exhiberen in de analyse van exhibitionistische fantasieën en gedragingen is echter moeilijker te behandelen dan het exhiberen van masochisme, omdat de analyticus in de positie gesteld wordt, niet van de getuige, maar van de voyeurist. Dit geldt meteen ook voor het exhiberen van het voyeurisme. Bonnet (II, p.18-19) merkt zeer juist op, dat in het geval van de Ratteman Freud niet ingaat op de verdrongen voyeuristische tendensen die zeer vlug ter sprake komen. Freud zelf besluit eruit dat de Ratteman een uitgesproken homoseksuele tendens heeft. En het lijkt dat hij ook hier tegenover omzichtig te werk gaat, om zich niet te laten inpalmen door de homoseksuele verleidingen en deze niet te bevorderen. Men moet hier toch vooral de vraag stellen of het exhiberen van exhibitionistische en van voyeuristische verbeeldingen en praktijken niet altijd de tendens bevat om de analyticus te plaatsen in de positie van degene die kijkt. De overdracht wordt hier bepaald door de splitsing en de beweeglijkheid van het subject, eigen aan het fantasme. Zelfs het actieve subject van het zien neemt impliciet de positie in van het object. Het zoekt het ziende oog van de andere; in de overdracht : van de analyticus. Het is belangrijk te weten dat dit soort verleiding inherent is aan de overdracht, en vooral sterk aanwezig is bij het verhalen van perverse verbeeldingen. Wanneer de analyticus ingaat op die voorstellingen, wanneer hij de volkse, komische, obscene of plezierige woorden van de analysand herhaalt, dan laat hij zich

in feite vangen in de verleiding.

Die verhalen kunnen alleen beluisterd worden. Men moet echter weten dat het uitspreken ervan tot een demande leidt, doordat zij een oedipale problematiek aanbrengen. En in dit processus heeft de wenkom kindsheidservaringen -en vragen- te remoreren, een dynamiserende functie.

Het zou echter verkeerd zijn om dit exhiberen in de analyse ook niet op zichzelf reeds positief te evalueren. Het is niet alleen de driftbasis van de woordverhouding en een overgang naar de oedipale problematiek. Op zichzelf is het ook reeds een reactualisatie van het structurerende moment dat wij kortweg kunnen aanduiden als het spiegelstadium. Zoals bekend, impliceert dit stadium juist het welwillende oog. Men mag niet, zoals te vaak gebeurt, het spiegelstadium alleen zien als de bron van de aliënatie in het imaginaire.

Hierbij aansluitend wil ik ook de overdrachtsbetekenis van dromen in de analyse onderstrepen. Evenals Freud legt ook Bonnet de nadruk erop dat dromen één van de meest directe uitingen zijn van het onbewuste, juist omdat droomvoorstellingen meestal tot het visuele en dus tot het imaginaire behoren. Zij zijn de opvoering (mise en scène) van fantasmen. Het herhalen van dromen verschaft dan ook genot; dit wordt nog versterkt door het verhalen aan een getuige. Degene die droomt is toeschouwer; zelfs van zichzelf, want in de dromen is hij altijd de ziende. Bij dit droomverhalen is de analyticus geïmpliceerd als degene die mede-ziet; maar ook als de getuige die luistert. Wij vinden hier dus de dubbele overdrachtsrelatie terug, die besproken werd betreffende het exhiberen. Het is belangrijk dit te weten. Als men daarmee rekening houdt, zal men niet iedere droom pogen te duiden; wat ook niet altijd mogelijk is. Het duiden van alle dromen leidt trouwens gemakkelijk tot een intellectualiseren van de analyse. Het is wel belangrijk belangstelling te tonen voor dromen, omdat die de overdrachtsbinding bevordert, die noodzakelijk is voor het voortgaan van het spreken. Men kan er ook op vertrouwen dat het genot van het droomverhalen, onder het welwillende oog van de analyticus, bij de analysand de aandacht aanwakkert, zelfs onbewust, voor een geheim dat hij in de dromen vermoedt: het niet uitgesprokene, hetgeen achter of onder de droomscène ligt, "de navel van de

droom", die te maken heeft met het sexe-verschil, met de phallus, met de vader en met de castratie.

Volgens Bonnet heeft de exhibitie die ook in het verhalen van dromen aanwezig is, de vader, als een uiteindelijke referentie. Ik vermeld dit omwille van de overdrachtsbetekenis ervan. Uiteindelijk exhibeert de exhibitionist zich voor de vader, als een uitdaging en als een verzoek om erkenning. Dit is volgens Bonnet ook de diepere betekenis van de exhibitie-dromen zelf. Men kan hieruit afleiden dat de exhibitie in de analyse de analyticus ook stelt in de positie van de vader. Die onbewuste overdrachtsintentie voert aldus tot de oedipale problematiek. Het woord van de analyticus bevordert de dynamiek van die overdrachtscomponent, tenminste wanneer dit woord niet ingaat op de verleiding, maar het spreken helpt doorgaan dat de verbeeldingen en de herinneringen verwoordt.

Wanneer men te maken heeft met uitgesproken perversies en vooral wanneer exhibitionistische verbeeldingen en praktijken worden geëxhibeerd, dan heeft de verwijzing naar de vader de uitgesproken betekenis van de uitdaging. Zij uit zich in de specifiek perverse vorm van overdracht die is : de agressie van de wet. Het besproken geval illustreerde dit treffend. De analysand betwist de overeenkomst, wil niet de gemiste zittingen betalen, vraagt om zittingen te verplaatsen omwille van werkverplichtingen en beleeft het als een overwinning op de analyticus wanneer deze zijn verzoek inwilligt. Hij vraagt ook herhaaldelijk dat de analyticus hem een duidelijke en rationele morele wet zou voorhouden, maar hij beschuldigt hem partij te kiezen voor zijn "strenge" vader. Wanneer de analyticus hem uitnodigt om zijn fantasieën uit te spreken, verwijt hij hem zijn immoraliteit. Wie niet aandachtig is voor dit soort perverse relatie tot de wet in de overdracht, laat zich verleiden tot discussie, tot redenerende uitleg, of tot toegeeflijkheid inzake de wet van het analytische contract. Ofwel neemt hij, uit verdediging of uit verdediging of uit irritatie, een starre houding aan die met de onontkoombare bercepsverplichtingen van de analysand geen rekening houdt. Die problemen die de perverse houding tegenover de wet medebrengen in de overdracht, lijken in de literatuur over de overdracht niet besproken te worden.

In het licht van het voorgaande, kunnen tot besluit enkele algemene inzichten samengevat worden.

- De overdracht situeren in de vector van de liefde en de haat is een te beperkte conceptualisatie. De overdracht behoort niet vooreerst tot de orde van de gevoelens. Hij mag ook niet fundamenteel geduid worden als een projectie, zoals in de "overdrachtsanalyse" veelal gedaan wordt. Het feit dat in die zin over de overdracht geschreven en gesproken wordt, maakt soms één van de hindernissen uit van de analyse. Er zijn analysanden die zich afvragen of zij wel een echte analyse maken, vermits zij (een tijd lang) niets voelen betreffende de analyticus, noch voor noch tegen hem.

- Ik zou ook niet, zoals Freud het wel eens formuleert, de overdracht zonder meer zien als hetgeen in de plaats komt van de rememoratie.

- De overdracht moet begrepen worden vanuit de driften-leer. De exhibitiedrift is het dynamische element dat de herhaling van onbewuste voorstellingen opneemt in een overdrachtsbinding. Op zich is die herhaling nog geen overdracht, zoals ik erop gewezen heb bij de vermelding van het besproken geval. De overdrachtsbinding nu ondersteunt het spreken, dit is : het symboliseren, in de taal, van het imaginaire.

- De referentiële structuur van de exhibitie, haar uiteindelijke verwijzing naar de vader, voert tot het doorwerken van het castratie-complex dat behoort tot de oedipale structuur. Aldus worden de almachtsfantasieën die in de exhibitie werkzaam zijn, doorgesproken. De wet die de analytische relatie regelt en die ook in het contract beaamd wordt, dwingt eveneens tot de doorwerking van de almachtsfantasieën.

Tegenover bepaalde uitspraken van Freud, kan men dit inzicht in de overdracht ook aldus formuleren : ten eerste, de overdracht is niet hetgeen het spreken komt verstoren; ten tweede : als dynamische ondersteuning van het spreken maakt de overdracht dat de rememoratie niet zo belangrijk is als Freud het wel eens dacht.

Antoine VERGOTE

1937

Februari
 Heeresia, Krijgskorrespondent uit de
 10/2 Sofia met 6. Bital voor "Erasmus"
 + Sofia van Jozef Jozef
 Thomas Mann - "Hien Augustmann"
 Jozef Jozef

Februari
 1/2 R. Moses Brundat
 1/12 + van Salome, g.f. St. Johansburg
 23/2 Wolf Sachs, adv. Johansburg
 7/3 Jul. Wagner, 50 Jafar, Montessori.
 23/3 Japanische Medaille

April
 4/4 Heer - Hofmann auf der Lauf
 6/4 Ernst H. Jahre
 10/4 Operation mit Episcop
 20/4 van Samet naar Gwangju + Kae
 24/4 van "Kunsthilf" Analyse bevestigd.
 29/4 "

Mai
 20/5 87 Jahre! Ernst algraaf
 11/5 Coronation -
 13/5 Jozef Jozef uit Athen
 16/5 Jozef Jozef Anna i Wpest
 28/5 + A. Adler in Oberveien

Juni
 5/6 Oberholzer - Weil
 11/6 Anna Schuffel - Jozef Jozef
 26/6 Jozef Jozef van McCord
 Juli

Moses II
 27/7 Jozef Jozef
 28/7 Ann. Jozef Jozef
 August

Moses II trouwlijc
 10/8 Kagnaturie
 24/8 Thallich

ENKELE BESCHOUWINGEN OMTRENT DE OVERDRACHTSPROBLEMATIEK IN HET DORA-GEVAL VAN FREUD (*)

door Jozef CORVELEYN

Om de overdrachtsproblematiek vanuit verschillende gezichtspunten te bestuderen hebben wij in een werkgroep de aandacht toegepitst op de lectuur van het Dora-geval van Freud (1905) en van enkele studies die daarop betrekking hebben. De tekst die hier voorligt heeft gezins de bedoeling een exhaustief overzicht te geven van alle aspecten van deze problematiek die wij in onze lectuur hebben ontmoet. Hij beperkt zich tot het naar voor halen van enkele dimensies. Hij is namelijk de neerslag van enkele "nachträgliche" overwegingen omtrent de overdracht in deze gevalstudie vanuit o.m. een reflectie op onze lektuurarbeid als zodanig.

Men kan op de eerste plaats stilstaan bij de manier waarop Freud in de klinische beschrijving van het geval en in de theoretische beschouwingen die hij eraan toevoegt het overdrachtsverschijnsel benadert. Zoals men weet is de Dora-tekst nagenoeg de eerste waarin hij dit thema expliciet aan de orde stelt in verschillende verspreide aanduidingen. Wij werden in onze lectuur getroffen door het belangrijke gewicht dat daarin expliciet of impliciet aan de dimensie van het weten, het "te-weten-willen-komen" gegeven wordt.

Op de tweede plaats zet het nadenken over wat er gebeurt in onze eigen lectuur van Freud over Dora ons ook op het spoor van de problematiek van de overdracht, zij het dan onze overdracht ten aanzien van de figuur van Freud als grondlegger van de psychoanalyse. Op deze twee punten zullen wij in de onderhavige tekst nader ingaan. Nemen wij eerst het laatstgenoemde punt onder beschouwing. Freuds rapport over de analyse van Dora is een meesterlijke en buitengewoon boeiende tekst, ook een verleidelijke tekst. Hij heeft door zijn literaire structuur de meeslepende kracht van een detectivestory en tevens de geheim-

zinnige sfeer van de 19e eeuwse roman. Bovendien heeft deze tekst voor de analyst van tegenwoordig nog steeds een zeer grote aantrekkingskracht vanwege het feit dat hij bekoort als een van Freuds eerstelingen van een bepaald genre, namelijk het genre van de uitvoerige psychoanalytische gevalsstudies. Het bestaan van deze bekoring is voorzeker ook toe te schrijven van de literaire kwaliteiten van dit werk. Maar tevens is deze bekoring in belangrijke mate een teken (symptoom?) van onze overdracht als analyticus-in-de-leer bij Freud-leermeester. Dit is natuurlijk onvermijdelijk, een dergelijke overdracht speelt tegenover een groot auteur die men bestudeert altijd een rol. Maar het is niet onbelangrijk deze ervaring enigszins te expliciteren.

In deze overdracht naar Freud is de problematiek van het weten andermaal een centrale dimensie. Lectuur is een arbeid van begrijpen, herhalen, herformuleren, commentariëren, meedelen en ook willen greep krijgen op, macht nemen over de tekst of erdoor bemachtigd worden, en meestal ook -in intersubjectieve context- kracht meegeven aan een commentaar over de tekst, overtuigend betogen. Verschillende aspecten hiervan vatten wij samen onder de noemer "verlangen naar kennis", -epistemofilie zo men wil- verlangen dat speelt in de lectuur van Freud-leermeester, grondlegger en "vader" van de psychoanalyse, "beheerder" van een voor ons belangrijk weten.

De lezer wil hem als het ware dit weten ontfutselen. Hij wil deelgenoot worden aan dit "grote" weten. De tekst op zich nodigt er weliswaar toe uit. Wij wezen in dit verband ondermeer op de grote literaire kwaliteit ervan. Maar men voelt zichzelf als lezer ook nieuwsgierig. Men wil getuige zijn van de belangrijke ontdekkingen die Freud deed. Men wil ze meemaken. Deze sfeer van ontdekking

is natuurlijk zeer sterk in deze tekst van Freud. Historisch gezien was hij bedoeld als een illustratieve toepassing van zijn eerder verschenen groot theoretisch en klinisch werk, Die Traumdeutung. Met de passie van een ontdekkingsreiziger voert Freud dan ook de lezer binnen in de leefwereld, de passies en de geheimen van de jonge vrouw Dora, en voert hij hem binnen in de werkplaats waar hij zijn "nieuwe" concepten smeedt en hanteert in een poging om de klinische gegevens zinvol en begrijpelijk te maken. Van deze ontdekking, meegetrokken door de sfeer van het werk wil men deelgenoot worden. Men wil in het weten als het ware Freuds meesterschap delen. Men wil trachten hem zijn techniek te ontfutselen en beslag te leggen op zijn theoretische inzichten en op de wijze waarop hij deze theoretische inzichten werkzaam maakt in de analyse.

In deze betrachting zit natuurlijk ook het aspect verweven van de seductie. Men wordt verleid tot imitatie van Freuds werk en denkwijze. Deze min of meer "infantiele" trekken zo men wil, in de zoekhouding ten aanzien van Freud impliceert natuurlijk toch ook de terechte erkenning van Freuds meesterschap, van zijn technische vaardigheid en van de pertinentie van zijn theoretische ontwikkelingen. Het is belangrijk zich van deze aspecten in de overdracht ten aanzien van Freud bewust te zijn om te komen tot een houding tegenover Freud die de erkenning van zijn meesterschap impliceert maar tegelijk ook mogelijk maakt om in de dialectiek tussen analytische kliniek en theorievorming zelf voortgang te maken. De erkenning dat Freuds oeuvre obligate lectuur is voor wie zich met psychoanalyse bezighoudt, mag inderdaad niet leiden tot scholastiek immobilisme.

De tekst van Lacan "Intervention sur le Transfert" die uitvoerig ingaat op het Dora-geval is misschien op vele punten een discutabele tekst maar leert in elk geval hoe men op een creatieve manier kan trachten de boven beschreven louter afhankelijke houding ten aanzien van Freud achter zich te laten. De tekst van Lacan is bezwaarlijk een loutere commentaar of een exegetische studie van Freuds werk te noemen. Hij bevat enerzijds enkele belangrijke bakens in verband met de problematiek zelf die in het Dora-geval wordt aangesneden en daarin is precies de overdracht een centraal knooppunt. Wij komen daar later op terug. Maar de tekst

van Lacan biedt anderzijds ook een aantal houvasten -en dit is voor het zopas aangesneden punt van belang- om aan een afhankelijk-slaafse herlezing van Freud te ontkomen. Lacan gaat in op de sterke zijden van Freuds tekst maar ook op de zwakke punten ervan. Maar ook op dit punt is de Intervention geen erudiet terechtwijzen van Freud noch een scholastiek herkauwen van de Dora-archieven (cf. o.a. Langs, 1976; Gill and Muslin, 1976; Muslin and Gill, 1978). Men kan namelijk met de tekst van Freud in de hand de eigen praktijk ondervragen en van daaruit de lectuur ervan hernemen. En dan wordt deze lezing niet alleen een onderworpen erkenning van Freuds meesterschap maar een poging om vanuit de lacunes maar ook vanuit de sterke punten van deze studie deze analyse door te werken en als het ware verder te zetten. Want naast de boven beschreven positieve overdrachtsverhouding tegenover Freud (verlangen tot weten, bewondering, verlangen tot delen van het meesterschap), speelt dan toch ook een belangrijke mate een meer negatief aspect. Men zou hier terecht kunnen spreken van een sterke ambivalentie. Deze hebben wijzelf ervaren in de loop van onze werkzaamheden, maar die ontmoet men ook in de literatuur omtrent de Dora-studie van Freud. Er komt daar inderdaad enerzijds sterke bewondering tot uiting. Maar tegelijk is er in verschillende teksten ook vaak de tonaliteit van ironiserende kritiek op "vader" Freud vanuit een soms wat pedante houding van "beterweten". En daar blijft het dan nogaleens bij. Freuds tekst geeft hiertoe weliswaar aanleiding. Het is zoals gezegd een eersteling van Freud. Bovendien is deze tekst gezien de historische context sterk toegepitst op een specifieke vraagstelling, het verband namelijk en het parallelisme tussen droom en hysterisch symptoom. Daarbij is hij technisch gezien toegepitst op de toepassing van de droomontleding in de hysterie-analyse. De problematiek van overdracht is dan ook geen centraal punt bij Freud hoewel hij daar dus wel rekening mee houdt. In de periode waarin deze tekst ontstond (1901) was het fenomeen van de overdracht zeker niet onbekend aan Freud. Hij maakt daar overigens reeds duidelijk een punt van in het therapeutisch slothoofdstuk van de "Studien über Hysterie" (1895). Op dit moment slaat de term op het (onvermijdelijke) verschijnen van sterke gevoelens tegenover de arts/analyticus, die enig verband houden met vroegere affectieve

ervaringen, maar die voornamelijk worden aangezien als hinderend voor het rememoratieproces. Het fenomeen van de overdracht wordt nog niet beschouwd als een centraal gegeven in de analyse, nog niet als de dragende kracht, de motor van het analytisch proces.

Het Dora-geval is niet alleen een eers-teling, maar ook -Freud geeft dat ridderlijk toe in de beschrijving van dit geval- is de analyse als zodanig eigenlijk ten dele mislukt en wel precies vanuit een misschatting van het belang van de overdracht en tegenoverdracht in de analyse. Vandaar dat men allicht verleid wordt -en dat lijkt ons ook een overdrachtelijke zaak te zijn met betrekking tot Freud- om naast bewondering ook een wat neerbuigende kritiek te gaan ontwikkelen. Ironiserend soms wordt er dan gewezen op het voorbijzien door Freud aan essentiële overdrachtmomenten in het Dora-geval. Misvatting of vergetelheid, onderschatting die inderdaad tot de gedeeltelijke mislukking van de analyse heeft bijgedragen. Dit moet niet ontkend worden. Maar onze ervaring in de discussie wanneer wij wat afstand van namen van onze tekstlezing en in de lectuur van bepaalde commentaren, bracht toch ook aan het licht dat dit kritiseren ook gedreven wordt door een bepaalde vorm van willen overtreffen, rivaliseren met Freud, het willen beter weten.

Men kan dus op zijn minst zeggen dat de overdracht tegenover Freud in al zijn ambivalentie sterk gewekt wordt bij het bestuderen van het Dora-geval. De laatstgenoemde dimensie, die van verbeterende kritiek namelijk, leek ons zeer sterk mee te spelen in sommige teksten die men als commentaar kan lezen bij het geval. Al deze teksten bevinden zich in de dimensie van het beter-willen-weten; soms het betweterige, in de stijl van : in den beginne dacht Freud zus en zo en was de analyse nog niet ver gevorderd, hij kon het nog niet weten. Goed, historisch is dat belangrijk, maar dan wordt er toch zoveel klemtoon gelegd op : nu weten wij toch veel meer, het theoretische weten in de analyse is zoveel verder gevorderd, wij weten beter de concepten te hanteren en de technieken. Deze kritieken zijn gerechtvaardigd en zijn natuurlijk niet alleen vrucht van een ambivalente overdracht, dat is evident, maar zij moeten als zodanig niet een eindpunt zijn van reflectie. In een bepaalde literatuur wordt deze indruk soms toch wel wat sterk

gewekt. De kritiek op Freud moet dienen om de eigen analytische praktijk in vraag te stellen, om de eigen houding, om het eigen theoretisch denken verder te kunnen uitbouwen. Loutere tekstkritiek is met betrekking tot de analyse in haar geheel (behandeling, onderzoeksmethode en theorie) slechts een eerste, zij het belangrijke stap.

De tweede beschouwing die wij hier willen ontwikkelen betreft de dimensie van het weten in het overdrachtsgebeuren binnen het Dora-geval zelf. Wij zullen dit trachten te begrijpen in zijn context. Wij beperken ons hier in deze tekst tot deze dimensie zonder dat wij daarmee bedoelen dat voor Freud het enige wat telt in een analyse en in de overdracht de dimensie van het weten is. Dat is evident niet onze bedoeling. Maar het is treffend in de lectuur van het geval dat voor Freud, althans zo komt uit zijn verslaggeving naar voor, in de analyse bij Dora het willen weten, het willen te weten komen, de confrontatie met het geheim van de hysterica, een zeer centrale factor is geweest.

Hier moet meteen gepreciseerd worden dat wanneer wij hier van overdracht spreken dat wij hier ook onder begrijpen wat klassiek onder de term tegenoverdracht wordt verstaan : de overdracht van Freud zelf naar zijn patiënte toe. De overdracht is inderdaad niet vooral en exclusief de zaak van de analysand, het is voortdurend een punt van onder-vraging van/voor de analyticus zelf. En eigenlijk is deze overdracht van de analyticus, de tegenoverdracht in klassieke termen, een centrale factor, ook in de wijze waarop en de affectieve kleuring waarmee de overdracht van de patiënt tegenover de analyticus ontstaat. Lacan legt hier in zijn Intervention als volgt de klemtoon op. Hij vat hier de analyse nog op als een dialogisch gebeuren en hij definieert de overdracht als volgt. Het is : "une entité toute relative au contre-transfert, défini comme la somme des préjugés, des passions, des embarras, voire l'insuffisante information de l'analyste à tel moment du procès dialectique" (Lacan, 1966, 225).

Dat deze dimensie van verlangen tot weten in Freuds houding tegenover zijn patiënte een belangrijke rol speelde kan uit een paar aspecten van de tekst duidelijk worden gemaakt. Ten eerste is er de context van het ontstaan van deze tekst en, zo men wil, de daarmee verband houdende rhetorische in-kleding ervan.

Er is ten tweede de toenmalige opvatting van Freud over het verloop van de analyse die tot uiting komt vooral in de inleidende presentatie van het geval waar hij zijn principes en axioma's naar voor brengt, meer precies waar hij het neurosenbegrip, het ziektebegrip correleert aan zijn therapieconcept.

En er is tenslotte het inhoudelijke dat Freud over de overdracht zelf meedeelt, zijn theoretische visie van dat ogenblik die verwerkt is in de commentaar op het geval. We zullen bij elk van deze drie punten even blijven stilstaan.

Ten eerste is er de historische context die ondermeer tot uiting komt in de rhetorische inkleding van de tekst. Het was zoals gezegd na de publikatie van de Traumdeutung een eerste illustratie van Freuds opvattingen over het belang van de droom in de behandeling van neurotische problemen. Een eerste illustratie van zijn opvatting over de droom als hoofdtoegang tot het onbewuste, en illustratie ook van zijn opvatting over het structureel parallelisme tussen het neurotisch symptoom en de droom. Bovendien moest dit geval ook een illustratie brengen van het belang van de sexualiteit en meer precies van de infantiele sexualiteit in de etiologie der neurosen. Deze tekst betekende voor Freud dus heel veel. Hij moest heel wat illustreren, heel wat waarmaken, hij moest het medisch publiek als het ware overtuigen van de gerechtvaardigdheid van verschillende van zijn dan toch nieuwe en niet altijd zeer goed ontvangen inzichten. Dit demonstratief karakter van de tekst wordt door Freud zelf duidelijk bevestigd in het nawoord, zowel als in het voorwoord. Hij wil rechtvaardigen, uitleggen, aantonen en is daarbij zeer bedacht op mogelijke kritieken van zijn toenmalige lezers. Het is dan ook onvermijdelijk dat in de analytische houding of althans in datgene wat Freud ons daarvan in zijn verslag vertelt, dit demonstratieve, illustratieve karakter van zeer groot belang is. Dat met andere woorden deze analyse voor Freud zelf ook een sterk belang had om zijn weten te bereiken en om tot een bevestiging te komen van wat hij in voorgaande werken had nemen te ontdekken. Dat voor wat de context betreft die vooral tot uiting komt in de rhetorische omkleding van deze tekst (Zie Freud, 1905, 275 e.v.).

Een tweede punt waarin vooral het belang van de dimensie van het weten in de (tegen-)overdracht tot uiting komt houdt verband met

wat hij op dat moment als primordiaal aanziet in de analyse, en dit op een nogal exclusieve manier. Wij verwijzen hier naar de principes en axioma's die hij huldigt in verband met de therapie van de neurose. Deze zijn gecorreleerd aan zijn opvatting over het ontstaan der neurotische symptomen. In de lijn van zijn vroegere bevindingen in verband met de hysterie gaat Freud ook in het Dora-geval uit van de opvatting dat het hysterisch symptoom het merkteken is van een intrapsychisch conflict dat geleid heeft tot de afweer van een bepaalde voorstellingsinhoud. Het symptoom is het merkteken, de Ersatz van deze verdrongen voorstellingsinhoud. Zo kan hij, bij de inleiding op het Dora-geval stellen dat het theoretisch vereist correlaat van het symptoom de lacune is in het verhaal dat de patiënt geeft nopens zijn levens -en ziek geschiedenis. Symptoom en gebrekkige herinnering zijn correlatief (Zie Freud, 1905, 175).

De behandeling is er dan ook essentieel op gericht de patiënt ertoe te brengen de achtergehouden stukken, archiefstukken zo men wil, terug aan het licht te brengen, dit wil zeggen uit te spreken en zich bewust eigen te maken. Op die wijze worden de lacunes in de herinnering opgevuld. In die zin bevestigt Freud hier zijn opinie dat de therapeutische arbeid vooral bestaat uit en gericht is op de rememoratie van de persoonlijke geschiedenis van de patiënt. Therapie is een werk van verhalen zich in herinnering brengen om te komen tot de verborgen aspecten van de eigen geschiedenis.

Zeer compact geformuleerd drukt Freud het in de inleiding als volgt uit : hij zegt dat het praktische doel van de behandeling de opheffing is van alle mogelijke symptomen en de vervanging ervan door bewuste voorstellingsgehelen. Theoretisch luidt het dat de behandeling de opdracht moet vervullen om alle herinneringslacunes van de patiënt te genezen (Idem, 175). Deze beide formuleringen vallen samen. Het is in herinnering brengen, het bewust worden, leidt tot de opheffing van het symptoom. De kritische bedenkingen die wij hierbij willen formuleren betreffen niet de kern van deze visie op het neurotisch lijden, noch de theoretische visie nopens de behandeling waarvan hier als essentie nogmaals het rememoratieve karakter, het zich bewust eigen maken in gesprek, wordt aangeduid. Onze ondervraging betreft eerder de wijze waarop deze beginselen in het Dora-geval in

de praktijk werden gebracht, zoals deze ons natuurlijk bekend is uit Freuds presentatie. Vanuit de algemene sfeer, reeds hoger geschetst, menen wij dat de behandeling van Dora zeer gecentreerd werd door Freud rond het te-weten-komen, het ontsluiten van het geheim (zie Kofman, 1980, o.a. p.43-59 en 77-80). Hij wil gebied veroveren in het domein van het vergetene, hij wil ook doen weten. En hij forceert hier regelmatig de zaken in die richting terwijl hij, om het eenvoudig uit te drukken, het gespreksgebeuren waarin dit weten, de rememoratie eigenlijk, moet tot stand komen, in zijn eigen logica niet laten verlopen met respect voor de tijd die patiënte nodig heeft om te ontdekken en om haar "ontdekkingen" te assumeren. Hier ziet men de correlativiteit tussen de overdracht en wat men klassiek de tegenoverdracht noemt, correlativiteit die Lacan sterk onderlijnt.

Men ziet namelijk bij voortdurend in de tekst de gedrevenheid van Freud om tot weten te komen, om te weten te komen van zijn patiënte en om zijn patiënte tot weten te brengen, te overtuigen. Het is dus niet alleen -men denke aan de context van veroverend ontdekken van nieuw gebied in aansluiting op de Traumdeutung- het is dus niet alleen een eigen drang om zelf te weten te komen maar het is tegelijkertijd de patiënte willen overtuigen, willen aan de weet brengen vanuit bepaalde theoretische inzichten, die ongetwijfeld juist zijn, maar die in de kuur gehanteerd worden als een soort machtsmiddel vanwege de meester die weet. Dit lijkt ons bijwijlen de analytische luisterhouding te compromitteren. Illustratief hiervoor is ondermeer de laatste duiding die Freud heeft (kunnen) geven en waarop onverwacht, Dora vrij onverschillig reageert, het toch maar zo-zo vindt. De volgende maal verschijnt ze niet ter zitting. Deze breuk werd eigenlijk reeds tevoren aangekondigd en er werd niet op ingegaan (zie Freud, 1905, 270 e.v. en 282).

Wij menen hier op deze wijze een tweede aspect in de overdrachtelijke houding van Freud te onderkennen naast het reeds eerder genoemde demonstratieve karakter van de tekst. Men zou kunnen spreken van een combatief aspect in Freuds houding, niet direct in de relatie met de patiënte zelf, maar zo men wil in zijn relatie met patiënte's onbewuste, en in zijn houding ten aanzien van de lacunes in haar herinneringsstroom. De dialoog die er tussen hen verloopt is daardoor onzes in-

ziens sterk gekleurd. Wij spreken van een combatieve houding, omdat de wijze waarop Freud op dit ogenblik in zijn oeuvre de problematiek van de afweer en de verdringing omschrijft, sterk gekleurd is door de idee van het conflict, en hij vat dit conflict in deze eerste periode op volgens een vrij eenvoudig schema. Het conflict en het afweerproces worden beschreven als een strid tussen twee instanties in de persoon. Een strijd tussen twee krachten-groepen. Men zou dus ook kunnen zeggen dat zijn opvatting over het psychisch conflict geschraagd is door een basismetaphoor die polemologisch van aard is. Vandaar dat zijn houding in de therapie dan ook sterk gekleurd is door een zekere strijdlustigheid.

Dit komt ondermeer tot uiting in de eerste commentaar die hij geeft in verband met het vroegtijdig afbreken van de analyse. Na een heel sterke interpretatieve constructie, constructie die hij aan de patiënte voorlegt en die hij haar als een soort revelatie aanbiedt, omtrent haar reacties in de scène met mijnheer K. aan het meer, blijkt haar reactie vrij koel en nuchter te zijn en vindt ze dat er in de therapeutische zittingen eigenlijk niet veel gebeurt. Nadien bleek dit zoals gezegd de laatste zitting te zijn. Wanneer hij daar op ingaat, beschrijft hij het analytisch werk precies in termen van een gevecht : "Wer wie ich die bösesten Dämonen, die unvollkommen gebändigt in einer menschlichen Brust wohnen, aufweckt, um sie zu bekämpfen, muss darauf gefasst sein, dass er in diesem Ringen selbst nicht unbeschädigt bleibe" (Freud, 1905, 272; wij onderlijnen).

Laten wij tenslotte even stilstaan bij de expliciete uitspraken van Freud omtrent de overdracht (zie idem, 279 e.v.). De visie die hij hier vertolkt is welbekend. Freud ziet de overdracht als het opduiken van een nieuw symptoom ("Neubildung von Symptomen"). Het is het resultaat van de blijvende productiviteit van de neurose die als dusdanig de "normale" gang van de kuur komt storen. Met normale gang van de kuur wordt strikt genomen bedoeld : het afwikkelen van de "vertalings-arbeid" van het pathogene materiaal wat leiden moet tot herovering van het verdrongen gebied en daardoor tot het "opheffen" van de ziekte-verschijnselen. De overdracht, het nieuwe symptoom, wordt hier niet opgevat als een unitair en onverdeeld gegeven. Freud spreekt hier uitdrukkelijk over "Uebertragungen", die hij definieert als "Neuflagen, Nachbildungen

von den Regungen und Phantasien, die während des Vordringens der Analyse erweckt und bewusst gemacht werden sollen, mit einer für die Gattung charakteristischen Ersetzung einer früheren Person durch die Person des Arztes" (idem, 279). In vergelijking met de oorspronkelijk bedoelde vertalingsarbeid (kern van de therapie) gaat het dus om een soort vervalste vertaling die de eerstgenoemde, de eigenlijk beoogde omzetting verstoort, op een zijspoor zet. Dat deze nieuwdrukken optreden in de loop van de therapie wordt door Freud als onvermijdelijk, noodzakelijk zelfs, onderlijnd. Het probleem voor het goede verloop van de behandeling is dat deze hinderpalen moeten weggenomen worden, en wel precies op dezelfde wijze als de oorspronkelijke uitingen van het "pathogene" materiaal (de symptomen) werden tegemoet getreden. Men moet "... diese letzte Schöpfung der Krankheit wie alle früheren bekämpfen" (idem, 280). Nu, deze arbeid zo zegt Freud, is veruit de moeilijkste. In de verklaring van de moeilijkheid die hij precies bedoelt komt andermaal tot uiting hoe hij toch sterk en wellicht te exclusief de klemtoon legt op de dimensie van veroverend te weten willen komen, ontfutselend onthullen als het ware, als deel van de houding van de analyst. In het ontzenuwen namelijk van de overdracht, zo beklemtoont hij in de Dora-tekst, staat de analyst eigenlijk alleen, hij moet als het ware een eenzame strijd leveren : "Die Uebertragung allein muss man fast selbständig erraten, auf geringfügige Anhaltspunkte hin und ohne sich der Willkür schuldig zu machen" (idem, 280). Te vermijden echter zo gaat hij voort is de overdracht niet, zij wordt aangewend om het (eigenlijke) materiaal van de kuur ontoegankelijk te maken. Terloops zij aangestipt dat hier en in de vorige citaten andermaal de metafoer van de strijd een belangrijke plaats inneemt. De grond van de zaak is natuurlijk dat Freud de essentie van de analytische arbeid situeert in het rememoratieproces dat op gang moet gebracht (gehouden) worden in het spreken van de analysand, hiertegen richt onze bedenking niet. Maar het kan toch niet anders dan opvallen dat hij in deze tekst, met het oog op dit proces, zeer sterk de klemtoon legt op de onderzoekende (erraten), veroverende activiteit van de analyticus, in een strijd die deze als het ware opponeert aan de weigerachtigheid ("Gegenwille") van de analysand om tot bevrijdend weten te komen. En men kan

zich niet van de indruk ontdoen dat Freud de analyticus hier plaatst in een positie van degene die vanuit een (vooraf-)weten het verloop van het betoog van de analysand niet alleen eventueel moet begeleiden, maar het ook moet kunnen voorzien (erraten) vanuit een beter weten dat hem macht verleent om de strijd met de weerstand aan te binden. Het is dit aspect in de (tegen-)overdracht, getuigend van de geest van een "conquistador" die in de analyse ons inziens onvermijdelijk tot verrassingen leidt, wanneer precies de patiënte aankomt met een (onbewust) weten dat nog niet uitgesproken werd en nog niet kon "geraden" worden of voorzien. Zo trachten wij Freuds kritische bedenking aan het eind van zijn bespreking te begrijpen in al zijn dubbelzinnigheid : "Es gelang mir nicht, der Uebertragung rechtzeitig Herr zu werden; durch die Bereitwilligkeit, mit welcher sie mir den einen Teil des pathogenen Materials in der Kur zur Verfügung stellte, vergasz ich der Vorsicht, auf die ersten Zeichen der Uebertragung zu achten, welche sie mit einem anderen, mir unbekannt gebliebenen Teile desselben Materials vorbereitete" (idem, 282, wij onderlijnen). Alles is inderdaad niet te voorzien en op voorhand te weten in de analyse.

J. CORVELEYN

(*) Dit is de tekst van een lezing ter inleiding op een discussie. Afgezien van redactionele herwerking hebben wij de tekst in die vorm behouden.

Bibliographie

- (1) DEUTSCH F., A Footnote to Freud's "Fragment of an analysis of a case of hysteria", Psychoan. Quarterly, 1957, (26), 159-167.
- (2) FREUD S., Bruchstück einer Hysterie-Analyse (1901; 1905 publ.), G.W., Bd V, 161-286.
- (3) FREUD S., Traumdeutung (1900), G.W., Bd II/III.
- (4) FREUD S., Studien über Hysterie (1905), G.W., Bd I, 75-312.
- (5) GILL M.M. and MUSLIN H.L., Early interpretation of transference, J. Amer. Psychoan. Assoc., 1976, (24), 779-794.
- (6) KOFMAN Sarah, L'énigme de la femme. La femme dans les textes de Freud, Paris, Ed. Galilée, 1980, 275 p.
- (7) LACAN J., Intervention sur le transfert, (1951). In Ecrits, Paris, Seuil, 1966, 215-226.

(8) LANGS R., The Misalliance Dimension in Freud's Case Histories : I. The Case of Dora, Int. J. Psychoan. Psychother., 1976, (5), 301-317.

(9) MUSLIN L. and GILL M.M., Transference in de Dora Case, J. Amer. Psychoan. Assoc., 1978, (26), 311-328.

(10) ROGOW A.A., A further Footnote to Freud's "Fragment of an analysis of a case of hysteria", J. Am. Psychoan. Assoc., 1978, (26), 331-356.

(11) ROGOW A.A., Dora's Brother, Int. Rev. Psychoan., 1979, (6), 239-259.

(12) STROEKEN H., De relatie tussen Freud en Dora, Tijdschrift voor Psychiatrie, 1983, (25), 4, 229-242.



EFFET PLACEBO ET TRANSFERT (*)

par Francis MARTENS

- "L'homme est un animal malade"
Miguel de UNAMUNO
- "L'homme est le remède de l'homme"
Proverbe Wolof

"Les médicaments placebo, c'est-à-dire inactifs mais donnés au malade "pour lui faire plaisir", peuvent jouer un rôle favorable dans certaines affections". (Encyclopaedia Universalis : "Médicaments", R.P. et H.M., X, 705, 1968).

Ce paragraphe, anodin d'apparence, est riche de substance énigmatique. S'il ne semble faire aucun doute, pour ses auteurs, que le placebo soit un "médicament", il s'agirait, par contre, d'un médicament "inactif" n'en ayant pas moins quelquefois des effets, qui plus est : des effets favorables.

Un autre effet du placebo -est-il secondaire?- serait à trouver dans le déclenchement bibliographique saisonnier, dans la littérature médicale, de ce qu'on pourrait diagnostiquer en termes de crise aiguë d'identité rationalisée en interrogation vertueuse : est-ce bien honnête de faire prendre à tel patient des comprimés de lactose pour du méprobamate? Est-il déontologiquement admissible d'administrer, en "double aveugle", à des ulcéreux qui ont mal, tantôt de la cimétidine et tantôt du placebo? Si le médica-

(*) Cet article est le développement d'une communication faite au colloque "Psychanalyse et médecine", à Pont-à-Mousson, les 7 et 8 mai 1983, ainsi qu'aux Journées de l'Ecole Belge de Psychanalyse, à Leuven, les 4 et 5 juin 1983, et soutenue, pour son élaboration, par un travail en séminaire au sein de l'E.B.P. avec la participation de M. BERNET, Ph. CORTEN, N. DEGROX, F. LEGEIN, J.P. ROUSSAUX, F. TURNER. Je remercie Serge ARON pour ses précieux conseils touchant la partie biologique de ce travail.

ment "inactif" risque de jouer quelque rôle "favorable", ce n'est qu'après coup, en effet, qu'on le saura. Si l'effet positif du "vrai" médicament est mis en lumière par la comparaison avec le placebo, n'apparaît-il pas alors scandaleux d'en avoir privé de "vrais" malades, et ce par l'artifice d'un mensonge délibéré?

Ce malaise éthique du praticien et du chercheur cadre bien avec l'oblicité du thème ici en question. S'il est fondé en droit autant qu'en fait, cet inconfort -déontologiquement exprimé- renvoie certainement à une perplexité plus fondamentale. Sujet oblique doté d'un statut de fausse évidence, et lieu épistémologique nullement "latéral", l'univers du placebo est on ne peut plus paradoxal.

. . .

Par le placebo, le médecin se voit crédité d'un pouvoir que ne garantit en rien son savoir officiel. Par son usage, à fins expérimentales, la science se fait, en quelque sorte, cautionner par son antithèse : la magie.

Un passage à travers la littérature¹ concernant le placebo témoigne, en la matière d'une abondante prolifération pharmacologique expérimentale où l'on assiste, d'une part, à la mise en évidence du fait, et, de l'autre, à une absence de théorisation un peu consistante touchant le mécanisme. Ce qui n'empêche la loi de faire obligation aux firmes pharmaceutiques, pour obtenir un visa concernant tel médicament, de comparer en "double blind"² l'effet de la substance en question à celui d'un placebo de même allure -c'est-à-dire à celui d'un "rien" efficace au substrat causal mystérieux...- le médica-

ment "spécifique" étant, dans cette perspective, celui dont l'efficacité constatée s'avère au moins légèrement supérieure à celle du dit placebo !

Hors cette contrainte expérimentale, la médecine observe sur la question un silence chronique, émaillé de quelques anecdotes qui semblent être avec elle -au regard d'une honnête pratique- à peu près dans le même rapport que la gauloiserie et la conception chrétienne de l'amour. C'est fort compréhensible. Ce qui l'est moins -à première vue- c'est l'abstention de la psychanalyse, traduite en la matière par un vide bibliographique vertigineux. Ce n'est pas là le moindre paradoxe de l'effet placebo (ni sans doute sa moindre logique) car, en ce lieu privilégié de prise de la parole sur le corps, on se serait attendu, en effet, à voir confluencer les psychanalystes, toujours fascinés, depuis l'hystérie, par le fameux "saut" du psychique au somatique.

. . .

Face à l'obscureté et au caractère paradoxal de la question du placebo, il n'est sans doute pas inutile de commencer par interroger l'ambiguïté-même du mot.

Il s'agit littéralement de la première personne du singulier du verbe latin placere, mis au futur : placebo, je plairai. D'emblée, dans le cadre de la relation thérapeutique, on peut donc se demander qui plaira à qui? Le médecin en prescrivant, le malade en guérissant?... Historiquement, la réponse ne fait pas de doute : c'est le médecin qui veut plaire. Placebo est en fait le premier mot du neuvième vers du psaume 116 de la Vulgate, popularisé dès le XIIIe s., par les Vêpres des Morts : Placebo Domino in regione vivorum, je plairai au Seigneur dans le règne des vivants³. Ce verset, très populaire, voit son premier mot prendre valeur de substantif dans le cadre d'une sécularisation péjorative où domine la connotation de fraude, et ceci jusqu'à la fin du XVIIIe siècle -"chanter un placebo", ou "aller à placebo", disait-on pour signifier la flatterie. Il est intéressant de noter, à ce propos, que le mot "suggestion", de son côté, garde jusqu'à la moitié du XIXe siècle une connotation première de tromperie et de maléfice. Ce n'est qu'au tournant de ce siècle que le terme placebo acquiert son acception médicale : "toute médication prescrite au malade plus pour plaire que pour être utile", dira, par exemple, le dictionnaire médical

de Hooper. Il faudra cependant encore attendre jusqu'à 1945 pour voir se développer un intérêt scientifique pour le fait lui-même. Cette année marque en effet un cap symbolique avec la publication du court article de Pepper -"Note on placebo"⁴- qui suscite bientôt un colloque sur la question. Les années 1950 voient alors le placebo devenir, très rapidement, l'étalon de comparaison obligatoire dans l'expérimentation des nouveaux médicaments⁵.

Pour revenir au terme lui-même et au fragment du psaume d'origine, il n'est pas inutile de noter sa richesse thématique. "Placebo Domino in regione vivorum" voit en effet converger les thèmes de la SEDUCTION (avec son double registre d'attrait et de tromperie), de la VIE et de la MORT, avec celui de DIEU -tiers suprême et clef de voûte de l'univers sacré. Ceci ne peut que nous renvoyer au registre initial (étymologique et sémantique) du mot thérapeute. Qu'on se souvienne que le $\Theta\epsilon\rho\alpha\pi\epsilon\upsilon\tau\eta\varsigma$ (même radical que le mot $\Theta\epsilon\omicron\varsigma$ -dieu- pour la première partie du mot), pour les Grecs, c'est tout d'abord le serviteur d'un dieu, attaché aux charges bien concrètes d'un lieu de culte subsidiairement ou principalement "thérapeutique", comme la plupart des endroits de pèlerinage. On peut donc déjà retrouver ici, en filigrane sémantique, la confluence (bien connue des anthropologues) entre les registres de la santé et du salut⁶, la vieille convergence des fonctions thérapeutiques et sotérologiques.

La définition actuelle du placebo -qu'il faut compléter de celle de l'effet placebo- ne privilégie pas, il fallait s'y attendre, la dimension qui vient d'être évoquée; il n'est pas indifférent pourtant que celle-ci insiste, bon gré mal gré, dans la littéralité-même du terme et par delà les diversités linguistiques. Après avoir passé plusieurs définitions en revue, Kissel et Barrucand (1964, p.8) proposent la suivante : "Mesure thérapeutique d'efficacité intrinsèque nulle ou faible, sans rapport logique avec la maladie, mais agissant si le sujet pense recevoir un traitement actif, par un mécanisme psychologique ou psycho-physiologique."

Sur base de constatations cliniques convergentes et à la lumière de ce que les anthropologues, à la suite de Lévi-Strauss, étudient sous le nom d'efficacité symbolique, je propose de compléter comme suit :

...si le sujet pense recevoir un traitement actif ou appartient à un système où l'effica-

cite du placebo -reconnu comme tel- est ordinairement constatée.

Il est en effet des cas avérés, chez des praticiens de la santé, où le placebo pris en connaissance de cause est tout à fait opérant⁷, ce qui montre -et c'est capital- que le placebo tire son efficace moins de la croyance ponctuelle à un élément du système que de l'adhésion ou, au moins, de la participation concrète -fut-ce avec restriction mentale⁸-au système en question.

L'effet placebo -qu'il faudrait se garder de réduire à celui de l'objet placebo "classique"- se voit, quant à lui, défini comme suit (1964, p.9) :

"L'effet placebo est, lors de l'administration d'une drogue active, la différence entre la modification constatée et celle imputable à l'action pharmacodynamique de la drogue". Si classiquement le placebo demande à être un objet⁹ (par exemple, ingérable), tout médicament -de par sa matérialité même et quelle que soit par ailleurs la spécificité de son impact chimiothérapeutique- est ainsi le vecteur possible d'un effet placebo.

. . .

Venons-en maintenant au fait placebo comme tel cliniquement et statistiquement parlant en sériant à gros grains les diverses réactions possibles au placebo. Selon la présence ou l'absence de réaction constatée, on distinguera tout d'abord entre sujets placebo-répondants et placebo-non-répondants; on répartira ensuite les premiers -selon le type de leur réaction, bénéfique ou pénible- en répondants positifs et en répondants négatifs. Pour ces derniers (chez qui les effets évoquent fortement ce qui se passe dans les sociétés à sorcellerie) Kennedy a proposé, en 1961, de parler de réaction nocebo¹⁰, du latin : je nuirai. Il est bien sûr évident que si l'on postule pour tout médicament la possibilité d'un effet placebo (indépendant de sa pharmacodynamique propre), cela vaut tout autant pour l'effet nocebo.

Avec une remarquable constance à travers l'espace et le temps, les statistiques sur la placebo-sensibilité oscillent autour d'une valeur moyenne de 33% de sujets répondants, qu'il s'agisse de malades ou de sujets bien portants. Pichot, par exemple¹¹, cite un pourcentage de 34% de répondants, dont 20% de positifs et 14% de négatifs, obtenu au cours d'une expérience portant sur 334 étudiants

en médecine. Ceci vaut pour les études expérimentales : des enquêtes, par questionnaire, touchant le pratique clinique réelle font monter le pourcentage à plus de 60%. L'incidence de la placebo-sensibilité peut être telle, dans les expériences pharmacologiques, que certains auteurs ont même proposé de discriminer préalablement, au sein de la population expérimentale, les sujets répondants et les non-répondants, sous peine de voir biaisée, toute la procédure! Ainsi, Folli et collaborateurs¹² se font l'écho d'une expérience où l'effet anti-angineux (angine de poitrine) des bêta-bloquants n'a pu être mis clairement en évidence que dans le groupe des patients placebo-résistants. La sélection des patients en deux groupes, sur base d'un test, est par ailleurs elle-même sujette à caution car la seule répétition du test peut faire monter le taux de placebo-sensibilité, comme le montre accessoirement une expérience de Levine citée plus loin (ce qui n'est pas contradictoire avec le fait que l'efficacité du placebo, chez un même sujet, puisse tendre à décroître au cours d'administrations successives).

D'autre part, la placebo-sensibilité ne paraît pas pouvoir être considérée comme un trait stable, et il semble qu'en cette matière, la variabilité intra-individuelle soit aussi grande que l'interindividuelle. Enfin, les études sur la personnalité des sujets répondants semblent peu consistantes et souvent contradictoires (comme en témoigne un article récapitulatif de Shapiro¹³). Notons, pour information, que beaucoup d'auteurs s'attachent à décrire le sujet placebo-répondant comme plus extraverti, plus anxieux, plus labile, plus dépendant, plus conformiste que le non-répondant. La placebo-sensibilité négative (nocebo) serait, quant à elle, le fruit d'une personnalité plus méfiante et rigide avec tendance à la somatisation. Les psychotiques, de leur côté, sont réputés pour leurs réactions nocebo. Tout ceci reste très approximatif. Une des difficultés majeures des synthèses sur la question du placebo reste le caractère extrêmement éparpillé, morcellé, peu standardisé de recherches où une communauté de terminologie renvoie le plus souvent, en fait, à des objets, des concepts et des procédures très différents -ce qui rend bien sûr les comparaisons et les tentatives de généralisation des plus aléatoires.

Il reste que certaines observations convergentes sont des plus intéressantes pour une réflexion en profondeur sur la nature

de l'effet placebo : comme il fallait s'y attendre, les médecins (qui croient ordinairement à la médecine et font le plus directement partie du système médical) sont, en général, d'excellents placebo-répondants¹⁴; les sujets aisément hypnotisables, par contre, ne sont pas pour autant forcément placebo-sensibles; quant aux jeunes enfants -qui sont pourtant parfaitement conditionnables (cette remarque vaut son pesant d'or)- ils sont, avec une grande constance, placebo non-répondants. De notables différences sont également observées selon les pathologies visées. J'extrais du travail de Haas et collaborateurs, qui ont publié, en 1959, la synthèse de 96 publications portant sur un total de 14.000 sujets¹⁵ les données suivantes (les pourcentages sont ceux des placebo-répondants, les chiffres entre parenthèses renvoient au nombre de sujets de la population de référence) :

- Céphalées : 61,9% (4.588)
- Troubles digestifs : 58% (284)
- Rhumatismes : 49% (358)
- Rhumes : 45% (246)
- Névroses (?) : 34% (135)
- Migraines : 32% (4.908)
- Analgésie : 28,2% (961)
- Alcoolisme : 21,9% (210)
- Parkinson : 19% (31)
- Psychoses (?) : 19% (828)
- Angor : 18,4% (346)
- Hypertension artérielle : 17% (240)
- Troubles du sommeil : 7% (340)

En ponctuation à ces "scores" trop résumés, on peut noter, côté analgésie, que l'hypnose également obtient en ce domaine des résultats spectaculaires. Par ailleurs, si le rhume ainsi que la plupart des céphalées et des troubles digestifs -qui obtiennent tous des pourcentages élevés- peuvent être considérés comme des états régressifs classiques et souvent bénins, les troubles du sommeil -qui semblent plus rétifs au placebo- sont de leur côté caractérisés, aux yeux des psychanalystes, par une probable crainte de cet abandon régressif que constitue, entre autres, le sommeil¹⁶. Cette remarque vaut peut-être, elle aussi, son pesant d'or...

Pour le reste, notons en bref que les modalités et les champs d'application du placebo paraissent quasiment illimités : cela va des opérations, des électro-chocs, des dialyses-placebo, jusqu'aux vaccins et même aux drogues-placebo (avec création d'addiction et d'effet de sevrage tout à fait classiques!). Il va sans dire que l'effet placebo n'est

donc pas l'apanage de la seule chimiothérapie, tant s'en faut. Il serait tout à fait illégitime, par ailleurs, (comme le souligne justement Shapiro) de l'exclure a priori du champ de la psychothérapie et même de la psychanalyse : toute relation objectivable évoluant dans le registre de l'objectal (au sens de la psychanalyse) est potentiellement inductrice d'effet placebo. En conclusion de cette partie descriptive, on peut encore pointer le fait que les réactions neuro-végétatives des sujets placebo-répondants vont -en général et comme de juste- dans le sens de l'attente suscitée par la spécificité réelle ou supposée de l'expérience en cours : ainsi les tests en double-aveugle de médicaments hyper ou hypo-tenseurs donneront des effets placebo d'hyper ou d'hypotension, les gélules rouges (présentées sans commentaire particulier) s'avèreront excitantes, et les effets placebo de telle ou telle pilule à la mie de pain pourront aller jusqu'aux symptômes d'intoxication aiguë! A ce propos, Clauser et Klein -après avoir expérimenté un hypnotique doux en comparaison avec un placebo, et constaté plus de réactions secondaires au placebo qu'à la drogue en question- concluent paradoxalement : "Il est probable que la substance sédative, par son action sur les formations végétatives, diminue le pourcentage de survenue des effets secondaires"¹⁷.

Cette phrase d'apparence anodine est sans doute la chose la plus subversive jamais écrite sur le médicament de l'ère scientifique, et l'on se demande si Clauser et Klein se sont rendus compte du côté "copernicien" de leur réflexion? Car, si l'on écoute ce qu'ils disent, L'EFFET PLACEBO SERAIT DONC DE L'ORDRE PREMIER DES CHOSES ET SE VERRAIT, SOIT INHIBÉ, SOIT POTENTIALISÉ, PAR L'EFFET PHARMACOLOGIQUE SPECIFIQUE SECONDAIRE DU MEDICAMENT. Autrement dit : renversement complet de la problématique de celui-ci qui aide quelque peu à comprendre l'effet -souvent bénéfique- des prescriptions magistralement peu "scientifiques" d'avant-guerre. C'est ici qu'un certain trouble se met à croître dans nos esprits : au royaume des médicaments lui-même la guérison ne viendrait-elle que "par surcroît", ou pire... "en dépit de"?

. . .

Ceci peut nous rapprocher de la psychanalyse, mais il faut tout d'abord dissiper un malentendu.

S'il semble en effet légitime de voir dans l'effet placebo et dans l'hypnose les deux grandes figures cliniques de la suggestion, il faut également garder à l'esprit le fait que cette dernière était renvoyée par Freud, en fin de parcours, à un constat d'énigme, et que nous ne sommes pas beaucoup plus avancés depuis lors :

"En abordant aujourd'hui, après trente années d'interruption, l'énigme de la suggestion, je trouve que rien n'y est changé... Nous ne possédons toujours pas d'explication à la nature même de la suggestion, c'est-à-dire aux conditions dans lesquelles on subit une influence en dehors de toute raison logique" ("Psychologie collective et analyse du moi", 1921).

Est-ce à dire qu'il faut renvoyer, pour autant, le placebo à l'évanescence d'un phénomène "mental", "affectif", impalpable (si ce n'est en la massivité grossière de ses effets en surface)? Ou -plus simplement- au statut de "faux" médicament? Point du tout. S'il est vrai que les mécanismes d'action restent, pour une bonne part, énigmatiques (et ne bénéficient que trop sommairement des théories du réflexe conditionné ou du stress¹⁸, certains concomitants physiologiques, récemment mis en évidence, permettent de définir une ébauche de cadre conceptuel et d'esquisser les grandes lignes d'une hypothèse générale. Qu'on réfléchisse, par exemple, aux expériences sur l'analgésie-placebo publiées par LEVINE en 1978 (voir résumé en annexe) et qui, par le détour de la naloxone (antagoniste spécifique des opiacés), montrent que les effets subjectifs induits par le placebo seraient plus que probablement -dans ce cas particulier- liés au déclenchement, par le fait même de l'intervention thérapeutique (non sa spécificité), de la production d'endorphines par l'organisme.

A la lumière de cette constatation, on peut formuler -entre autres- la question de l'effet placebo en termes de passage du registre du SIGNE (médiateur imaginaire, multivoque, du penser) à celui du SIGNAL (médiateur sensoriel, univoque, de l'agir); autrement dit, un trajet qui irait, dans un cadre symbolique donné, de l'imaginaire soutenu par le langage au réel synaptique; ou encore, du mot, de l'objet et du geste, au neurotransmetteur; de la totalité des potentialités signifiantes à l'alternative présence-absence d'une sécrétion, par exemple, d'acétylcholine.

Dans cette perspective, le cas particulier du placebo -objet symbolique, réel et imaginaire- permet peut-être d'inscrire la problématique de tout effet constaté, lors de l'administration de médicaments non spécifiques (c'est-à-dire de la majorité des médicaments), dans celle de l'auto-guérison -laquelle serait la règle. En ce sens que chez un sujet donné s'opèrerait à cette occasion, pour de multiples motifs et par objet-médicament interposé, la levée des inhibitions (par exemple, au niveau des neurotransmetteurs) qui s'opposent précisément à cette auto-guérison. Si cette hypothèse -très générale- n'est point trop sottise, c'est ici bien sûr qu'on attendrait la psychanalyse pour un complément de réflexion. Mais il faut avant cela encore placer quelques balises, pointer quelques amers, en esquissant une phénoménologie de la situation placebo.

. . .

Comme on l'a déjà dit, il s'agit d'une situation où l'on perçoit de façon privilégiée l'effet du langage sur le corps, et où l'on voit à l'oeuvre, dans notre propre culture, ce que l'ethnologie -principalement à travers Lévi-Strauss¹⁹ - a décrit sous le nom d'efficacité symbolique. Les exemples ethnographiques de toute nature abondent qui attestent de ce domaine "sorcier" où l'effet réel des signes dépend moins de la croyance en leur puissance que de l'immersion concrète dans la matérialité codée de leur système. A quelques exceptions près -dont l'étude du célèbre physiologiste Cannon (celui qui développa la notion d'homéostasie) sur la "mort vaudou" en Nouvelle Zélande²⁰, ces faits difficilement quantifiables sont entreposés dans les combles mal éclairés de la mémoire scientifique. Et pourtant, il faudrait se garder de croire que l'efficacité symbolique ne concerne que des lointains exotiques ou des marginalités suspectes comme le placebo : elle est aussi omniprésente, efficiente, et invisible d'être trop proche, que l'air que nous respirons. Par nature peu expérimentable, elle ne peut qu'être tenue en suspens, et en suspicion, par la science positive. Cependant, rien de plus malicieux que le retour du refoulé. Ainsi, à l'heure où la science et la technologie scientifique confinent elles-mêmes au merveilleux, où la biologie, la génétique et la médecine traquent avec succès le gène le plus insaisissable, les profession-

nels intéressés par la question ne sont pas sans connaître les péripéties de la fécondité des êtres humains : combien de couples qui, après s'être adressés en désespoir de science à des organismes d'adoption, voient leur fécondité biologique apparemment déclenchée par le fait-même de la reconnaissance symbolique que constitue leur inscription, en tant que parents potentiels, dans un registre qui fait autorité; ou encore -véritables paraboles du désir- le cas de ces maris qui, après des années de vains efforts et de réticence oligospermique, se résignent enfin aux analyses andrologiques pour se voir faits géniteurs, la veille du jour fatidique... -tout ceci n'étant pas sans évoquer, à rebours, le vieux "nouage de l'aiguillette", un des sorts les plus populaires et les plus efficaces. On comprend certes que la science ne tienne pas à s'encombrer du registre du "désir", la vie après tout n'a pas coutume non plus de demander ses permissions à la science.

L'effet placebo sous sa forme classique requiert, à première vue, trois éléments dont la présence peut être plus ou moins manifeste (qu'on songe, par exemple, au cas de l'automédication ou à celui de l'expérimentation avec des sujets non-malades) :

- un individu en souffrance, mis à la faveur de celle-ci en position régressive de demande de soins autant qu'en espoir de guérison : état qu'on pourrait qualifier sommairement de "réceptivité anxieuse"
- un individu accrédité socialement, officiellement ou de façon marginale (guérisseur...), et dès lors supposé "savoir" autant que réputé "savoir y faire"
- un aménagement relativement ritualisé de l'espace (par exemple hospitalier) où va se produire l'intervention: "setting" symbolique autant que manipulation technologique le plus souvent focalisée par un objet, le médicament

Il s'agit d'une structure ternaire -malade, médecin, code social- et aussi, en règle générale, d'un phénomène de croyance commun aux deux parties : croyance en la médecine ou en l'intérêt de l'expérimentation, et surtout croyance aux effets de l'intervention, même si l'opinion sur le mécanisme de l'effet n'est pas forcément identique. Lorsqu'il arrive au médecin de prescrire un placebo en lieu et place d'un somnifère, c'est bien sûr qu'il croit au pouvoir bénéfique de cet acte tout autant que son patient, même si ce n'est pas

pour les mêmes raisons -c'est d'ailleurs la seule chose qui distingue en l'occurrence sa démarche de l'escroquerie. L'objet placebo, enfin, est un objet symbolique au sens large. S'il peut être perçu comme le représentant métaphorique incorporable au savoir, il est aussi -et surtout- en rapport de contiguïté métonymique, sans solution de continuité, avec le corps du soignant²¹. Objet certes partiel, il n'en est pas moins vecteur de la réalité d'un contact.

Il reste à noter deux points importants pour la mise en place d'une réflexion sur la nature de l'effet placebo. Tout d'abord, si la situation placebo n'est pas sans évoquer l'hypnose -et ce tant par sa composante "suggestion" que par ses effets cliniques- il faut insister sur l'aspect moins ternaire de la relation hypnotique. Même s'il ne s'agit peut-être que d'une question d'accentuation, il importe de souligner le face à face beaucoup plus duel (moins médiatisé par un ou des objets), la prévalence du registre du regard et de celui de la voix (dans un affrontement quasi spéculaire) à l'oeuvre dans la situation hypnotique. Autrement dit, fort lestage imaginaire de l'hypnose, alors que dans la situation placebo importe surtout l'accréditation symbolique (le savoir-faire "reconnu", plutôt que le rapport de force) du praticien, ainsi que l'épaisseur réelle, "tactile", de l'objet transmis. Accent donc, mis d'un côté sur la puissance singulière de la personne-même de l'hypnotiseur et, de l'autre, sur le pouvoir intrinsèque de la chose ou du contexte thérapeutiques²².

Ensuite -et c'est tout à fait capital- si l'état de souffrance met en position de réceptivité anxieuse par rapport à toute altérité tutélaire qui se présente, l'état de patient souffrant d'une maladie reconnue met, quant à lui, celui qui souffre en situation de régression autorisée socialement. Cet état de régression autorisée va de pair, comme chacun sait, avec la désinhibition partielle des comportements (par exemple, de pudeur corporelle) et, plus profondément, avec le relâchement de l'image "adulte". Cette désinhibition ne serait peut-être qu'incidente si elle ne rencontrait son parfait complément dans la pratique du médecin, lequel est équipé -symboliquement et techniquement- pour franchir les barrières du corps : intrusion -faut-il le rappeler?- qui n'a d'équivalent formel que dans les rituels sado-masochistes et serait, en tout autre contexte, passible de

suites pénales (implications médico-légales y compris). En d'autres mots, du même souffle qui le fait affectivement corps de demandes régressives, le corps du patient face à celui du médecin (et même s'il se rétracte sous l'appréhension de la piqûre) se fait corps littéralement OUVERT, corps dont les orifices appellent en creux l'objet salvateur.

. . .

L'intensité du stress, les voies frayées par le conditionnement, jouent certainement un rôle important dans la situation placebo. Cela n'empêche que les théorisations en purs termes de conditionnement ou de stress soient lacunaires et décevantes. Ainsi, il ne semble y avoir aucune solution de continuité entre le stress physique proprement dit, l'anxiété, la motivation psychologique, et les impératifs purement imaginaires²³ -ce qui fait glisser la notion physiologique rigoureuse de stress vers une conception vague et générale de la nature humaine. Par ailleurs, si les recherches expérimentales dans la perspective du conditionnement sont souvent extrêmement spectaculaires, l'application à l'être humain et aux situations réelles donne lieu, la plupart du temps, à une dissolution progressive des paramètres originaux et à une extension subtile des concepts qui fait quelquefois apparaître les explications aussi "verbales" que celles de la psychanalyse. Par exemple, l'absence de stimulus inconditionnel repérable dans la plupart des réactions placebo entraîne à postuler des mécanismes innés à la façon des éthologistes, provoque une inflation incontrôlée de la notion de "généralisation", et oblige à faire un appel -dangereux pour les purs behavioristes- aux processus cognitifs ainsi qu'à des notions comme celles d'excitant quasi subjectif propre au "monde écologique particulier à chacun"²⁴. Enfin, le fait que les jeunes enfants -parfaitement conditionnables- soient habituellement, dans les conditions classiques, placebo-non-répondants²⁵, est particulièrement intéressant. Chacun sait en effet, de quotidien empirisme, qu'il en est tout autrement avec leurs propres pères et mères. Objet véritable, mais illusion d'un "médicament", le placebo aurait donc à soutenir ses effets de la spécificité d'une relation.

Que pourrait-on attendre, dès lors, d'une approche psychanalytique? Qu'elle nous aide, au moins, à baliser deux registres

complémentaires, indissociables dans la mise-en-oeuvre de l'effet placebo : celui du type de relation en cause dans la production de cet effet, et celui du statut particulier de l'objet mis en jeu à cette occasion. La question de l'objet et celle de la relation -la relation d'objet, l'objet de la relation- est bien sûr au centre de la psychanalyse, laquelle ne peut pas ne pas se demander comment il se fait qu'il puisse y avoir des sujets désirants et des objets désirables -ce à quoi elle n'a pas honte de répondre, avec Monsieur de La Palice²⁶, que c'est sans doute "qu'ils laissent à désirer". Si les objets, au sens de la psychanalyse, peuvent être aussi bien des personnes que des choses (s'il est d'ailleurs courant de traiter les personnes comme des choses, et habituel pour le Moi de se prendre lui-même comme objet), il faut surtout noter que, pour elle, l'objet -dont la prime constitution nous enfante comme sujet- ne peut lui-même se constituer que dans la fiction rétroactive de sa perte : c'est d'être perdu que nous apparaît tel le Paradis. S'"y" trouver, c'est paradoxalement ne pas y être ou n'en profiter que sous le régime -indifférencié- des abonnés absents. C'est l'exil qui constitue son émergence -contradiction dont la mystique, dans un souffle, essaie de tromper les effets, et dont les grands mythes nous scandent inlassablement les péripéties comme en autant de "scènes primitives" de l'humanité. Parler de ces choses, c'est inévitablement emprunter le discours de la poésie ou du mythe, le seul à pouvoir s'approcher -sans totalement se dissoudre dans l'incantation- du lieu de naissance évasif de l'objet, du désir et du langage en tant que tel. Indéfiniment visé, inmanquablement raté, par de multiples et inlassables demandes (prétextées par le besoin, et qui n'épuisent jamais le désir) l'objet, pour la psychanalyse, est par définition "toujours déjà perdu", inévitablement partiel et jamais adéquat : jamais retrouvé non plus, puisque jamais "eu", mais relançant, dans l'inconfort, cette quête qui s'appelle la vie et dont l'austère intérêt est qu'il n'y a, en contrepoint à ce cheminement, aucun Graal ou trésor en attente déjà constitué.

S'interroger sur le type de relation à l'oeuvre dans la situation placebo revient, si l'on veut, à poser la question de la possibilité et de type de transfert en cause. Il est important de noter, à ce point de vue, que le transfert -contrairement à ce qu'une

lecture sommaire de Freud peut laisser entendre- n'est pas une "relation fausse" issue d'une erreur sur la personne. "Evidemment, il se passe quelque chose de ce genre, le transfert transfère quelque chose du passé, écrit Octave Mannoni²⁷, mais quelque chose qui dans le passé fonctionnait déjà à la façon d'un transfert sans origine assignable (...)" Relation déplacée -mais non erronée- parce que manquant par essence son objet, le transfert est contemporain de la naissance du sujet, et ce nonobstant l'avis d'Anna Freud qui tirait argument du contraire pour enseigner à Mélanie Klein l'impossibilité de la psychanalyse avec les enfants! Cela étant dit, la réflexion psychanalytique contemporaine tend à faire régresser la notion de transfert vers des états de plus en plus archaïques, allant même parfois jusqu'à des notions aussi paradoxales que celle de "transfert narcissique" (au sens de narcissisme primaire)²⁸ ! Par ailleurs, la multiplication actuelle -et souvent pittoresque- de psychothérapies aux substrats théoriques hétéroclites -mais néanmoins tant soit peu efficaces- entraîne des auteurs comme Chertok²⁹ à se demander si ce n'est pas, par delà l'éclatement des techniques, dans la relation comme telle que réside leur efficacité? Avec cette précision, ajouterais-je, que la "relation" permet sans doute d'entendre comme un air connu, et avec un timbre plus soutenu, le fameux Hymne à l'Objet : "Reviens, veux-tu, ton absence a causé ma vie"... Dans cette perspective, on conçoit que l'objet soit essentiellement ambigu et l'attitude à son égard ambivalente. Pierre Benoit -un des seuls analystes à faire la théorie du médical en tant qu'objet- a bien montré, dans un registre voisin, le moment structurant qu'avait été l'introduction délibérée du poison au sein du médicament³⁰, le danger de mort étant bien sûr la satanique rançon du désir de vivre.

Faire la psychanalyse de l'objet, c'est parcourir l'enfement de la théorie psychanalytique tout entière en heurtant, à chaque pas, sur la polyvalence du mot. S'il fallait épinglez quelques étapes, ce serait pour noter la distinction ambiguë, chez Freud, entre objet pulsionnel (partiel, pré-génital) et objet d'amour, le grand développement génétique kleinien à propos de l'objet partiel (bon ou mauvais), le raffinement lacanien (centré par la notion de désir) en terme d'objet petit a - tout ceci sans perdre de

vue que, si l'objet peut représenter la personne en son entier, la personne entière réelle peut se voir tout aussi bien identifiée à un objet partiel. On pourrait également, au musée imaginaire de l'objet freudien, pointer une phrase : "L'objet est ce en quoi ou par quoi la pulsion peut atteindre son but. Il est ce qu'il y a de plus variable dans la pulsion (...)"³¹. On se recueillerait enfin devant la vitrine où s'expose inlassablement la fameuse "bobine de bois entourée d'une ficelle" qui permettait à un enfant de dix-huit mois "(...) de supporter sans protestation le départ et l'absence de sa mère. L'enfant se dédommageait pour ainsi dire de ce défaut et de cette absence, en reproduisant, avec les objets qu'il avait sous la main, la scène de la disparition et de la réapparition"³². Le guide alors aurait peut-être à coeur de nous préciser : "Freud, lorsqu'il saisit la répétition dans le jeu de son petit-fils, dans le fort - da réitéré, peut bien souligner que l'enfant tamponne l'effet de la disparition de sa mère en s'en faisant l'agent -ce phénomène est secondaire.

(...) Car le jeu de la bobine est la réponse du sujet à ce que l'absence de la mère est venue à créer sur la frontière de son domaine - le bord de son berceau- à savoir un fossé, autour de quoi il n'a plus qu'à faire le jeu du saut... Cette bobine, ce n'est pas la mère réduite à une petite boule par je ne sais quel jeu digne des Jivaros, c'est un petit quelque chose du sujet qui se détache tout en étant encore bien à lui, encore retenu. C'est le lieu de dire, à l'imitation d'Aristote, que l'homme pense avec son objet. C'est avec son objet que l'enfant saute les frontières de son domaine transformé en puits et qu'il commence l'incantation. S'il est vrai que le signifiant est la première marque du sujet, comment ne pas reconnaître ici -du seul fait que ce jeu s'accompagne d'une des premières oppositions à paraître- que l'objet à quoi cette opposition s'applique en acte, la bobine, c'est là que nous devons désigner le sujet. A cet objet, nous donnerons ultérieurement son nom d'algèbre lacanien -" le petit a"³³. Survenant à ce moment, le conservateur du musée -qui a forcément du goût pour la taxinomie- ajouterait certainement -et d'autant plus qu'on est dans un domaine frontière- qu'il faut bien se garder de confondre objet fantasmatique, comme c'est ici le cas, et objet pragmatique, et qu'il serait regrettable, parmi ces derniers, de mélanger objets

fonctionnels, transitionnels, symboliques, et fétiches -tout en sachant, bien sûr, que ce n'est souvent qu'une question d'accent et que certaines de ces spécifications sont quelquefois cumulatives ou substitutives. N'oublions pas non plus, dirait-il, qu'aussi fantasmatique soit-il, un objet reste un objet et qu'il ne peut se passer d'un relais -au moins parcellaire- dans la réalité, sous peine d'être simplement "fantomatique". Une erreur plus grossière -et presque indécente, soupirerait-il- serait de croire qu'il existe des objets "purement fonctionnels", mais nous n'y insisterons pas. Un objet fonctionnel, cela étant dit, est celui qui trouve son accomplissement dans un mode d'emploi lié à sa matérialité propre (par exemple, telle texture pour telle zone érogène, ou telle poire pour telle soif) -valeur d'usage qui est un excellent argument d'échange. Un objet symbolique, par contre, est là pour autre chose dont il médiatise, en la codant, l'absence -ce qui en fait un excellent moyen d'échange. Un objet fétiche, au contraire, prend la place en l'occultant de l'objet d'un manque -n'ayant d'usage que privé et ne médiatisant ni ne représentant rien, il est parfaitement rebelle à l'échange. En bref donc, si les objets pragmatiques -même quand ils sont là à la place d'autre chose et n'ont d'autre usage que l'échange- s'accomplissent dans la littéralité de leur emploi, les objets fantasmatiques, eux, sont le support circonstanciel -indispensable mais échappant à toute prise consciente- d'une mise en scène délimitant le sujet lui-même. La bobine ici présentée est un objet limite entre ces deux registres, comme elle pourrait l'être d'ailleurs entre les quatre modalités de l'objet pragmatique également. Encore une fois, ces catégories sont purement conceptuelles et nous sommes loin de garantir leur étanchéité. Fin de la visite : les plus beaux objets ne sont pas exposables.

. . .

La contribution la plus originale au frayage théorique de l'objet freudien est peut-être, bien qu'elle ne prenne que quelques pages, celle de l'espace transitionnel selon D.W. Winnicott. Comme l'a suggéré Jean-Paul Roussaux (très sensibilisé au problème de l'objet dans les toxicomanies), la perspective winnicottienne en terme d'objet transitionnel offre sans doute, de surcroît, un

espace conceptuel spécifique où inscrire la question du placebo.

Ni ustensile, ni fétiche, ni symbole : nous connaissons tous ce véritable appendice -bout de chiffon, peluche ou autre, réticent à la lessive- que le jeune enfant traîne souvent partout avec soi et dont il ne se sépare, accidentellement, que dans les affres. Siège habituel d'une intense activité orale, il s'avère rigoureusement non-interchangeable. L'objet transitionnel émerge comme le centre visible d'un espace intermédiaire qui peut être balisé par d'autres phénomènes de transition -rituels kinesthésiques, gestuels, vocaux- lesquels peuvent persister longtemps comme accompagnement obligé de l'entrée dans le sommeil. Illusion efficace et, selon Winnicott, "première possession non-moi", l'objet transitionnel est en effet, dans de nombreux cas, la condition sine qua non de l'endormissement, c'est-à-dire de l'ouverture (quelquefois menaçante, comme le montre la clinique des troubles du sommeil) à un autre état physiologique essentiel à la vie. Comme beaucoup de découvertes psychanalytiques, l'objet transitionnel a un statut de fausse évidence; c'est la raison du soulignement dans les lignes qui précèdent, propre à jalonner le réseau conceptuel en question et à le mettre peut-être en résonance avec celui du placebo. Dans "Playing and reality" (1971) (où il explicite son hypothèse de 1951), Winnicott introduit la notion faussement triviale de "mère suffisamment bonne" -c'est-à-dire pas "trop" bonne ou suffisamment "mauvaise", pourrait-on dire- capable, en tout cas, de permettre à son bébé "d'avoir l'illusion que ce qu'il crée existe réellement"³⁴; ou, en d'autres termes, capable d'être suffisamment "bien" présente et suffisamment "bien" absente pour que les séparations puissent être source non d'annihilation mais d'auto-création ludique du sujet: ceci à travers ses relations aux objets et, en un second temps marqué par la destruction, à travers leur utilisation. "Au début, écrit Winnicott, la mère, par une adaptation qui est presque de 100%, permet au bébé d'avoir l'illusion que son sein à elle est une partie de lui, l'enfant. Le sein est, pour ainsi dire, sous le contrôle magique du bébé. (...) L'omnipotence est presque un fait d'expérience. La tâche ultime de la mère est de désillusionner progressivement l'enfant, mais elle ne peut espérer réussir que si elle s'est d'abord montrée capable de donner les possibilités suffisantes d'illusion. En d'autres

termes, le sein est créé et sans cesse recréé par l'enfant et à partir de sa capacité d'aimer ou, pourrait-on dire, à partir de son besoin. Un phénomène subjectif se développe chez le bébé, phénomène que nous appelons le sein de la mère (j'y inclus toute la technique du maternage). La mère place le sein réel juste là où l'enfant est prêt à le créer, et au bon moment. Par conséquent, dès la naissance, l'être humain est confronté au problème de la relation entre ce qui est objectivement perçu et ce qui subjectivement conçu. Et l'être humain ne pourra résoudre sainement ce problème que s'il a pris, grâce à sa mère, un bon départ. L'aire intermédiaire à laquelle je me réfère est une aire, allouée à l'enfant, qui se situe entre la créativité primaire et la perception objective basée sur l'épreuve de la réalité. Les phénomènes transitionnels représentent les premiers stades de l'utilisation de l'illusion sans laquelle l'être humain n'accorde aucun sens à l'idée d'une relation avec un objet, perçu par les autres comme extérieur à lui³⁵. En outre, "selon moi, une capacité d'utiliser un objet est plus compliquée que la capacité d'établir une relation aux objets. Si la relation peut porter sur un objet subjectif, l'utilisation, elle, implique que l'objet fait partie de la réalité extérieure. On peut observer la séquence suivante:

- 1) le sujet se relie à l'objet.
- 2) l'objet est en train d'être trouvé au lieu d'être placé dans le monde par le sujet.
- 3) le sujet détruit l'objet.
- 4) l'objet survit à la destruction.
- 5) le sujet peut utiliser l'objet.

L'objet est toujours en train d'être détruit. Cette destruction devient la toile de fond inconsciente de l'amour d'un objet réel; c'est-à-dire un objet en dehors de l'aire de contrôle omnipotent du sujet³⁶. Importance donc d'un espace intermédiaire où tout ceci puisse génétiquement s'élaborer; permanence active aussi, à travers toute la vie, de cet espace du "transitionnel" (dont la psychanalyse comme cure est sans doute une belle illustration). Fonction créatrice surtout de l'illusion: on pourrait résumer en disant que l'illusion est indispensable pour que l'absence réelle de l'autre devienne le moteur d'une autre présence à soi-même, à la faveur du jeu (dans les deux sens du terme) par là suscité, et par la création d'objets ainsi permise. L'objet transitionnel comme tel n'est qu'un jalon -mais remarquable-

dans la constitution de l'espace intermédiaire. Il faut noter sa bipolarité (sa provenance -en général maternelle- et son usage -toujours exclusif- lui conférant deux pôles -mère et enfant- bien marqués), son statut métonymique (sa contiguïté initiale -ordinairement- au lieu de repos, en faisant le point focal spatial des apparition-disparitions, et temporel des alternances veille-sommeil), son caractère, enfin, non échangeable mais médiatisant par sa présence réelle la possibilité-même de l'échange. Et l'on ajoutera en clause, que Winnicott -clinicien enraciné dans la pédiatrie- fait de cet objet le lieu d'une véritable "addiction"³⁷.

Rachel Kramer³⁸ a proposé de voir dans le placenta -espace intermédiaire s'il en est- le prototype de l'objet transitionnel. L'analogie n'est pas sans intérêt, et il vaut la peine de se pencher d'un peu plus près sur ce très curieux organe (lui aussi non-interchangeable et promis, un jour, à chuter dans la délivrance). Le placenta offre en effet des particularités anthropologiques et biologiques tout à fait remarquables. Tout d'abord, à la façon du placebo dans la pensée médicale, il s'avère un des grands "refoulés" de notre culture. Je dis "refoulé" car beaucoup d'adultes universitaires des deux sexes semblent quelquefois, chez nous, ignorer jusqu'à son existence alors que, dans les systèmes de pensée traditionnels -non scientifiques-, il est souvent un élément important de l'univers symbolique officiel, ce qui rend son pur escamotage (comme dans nos maternités) rigoureusement impensable³⁹. Ainsi, chez certains Africains, l'enterret-on au lieu-même de l'entre-deux: sous les piliers de la porte de la maison -endroit où on peut donc le "retrouver" et ce, par exemple, au cours de rituels thérapeutiques qui voient un individu, mentalement perturbé, ramené solennellement à ce point de passage et d'émergence. Le placenta, dans nos langues, est très connoté oralement: étymologiquement, c'est le "gâteau" et mieux le "gâteau de la mère"⁴⁰. De nombreux mammifères d'ailleurs le dévorent après la délivrance (comportement quelquefois observé chez l'homme si l'on en croit les anecdotes de "salle de travail"). Solidement ancré par ses villosités dans les parois utérines, puissamment branché via le cordon (2 artères et 1 veine) sur l'ombilic de l'enfant, le placenta -où viennent se négocier les principaux échanges du fœtus avec l'extérieur- apparaît, à l'instar de

l'objet transitionnel, comme éminemment bipolaire. Lieu intermédiaire, qui vient médiatiser le flux bidirectionnel des absorptions et des réjections, il est foncièrement ouverture en même temps qu'il est rempart contre les agressions extérieures : barrière immunitaire et détendeur de pression entre le système mère et le système enfant. Cette fonction immunitaire de la barrière placentaire est tout à fait intéressante dans la mesure où les cellules du placenta -pour des raisons fonctionnelles évidentes- se voient contraintes d'opérer un brouillage sélectif de cette carte d'identité moléculaire individuelle que constitue, à la surface de chaque membrane cellulaire de l'organisme (globules rouges exceptés), la présence des HLA (antigènes d'histocompatibilité). On sait que les réponses immunitaires à un même antigène donnés sont variables (en résonance, non-résonance, intensité et nature) selon les individus d'une même espèce. Face à une agression identique (par exemple, une bactérie) et toutes choses restant égales, deux individus (fussent-ils parent et enfant) produiront le plus souvent des anticorps spécifiques tant de l'antigène agresseur que d'eux-mêmes; ce pourquoi, si l'on injecte à un individu -pourtant affecté par une même bactérie- les anticorps produits par le voisin, il les détruira pour les avoir, grâce au codage HLA, "reconnus" comme "non-soi"⁴¹. On parle pour cette raison de répertoire immunitaire idiotypique, et l'on comprend l'importance pour l'immunité foetale (qui opère via la mère) d'une mise en suspens de la reconnaissance des HLA à la surface des cellules placentaires, cela d'autant plus que les antigènes de greffes, eux aussi, sont spécifiques d'individus et non d'organes : privé d'un tel espace intermédiaire (à nul autre pareil), le foetus se verrait non seulement dépourvu de protection mais rejeté par l'organisme maternel. Ceci parce que le placenta (créé, tout comme le foetus, à partir de l'oeuf) fait cellulièrement partie du système "enfant", c'est-à-dire de la mise en oeuvre d'un héritage génétique mi-maternel, mi-paternel -ce qui devrait donc poser au système "mère" un dilemme cornélien : ou bien (ce qu'on a cru jusqu'à il y a peu), se mettre en dépression immunitaire générale, ce qui est risqué (tant pour la mère que pour l'enfant), ou bien, en faisant jouer les défenses normales (production en l'occurrence d'anticorps anti-antigènes paternels), prendre le risque de jeter l'enfant avec l'eau du bain. Comme

l'atteste la survie de l'espèce, aucune de ces deux "solutions" n'est en fait retenue. On sait d'ailleurs que la femme enceinte rejette ordinairement les greffes de peau en provenance du géniteur de son foetus (sauf quelquefois après une dixième grossesse de même origine!), ce qui témoigne en son chef d'un fonctionnement immunitaire normal. L'enfant n'ayant pas encore, de son côté, de défenses immunitaires personnelles, la clef de l'énigme ne peut se trouver qu'au niveau du placenta lui-même. C'est ce qui explique l'hypothèse qu'on a faite, il n'y a pas si longtemps, d'une absence de marquage par les HLA au niveau des cellules placentaires, ce qui aurait fait du placenta une espèce d'"espace neutre". On sait à présent qu'il n'en est rien mais qu'opère à la place (peut-être au niveau de l'ADN), un subtil mécanisme de brouillage des cartes qui inhibe sans les détruire les anticorps maternels anti-antigènes du père. De cette façon, le placenta garde et son identité cellulaire, et sa fonction relationnelle vitale, et ce au prix d'un véritable jeu de cache-cache avec la "mère". Ce jeu manifeste la très grande plasticité du système immunitaire, de même que l'exemple de la "dixième grossesse" atteste de ses réelles capacités de "mémoire" et d'apprentissage. En bref donc, si la mère ne peut abriter son enfant qu'en l'"attaquant", ce dernier ne peut accueillir ses bienfaits qu'avec ruse, en la "doublant". Il apparaît essentiel -biologiquement- pour que puisse naître un individu distinct, qu'il soit à la fois relié et séparé par un objet tiers qui ne soit totalement identifié ni à son corps ni à lui, ni à celui de sa génitrice. C'est de cette relation que témoigne, dans l'ordre placentaire, le biaisage fonctionnel des molécules gardiennes du clivage entre le "soi" et le "non-soi".

Il n'est pas inintéressant d'avoir pointé ici l'originalité vitale d'un organe comme le placenta, et d'avoir noté sa proximité -structurale et fonctionnelle- avec la notion d'objet transitionnel. On pourrait certes évoquer encore, côté psychanalyse, la fantasmatique placentaire où il semblerait que le "gâteau" puisse se voir assigner quelquefois, dans la silencieuse mémoire du corps, une place de double gémellaire archaïque (le placenta est en effet loin d'être un organe discret : les prises de son intra-utérines révèlent l'ampleur rythmique et tempétueuse de sa présence). Mais c'est surtout son rôle de protection du soi primordial via l'ouverture

tempérée au corps tutélaire de l'autre -dont il constitue en tant qu'objet la médiation- qui me semble stimulant pour notre propos. Il est significatif enfin que les biologistes -pourtant l'oeil rivé aux molécules- se voient forcés de parler en faisant appel à des termes aussi usés que soi, non-soi, mémoire, et que les considérations sur le réseau immunitaire puissent de moins en moins se passer d'un recours au système nerveux central, c'est-à-dire à la vie relationnelle totale du sujet⁴². Il existe actuellement sur ce thème, des études passionnantes dont l'évocation prendrait trop de temps. Je préfère mettre en rapport, pour clore provisoirement ce questionnement, deux séries de faits -l'une clinique, l'autre expérimentale- qui concernent la psychose, et dont le rapprochement me semble tout à fait stimulant pour la problématique qui tente ici de s'élaborer dans un apparent désordre. On connaît la vogue actuelle des étiologies virales et autres de la schizophrénie, les clivages partisans qu'elle opère entre les tenants de l'une ou l'autre "doctrine" thérapeutique. Si le mécanisme linéaire des perspectives purement "biologiques" donne volontiers à sourire aux psychanalystes (dont la niche écologique grandiose s'accommode fort bien du "silence éternel des espaces infinis"), cela ne dispense pas d'examiner les faits, aussi fragmentaires puissent-ils paraître. Par exemple, dans un article de 1981, écrit en collaboration avec R. CAPPEL⁴³, Suzy Sprecher⁴⁴ -connue pour ses recherches sur l'herpès- émet l'hypothèse d'une association entre la "dépression psychotique aiguë" et l'infection herpétique (herpes virus simple) via une perturbation du métabolisme cérébral des monoamines⁴⁵. Le virus herpétique en question (HVS, une des cinq formes présentes chez l'homme) possède en effet la particularité d'être "neurotrope", c'est-à-dire de pouvoir subsister à l'état latent, sans virulence immédiate, dans les cellules nerveuses et de se faire ainsi l'agent d'infections chroniques ou récurrentes -l'état infectieux se traduisant évidemment par une montée mesurable d'anticorps spécifiques. Or, l'expérimentation (partiellement via culture in vitro) montre une très nette différence, sous le rapport de l'herpès, entre les patients souffrant de dépression psychotique aiguë (21 personnes)⁴⁶ et un groupe-contrôle (22 personnes), alors que la proximité est patente avec un groupe de patients atteints de sévère infection herpétique (26 personnes); ces

données apparaissent de surcroît spécifiques du virus de l'herpès (comparé dans l'expérience à l'agent de la rubéole, à celui de la rougeole, et au cytomégalovirus); en outre, la période de rémission coïncide, chez les psychotiques, avec un retour aux résultats du groupe-contrôle. Rien n'est dit du facteur déclenchant la poussée infectieuse du virus neurotrope; par contre, il est connu que l'infection herpétique peut nuire aux cellules cérébrales.

Un fait est plus important qu'un Lord Maire : face à la corrélation entre la poussée herpétique aiguë et la crise psychotique, un biologiste strict est on ne peut plus fondé à émettre l'hypothèse d'une association causale entre les deux. Cependant, il faut noter qu'un phénomène semblable est observé dans le cas de la dépression simple⁴⁷, que l'herpès est un virus parfaitement banalisé au sein des populations occidentales, qu'il est même "en vogue" aux U.S.A., sans qu'on puisse dire que la psychose ait suivi sa progression au hit-parade sanitaire. Par ailleurs, les résultats de S. Sprecher et R. Cappel souffrent peut-être un autre type d'interprétation -plus global et plus intuitif- sortant du cadre strict de la discipline. Cette sortie buissonnière du laboratoire est d'ailleurs inévitable dès qu'il s'agit de la mise en lumière de quoi que ce soit qui puisse avoir une incidence sur un phénomène humain global (ce qui est un pur pléonasme), tant les rétroactions sont multiples, hétérogènes et incontrôlables. Il est certes légitime, en science, de plier, fragmenter, décontextualiser la réalité pour la rendre praticable, expérimentable et modifiable, mais cela prive en même temps les faits -rigoureusement déterminés- de toute signification humainement utilisable, hors un interface échappant lui-même à l'expérimentation⁴⁸.

D'un point de vue phénoménologique donc, on ne peut manquer d'être frappé par le repli postural sur son propre corps (tête rentrée dans les épaules, enroulement foetal, oreilles bouchées, capuchon, couches successives et inviolables de vêtements faite de meilleure peau, etc.) qui est le fait de nombreux jeunes psychotiques dont toute la problématique existentielle semble marquée, parallèlement, au coin de la fermeture massive d'un moi mal suturé face à l'invasion de tout non-soi affectif ou sensoriel. Chez ces enfants, l'amélioration prend souvent l'allure d'un véritable effeuillage et d'une ouverture à la fois

déployante et transitoirement fragilisante. D'un autre côté, on a vu combien la question du "soi" et du "non-soi" -matérialisée par l'agencement tridimensionnel particulier des molécules marqueuses de l'idiotype (qui est l'agent de leur compatibilité ou incompatibilité avec les "autres")- est essentielle à la logique du système immunitaire. On a noté aussi l'exception relationnelle vitale que constitue la "ruse" des cellules placentaires. Par ailleurs, les cliniciens intéressés par la question ont toujours été frappés par l'insolente santé de beaucoup de psychotiques étonnamment rétifs aux accidents "ordinaires" : un enfant gravement psychotique est souvent capable de circuler nu, par une nuit sans lune, au faite d'un toit verglacé, 1) sans tomber, 2) sans apparemment s'inquiéter, 3) sans s'enrhumer, alors que le personnel de l'institution présente lui, au même moment, toutes les caractéristiques biologiquement objectivables du stress .

Réciproquement, il est banal pour les psychothérapeutes de constater que l'amélioration relationnelle de ces mêmes psychotiques -leur sortie de la "folie"- va de pair avec une normalisation au regard de la morbidité commune, et ce à l'étonnement de leurs parents qui, depuis la naissance, ne leur avaient jamais connu ni toux, ni grippe, ni angine, ni bouton sur le nez⁴⁹!

Or précisément, la recherche évoquée plus haut montre, à l'inverse semble-t-il, une offensive virale en cas de dépression psychotique. Cette apparente contradiction peut pourtant s'éclairer si l'on considère -à la suite de Freud, de la psychanalyse, et des théories systémiques- la crise non pas comme le point culminant d'un processus morbide, mais, au contraire, comme une ouverture douloureuse et une tentative de guérison. Notons qu'il n'y va pas d'un retournement purement verbal, mais d'une conception anthropologique globale de l'individu et de la société dont les mots clefs sont OUVERTURE, FERMETURE, CIRCULATION, ECHANGE, COURT-CIRCUIT, DESIR, CONFLIT, ANGOISSE, et au sein de laquelle la maladie n'a pas le statut (tout à fait idéologique) de faille mais de régulateur subtil d'un système par essence déséquilibré : l'univers humain. On ne peut bien sûr en dire plus dans le cadre restreint de ce travail, sauf que la notion de "corps social" est loin de n'être qu'une métaphore, qu'il y a des "santés" suspectes,

et de saines "maladies"⁵⁰. Dans cette optique, je postule que la question du placebo et celle des mécanismes immunitaires, dans les exemples ci-dessus évoqués, sont régies par une seule et même logique où il faut inclure la dimension de l'angoisse et celle du désir, et veiller à ne pas confondre le registre du signe avec celui du signal. A l'expérimentaliste trop sensible au caractère vapoureux de ces propos, je demande en tout cas de me fournir un modèle qui explique à la fois comment un vaccin placebo peut me préserver de la grippe, et l'amélioration de la psychose m'y précipiter, le nombre de virus restant égal? Ou au moins -au niveau des mécanismes élémentaires- à me dire comment le son cristallin d'une cloche peut sauver un lapin russe du choléra?

. . .

Il est temps de clore provisoirement cette élaboration balbutiante sur quelques ouvertures conclusives. Qu'un médicament soit d'abord un placebo -quelles que soient par ailleurs ses propriétés et son efficacité spécifiques- c'est ce que démontrent irréfutablement la clinique, l'expérimentation et les statistiques. Que son effet placebo ou nocebo puissent venir potentialiser ou inhiber ses vertus chimiothérapeutiques est un corollaire obligé. On peut aller plus loin dans la formulation et poser l'équation : médicament = placebo, le placebo ne constituant plus une figure anecdotique du médicament, encore moins un faux médicament, mais, au contraire, le médicament à l'état pur. Le médicament "spécifique" offre quant à lui, le visage d'un remède en tout point exceptionnel⁵¹.

Cela dit, on a vu comment le registre de l'objet (ou au moins de la manipulation réelle) était une part essentielle de la situation placebo, et combien l'objet (corrélatif de notre position de sujet) était, à la lumière d'une anthropologie psychanalytique, sous toutes ses formes et essentiellement "manqué". On s'est étonné aussi de l'escamotage conceptuel de la question du placebo, tant par la science médicale que par la psychanalyse. On a pu enfin postuler une série homologique régressive jalonnant un regard possible sur l'effet placebo : MEDICAMENT (c.à.d. PLACEBO) → OBJET TRANSITIONNEL → PLACENTA.

Cette série s'éclaire des apparentes

contradictions au sein des réactions immunitaires présentées par les psychotiques, et de la situation d'ouverture exceptionnelle du placenta sous le rapport de l'idiotypie cellulaire. On pourrait, dès à présent, considérer l'effet placebo comme le fruit d'un court-circuit régressif rebranchant transitoirement l'organisme du sujet sur des mécanismes archaïques de défense du soi, et l'appeler analogiquement, dans cette foulée, une "petite psychose". J'avancerais aussi l'expression -sans doute moins métaphorique qu'il n'y paraît- de TRANSFERT PLACENTAIRE. Pour analogue qu'elle soit, cette conception n'en prend pas moins appui sur les paradoxes réels de la crise ou de la chronicité psychotique; particulièrement sur l'ambiguïté d'une "guérison" qui voit la sortie de l'enclos de la "folie" déboucher sur l'espace commun de la "maladie". Cette articulation entre la "folie" et la "maladie"⁵² -qui prend au sérieux "l'animal malade" de Unamuno ainsi que le $\pi\alpha\theta\epsilon\iota\ \mu\alpha\theta\omicron\varsigma$ emprunté par Schotte à Eschyle⁵³ - est fondamentale en ce qu'elle offre d'universel dans sa problématique, et de particulier dans la diversité individuelle et surtout socio-culturelle de ses solutions (par exemple dans le rapport à la douleur). C'est dire qu'elle inscrit, bon gré mal gré, la pratique et la réflexion médicale -notamment par rapport à la question médiane du placebo- dans un système de valeurs (d'adhésions, de refus, de conflits, de refoulements) oscillant, comme partout, entre le repli nostalgique sur soi et la quête éperdue de "bons objets". Dans cette même perspective, la maladie apparaît (parmi les autres créations humaines, dirait Groddeck) comme un compromis ou, mieux, un mécanisme régulateur face à la défaillance constitutive des objets de désir. L'effet placebo équivaut au moment de fermeture du sujet à l'hostilité du monde extérieur et à son ouverture régressive au corps tutélaire de l'autre -ceci à la faveur-même de cette maladie et grâce au support imaginaire induit par un fragment autorisé de matière. En d'autres termes, il s'agirait dans la situation placebo d'une traversée à rebours de l'espace transitionnel (à la manière des rituels africains évoqués plus haut), via un objet (symbolique, imaginaire et réel) induisant comme un réenracinement placentaire inconscient avec effet sur les mécanismes de protection du corps (par exemple, immunitaires).

L'effet placebo, au sens que je lui

donne, n'est nulle part mieux mis en évidence que dans sa fonction analgésique et surtout hypnogène⁵⁴. Quel moment, mieux que l'endor-missement, vient focaliser en un seul point de passage un tel changement de régime à la fois physiologique et relationnel? Quel abandon régressif scande plus spectaculairement le basculement du "κοινος κοσμος" à l'"ιδιος κοσμος", selon le mot d'Héraclite, de l'univers partagé au repli solipsiste? "C'est un petit morceau silencieux du corps de ma mère", disait cette femme confrontée au somnifère. Et Mahler, peu de temps après sa rencontre avec Freud, au terme d'une vie rongée par le travail, enfouissait ces quatre vers personnels au sein des poèmes chinois du "Chant de la Terre" :

Maintenant tout désir devient rêve,
Les hommes las rentrent chez eux
Pour apprendre en dormant
Un bonheur oublié, la jeunesse⁵⁵.

Le repli sur soi dans un sommeil d'oubli n'a jamais été sans évoquer ce "repos éternel" que représente parfois la mort -"to die, to sleep, no more"- face à l'épuisant combat de la vie, elle-même souvent entendue comme "l'ensemble des forces qui résistent à la mort" (Bichat). Si le sommeil est à la veille comme la mort à la vie, et si le fugitif désir culmine en s'anéantissant dans la "petite mort" de l'orgasme, on est sans doute en droit, un jour de grisaille, de ne plus voir en cette vie qu'une tension déplaisante dont la mort est le naturel remède. De même, l'homme est-il fondé de donner à cette mort les traits de sorcière de la "femme" qui, en l'introduisant à la vie, l'ouvre -être malheureusement parlant- à la certitude de mourir. Mourir pourtant, pas plus que vivre, n'est forcément un repos : quand la vie est perçue comme un passage, la mort devient trépas -traversée- vers cette "lumière éternelle", peu propice au répit du sommeil, que nous offre en prime le "De profundis". L'existence humaine semble ainsi promise à une infinie fuite en avant, faute -diraient les psychanalystes- d'avoir pu assurer ses arrières de quelque "bon objet" incontestable. Il ne reste plus à Eros pour se sauver de la séduction de Thanatos (ce paisible retour à l'inorganique), que le miroitement approximatif des "îles sonnantes" et des "lendemain qui chantent". Dans le langage plus direct de l'anthropologie issue du structuralisme, cela se dit : "Circulez mes amis, c'est l'échange qui vous sauve, vous finirez peut-être par inventer quelque chose". Et

la société donc de tout faire pour éviter une vie court-circuit, refermée entre soi, où elle-même s'abolirait. Lévi-Strauss nous a appris, en effet, que si la prohibition de l'inceste était la règle angulaire de toute vie sociale, il fallait la lire dans sa formulation positive d'obligation d'échanger. Ce n'est pas par hasard que la thématique de l'inceste soit le roc tant de la psychanalyse que de l'anthropologie structurale : une bonne part de l'histoire et du fonctionnement des individus ou des sociétés se réduit aux avatars de l'échange et des diverses modalités qui s'essaient à le régler -pour éviter que "l'eau ne remonte vers sa source"⁵⁶.

Si l'anthropologie structurale nous rappelle que la nature sociale de l'homme -son état d'être culturel- tient non pas tant à sa grégarité qu'à son inscription dans et par la "loi", la psychanalyse complète le tableau en frappant sa nature corporelle au coin des pulsions qui viennent inextricablement -et inexorablement jusqu'à la mort- cheviller son corps de désir à son corps organique. La clinique montre que ce "jusqu'à la mort" est à entendre littéralement et dans tous les sens. La notion d'objet du désir vient compléter, ou plutôt décompléter et parasiter "ad vitam" en s'étayant sur elle tout ce qui aurait fonction "d'élément complémentaire naturel" d'un besoin organique. Les objets de l'échange (personnes, biens matériels et culturels) sont ainsi rien moins que naturels et toujours décevants; ce qui relance Eros pour un temps, au risque, si la déception est trop grande, de déraper dans la recherche incestueuse du temps perdu⁵⁷. Il faut dès lors à la culture humaine et au corps de l'homme des régulateurs⁵⁸.

Cette digression n'a pour objet que de cadrer l'hypothèse, issue de tout ce qui précède, selon laquelle la maladie est, dans notre univers culturel, un des régulateurs privilégiés du corps tant social qu'individuel⁵⁹. La problématique du placebo et celle de la psychose (au sens où nous l'avons envisagée) s'est vue jalonnée, en effet, de maîtres-mots -manque, objet, fermeture, ouverture, soi, non-soi, intérieur, extérieur- qui peuvent connoter tout aussi bien le thème de l'inceste tel que Lévi-Strauss l'a mis au coeur de l'institution humaine. A cet égard, il n'est pas indifférent que ce soit ce même auteur qui ait donné, en des pages qu'on ne saurait trop relire⁶⁰, la plus subtile description de l'efficacité symbo-

lique -l'effet placebo étant lui-même ce lieu épistémologique décalé où la technologie scientifique de la santé se fait réellement "doubler" par les arcanes de l'efficacité symbolique. Il apparaît en tout cas, après coup, presque inéluctable et riche d'un sens émouvant, que l'image qui soit comme naturellement venue à la plume de Claude Lévi-Strauss, pour illustrer ce type d'efficacité, soit celle d'un accouchement difficile (chez les Indiens Cuna⁶¹) où la matrice -le lieu obscur de Muune se résigne pas à laisser voir le jour humain à ce qu'elle veut encore êtreindre de ne le posséder déjà plus, la parole et les actes hautement ritualisés du Shaman venant aider à la traversée de cet espace à nul autre pareil.

La traversée vers le temps du sommeil est aussi ce qui nous a, comme tout naturellement, requis. A ce niveau, un parallélisme doublé d'une contradiction nous oblige à ne pas identifier processus morbide et guérison, à maladie et non-maladie. La vieille comparaison entre rêve et délire -"le sommeil de la raison engendre des monstres", disait Goya- nous a autorisé, en effet, au regard d'une phénoménologie de l'ouverture et de la fermeture, à poser que le sommeil était à la veille comme le repli sur soi et la folie étaient à l'échange et à la santé. Dans le sillage d'une logique de l'évidence phénoménale, on se serait cru permis de compléter en ajoutant : et comme la maladie est à la non-maladie. Or, le comportement de certains psychotiques nous oblige au contraire à compliquer ces deux séries homologues d'un étonnant chiasme. De même, au mépris de "l'évidence clinique"⁶², la disjonction chronicité - crise vient s'inverser dans le miroir psychanalytique de la psychose, en tant qu'écho la première de la folie, et la seconde de la tentative de guérison. Cela peut se schématiser comme suit :

FERMETURE : Sommeil - Folie	X	"Maladie"
OUVERTURE : Veille - Santé		"non-maladie"

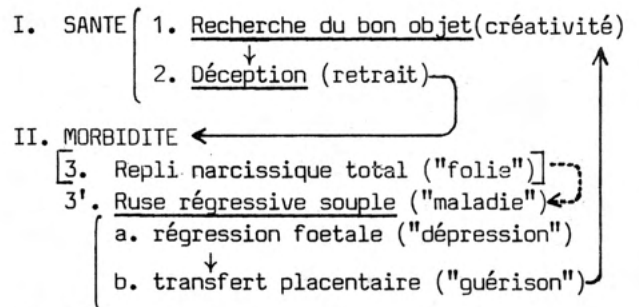
On objectera sans doute que ce cheminement logique emprunte des ponts fragiles et d'une réalité clinique malaisément quantifiable; mais il en va ainsi de tout phénomène humain un peu signifiant : pour tarifer avec exactitude le prix de l'amour, il faut d'abord le réduire aux dimensions de la "passe" qui n'en est que la lointaine diffraction.

La réalité de l'effet placebo est, elle,

en tout cas bien établie, et l'impact du langage sur le corps, via la scène imaginaire qu'il suscite, est d'une incomparable évidence. On peut donc résumer à présent la conception du placebo, du médicament et de la maladie, telle qu'elle se dégage d'une réflexion centrée par la notion d'objet et polarisée par l'indéfinie oscillation du sujet humain entre la fermeture sur soi et l'ouverture au non-soi. Cette conception, tout d'abord, voit dans la condition humaine un état de déséquilibre dynamique -à la manière de la station debout- où milieu interne et milieu externe interfèrent constamment, de même qu'alternent "santé" et "morbidité". La santé est ici définie comme ouverture souple du sujet (corps organique et corps de désir) au non-soi, ce qui connote circulation et échange (métabolique, économique, sexuel, langagier,...). Cependant, les objets de l'échange étant toujours décevants (par rapport aux "bons objets" imaginaires), et l'objet de la quête s'évanouissant à mesure qu'on le touche, soit, la créativité humaine se voit renforcée, ou au moins maintenue, soit, les frustrations s'étant accumulées, un seuil est atteint qui voit le basculement dans la morbidité. Celle-ci peut varier suivant la sévérité des déceptions ou des agressions et l'efficacité des défenses. Dans ce contexte, elle est entendue comme fermeture sur soi et retrait (dût-il prendre parfois le visage inversé de l'accès maniaque). La morbidité n'est bien sûr, pas plus que la santé, un état univoque mais un processus marqué par deux grandes figures alternatives : le repli narcissique rigide et la ruse régressive souple. Dans le repli narcissique rigide -autrement dit le cul-de-sac de la folie- on peut assister tant à la fermeture du corps de désir aux agressions affectives, qu'à celle du corps organique aux agressions physiques (sensorielles, et même virales dans une apparente exacerbation des défenses immunitaires). La ruse régressive, elle, opère au moins en deux temps. Le premier de ceux-ci -proustien⁶³ tourne les talons et s'en va "à la recherche du temps perdu", suivant les voies d'une régression foetale qui semble induire, comme de juste, une baisse générale des défenses du corps⁶⁴ -notamment immunitaires- d'où l'accident et le basculement dans la "maladie"; le second temps, articulé au premier, consiste en ce que j'ai appelé le transfert placentaire : il se fait sur l'objet-médicament et, plus largement, sur l'uni-

vers enveloppant des soins. L'abandon au corps tutélaire de l'autre, en quoi consiste la régression foetale, est d'abord à entendre comme abandon tout court. Le sujet y court un risque réel puisqu'il n'y a plus, bien sûr, de véritable barrière placentaire pour le défendre, ni de "bonne mère" pré-objectale réelle pour lui dispenser matières bénéfiques et protection. Je ne sais si cela a du sens de parler de "position dépressive immunitaire", mais tout semble pouvoir se passer comme si, après une phase de relâchement, l'objet-médicament et la parole qui l'autorise opéraient comme un "sésame" qui vient déverrouiller et remobiliser les défenses de l'organisme; ceci, pourrait-on dire, à la faveur d'une fiction transférentielle où, grâce au support réel d'un "bon objet", le sujet en un temps mythique se dédouble pour enfin se bien mater et, au gré de cette heureuse "rencontre", amorcer le processus de "guérison" qui le remet finalement "en circulation". Et ainsi de suite. L'effet spécifique éventuel des drogues et des soins ne peut que hâter le processus et, surtout, permettre le rattrapage de situations autrement irréversibles.

Schématiquement, ce qui précède peut s'écrire ainsi :



Il s'agit bien sûr de balises extrêmement grossières. Elles offrent, à ce prix, une ébauche de modèle à la constatation clinique qui veut que les psychotiques, pour accéder à la case 1 de ce Jeu de l'Oie, se voient souvent contraints de faire un détour par la case 3' qui représente non plus une "prison" mais un "animal malade", ou, si l'on préfère, un "honnête névrosé"⁶⁵.

. . .

Dans le Jeu de l'Oie ci-dessus évoqué, beaucoup de figures peuvent trouver leur case, et notamment la toxicomanie comme degré marqué d'un type de fonctionnement universel, particulièrement accentué par notre culture. Le cancer

aussi, comme échec de la dénégation technologique entretenue par la société des "bons objets" médicaux.

On comprend à vrai dire que la massivité des effets du placebo n'ait d'égale que son escamotage conceptuel. Car si la réflexion que nous avons tenté de mener dans ces pages a quelque sens, alors l'étrange silence de la science médicale apparaît on ne peut plus fondé : il a trait, en effet, à ses propres conditions de possibilité. Il est des secrets sur lesquels il vaut mieux garder un silence lui-même "tacite", comme il est des taches aveugles dont l'intrusion éteint tout regard. L'hérédité religieuse des mots "thérapeute" et "placebo" n'est sans doute pas fortuite : elle délimite un espace sacré inconsciemment gardé par la notion de "sacrilège". Car le placebo et l'effet placebo semblent bien participer d'une ruse fondamentale -à la fois essentielle et dérisoire- de "l'animal malade". Celle qui, face à la défaillance de ces objets du désir qui toujours se dérobent, créerait cette fêlure tellement mieux délimitée qu'est la maladie : maladie comme blessure construite dans l'historicité du sujet plus qu'imposée par la condition humaine, comme faille maîtrisable dans un diagnostic socialement intelligible, et, surtout, comme manque susceptible -de par la facticité même de sa construction- de trouver enfin le "bon objet", la réponse adéquate. On se créerait de bric et de broc, de bribes et morceaux, désir et douleur, comme une fiction, une oeuvre d'art, "une maladie" pour enfin trouver de bons soins, d'excellents remèdes, une écoute attentive -ersatz, faute de mieux, de "l'objet perdu".

On se rend compte, dans cette perspective, combien il est important que le placebo soit un objet. Objet présent dans toute sa matérialité, mater, materia, comme un fragment maternel qu'on puisse toucher du doigt, dévorer des yeux, avaler avec la bouche... Et tant mieux s'il est amer si c'est là le prix de la douceur retrouvée. On voit dès lors comment tout médicament, même le plus spécifique, est toujours aussi un placebo et combien il est légitime d'appeler ce dernier, plus qu'un "médicament" un "médimamant" -ou encore, comme disaient Pierre Benoit⁶⁶ et Françoise Dolto en réponse à ces propos, un "médimachin", un "méditruc", une "médichose"...

On comprend surtout comment tout cela s'apparente à une ruse d'enfant, combien

il est important de préserver le transparent secret pour avoir encore de "bonnes gripes", de "belles opérations", un temps innocent libéré des pesanteurs du temps.

On voit enfin comment la position de médecin est une position impossible. Convié techniquement au chevet de désir d'un corps imaginaire bien réel, il est écartelé entre un savoir officiel qui souvent se dérobe et un savoir voilé qui le traverse, sans qu'il puisse encore y nommer -comme le rappelait Benoit- "la part de Dieu", au sens du vieil Ambroise Paré écrivant : "Je le pensais, Dieu le guérit". L'effet placebo est donc impardonnable qui lui rappelle sans cesse qu'il n'est pas ce qu'il est censé être, et que son statut de vérité est bien pire qu'il ne croit : garant malgré lui d'une fiction qui vient garantir elle-même contre "le peu de réalité", selon le mot d'André Breton, poète et médecin.

Fléau d'une balance qui à l'infini oscille entre l'illusionnement et le désillusionnement, le placebo vient nous éclairer sur la difficulté de guérir -car il y faudrait des bénéfices énormes pour consentir à "ça" ! ou alors être tout à fait fou... On peut donc conclure, faute de mieux, à l'instar des anciens théologiens du péché originel, et flanquer le vieux "Felix Culpa" -"heureuse faute qui nous a valu un tel Sauveur"- d'un non moins respectable "Felix Morbus" : heureuse maladie qui nous vaut des objets si salvateurs!

. . .

Par delà ses multiples propriétés, le modeste comprimé de lactose s'est avéré un "stimulant épistémologique majeur". On se sera sans doute aperçu que la question du curieux refoulement du placebo par la psychanalyse était restée en suspens. C'est qu'à vrai dire il n'y a pas de question, ou plutôt qu'il s'agit du "secret de Polichinelle".

Le secret de Polichinelle c'est qu'il n'y a pas de secret mais qu'il faut garder secrète cette absence de secret pour faire croire qu'on est une grande personne. La psychanalyse a du mal à admettre qu'elle est, dans sa cure, le jouet des mêmes mécanismes que, dans sa théorie, elle dévoile et désigne comme n'étant pas de la psychanalyse : effet placebo, hypnose, suggestion, voire même conditionnement... Pourtant, chaque psychanalyste sait -sans peut-être savoir qu'il le sait- combien le placebo est opérant dans sa pratique

et comment, par exemple, le fait même du coup de téléphone pour le premier rendez-vous peut être de la cure l'élément décisif. Loin de moi l'idée de dire qu'elle ne se résumerait qu'à cela.

Côté science, c'est sans doute plus subtil. Si la question -pourtant spectaculaire et soigneusement expérimentée- du placebo reçoit si piètre accueil, c'est d'abord évidemment, comme le dit François Jacob, parce que "pour qu'un objet soit accessible à l'analyse, il ne suffit pas de l'apercevoir, il faut encore qu'une théorie soit prête à l'accueillir"⁶⁷. Mais il faudrait se garder de ne voir là qu'une simple carence. Il s'agit, au contraire, d'un élément idéologique dans un système de valeurs dont la science représente chez nous la clef de voûte. Comme disait le Prince de Danemark : "La réflexion tue l'action"⁶⁸, et comme disait quelqu'un d'autre : "On ne peut servir deux maîtres à la fois". La science ne peut être, à la fois, au service de la réflexion et de la technologie scientifique: c'est là qu'intervient précisément le désir du chercheur et de la société qui l'anime.

Si la réflexion tue l'action, l'action sans réflexion tue. Ce n'est pas un hasard -pas plus que l'absence de théorisation du placebo n'est un effet de carence- que les budgets de l'armement et ceux de la santé soient à ce point comparables, ou les vocabulaires de la médecine et de la guerre tellement interchangeable. Dans une société coupée de ses racines symboliques, on ne peut qu'agir un mythe de secours, lequel a le visage en nos parages de cette quête technologique échevelée des "bons objets" et de la destruction programmée des "mauvais". La maîtrise scientifique est notre "mythologie du pauvre" : celle qui rend les films d'anticipation (ces microcosmes politiques) à la fois si riches en gadgets et si pauvres en intrigues. Elle est, coquille vide, ce qui donne à croire -mais non à penser⁶⁹- que le paradis est devant soi, que ce n'est plus qu'une question de budget ou de patience (comme en témoigne la cryogénéisation de riches Américains). Elle est l'habit du Roi Nu miroitant d'impalpables et coûteuses promesses. Elle est une sorte de choix où se trouve pris le chercheur quoi qu'il en veuille.

La psychanalyse représente certainement une tentative dissonante pour poser malgré tout la question du sens, bien que du sens

elle ait très peu à dire. Elle pourra noter seulement que l'intentionnalité profonde d'un comportement apparaît rarement mieux que dans le filigrane des apparents non-sens qui l'émaillent. Et ensuite, qu'il faut entendre le mot sens dans tous les sens. Cela étant, la psychanalyse n'a pas de compas. Du sens, elle n'a sans doute pas mieux à dire que ce qu'écrivait de l'espoir le cher Lou Sin (1881-1936) :

"Je crois qu'il est difficile de dire s'il existe ou non quelque chose qui ressemblerait à l'espoir. L'espoir est semblable au chemin de campagne. On n'a jamais tracé de chemin à cet endroit, mais tant de gens y sont passés qu'en fin de compte, le chemin s'est tracé tout seul".

Quant au placebo, ses deux variantes linguistiques restent vraies, et dans tous les sens. Placebo : je plairai. Ethalech : je marcherai -malgré tout- en présence de Jahveh sur la terre des vivants.

Francis MARTENS

1. Compilation critique rigoureuse, l'unique ouvrage de référence sur la question est dû à P. KISSEL et D. BARRUCAND de Nancy (qui se font héritiers de Bernheim) : Placebos et effet placebo en médecine, Masson, Paris, 1964, 240p.

2. C'est-à-dire où l'administration de la substance supposée active ou de placebo, se fait au double insu, et de celui qui la donne, et de celui qui la reçoit, ceci pour égaliser les effets possibles de suggestion.

3. Dans les versions hébraïques, placebo se voit remplacé par ethalech et la traduction devient "j'irai au devant de Dieu dans les terres de la vie". Par exemple dans Chouraqui : "Je chemine en face YHWH sur les terres de la vie" ou dans la Bible de Jérusalem : "Je marcherai en présence de Jahveh sur la terre des vivants".

4. PEPPER O.H.P.: Note on placebo. Tr. and Stud. coll. physicians, Philadelphia, 1945, 13, 81-82; also Am. J. Pharm., 1945, 409-412.

5. Bernheim avait déjà employé un placebo (de l'eau additionnée de quelques gouttes de menthe) pour faire la part de l'élément suggestion à l'oeuvre dans l'effet d'un nouvel hypnotique -le sulfonal- qu'il voulait expé-

rimiter dans son service. C'est lui aussi qui induisait une tachycardie en accélérant délibérément le comptage à haute voix du pouls pris chez un patient! Ou encore, qui provoquait des vomissements chez la plupart des pensionnaires d'une salle, après absorption d'eau sucrée, en faisant feindre par les infirmiers l'inquiétude suite à une administration erronée d'émétique... (voir BERNHEIM H. : "De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique", Doin, Paris, 1888, et BERNHEIM H. : "Hypnotisme et suggestion", Doin, Paris, 1910). Par ailleurs, Macht, en 1916, avait également utilisé un placebo (sérum physiologique) pour étudier l'effet analgésique de la morphine (cité par DELAY J. et PICHOT P. : "Abrégé de Psychologie", Masson, Paris, 1971, p.451).

6. Ce n'est pas le lieu de développer cette thématique on ne peut plus fondamentale. Qu'on pense seulement au "salus" latin (la santé) ou au "Heil" allemand (le "salut") avec ses deux dérivés -transitif et intransitif- "heilen" (guérir); aux deux pôles inséparables de la fonction médicale -la parole et le soin- illustrés par les verbes "heilen" et "genesen" (soigner); ou encore, au statut -appelant sa réciproque- de "médecin de l'âme" attribué chez nous au prêtre, etc.

7. Ainsi, le cas évoqué par Ph.CORTEN d'une clinique où le placebo est employé de temps en temps (par exemple, en lieu et place des somnifères) et où -en période grippale- le chef de service répond à ses infirmiers (qui l'interrogent sur le moyen le moins toxique de réduire leurs céphalées) : "Prenez donc un placebo". Nous avons connaissance de plusieurs cas de ce genre.

8. Jean-Claude MULLER (africaniste et professeur en anthropologie à l'université de Montréal) m'a fait part de situations où l'ethnologue, participant à la vie d'une communauté, ressent fortement dans son corps l'impact de rituels symboliques auxquels cependant il n'adhère nullement au plan intellectuel. C'est, par ailleurs, ce qui est arrivé à l'ethnologue Jeanne Favret au cours de ses travaux sur la sorcellerie dans le bocage mayennais (voir notamment Jeanne FAVRETT-SAADA : "Les mots, la mort, les sorts", Gallimard, Paris, 1977).

9. Il peut être beaucoup d'autres choses : par exemple, trace d'incision sur la peau représentant une intervention chirurgicale

en fait non réalisée, l'organe suspecté ayant été trouvé sain.

10. KENNEDY W.P. : The nocebo reaction, Med. World (London), 1961, 95, pp.203-205.

11. DELAY J., PICHOT P. et PERSE J. : "Méthodes psychométriques en clinique. Tests mentaux et interprétation", Masson, Paris, 1955.

12. FOLLI G. et coll. : Placebo effect in the treatment of angina pectoris, Acta cardiologica (Bruxelles), 33, 4, 1979, pp 231-239.

13. SHAPIRO A.K. : Placebo effects in medicine, psychotherapy and psychoanalysis, in BERGIN and GARFIELD : "Handbook of psychotherapy and behavioral change", U.S.A., 1971.

14. Notons, pour le plaisir de l'anecdote, une recherche de SCHNEIDER P.B. et DELALOYE R. (Effet médicamenteux et effet placebo chez des sujets normaux, in Arch. Suisses Neurol. Psychiat., 1959, 84, pp 308-316) qui, expérimentant le Doridène 200 en comparaison avec un placebo, voient 7 sujets abandonner l'expérience suite à des effets secondaires trop pénibles. Parmi ces sujets -dont 2 ne supportent pas le Doridène véritable et 5 le placebo!-, 4 médecins et 3 étudiants en médecine... Inutile de dire, pour les deux qui ne supportent pas le Doridène, qu'il n'est pas possible de savoir s'il s'agit ici d'un effet pharmacologique ou d'une réaction nocebo.

15. HAAS H., FINK H. et HARTFELDER G. : Das Placebo Problem, Fortschritte der Arzneimittelforschung, 1959, 1, pp 259-454.

16. "(...) To die, to sleep,
To sleep, perchance to dream; ay, there's
the rub, for in that sleep of death,
what dreams may come".
(Shakespeare, "Hamlet", III, 1).

17. CLAUSER G. et KLEIN H. : Kritische Übersicht über das Placebo-Problem, Münch. med. Wschr., 1957, 99, 24, pp 896-901.

18. Comme on sait, SELYE a défini le stress en termes de réaction d'adaptation générale de l'organisme. Il peut, dans cette perspective, avoir un effet aussi bien thérapeutique que pathogène -effet thérapeutique, par exemple, causé par la réorganisation adaptative du système - corps en réaction au déséquilibre induit par un choc électrique, chimique ou émotionnel. (cfr. SELYE H. : Le stress

de la vie, Gallimard, Paris, 1962). BEECHER provoque, via des placebos (avec effet maximum en cas de grande anxiété) les différentes modifications humorales typiques du stress (Cfr. BEECHER H.K.: Evidence for increased effectiveness of placebos with increased stress, A.J. Physiol., 1956, 187, pp 163-169). DELAY, de son côté, obtient des résultats biologiques identiques après choc émotionnel ou électrochoc -électrochoc qui lui-même s'est avéré quelquefois étonnamment opérant dans des affections nullement psychiatriques, tel l'arthrite rhumatoïdale, l'asthme, le psoriasis (cfr. DELAY, J.: Syndrome humoral de l'électrochoc et réaction d'alarme de Selye, Pr.Med., 1951, 33, pp 741-742). Plus frappants, plus anciens -et plus inexplicablement privés de véritable écho en la matière- sont les travaux de l'école pavlovienne dans la perspective du conditionnement. Ainsi, Metalnikov, dès 1931, postule une "mémoire" des cellules à la suite d'expériences où, après avoir vacciné des lapins contre le choléra en associant à chaque injection un son de cloche et laissé s'éteindre l'immunité, il évite la mort, après inoculation du bacille cholérique, aux seuls lapins (de la population concernée) chez qui l'inoculation est précédée du son de cloche en question! (cfr. METALNIKOV S.: "Rôle du système nerveux et des réflexes conditionnés dans l'immunité", Annales Institut Pasteur, 1931, 46, 2, pp 137-168).

Pour la discussion et le rappel des faits en ces domaines -essentiels dans une conception holistique de l'être humain mais insuffisants pour épuiser la richesse du phénomène placebo- se référer à KISSEL et BARRUCAND, op. cit.

19. LEVI-STRAUSS C.: "Anthropologie structurale (I)", Plon, Paris, 1958.

20. CANNON W.B.: "Voodoo" Death, American Anthropologist, 1942, 44, 2, pp 169-181.

21. BALINT, sans l'approfondir vraiment, a perçu cet aspect relationnel du médicament (cfr. BALINT M.: Le médecin, son malade et la maladie, P.U.F., Paris, 1960).

22. Pour une mise au point sur les pratiques et les théories de l'hypnose, voir, par exemple, L. CHERTOK : L'hypnose, Masson, Paris, 1963 et L. CHERTOK : Le non-savoir des psy (L'hypnose entre la psychanalyse et la biologie), Payot, Paris, 1979.

23. Knowles accroit significativement le

pourcentage de sujets placebo-répondants, au cours d'une expérience en ajoutant à la consigne ("Quels effets ressentez-vous?") : "Cette expérimentation est de la plus haute importance" (cfr. KNOWLES J.B. et LUCAS C.J. "Experimental studies on the placebo response, J. Ment. Sci., 1960, 106, pp 231-240.

24. Cfr. BIROUKOV au Congrès international de physiologie de 1953, cité par KISSEL et BARRUCAND, op. cit. p.65.

25. Voir, par exemple, THURSBY-PELHAM D.C. et KENNEDY M.C.: Prednisolone compared with cortisone in treatment of children with chronic asthma, Brit. Med. J., 1958, 5065, pp 243-247.

26. Qui, à l'exemple du désir, un quart d'heure avant sa mort était encore en vie.

27. Cfr. Octave MANNONI : Ca n'empêche pas d'exister, Seuil, Paris, 1982, p.67.

28. Cfr. KOHUT H.: Le Soi. La psychanalyse des transferts narcissiques, P.U.F., Paris, 1974.

29. Cfr. CHERTOK L.: Actualité de la suggestion, ou les vicissitudes de la relation thérapeutique, in Nouvelles tendances en psychothérapie, Masson, Paris, 1982.

30. "A son origine, la Thériaque représentait donc la bonne nature, celle où tout est providentiellement prévu pour le bien de l'homme et en l'honneur de laquelle on a chanté tant d'hymnes. Mais ce qui est tout à fait remarquable, c'est qu'elle ne devint la panacée bonne pour d'innombrables maladies, pour toutes les maladies, que lorsqu'elle fut aussi signée -elle l'était déjà par son nom, Thériaque vient de therion, bête sauvage- de la nature dangereuse, de la nature mortifère, c'est-à-dire lorsque furent introduits dans sa composition-même par les soins du médecin de Néron, des venins et des poisons" (Pierre BENOIT : Du médical en tant qu'objet, Actes du Congrès de l'École Freudienne de Paris, Rome, 1974, p. 113).

A ce propos, il est intéressant de noter que les maladies graves dépourvues d'objet médicalement spécifique efficace -comme le cancer- sont souvent l'objet des traitements les plus "agressifs". Ainsi la tumeur ("tu meurs") devient elle-même la cible de "bombes" au cobalt et de rayons pouvant entraîner la mort, ou le lieu d'une chirurgie particulièrement musclée qui s'attaque aux régions avoisinantes,

tandis que la chimiothérapie démantèle jus-
qu'aux défenses immunitaires elles-mêmes
du patient. Sous ce registre de l'agression
(et par delà la bénignité des dilutions)
l'homéopathie symboliquement n'a rien à envier
à la médecine dominante. Dans le champ du
discours médical général, la métaphore guer-
rière est on ne peut plus commune. C'est
enfin un truisme de dire qu'en Occident,
les budgets de la santé n'ont d'égaux que
ceux de la guerre, mais il existe une image
beaucoup plus parlante au sein d'un lieu
structuralement inévitable : le laboratoire
de recherches bactériologiques militaires
-case logique au sein de notre système- où
d'intéressants personnages, en écho à leurs
collègues qui recherchent le bon objet pou-
vant piéger la mauvaise maladie, s'attachent
à bricoler le mauvais virus propre à déjouer
tout "bon objet".

31. S. FREUD : Pulsions et destin des pul-
sions (1915), in Métapsychologie, Gallimard,
Paris, 1968, p.19.

32. S. FREUD : Au-delà du principe de plaisir,
(1919), in Essais de psychanalyse, Payot,
Paris, 1971, pp 15-17.

33. J. LACAN : Tché et automaton (1964),
in Le séminaire, livre XI, Seuil, Paris,
1973, p.60.

34. D.W. WINNICOTT : Jeu et réalité. L'espace
potentiel, Gallimard, Paris, 1975, p.25.

35. Op. cit. p.21.

36. Op. cit. p.131.

37. Op. cit. p.7.

38. Communication personnelle.

39. Mais, comme on sait, pas de refoulement
sans retour du refoulé. La richesse du placen-
ta nous revient, en plein visage, sous la
forme de crèmes de beauté faciales "aux
extraits placentaires"...

40. Placenta : du latin placenta (galette,
gâteau, gâteau sacré) dérivé du grec πλακκος
(gâteau plat). En néerlandais, de façon
plus parlante encore, moederkoek (en alle-
mand : Mutterkuchen), le gâteau maternel.
On l'appelle aussi en Europe, "petite mai-
son", "lit", ou "mère nourricière" de l'en-
fant. Trois petits morceaux du placenta, ré-
duits en poudre, étaient parfois donnés à
manger au père de l'enfant, comme pour l'en
rapprocher maternellement. Enfin, le placenta

des garçons était enterré sous un poirier,
et celui des filles sous un pommier; le "gâ-
teau de la mère" pouvait aussi se voir enfoui
dans la grange, l'étable, la cave, sous le
plancher, l'escalier ou la haie du jardin.
Dans certains cas, il était même traité comme
un petit "double" de l'enfant, disposant alors
de chemisette, coiffe et berceau de bouleau
suspendu, avec des vivres, à un arbre de la
forêt. Contrairement à la coiffe (membrane
amniotique) et au cordon, le traitement sym-
bolique du placenta tend à l'autonomiser tant
de la mère que de l'enfant. Il est à noter
que, si le cordon, dans son usage symbolique,
est toujours bénéfique, et la coiffe en géné-
ral très positive et recherchée, le placenta
apparaît plus ambigu, particulièrement dans
son rapport à la mère : tantôt aidant à la
fécondité (bain dans une eau où se trouve
le placenta d'une récente accouchée), tantôt
censé provoquer la mort si mis devant les
yeux de la femme qui vient de donner le jour .
J'extrais ces données du beau livre de Nicole
BELMONT ("Les signes de la naissance", Plon,
Paris, 1971) qui s'attache, tout particuliè-
rement, au thème de l'enfant "né coiffé".
Par rapport aux autres annexes embryonnaires
(cordon et coiffe, séchés et souvent gardés
sur soi), le placenta subit, en quelque sorte,
une progressive "métaphorisation" qui -l'arra-
chant de plus en plus à des rapports de conti-
guité- le place plutôt, du point de vue de
la psychanalyse, du côté des représentants
de la représentation.

41. Pour plus de précisions sur ces questions,
se référer, par exemple, à l'article de Jacques
URBAIN (U.L.B.) : Le réseau immunitaire, in
La recherche, 126, 1981, pp 1.056-1.066. Les
HLA ont été identifiés la première fois sur
les globules blancs (d'où leur nom : HLA pour
Human Leucocyte Antigens A) par Jean DAUSSET
(1958) qui devait, en 1980, obtenir le prix
Nobel de médecine pour cette découverte. Pra-
tiquement, les molécules HLA sont des protéines
présentes sur les membranes cellulaires, chaque
type (A, B, C, D, DR) étant synthétisé dans
les cellules via le codage génétique. De par
leur configuration spatiale, ces molécules
agissent comme des serrures de reconnaissance
(fonction antigénique) susceptibles de diffé-
rencier le "soi" du "non-soi" (et de contri-
buer, par exemple, au rejet des greffes).
Cette fonction est essentielle dans le cas
de leur mise en présence avec des anticorps
ou des lymphocytes "tueurs" chargés de défendre

l'organisme en détruisant ce qui lui est étranger. En ce qui concerne les dernières hypothèses en immunologie touchant le problème particulier posé aux cellules placentaires par les anticorps maternels (supposés devoir s'attaquer à la partie paternelle de l'héritage génétique du fœtus), voir CHAOUAT G., KOLB J.B. and WEGMANN G. : The murine placenta as an immunological barrier between the mother and the fetus, Immunological Review, 75, 1983, Copenhagen, pp 31-60.

42. Voir, par exemple, STEIN M. : A biopsychosocial approach to immune function and medical disorders, Psychiatric Clinics of North America, 4, 2, 1981, pp 203-221. Les auteurs de cette intéressante revue critique, attentifs à tout ce qui peut biologiquement moduler le système immunitaire, notent en outre l'importance en ce domaine des facteurs psycho-sociaux. Ils concluent : "The notion of specificity (in illness) persists, but there has been a shift from the specificity associated with a disorder to a specificity within the individual" (p. 216).

43. S. SPRECHER and R. CAPPEL : Association of Herpesviruses with Arteriosclerosis and Neuropsychiatric Disorders, in The human Herpesviruses, A.J. Nahmias et al. eds., Elsevier North Holland, 1981, pp 45-47.

44. Département de virologie, Institut Pasteur, Bruxelles.

45. "As was shown several years ago, herpes simplex virus inhibits the metabolism of biogenic amines in the brain. Since one of the hypotheses for psychotic depression is a disturbance in brain monoamine metabolism, perhaps latent herpes simplex infection in certain areas of the brain might be responsible for some psychiatric diseases" (op. cit. p.45).

46. "(...) all were suffering from primary affective disorders, the severity of the depression was such that the social life was impaired, and hospitalisation was required" (op. cit. p.45).

47. RIMON R. and HALONEN P. : Herpes simplex virus infection and depressive illness, Dis. Nerv. Syst., 30, 1969, pp 338-340.

48. Sans cet interface -éthique et philosophique- les faits sont rigoureusement insignifiants. C'est le moment de citer le provoquant "principe de complémentarité" du

mathématicien et épistémologue René THOM : "Qu'on me permette ici une interprétation -toute personnelle- du fameux principe de complémentarité en mécanique quantique, selon lequel on ne peut connaître simultanément position et vitesse d'une particule. Pour moi, le vrai principe de complémentarité, qui domine toute notre activité intellectuelle, s'énonce : Tout ce qui est rigoureux est insignifiant". (René THOM : La science malgré tout...", in Organum, XIII, Encyclopaedia Universalis, 1968, p.10). Concernant ces questions, voir aussi, dans ce numéro de "Psychoanalyse", l'article de Léon CASIERS : "A propos de l'homme neuronal".

49. C'est un autre enseignement de la clinique des psychoses que la guérison d'un enfant psychotique -qui remet en cause un fragile équilibre familial- amène parfois, chez ses parents, de graves somatisations. La notion de corps, en ce domaine plus qu'ailleurs, dépasse largement celle d'organisme individuel.

50. Et donc de véritables "guéricides", selon le mot d'Ann d'Alcantara développé par Catherine Dolto, à la lumière de son expérience de médecin généraliste, lors du colloque de Pont-à-Mousson.

51. Comme chaque praticien n'est pas sans le savoir : même si la pharmacopée actuelle est de plus en plus riche en médicaments "exceptionnels", une fois quitté l'espace expérimental, leur emploi est souvent très empirique et leur usage par le patient (en thérapeutique ambulatoire) des plus fantaisistes.

52. Folie entendue comme cette image très sommaire du repli psychotique que j'ai esquissée, et maladie dans son sens le plus phénoménalement somatique. Dans la pratique clinique, le mot psychose est on ne peut plus galvaudé, dans la théorie il a souvent statut de faire-valoir. L'essentiel est de garder à l'esprit l'image unitaire de l'homme -en tant qu'être sexué parlant- par delà les diversités culturelles ou pathologiques, telle que l'article la psychanalyse. Même si certains psychanalystes sont tentés de voir une différence structurale irréversible entre la psychose et le reste de la symptomatologie humaine, elle reste ce qui -contrairement à l'ulcère et au stress- ne peut arriver qu'à un être humain.

53. Dans la collection du même nom, illustrée par le stimulant essai de De Waelhens : "La psychose" (1972). Παθει μαθος : "tirer selon le mot d'Eschyle son enseignement de l'épreuve, reste la tâche de l'homme, cet animal malade" (4ème page de couverture).

54. S'il est peu opérant dans les "troubles du sommeil", le placebo est par contre un bon somnifère de substitution. C'est même là son emploi clinique le plus banal.

55. "Alle Sehnsucht will nun träumen
Die müden Menschen geh'n heimwärts,
Um im Schlaf vergess'nes Glück
Um Jugend zu lernen".

Cité par Théodore REIK dans "Variations psychanalytiques sur un thème de Gustav Mahler", Denoël, Paris, 1972, p.172.

56. Cfr. Claude LEVI-STRAUSS : Les structures élémentaires de la parenté, Mouton, Paris-La Haye, 1947.

57. Le "temps perdu" : celui dont la perte-même fait le temps humain. Emergence en forme de catastrophe rétroactivement perçue que les mythes excellent à nous enseigner.

58. J'ai tenté de décrire, dans un esprit très voisin de celui-ci, un de ces régulateurs symboliques en analysant une partie des lois alimentaires judaïques. Cfr. Francis MARTENS: Diététique ou la cuisine de Dieu, in Communications, 26, 1977, Seuil, Paris, pp 16-45.

59. Ceci sans mettre en doute évidemment, au niveau de l'individu, le caractère exogène irrépressible de certaines affections, mais pour en faire l'exception caractérisée et non la règle. Etant entendu qu'une tuile tombant, par grand vent, sur une tête, n'est pas forcément un accident exogène vu qu'elle requiert l'intersection de deux trajectoires dont l'une au moins est très fortement sur-déterminée. Cet exemple de la tuile vaut tout autant pour le virus qui passe, la bactérie qui se propose, la toxine qui s'impose. "J'ai choisi le gène convenable" me disait, mi-figue mi-raisin, cet ami ethnologue et médecin -torturé d'un profond mal de vivre- en évoquant un curieux diabète dont il finit par mourir au coeur du sommeil.

60. Op. cit. pp.205-226. Même si l'image donnée de la psychanalyse, dans cet article de 1949, est un peu datée, elle n'en donne pas moins à penser : "(...) tout mythe est

une recherche du temps perdu. Cette forme moderne de la technique shamanistique qu'est la psychanalyse, tire donc ses caractères particuliers du fait que, dans la civilisation mécanique, il n'y a plus de place pour le temps mythique qu'en l'homme même" (pp. 225-226).

62. L'assertion : "Les individus en crise psychotique aigüe ne vont pas bien" étant probablement à entendre : "Ils nous font nous sentir mal", tant le tourbillon libéré de leur angoisse est contagieux -d'où l'emploi ambigu de la "camisole chimique".

63. Bien que ce terme -qui a eu son utilité-soit de moins en moins de mise, on se souviendra de ce que Proust fut aussi un grand "psychosomatique" oscillant entre les voies de la création littéraire et celles de la maladie, pour mourir finalement de l'épuisement des premières, ce qui semble être le cas de nombreux écrivains.

64. Cette conception est très large et peut inclure, par exemple, les froissages inhabituels de carrosserie par les conducteurs, etc.

65. Cfr. remarque 49.

66. On trouvera un écho des conceptions de Pierre Benoit sur les rapports entre le médical et le psychanalytique dans : "Médecine et psychanalyse", in Confrontations psychiatriques, 17, 1979, pp.289-307.

67. François JACOB : La logique du vivant, Gallimard, Paris, 1970.

68. "Thus conscience does make cowards of us all ,
And thus the native hue of resolution
Is sicklied o'er, with the pale cast of thought,
And enterprises of great pith and moment,
With this regard their currents turn awry,
And lose the name of action"
(Shakespeare, Hamlet, III, 1).

69. Sous le vêtement sophistiqué de langages hautement formalisés, merveilleux au profane, la littérature scientifique est riche en extrapolations causalistes naïves (fruit des simplifications qui tiennent à la complexité de la technologie de la recherche elle-même) et en assertions qui, traduites en clair, sont du style : "Bruegel a peint l'Adoration

des Mages parce qu'il avait des pinceaux. En l'absence de pinceaux, Bruegel n'a rien peint". C'est tout à fait exact mais ce n'est pas vrai. Ce genre d'affirmation est néanmoins très utile à qui voudrait équiper une académie de peinture.

ANNEXE :

"The Mecanism of Placebo Analgesia"

J.D. LEVINE et coll.
(univ. California)
Lancet, sept.23, 1978
pp. 654-657

(résumé par Philippe CORTEN)

A. CONSTATATION : Ressemblance entre l'analgésie par placebos et celle par narcotiques

- Tant l'une que l'autre, si on en fait un usage répété, entraîne une TOLERANCE (diminution de l'effet et tendance à augmenter les doses).

- Dans chaque cas, lors de l'arrêt brusque après usage prolongé, apparition d'un SYNDROME D'ABSTINENCE.

- Ceux qui sont placebo-répondants sont aussi considérablement plus soulagés par les narcotiques lors des opérations.

B. HYPOTHESE :

Si les endorphines interviennent dans l'analgésie placebo, la naloxone (antagoniste spécifique des opiacés) devrait supprimer cette analgésie. Si tel était le cas, on pourrait alors conclure que l'administration de placebo a induit une production d'endorphines.

C. EXPERIENCE :

27 hommes et 24 femmes âgés de 15 à 35 ans (c'est-à-dire tous jeunes) ont été choisis par randomisation parmi une population de gens subissant l'extraction d'une molaire. La technique opératoire était standardisée. Ils ont tous reçu 10-20 mg de diazepam, de l'oxyde d'azote, de la mépivacaïne (effet 45 à 75 minutes) et de l'oxygène pur. La population a été subdivisée en trois groupes; l'expérimentation s'est déroulée en double-aveugle :

- Le groupe 1 (17 cas) a reçu, deux heures après l'intervention, du placebo et, trois heures après, également du placebo.

- le groupe 2 (23 cas) a reçu d'abord du placebo, puis, à la troisième heures, de la naloxone.

- le groupe 3 (11 cas) a reçu d'abord la naloxone, puis le placebo.

Chaque patient devait noter, sur deux échelles, l'intensité de sa douleur. Le premier test était une échelle visuelle, l'autre était un test verbal. Au cours de l'expérimentation, les deux tests sont apparus consistants.

D. RESULTATS :

1) la naloxone augmente la douleur.

Analysons la manière dont ont répondu les groupes 1 et 2.

Avant la seconde prise de substance (D2), il n'y a pas de différence significative entre les deux groupes dans l'intensité de la douleur.

Après la prise de la seconde drogue (pour le groupe 1 du placebo, pour le groupe 2 de la naloxone), on constate une différence significative du niveau de la douleur entre les deux groupes. Les scores de douleur rapportés par le groupe 2 (naloxone) sont plus élevés.

2) comparaison entre placebo-répondants (PR) et placebo-non-répondants (PNR)

a) Définition : sont considérés comme placebo-répondants ceux dont le niveau de douleur, 1 heure après avoir reçu la première dose de substance placebo (D1), est resté identique ou a diminué par rapport au score enregistré cinq minutes avant la première prise de substance (D1).

40% des cas sont apparus placebo-répondants. Cette distinction (PR et PNR) a-t-elle un sens?

Oui. En effet, dans le groupe 2 (c'est-à-dire placebo en D1, puis naloxone en D2), on constate non seulement que l'ensemble du groupe se plaint d'une plus grande douleur que ce n'est le cas dans le groupe 1 (placebo puis placebo), mais aussi, si l'on distingue à l'intérieur du groupe 2 les PR des PNR, que les PR se plaignent beaucoup plus que les PNR de leur douleur après avoir reçu la naloxone.

Conclusion : l'effet de l'analgésie placebo est naloxone réversible.

b) le groupe des placebo-non-répondants :

On constate que si on prend les PNR du groupe 1 (placebo + placebo) et ceux du groupe 2 (placebo + naloxone), il n'y a pas de différence significative dans le niveau de douleur. Conclusion : la naloxone a un effet nul sur les placebo-non-répondants.

c) le groupe des placebo-répondants :

On constate que les PR du groupe 1 (placebo + placebo) affirment que la seconde absorption de placebo diminue encore leur douleur, tant et si bien qu'une heure après D2, le score de douleur des PR est quasi la moitié de celui des PNR.

On constate aussi que les PNR du groupe 1 deviennent PR dans 36% des cas après D2 !

E. DISCUSSION :

1) Les endorphines sont les substances qui interviennent dans l'analgésie placebo. D'une part, parce que la naloxone augmente la douleur chez les PR et non chez les PNR, ensuite parce que, dans le groupe 3 (naloxone + placebo), la réponse au placebo est plus faible que celle qu'on observe quand on n'a pas pris de naloxone préalablement.

2) L'augmentation de la douleur par la naloxone n'est observée que chez les PR; les PNR ne voient pas d'augmentation de leur douleur après naloxone. L'action de la naloxone n'est pas indépendante de l'effet placebo.

3) La naloxone est un antagoniste SPECIFIQUE des opiacés, aucune autre substance ne peut avoir joué. En effet, les diazépines n'ont pas d'effet narcotique, et les patients n'ont reçu qu'une dose minime d'oxyde d'azote. De plus, TOUS les patients ont reçu des diazépines et du N₂O, ce qui laisse inexplicable le fait qu'on ait observé parmi eux des placebo-répondants et des placebo-non-répondants.

F. REMARQUES :

Dans le LANCET (déc. 23 et 30), 1978, p.1385), A. GOLDSTEIN fait remarquer que l'analgésie produite par hypnose n'est pas bloquée par la naloxone (Cfr. GOLDSTEIN : Proc. nat. Acad. Sc., U.S.A., 1975, 72, 2041 et BARBER J.: Pain, 1977, 4, 41).

Déjà la région du bas-ventre était à peu près refroidie, lorsque, levant son voile, car il s'était voilé la tête, Socrate dit, et ce fut sa dernière parole : "Criton, nous devons un coq à Asclèpios; payez-le, ne l'oubliez pas".

PLATON : Phédon, LXVI, 118.

A B C D E F reud

DE IK - PROBLEMATIEK IN DE VROEGE GESCHRIFTEN VAN FREUD

door Jozef CORVELEYN

In vele persoonlijkheidstheorieën gaat men al te vlug en te gemakkelijk uit van een opvatting over het menselijk subject waarin het "ik" als een evidente categorie geldt. Er wordt dan zoiets gepostuleerd als een voorafgegeven vaste kern in de persoonlijkheid, een archimedisch punt van waaruit de percepties gebundeld worden, waardoor de motivaties gekanaliseerd worden, van waaruit de cognitieve operaties gestuurd worden, etc. De bijdrage van de "Ego-psychologie" is hierin niet gering geweest.

Om deze traditionele subjectopvatting kritisch te bevragen kan men beroep doen op de recente, vooral filosofisch-anthropologische, structuralistische kritieken hierop. Dit is echter evenzeer mogelijk vanuit een nauwkeurige herlezing van het oeuvre van Freud waaraan de "Ego-psychologie" zich dan toch geïnspireerd heeft. Van vrij vroeg af is hij de categorie van het ik expliciet beginnen te thematiseren. Vooral in zijn eerste poging om een systematische theorie te ontwerpen over het menselijk psychisme (1895, Entwurf einer Psychologie) blijkt duidelijk dat dit dan toch een problematische categorie is. De vraag kan gesteld worden of een dergelijke ernstige vraagstelling omtrent het "ik" niet een centraal punt moet zijn in elke persoonlijkheidstheorie überhaupt.

1. Inleiding

Tot voor 1895 vormt het statuut van het ik geen probleem in de theorievorming van Freud. Het valt zonder meer samen met het bewustzijn. Of meer precies : het wordt aange-

zien als de vaste kern van bijeenhorende associaties die zonder moeilijkheden ter beschikking staan van het bewustzijn. Het statuut van het ik wordt eigenlijk niet gethematiseerd in de vroege geschriften. Het ik wordt daar beschouwd als een conglomeraat van associaties tussen voorstellingen die de kern van het bewustzijn uitmaken. Het onbewustzijn van voorstellingen wordt aangezien als de uitsluiting ervan uit associatieketen (zie Freud, 1892/3,13). Bovendien wordt het ik gezien in nauw verband met de lichamelijkeheid. De voorstellingen van het eigen lichaam zijn een belangrijk deel van de "ik-associaties" en het ik is een functie die het lichaam in zijn executieve rol beheerst. Zo schrijft Freud, in 1893, nopens de hysterische verlamming "Considérée psychologiquement, la paralysie du bras consiste dans le fait que la conception du bras ne peut entrer en association avec les autres idées qui constituent le moi dont le corps de l'individu forme une partie importante. La lésion serait donc l'abolition de l'accessibilité associative de la conception du bras." (Freud, 1893, 15; Freud onderlijnt).

Aldus opgevat krijgt het ik zonder moeite een plaats in het conflictmodel dat Freud in die tijd ontwikkelt met betrekking tot de diverse neurosenvormen. Het ik is zonder problemen die instantie in de persoon die instaat voor de afweeropgave. Dit conflictmodel wordt op de meest uitdrukkelijke manier verwoord in de tekst van 1894, Die Abwehr-Neuropsychosen. Het ik wordt er aangezien als het te verdedigen terrein en als de actieve pool in dit proces, ja als de regievoerder

ervan (bijv. Freud, 1894, 13). Het bewuste ik wordt voorgesteld als die instantie die met het oog op de afweer van een onverdraaglijke voorstelling een bepaalde defensiemodus "kiest" (idem, 68).

Dit eenvoudige conflictmodel waarin twee tamelijk eenvoudig omliggende instanties tegenover elkaar staan, nl. een afwerende groep van voorstellingen, gelijkgesteld met het bewuste ik enerzijds en een af te weren groep van onverdraagelijke, affectief belangrijke onbewuste voorstellingen anderzijds, blijft van kracht tot in het begin van 1895.

Immers, zowel in de reeds geciteerde tekst als in het Manuskript H, Paranoia uit 1895 (Freud, 1895 a, 118-124), worden de diverse tot dan in beschouwing genomen ziektebeelden zonder problemen gearticuleerd rondom dit duidelijk conflictmodel : de hysteric, de dwangneurose, de fobie, de paranoia, de hysterische psychose en de amentia. In deze teksten houdt Freud zich voornamelijk bezig met de explicaties van het ontstaansmechanisme (het "hoe") van deze diverse beelden. Het ik wordt hier telkens in zijn rol van verdediger van het subject vrij voluntaristisch en consciëntistisch opgevat : het staat voor de keuze van een of andere defensiemodus en deze "keuze" is verantwoordelijk voor de uiteindelijke verschijningsvorm van het ziektebeeld.

In een belangrijke tekst uit het begin van 1896, nl. het zogenaamde Manuskript K, Freud, 1896, 156-166) ziet men dat de evidentie van de tot dan geldende beschouwingwijze voor een groot deel verloren is gegaan. Dit verlies aan evidentie uit zich in eerste instantie in het minder vanzelfsprekend worden van de articulatie rond het oorspronkelijke afweermodel van de psychotische ziektebeelden (de hysterische psychose, de amentia en de paranoia). Dit verlies is o.i. te wijten aan een verandering in Freuds benadering van het afweerprobleem waartoe o.a. precies het psychoseprobleem hem heeft geleid.

In het Manuskript K, heeft hij niet alleen oog voor de "mechaniek" van de afweer maar ook en vooral voor de inhoudelijke kant van de in het afweerproces betrokken instanties. De twee polen van het psychische conflict worden naar hun inhoud als problematisch aan de orde gesteld.

In dit manuscript is het vooral de vraag van de af te weren inhouden die aan de orde wordt gesteld. Freud werkt hier voor het eerst

op een systematische wijze de idee uit dat het gaat om voorstellingen m.b.t. de sexualiteit die van infantiele oorsprong zijn ("Bedingungen der Sexualität und des Infantilismus"). De nadere specificering van de afwerende pool in het conflict, het ik namelijk, komt quasi niet aan de orde.

Deze problematiek wordt echter uitvoerig aan de orde gesteld in een tweetal teksten die Freud schreef in de periode tussen de twee hier vermelde manuscripten. De bedoelde teksten zijn het slothoofdstuk uit de Studien über Hysterie (geschreven in mei 1895) en het Entwurf einer Psychologie (oktober 1895). Het is onze bedoeling om in dit artikel deze teksten van nabij te analyseren met het oog op de gestelde ik-problematiek.

II. Het Slothoofdstuk uit de "Studien ueber Hysterie" (mei 1895).

In twee passages uit het psychotherapeutisch slothoofdstuk van de Studien über Hysterie, gaat Freud vrij uitvoerig in op een aantal meer algemeen-psychologische ideeën. Deze teksten zijn van belang omdat het momenten zijn in de uiteenzetting waar duidelijk klinische problemen aan de orde zijn. Hetgeen overigens aantoont dat Freuds denkwerk geen gratuite, speculatieve metapsychologie is.

1. De eerste passus bevindt zich in de tweede paragraaf waarin Freud uitvoerig ingaat op de vraag waarom en hoe hij de oorspronkelijke kathartische-methode-onder-hypnose heeft gewijzigd. Hij elaboreert het conflictmodel dat reeds in Die Abwehr-Neuropsychosen (1894) voorkomt (Freud, 1895 b, 268-272. Voor de kern van de formulering uit Die Abwehr-Neuropsychosen, Freud, 1874, 63) maar hij onderlijnt veel meer dan te voren de energetische aspecten in het conflict. Het gaat om het gecompliceerde spel van krachtverhoudingen dat verondersteld moet worden als de oorsprong van de hysterische verschijnselen, om het krachtenspel te kunnen verklaren dat men quasi kan observeren in de loop van het bewustmakingsproces van de analyse. De "psychische Arbeit" die Freud moet leveren in het aandringen (Drängen) bij de patiënt om de pathogene "Vorstellungsreihen" te voorschijn te laten komen interpreteert (Deutung) hij als weerstand (Widerstand) en dit leidt hem tot de "... Theorie... dasz ich durch meine psychische Arbeit eine psychische Kraft bei dem Patienten zu überwinden habe, die sich dem

Bewustwerden (Erinnern) der pathogenen Vorstellungen widersetze" (Freud, 1895 b, 268).

Dit leidt tot de cruciale verdere hypothese dat "dies wohl dieselbe psychische Kraft sein (dürfte), die bei der Entstehung des hysterischen Symptoms mitgewirkt und damals das Bewustwerden der pathogenen Vorstellung verhindert habe" (idem).

De vraag die dan oprijst is : over welke kracht gaat het hier? De beantwoording van deze vraag illustreert de hypothetico-deductieve manier waarop Freud aan theorie-vorming doet. Als voorafgaande stap om tot een antwoord op deze theoretische vraag te komen richt Freud zich eerst opnieuw naar zijn empirisch materiaal met de vraag naar de algemene karakteristieken van de (pathogene) voorstellingen die door die kracht belet worden tot het bewustzijn door te dringen. Welnu al die voorstellingen waren "... peinlicher Natur, geeignet, die Affekte der Scham, des Vorwurfes, des psychischen Schmerzes, die Empfindung der Beeinträchtigung hervorzurufen, sämtlich von der Art, wie man sie gerne nicht erlebt haben möchte ..." (Freud, 1895 b, 268-269). Dergelijke empirisch vast te stellen kenmerken roepen, met het oog op het gezochte theoretische statuut voor de psychische kracht die het bewustworden belet, "von selbst" (Freud, 1895 b, 269), de gedachte aan afweer (Abwehr) en censuur (Zensur) door het ik op. Het "ik" wordt hier nog steeds opgevat -Freud stelt zich hier in de lijn van de algemene opvattingen in de toenmalige psychologie ("die Psychologen")- als een geheel van reeds voorhanden voorstellingen. De psychologen stellen namelijk dat de "Annahme einer neuen Vorstellung von der Art und Richtung der bereits im Ich vereinigten Vorstellungen abhängt..." (idem) en dat een nieuwe voorstelling dus altijd een censuur ondergaat; te meer dan wanneer het om een onverdraaglijke voorstelling gaat. Hier komt Freud dan tot de formulering van zijn centrale hypothese nopens het oorspronkelijk conflict in de hysterie en beantwoordt daarin de aanvangsvraag naar de aard van de psychische kracht waarop hij in het therapeutisch proces bij de patiënt stuit: "An das Ich des Kranken war eine Vorstellung herangetreten, die sich als unverträglich erwies, die eine Kraft der Abstoszung von Seiten des Ich wachruf, deren Zweck die Abwehr dieser unverträglichen Vorstellung war. Diese Abwehr gelang tatsächlich, die betreffende Vorstellungen war aus dem Bewusstsein und aus

der Erinnerung gedrängt, ihre psychische Spur war anscheinend nicht aufzufinden. Doch musste Sie vorhanden sein. Wenn ich mich bemühte, die Aufmerksamkeit auf sie zu lenken, bekam ich dieselbe Kraft als Widerstand zu spüren, die sich bei der Genese des Symptoms als Abstoszung gezeigt hatte" (Freud, 1895 b, 269; zie ook de bespreking van het geval "Fräulein Elisabeth von R...", Idem, 223).

Aldus is de kring gesloten. De in de therapie vaststelbare kracht die zich verzet tegen bewustwording en die de therapeut voelt door de "psychische Arbeit" die hij ertegen moet leveren, beantwoordt aan een interne psychische kracht die oorspronkelijk het bewustworden van de voorstelling heeft belet. Om de band te maken tussen beide vormen van arbeid en kracht, ja om de laatstgenoemde te kunnen invoeren, moet Freud de hypothetische constructie van een psychische apparaat uitwerken. Deze theoretische constructie moet de empirische gegevens uit de kuur inzichtelijk maken, maar meteen ook een algemeen inzicht leveren in het psychisch functioneren van de (ook normale) mens.

2. Op een dergelijke algemeen-psychologische beschouwing mondt Freud uit in een tweede passus in dit therapeutisch slothoofdstuk van de Studien. In de derde paragraaf ervan gaat hij uitdrukkelijk in op de inhoudelijke moeilijkheden van zijn therapeutische werkwijze. Dat bij hem dan de bekommernis voorzit om te komen tot een algemeen geldend inzicht in het psychische functioneren van de mens, blijkt meteen : "Ich gehe an dieses letzte Stück der Darstellung mit der Erwartung, die hier aufzudeckenden psychischen Eigentümlichkeiten könnten einmal für eine Vorstellungsdynamik einen gewissen Wert als Rohmaterial erlangen" (Freud, 1895 b, 290).

Het eerste punt waarop hij dan zijn aandacht richt is aantonen dat het pathogene psychische materiaal dat op 't eerste gezicht volledig vergeten is en niet meer ter beschikking staat van het ik, niet chaotisch ergens samenklit, "doch in einer Weise bereit liegt und zwar in richtiger und guter Ordnung." (Idem). Uit zijn ervaring in het therapeutisch werk blijkt dat "... die Richtigen Verknüpfungen der einzelnen Vorstellungen untereinander und mit nicht pathogenen, häufig erinnerten, vorhanden sind, seinerzeit vollzogen und in Gedächtnisse bewahrt worden sind" (Freud, 1895 b, 290-291). Deze theoretische

onderstelling nopens de ordening van het psychische materiaal leidt in eerste instantie naar de hypothese van het onbewuste als een van het ik afgezonderde plaats, het onbewuste als een psychische instantie en niet als een soort van chaotische bron van duistere machten : "Das pathogene psychische Material erscheint als das Eigentum einer Intelligenz, die der des normalen Ich nicht notwendig nachsteht" (Freud, 1895 b, 291; zie ook p.232-233).

Om de ordening die in het psychische materiaal aanwezig is te expliciteren, doet Freud beroep op de metaforische voorstelling van een bouwwerk met meerdere dimensies (ein mehrdimensionales Gebilde). Het psychische materiaal is daarin op minstens drie wijzen gestructureerd.

Vooreerst is het materiaal op een lineair chronologische wijze geordend als "ein wohl in Ordnung gehaltenes Archiv...", "...ein Aktenbündel, ein Paket u.dgl." (Freud, 1895 b, 292). Het is als de lineaire opbouw van een thema.

Deze thema's zijn vervolgens ook -hier wordt een geometrische metafoor aangewend- concentrisch geordend rondom de pathogene kern en wel als concentrische "Schichten gegen den Kern hin wachsenden Widerstandes und damit Zonen gleichen Bewusstseinsveränderung, in denen sich die einzelnen Themen erstrecken" (Freud, 1895 b, 292-293, onderlijning door Freud).

Tenslotte is er een derde ordeningswijze. Zij is in tegenstelling met de eerste twee ordeningswijzen die morfologisch van aard zijn, een dynamische ordening van het voorstellingsmateriaal. Het gaat er namelijk om dat het materiaal ook inhoudelijk, volgens een logische samenhang geordend is rondom de kern. Het is een "logische Verkettung" (Freud, 1895 b 293), die evenwel niet slechts één zigzagvormige lijn volgt, doch veelmeer "... ein verzweigtes, und ganz besonders ein konvergierendes Liniensystem" (id. 294)

Met deze beschrijving van de ordening van het psychische materiaal dat in de analyse naar voor komt, wordt door Freud natuurlijk niet op exhaustieve manier het "psychisch apparaat" beschreven met zijn verschillende functies en instanties. Hij onderkent er zelf de relativiteit en beperktheid van¹. Maar zijn bekommernis en wens om te komen tot een algemeen psychologisch inzicht blijkt hier duidelijk. Hij probeert het onbewuste in zich,

de verhouding ervan tot het bewustzijn en het ik en het krachtenspel dat zich ertussen afspeelt tot meer duidelijkheid te brengen. De ruimtelijke metafoor die later in de beschrijving van het psychisch apparaat expliciet zal uitmonden in een psychische topografie, komt hier reeds duidelijk aan de orde.

Wij blijven nog even stilstaan bij de problematiek van het ik die, hoewel nog grotendeels onderhuids, naar het einde toe van de tekst het klare conflictschema (twee psychische groepen; de verdringende pool tegenover de niet-acceptabele, traumatische voorstellingen) ondergraaft.

In de eerste paragrafen van dit hoofdstuk uit de Studien wordt het ik zondermeer opgevat in dezelfde zin als in de vroegere geschriften. Wat vooral wordt beklemtoond is dan : het ik is een vaste kern van voorstellingen, "valt samen" met het bewustzijn, is de motor van alle afweer, levert er de motieven voor, het is een zelfgenoegzaam centrum van denken en van willen... (zie Freud, 1895 b, o.a. bij de gevalbesprekingen : p.194, 222, 233, 235; in de theoretische uiteenzetting over de therapie : p.269, 271, 280, 291).

In aansluiting echter bij de zopas weergegeven conceptie over de structurering en de innerlijke samenhang van het psychische pathogene materiaal wordt het ik als evident gegeven op de helling gezet. Freud stelt hier de reeds eerder in het werk gegeven karakterisering van het pathogene materiaal als iets dat in het psychisme werkzaam is als een "Fremdkörper" (Freud, 1895 b, 294-295 en p.85) in vraag. De therapie werd aldaar voorgesteld als een procedure van verwijdering van dit vreemde lichaam ('n soort psychische tumor of welomschreven infectiehaard als het ware). Welnu door de ontwikkeling van de idee van de multipele gelaagdheid van het psychische materiaal wordt Freud ertoe gebracht de metafoor van het "Fremdkörper" ten dele te verlaten. Deze is ontoereikend omdat zij te zeer de idee vertolkt van scherpe scheiding t.a.v. het andere psychische materiaal (zie Freud, 1895 b, 294). De vergelijking moet dan ook wat dit aspect betreft gecorrigeerd worden. Toegepast op het pathogene materiaal leidt deze correctie tot de volgende beschouwingwijze : "Unsere pathogene psychische Gruppe dagegen lässt sich nicht sauber aus dem Ich herauschälen, ihre äusseren Schichten gehen allseitig in Anteile des normalen Ich über, gehören letzterem eigentlich ebensosehr an

wie der pathogenen Organisation. Die Grenze zwischen beiden wird bei der Analyse rein konventionell, bald hier, bald dort gesteckt, ist an einzelnen Stellen wohl gar nicht anzugeben. Die inneren Schichten entfremden sich dem Ich immer mehr und mehr, ohne dass wiederum die Grenze des Pathogenen irgendwo sichtbar begänne. Die pathogene Organisation verhält sich nicht eigentlich wie ein Fremdkörper, sondern weit eher wie ein Infiltrat" (Freud, 1895 b, 294-295).

De eerste maal dat in dit citaat de term "Ich" gebruikt wordt, wordt hij gebruikt in de zin van het psychisme in zijn geheel. Daarna is het veeleer in de zin van een psychische instantie binnen dat geheel in oppositie met het onbewuste pathogene materiaal. Uit de tekst komt het inzicht naar voor dat men het psychisme niet kan opvatten aan de hand van enkelvoudig en klare opposities tussen "ik-bewuste" en pathogene materiaal onbewust, maar dat het gaat om een complex spel van wederzijdse beïnvloeding en verwevenheid. Hiermee wordt ook duidelijk dat het bewustzijn niet zonder meer een evident gegeven is.

De verdere uitwerking van deze problematiek van de structuur van het psychisme en van de plaats daarin van het ik en van het bewustzijn, vindt plaats in het Entwurf einer Psychologie en wordt hernomen in het zevende hoofdstuk van de Traumdeutung².

Dat de zienswijze in de Studien nog maar een aanzet is en aanvulling heeft, stelt hij duidelijk tegen het eind van dit werk. Hij stelt zich als taak deze gecompliceerde materie te ontsluiten: "... mich leitet die Absicht, ein höchst kompliziertes und noch niemals dargestelltes Denkobjekt von verschiedenen Seiten her zu veranschaulichen..." (Freud, 1895b, 295; zie ook 306).

III . Het "Entwurf einer Psychologie" (Herfst 1895)

Het Entwurf is een eerste poging van Freud om het door hem genoemde "höchst kompliziertes und noch niemals dargestelltes Denkobjekt", nl. het functioneren van het menselijk psychisme, te onttraadselen. Het is onze bedoeling niet om heel de problematiek van deze tekst en de historiek van zijn ontstaan te bespreken³.

Een voor ons belangrijke opmerking nopens dit manuscript, dient hier vermeld te worden. In het begeleidend schrijven duidt Freud op de lacune in zijn totaalconcept. Het gaat om het moment waarop de algemeen-psychologische inzichten in stelling gebracht moeten worden om de psycho-pathologie te begrijpen: de problematiek van de verdringing.

"Nun die zwei Hefte. Sie sind in einem Zug... vollgeschmiert worden... Ein drittes Heft hab ich noch zurückgehalten, das die Psychopathologie der Verdrängung behandelt, weil er seinen Gegenstand nur bis zu einer gewissen Stelle verfolgt hat./.../ Es geht noch nicht, vielleicht nie zusammen. Was mir nicht zusammengeht, ist nicht das Mechanische daran /.../ sondern die Aufklärung der Verdrängung, deren klinischen Kenntnisse übrigens grosse Fortschritte gemacht haben" (Freud, 1950, brief 29, p.136).

Inderdaad, zoals reeds eerder werd aangestipt, werd in andere geschriften de "mechaniek" van de afweerprocessen reeds uitvoerig beschreven, vooral voor de hysteric, de dwangneurose en de paranoia. Wat in het Entwurf nog niet goed duidelijk uit de verf komt is de dynamische verhouding tussen bewuste en onbewuste processen. De verschillende psychische functies (inwendige en uitwendige waarneming, denken, het geheugen, verlangen) worden nauwkeurig geanalyseerd en in dezelfde logica naar elkaar toe geformuleerd. Wat nog niet duidelijk is geworden, is wat er in de aldus ingenieus ontworpen machine gebeurt met de concrete psychische inhoud die in de diverse psychopathologische beelden in het klinische materiaal tot uiting komen.

Uitvoerig ingaan op de verschillende aspecten van dit omvangrijke manuscript is niet op zijn plaats in het raam van deze studie. Wij beperken ons tot het naar voor halen van Freuds opvattingen nopens het "bewustzijn" en nopens het "ik". Het zijn immers deze elementen die als cruciale breekpunten kunnen aangezien worden in het concept van de neurosenleer zoals die voorkomt in Manuskript K.

1. Het "bewustzijn"

Het is onontkoombaar voor het menselijk kennen omtrent het psychische dat het daarbij vertrekt van het bewuste als gegeven. Dat is de eerste, voor de hand liggende evidentie waarvan alle kennis hierover moet vertrek-

ken (zie ook Freud, 1923, p.246). Het is dan ook te voorzien dat in de eerste tijd aan deze evidente gegevenheid de ruimste plaats gegeven wordt en dat aan het bewustzijn bijgevolg de grootste macht wordt toegekend in het functioneren van het psychisme.

Deze visie primeert ook in Freuds eerste systematische beschouwingen omtrent de neurosen (1888-1894). Het bewustzijn is de kern van alle activiteiten van het psychisme. Het ik wordt er trouwens in eerste instantie mee geïdentificeerd. Het wordt namelijk aangezien als een vaste groep van min of meer bewuste voorstellingen. Het wordt regelmatig als "Ich-Bewusstsein" in één adem met het bewustzijn genoemd. Het aldus centraal gestelde bewustzijn in én hoofdacteur én regievoerder van de voorstellingsscène en beheert er de ingewikkelde mechaniek van.

In het Entwurf wordt de belangrijkheid van de bewustzijn sterk teruggedrongen en ingeperkt. Het is helemaal niet meer het vertrekpunt voor het inzicht in het psychisme. Als basis van het psychisch apparaat worden hier onbewust verlopende processen naar voor geschoven.

In de aan het Entwurf eigen terminologie worden deze beschreven als energieverhuisings- en omzettingsprocessen die zich afspelen in onderscheiden groepen van neuronen, de materiële basis van de psychische processen (Freud, 1895 c, 382 e.v.). De algemene wet (Idem, 380-381) die de onbewuste processen in hun geheel domineert en bepaalt is "das Prinzip der Trägheit", d.i. de tendens van het apparaat om de bezettingsenergie tot nul te herleiden. Dit algemeen principe wordt van bij de aanvang echter gecorrigeerd. Kan men de algemene geldigheid ervan volop stellen met betrekking tot uitwendige invloeden (zintuiglijke prikkels), dan is dit niet het geval voor inwendige prikkels.

Uitwendige prikkels kunnen immers ofwel direct afgevoerd worden via motorische ontlasting ofwel ontvlucht (Reizflucht) worden zodat de prikkeling ophoudt energie aan te voeren. Dit laatste is niet mogelijk tegenover inwendige prikkels, de "endogene Reize". Zij houden slechts op wanneer in de buitenwereld een geëigende actie gerealiseerd wordt.

De "Not des Lebens" dwingt het organisme een deel van de energie niet steeds direct af te voeren, doch in voorraad te houden om te gelegenertijd de specifieke actie te kunnen uitvoeren. "Hiermit ist das Neuronensystem

gezwungen die ursprüngliche Tendenz zur Trägheit d.h. zum Niveau = 0 aufzugeben. Es muss sich Vorrat von Quantität gefallen lassen, um den Anforderungen zur spezifischen Aktion zu genügen. In der Art, wie es dies macht, zeigt sich indes die Fortdauer derselben Tendenz modifiziert zum Bestreben, die Quantität wenigstens möglichst niedrig zu halten und sich gegen Steigerung zu wehren, d.h. konstant zu halten" (Idem, 381).

Welnu, het bewustzijn staat niet op de eerste rang in het apparaat, maar wordt aan een accessoir ingevoerd (neuronen-) systeem toegeschreven⁴. Het bewustzijn is van de orde van de "toegevoegde waarde", mogelijks toegevoegd nl. als kwaliteit, als bewuste beleving van een in essentie onbewust aflopend proces. Freud neemt met zijn bewustzijnsopvatting aldus afstand van de spontane stellingname die aan het bewustzijn een primaire plaats toekent in het psychisme, hierbij uitgaand van de directe evidentie van het bewustzijn die de dagelijkse ervaring biedt. Op theoretisch vlak neemt hij expliciet een tussenpositie in tussen de twee volgende concepties (Freud, 1895 c, 396) : enerzijds, het bio-fysisch parallelisme (eine vorgeschrittene mechanistische Theorie) waarin het bewustzijn "eine bloße Zutat zu den physiologisch-psychischen Vorgängen" is en waarbij het wegvallen van het bewustzijn niets aan het psychisch verloop zou veranderen en anderzijds een andere gestalte van hetzelfde parallelisme, nl. de opvatting dat het bewustzijn de subjectieve zijde is van alle psychische processen, dus onscheidbaar van de fysiologische processen. Freud neemt daartussen de volgende positie in : "Bewusstsein ist hier die subjektive Seite eines Teiles der physischen Vorgänge im Neuronensystem, nämlich der Wahrnehmungsvorgänge..., und Wegfall des Bewusstseins lässt das psychische Geschehen nicht ungeändert, sondern schliesst den Wegfall des Beitrages aus dem W-System (wahrnehmungssystem) in sich ein" (Idem, 396; wij onderlijnen).

Deze formulering accentueert sterk de gerichtheid van het bewustzijn op of de verbondenheid ervan met de buitenwereld (via waarneming). Freud voegt er echter, de mogelijke inhouden van het bewustzijn overwegend, onmiddellijk tevens de gerichtheid naar het inwendige van het apparaat aan toe : "... er (de inhoud van het bewustzijn) zeigt ausser den Reihen der sinnlichen Qualitäten eine andere davon sehr verschiedene Reihe, die

der Lust -und Unlust- Empfindungen..." (Idem, 397). Hiermee wordt, nadat aan het bewustzijn als zodanig de centrumplaats in het psychisch apparaat ontzegd werd, de cruciale betekenis ervan in het licht gesteld in het raam van de basiswet volgens welke het apparaat in zijn geheel functioneert, nl. de lust-onlust-wet. De kwantitatieve veranderingen in het inwendige komen als lust-of onlustvolle kwaliteiten tot het bewustzijn⁵.

Het bewustzijn wordt in het Entwurf dus niet meer als evident uitgangspunt genomen voor de opbouw van een psychologische theorie.

In het door Freud ontworpen "psychisch apparaat" krijgt het in hoofdzaak een dubbele waarnemingsrol toegewezen. Het is zowel op de buitenwereld als op de innerlijke wereld gericht. Zowel zintuiglijke prikkels als driftmatige impulsen kunnen ieder tot bewuste, kwalitatief gedifferentieerde informatie verwerkt worden.

Het belang van deze zienswijze ligt er o.i. in dat het bewustzijn niet meer zondermeer geïdentificeerd wordt met een rijk van voorstellingen die de kern van de persoonlijkheid uitmaken, maar veeleer gedefiniëerd wordt als een ontmoetingsmoment in het subject tussen de buitenwereld en het onbewust pulsionele. Freud komt uitvoerig terug op deze dubbele, beperkte functie van het bewustzijn in Jenseits des Lustprinzips. (1920, paragr. IV 23-24).

2. Het "Ik"

Van zodra de hoofdelementen van het systeem (het algemene functioneringsprincipe en de neuronensubsystemen) zijn opgesteld, komt het "Ik" voortdurend ter sprake. De manier waarop dit gebeurt betekent werkelijk een verandering van Freuds zienswijze. Beperken wij ons tot enkele centrale beschouwingen.

Als vertrekpunt nemen wij een passus uit het derde deel van het Entwurf, "Versuch, die normalen Ψ -Vorgänge darzustellen".

In hoofdzaak worden hier de secundaire processen (Sekundärvorgänge) besproken en gearticuleerd op het mechanisch basismodel: de psychische aandacht, het denken en het kennen, het herinneren en vooral de functie van de taal zijn aan de orde. In deze processen heeft het ik een centrale rol. Hier komen wij dadelijk op terug. De secundaire processen worden door Freud van bij de aanvang gesitueerd in de eigen beweging van het verlangen. Toegepast

op de aandachtsfunctie, zegt hij bijvoorbeeld: "Dieser Zustand hat ein Vorbild in dem für die ganze Entwicklung so wichtigen Befriedigungs-erlebnis und in dessen Wiederholungen, den Begierde-Zuständen, die sich zu Wunsch-Zuständen und Erwartungs-Zuständen entwickelt haben. Ich habe dargelegt (Freud, 1895 c, 411-419) dass diese Zustände die biologische Rechtfertigung alles Denkens enthalten" (Idem, 439-440. Freud onderlijnt).

Het "ik" vindt zijn grondslag als centraal uitgangspunt van de secundaire processen in de genoemde begeerte-"toestanden". Hoé het ontstaat en dát het ontstaat noemt Freud hier "das dunkelste Problem⁶", maar enkele elementen schijnen voor hem nochtans vast te staan.

Vooreerst, het ik is niet zondermeer gegeven, het moet ontwikkeld worden, ja opgevoed worden. Dit gebeurt niet via een automatisch proces, doch in de confrontatie van het verlangen met de omgevende realiteit. Men moet het ik dan ook bestuderen in zijn ontwikkeling en niet benaderen als voorhanden, "en masse": "Die genetische Behandlung wird die lehrreichste sein", en: "Im Wiederholungszustände der Begier, in der Erwartung findet die Erziehung und Entwicklung dieses anfänglichen Ich statt" (Freud, 1895 c, 448).

Uit dit laatste citaat komt vervolgens meteen naar voor dat men het ik, hoezeer ook beklemtoond wordt dat het ontwikkeld moet worden, nu ook weer niet moet aanzien als een loutere toevoeging achteraf. Het "Ich" is "anfänglich" een element in het psychisch apparaat. In de neurologische terminologie van deze tekst heet het dat "das Ich ursprünglich aus den Kern-Neuronen besteht" (Idem). In termen van de "anfängliche" begeerte-beleving en -beweging laat Freud duidelijk zien dat het ik onmiddellijk met de begeerte verbonden is. Het heeft daar een centrale plaats. Het is niet secundair in de zin van een regel-instrument dat nadien aan het reeds automatisch functionerende psychische apparaat zou worden toegevoerd, psychisch apparaat dat dan uit zichzelf zou functioneren via het eenvoudig "behoefte-bevredingsschema". Om dit aan te tonen moeten wij even, zoals Freud trouwens stelt, de genetische toer op. Wat is de begeertetoestand, de wens?

Brengen wij hier, zonder in detail te treden, de grote lijnen in herinnering van het psychisch apparaat, zoals Freud het construeert. Het bewustzijn, dat samenhangt met

het tweederangssysteem ω bespreken wij in het vorig punt. Beperken wij ons hier tot de twee basissystemen. Het Φ -systeem bestaat uit doorlatende neuronen die dienen voor de waarneming naar buiten toe, dus voor het contact van het organisme met de buitenwereld. Deze staan in verbinding met een kernsysteem, het Ψ -systeem dat bestaat uit relatief ondoorlaatbare neuronen die specifiek drager zijn van het geheugen, algemeen, van alle eigenlijke psychische processen. Deze beide systemen verlopen in essentie onbewust. Zij worden volledig gereguleerd door energietransformatieprincipes. In principe verlopen deze omzettingen kwaliteitsloos, zij wekken niet de aandacht, zij worden niet bewust. Deze omzettingen verlopen volgens de algemene wet van het inertiebeginsel: "Das Prinzip der Neuronen-Trägheit", d.w.z. "dasz Neuronen sich der Quantität zu entledigen trachten" (Idem, 380; ook 382: Freud onderlijnt).

Het onderscheid tussen de twee systemen is van kwantitatieve aard en ligt niet in de specifieke structuur van de neuronen zelf (zie idem, 386-390). Dit kwantitatieve onderscheid hangt samen met de herkomst van de prikkels die respectievelijk Φ en Ψ aandoen (zie idem, 381). Het systeem Φ vangt de grotere kwantiteiten op die van de buitenwereld op het organisme toekomen en transformeert ze tot een voor het organisme geëigend niveau. Primair is het systeem gericht op directe motorische ontlading (het meest eenvoudig model van de inertiewet: de enkelvoudig reflexboog). Doch, reeds hier "ist Platz für die Entwicklung einer Sekundärfunktion, indem unter Abfuhrwegen solche bevorzugt und erhalten werden, mit denen Aufhören des Reizes verbunden ist, Reizflucht" (Idem, 381).

Het Ψ -systeem vangt enerzijds de door Φ getransformeerde waarnemingsinformatie op doch anderzijds ook alle prikkels die vanuit het inwendige komen: "Reize aus dem Körperelement selbst, endogene Reize" (idem). Het gaat hier om kleinere, nl. aan het lichamenlijk-inwendige direct aangepaste kwantiteiten. Kleinere doch niet minder dwingende energie. Deze energieën stammen uit de lichaamsdelen en zijn de grondslag van de "grosze Bedürfnisse, Hunger, Atem, Sexualität" (idem). De consequenties die Freud aan deze geaardheid van de Ψ -energieën koppelt zijn van kapitaal belang voor de wijze waarop hij in het apparaat het "ik" situeert. De consequenties zijn nl. de volgende. Het is evident dat deze

Ψ -neuronen, van waar de energie die hen bezet ook komt, evenzeer als de Φ -neuronen gericht zijn op afvoer. Dit eenvoudig traagheidsprincipe wordt hier echter "von Anfang durchbrochen" (idem). Het organisme kan zich nl. niet aan de endogene prikkels onttrekken. De enige manier om deze energie te ontladen is via een specifieke handeling die bepaalde condities in de buitenwereld realiseert. Om deze handeling te volvoeren moet het organisme gebruik maken van andere dan van de endogene energieën, nl. via waarneming en motoriek. De "Not des Lebens" maakt onmiddellijk afvoer van de endogene kwantiteiten onmogelijk. De voor de behoeftebevrediging adequate condities zijn namelijk niet onmiddellijk en automatisch voorhanden. Volgt dan de reeds geciteerde belangrijke basale modificatie van de inertieprincipes: "Hiermit ist das Neuronensystem gezwungen, die ursprüngliche Tendenz zur Trägheit, d.h. zum Niveau = 0 aufzugeben. Es musz Vorrat von Quantität gefallen lassen, um den Anforderungen zur spezifischen Aktion zu genügen" (idem). De oorspronkelijke tendens wordt dan het "... Betreiben, die Quantität...wenigstens möglichst niedrig zu halten und sich gegen Steigerung zu wehren, d.h. konstant zu halten" (Idem).

Het Ψ -systeem wordt aldus van het Φ -systeem radicaal onderscheiden niet alleen door het verschil in het niveau van behandelde energiekwantiteit, maar ook en vooral door de essentiële inscriptie in Ψ van het secundair functioneren: het kan een bepaalde voorraad aan kwantiteit opslaan waardoor uitstel van directe ontlading mogelijk is. Welnu deze in voorraad gehouden energie staat in dienst van de hoger genoemde, psychische functies. Wij moeten hier op Freuds uitvoerige bespreking van de diverse mechanismen ervan niet verder ingaan. Zoals wij verderop zullen zien heeft het ik van bij de aanvang een belangrijke rol in dit uitstelproces van directe ontlading van energie met name door de binding ervan.

Wij moeten eerst nog even blijven stilstaan bij de originele situatie in Ψ met betrekking tot de daarheen geleide endogene kwantiteiten, de tijdelijke ophoping (Vorrat) en de uiteindelijke afvoer ervan.

Als bron van de endogene kwantiteiten noemt Freud de "grosze Bedürfnisse, Hunger, Atem, Sexualität". Hiervan onderscheidt hij duidelijk het concept "Trieb". Dit laatste heeft nl. te maken met de summatie in de kern van Ψ van dergelijke endogene kwantiteiten

(zie idem, 400-402):

" Ψ ist hier der Quantität Q preisgegeben und damit entsteht, im Innern des Systems der Antrieb, welcher alle psychische Tätigkeit unterhält. Wir kennen diese Macht als den Willen, den Abkömmling der Triebe" (idem, 401-402, Freud onderlijnt).

Deze toestand van summatie van energie en de verdere lotgevallen ervan worden door Freud gepreciseerd in de beschrijving van de "bevredigingsbeleving". Hierbij neemt hij een genetisch standpunt in. Hij beschrijft de oorspronkelijke bevredigingsbeleving van het "infans" waaruit het "verlangen" ("Drang-oder-Wunsch-Zustand") zal geboren worden. Het vertrekpunt is de summatie van endogene energie("der Antrieb"): "Die Erfüllung der Kern-Neuronen in Ψ wird ein Abfuhrbestreben, einen Drang zur Folge haben, die sich nach motorischem Weg hin entlädt" (idem, 402). Dit afvoerstreven volgt nu twee wegen:

1) "... es ist die Bahn zur inneren Veränderung (Ausdruck der Gemütsbewegung, Schreien, Gefäßinnervation), die dabei zuerst besritten wird⁷". Maar: "... solche Abfuhr wird... keinen entlastenden Erfolg haben, da die Aufnahme endogenen Reizes doch fortduert und die Ψ -Spannung wieder herstellt" (Freud, 1895 c, 402).

2) De eigenlijke afvoer en dus temporele "Reizaufhebung" is maar mogelijk door een ingreep in de buitenwereld zelf.

Welnu, "Der menschliche Organismus ist zunächst unfähig, die spezifische Aktion herbeizuführen, sie erfolgt durch fremde Hilfe..." (idem). In het uitlokken van deze vreemde hulp is de eerstgenoemde afvoerbaan, nl. naar innerlijke verandering, dan toch van kapitaal belang: "... indem durch die Abfuhr auf dem Wege der Inneren Veränderung ein erfahrenes Individuum auf den Zustand des Kindes aufmerksam gemacht wird. Diese Abfuhrbahn gewinnt so die höchst wichtige Sekundärfunktion der Verständigung und die anfängliche Hilflosigkeit des Menschen ist die Urquelle aller moralischen Motive" (idem, zie ook voetnoot 7). Wanneer nu door vreemde hulp de specifieke ingreep in de buitenwereld is uitgevoerd, ontstaat in het psychisme de toestand van bevrediging. Deze "Befriedigungserlebnis" impliceert de volgende veranderingen in het systeem:

1) afvoer van endogene kwantiteit uit de kern van Ψ ; aldus wordt aan de drang zelf, bron van onlust, een eind gemaakt.

2) aan de buitenzijde van Ψ^8 worden meteen twee neuronen (of neuronengroepen) bezet; enerzijds neuronen "die der Wahrnehmung eines Objektes entsprechen" en anderzijds neuronen "... die Abfuhrnachrichten von der ausgelösten Reflexbewegung, die sich an die spezifische Aktion anschlieszt" bevatten (Freud, 1895 c, 402-403). Dit laatste wordt ook "Bewegungsbild" genoemd (idem).

Welnu, tussen deze bezettingen en de kern van Ψ waar de endogene kwantiteit gesummeerd wordt, ontstaat een nieuwe verbinding tengevolge van de oorspronkelijke bevredigingsbeleving.

"Es entsteht also durch das Befriedigungserlebnis eine Bahnung zwischen zwei Erinnerungsbildern und den Kern-Neuronen, die im Zustande des Dranges besetzt werden" (idem, 404).

En wat gebeurt er nu wanneer vanuit het endon, het lichaamsinnerlijke opnieuw energie wordt toegevoegd en gesummeerd?

"Mit Wiederauftreten des Drang-oder Wunsch-Zustandes- geht nun die Besetzung auch auf die beiden Erinnerungen über und belebt sie. Zunächst wird wohl das Objekterinnerungsbild von der Wunschbelevung betroffen" (idem).

Wanneer dit proces zondermeer aan zijn eigen logica wordt overgelaten dan zou dit andermaal leiden tot een voor het psychisme onaangename situatie. De wensbeleving leidt nl. zoals gezegd tot activatie van het objectherinneringsbeeld. Indien niets deze directe connectie en deze bezetting komt storen, dan krijgt dit geactiveerd herinneringsbeeld automatisch waarnemingswaarde: de hallucinatie. En "wird daraufhin die rektorische Aktion eingeleitet, so bleibt die Enttäuschung nicht aus" (idem, 404).

Precies op dit punt belanden wij terug bij het "ik". Er moet nl. in de kern van Ψ een regulatie-instantie zijn die tussenkomt in de directe verbinding tussen de wens-toestand en de "Attraktion nach dem Wunschobjekt respektive dessen Erinnerungsbild" (idem).

Vice versa geldt dit ook voor hetgeval er een "vijandig" herinneringsbeeld geactiveerd wordt. Hieraan moet zo vlug mogelijk de bezetting onttrokken worden, het moet afgeweerd, verdrongen worden (idem).

Welnu, iets in de structuur van Ψ moet invloed hebben op deze processen van wensdrang en verdringing, omdat het automatisch bezettingsverloop tot ontgoocheling leidt. Hier situeert Freud het "ik", nl. via de hypo-

these "dasz sich in Ψ eine Organisation gebildet hat, deren Vorhandensein Abläufe stört, die sich zum ersten Mal in bestimmter Weise vollzogen haben" (de oorspronkelijke bevredingsbeleving, resp. de primaire afweer). (idem, 407). Freud stelt dan : "Diese Organisation heiszt das "Ich" und kann leicht dargestellt werden durch die Erwägung, dasz die regelmäszig wiederholte Aufnahme endogener Quantitäten in bestimmte Neuronen (des Kernes) und die bahnende Wirkung, die von dort ausgeht, eine Gruppe von Neuronen ergeben wird, die konstant besetzt ist, also dem durch die sekundäre Funktion erforderlichen Vorratsträger entspricht. Das Ich ist also zu definieren als die Gesamtheit der jeweiligen Ψ -Besetzungen, in denen sich ein bleibender von einem wechselnden Bestandteil sondert" (idem).

Het is dus essentieel de organisatie van het ik die het mogelijk maakt het automatisch aflopen van de afvoertendens in het psychisme te besturen. Doordat het bepaalde energiehoeveelheden in voorraad kan houden kan het ik de automatische afvoer afremmen. Deze mogelijkheid tot remming is essentieel om in het hoger beschreven geval van de reactivering van de wenstoestand de hallucinatie te voorkomen. Deze remming is mogelijk doordat het ik de voorradige energie kan aanwenden om van elders een criterium te halen ter onderscheiding van voorstelling (de gereactiveerde voorstelling van het wensobject) en waarneming. Het kan via de kwaliteitstekens ("das Realitätszeichen"), geleverd door het ω -systeem, tussen beiden onderscheiden. Het ik kan deze remmende functie slechts blijven vervullen zolang het zelf voldoende met energie bezet is.

Wordt echter "das Wunschobjekt ausgiebig besetzt, so dasz es halluzinatorisch belebt wird, so erfolgt auch dasselbe Abfuhr- oder Realitätszeichen wie bei äusserer Wahrnehmung" (idem, 410), d.i. wanneer de bezetting van het ik niet voldoende is of niet meer opweegt tegen de overmaat aan bezetting van het wensobject, dan volgt hallucinatie. Wanneer integendeel de "Wunschbesetzung unter Hemmung" plaatsvindt "wie es bei besetzten Ich möglich wird, so ist ein quantitativer Fall denkbar dasz Wunschbesetzung als nicht intensiv genug, kein Qualitätszeichen ergibt..." (idem).

Freud maakt hierna dan het onderscheid - en zo komen wij terug bij de hoger gegeven formulering van het basisprincipe van de ten-

dens tot inertie en zijn modificatie- tussen primair en secundair proces : "Die Wunschbesetzung bis zur Halluzination, die volle Unlustentwicklung..., bezeichnen wir als psychische Primärvorgänge; hingegen jene Vorgänge, welche allein durch gute Besetzung des Ich ermöglicht werden und Mäszigung der obigen darstellen, als psychische Sekundärvorgänge."

En hij voegt er met klem aan toe : "Die Bedingung der letzteren ist, wie man sieht, eine richtige Verwertung der Realitätszeichen, die nur bei Ichhemmung möglich ist (idem 411 ; Freud onderlijnt.)

IV. Conclusie

Na deze tekstnabije analyse, trachten wij Freuds opvatting over het "ik" in enkele stellingen samen te vatten :

1) Het ik is in het geheel van het psychisme niet een directe evident structurelement. Het reveleert zich in de ontmoeting van het psychisme-in-nucleo dat gedreven wordt door een oorspronkelijke drang naar ontlading van energie (inertieprincipe), met de beperkingen die de realiteit aan het automatisch-bevredigend functioneren van dit principe oplegt (Not des Lebens). Uit deze ontmoeting komt het ik niet dadelijk in volle gestalte naar voor. Het ik moet "ontwikkeld" worden en "opgevoed" in de voordurende confrontatie met de negativiteit die het bestaan oplegt.

2) Het ik wordt beschreven als een kern van onderling sterk geassocieerde neuronen. Oorspronkelijk is deze kern zeer beperkt; hij neemt slechts uitbreiding doorheen de geschiedenis van het contact van het subject met de realiteit. Deze nauw verbonden associatiegroep is als kern, de kern van het systeem Ψ . Dit is het subsysteem in het psychisch apparaat dat het eigenlijk psychische ervan uitmaakt.

Met dit kern-karakter van het ik zijn drie belangrijke aspecten verbonden :

a) dat het hier gaat om een kern van min of meer permanent met mekaar geassocieerde basiselementen wordt ook aldus geformuleerd: het is een groep van elementen die met mekaar verbonden zijn door het instandhouden van een bepaald niveau van energetische bezetting. Het ik is dus een groep van neuronen waarin de energie in voorraad wordt gehouden, d.i. in gebonden toestand. Zolang deze eigen bezetting van het ik kan in stand gehouden

worden kan het ik functioneren (zie infra, sub 3 en 4).

b) het ik is helemaal niet gelijk te stellen met het bewustzijn. Als kern van Ψ is het in het eerste instantie van onbewuste orde. Het bewustzijn kan, maar moet niet als een secundaire kwaliteit, een toemaat, aan de psychische processen worden toegevoegd. Het is niet primair megegeven. Dit onbewust basis-karakter wordt door Freud nog beklemtoond wanneer hij in brief 39 van 1 januari 1896 die het Manuscript K begeleidt, op de aard van de processen in Ψ terugkomt: "Demnach würden die Wahrnehmungsvorgänge eo ipso Bewusst-sein involvieren und erst nach dem Bewusst-werden ihre weitere psychischen Wirkungen üben, die Ψ -Vorgänge wären an und für sich unbewusst und würden ein sekundäres artifizielles Bewusstsein erst nachträglich erhalten, indem sie mit Abfuhr- und Wahrnehmungsvorgängen verknüpft werden (Sprachassoziation)".

c) Het ik is nauw verbonden met de lichamelijkheid. En dit met name als kernproces van elementen in het systeem Ψ dat naast de prikkels die het via het zintuiglijke systeem ϕ van de buitenwereld ontvangt, evenzeer "endogene" prikkels ontvangt. Deze verbondenheid is, gezien de onbewuste aard van Ψ en dus ook van het ik, niet op de eerste plaats te situeren op het niveau van de subjectieve (bewuste) lichaamsbeleving, maar op het dieper, onbewust niveau waar uit de behoefte van het lichaam de begeerte als een driftmatig psychisch gegeven ontstaat.

3) Met het ik is onmiddellijk de problematiek van het verlangen verbonden. Evenmin als het ik is het verlangen een eenvoudige gegevenheid in het psychisme. Wat wel direct een gegeven is, is de behoefte van het menselijk organisme. Maar behoefte en begeerte zijn niet hetzelfde als menselijk verlangen. Dit kan maar ontstaan van zodra de behoefte een inscriptie in het psychisme-als-vermogen-tot-herinnering heeft gekregen. Uit de "eerste" bevredigingsbeleving ontstaan twee herinneringsbeelden, nl. één van het object dat de bevrediging heeft tot stand gebracht en één van de lichamelijke veranderingen die reflexmatig ontstonden als gevolg van de tegemoetkoming van dat object aan de behoefte-nood van het organisme. Deze beide herinneringsbeelden en de ervaring van de behoefte worden door deze eerste bevredigingsbeleving nauw geassocieerd. Van zodra nu de behoefte-toestand opnieuw optreedt worden beide herinneringsbeelden onmiddellijk opgeroepen. De toe-

stand van reactivering van de behoefte wordt door Freud "Drang-und-Wunsch-Zustand" genoemd en wordt gezien als direct leidend tot reactivering van de genoemde herinneringsbeelden. Indien deze reactivering inderdaad onmiddellijk gebeurt dan leidt dit tot hallucinatie en eventueel tot inadekwate handeling in functie daarvan. Om een dergelijke inadekwate afvoer welke niet tot bevrediging leidt te vermijden moet de genoemde reactivering gemediatiseerd worden. Dit wil zeggen dat de directe afvoer van de bezetting tijdelijk moet opgeschort worden. Deze opschorting is precies mogelijk in en via het medium bij uitstek waar bezettingsenergie zich in gebonden toestand, in de vorm van min of meer permanente bezetting bevindt, nl. het ik. Daarom legt Freud er de klemtoon op dat, wil de hallucinatie vermeden worden, het ik in "bezette" toestand moet zijn. Indien niet, dan kan het ik zijn primaire functie van "Hemmung" niet uitvoeren, met name door de dringende energie van de wenstoestand te binden (zie Freud, 1895 c, 407 en 410-411).

4) De vermiddeliingsrol van het ik moet ook toegelicht worden vanuit de "secundaire processen". Dit zijn nl. processen die zich enten op, of die mogelijk gemaakt worden door de in het ik "voorradijge" energie. Deze energie maakt het denkproces mogelijk. Op de eerste plaats als bewuste observatie en aftasting van de realiteit en vervolgens als autonoom proces. De remming door het ik van de primair verlopende wensprocessen, met name door de binding van de energie, laat aan de bewuste waarneming (ω) toe om realiteitstekens aan te voeren die bijdragen in de beslissing of - en in welke mate het subject tot handeling zal overgaan. Het denken ontstaat in het verschil tussen de bezetting van de herinnering aan het wensobject en de waarneming van de realiteit. Het ik remt de volle bezetting van de wensherinnering door binding ervan. Deze remming maakt het onderscheid mogelijk tussen wensbeeld en waarneming. Om dit te realiseren is een eigen bezetting van het ik noodzakelijk. Citeren wij tot slot hierbij, de volgende teksten:

"Es ist... die Ichhemmung, welche ein Kriterium zur Unterscheidung zwischen Wahrnehmung und Erinnerung ermöglicht."

"Also: bei Hemmung durch besetztes Ich werden die... Abfuhrzeichen ganz allgemein zu Realitätszeichen welche Ψ biologisch verwerten lernt." (idem, 410-411). En: "Das Urteilen ist also ein Ψ -vorgang, welchen erst die Ich-Hemmung ermöglicht, und der durch die

Unähnlichkeit zwischen der Wunschbesetzung einer Erinnerung und einer ihr ähnlichen Wahrnehmungsbesetzung hervorgerufen" (idem 413, Freud onderlijnt).

1. Zie Freud, 1895 b, 295 letterlijk "tussen haakjes" zegt hij : ("Ich bediene mich hier einer Reihe von Gleichnissen, die alle nur eine recht begrenzte Ähnlichkeit mit meinem Thema haben und die sich auch unter einander nicht vertragen. Ich weisz dies, und bin nicht in Gefahr, deren Wert zu überschätzen, aber mich leitet die Absicht, ein höchst kompliziertes und noch niemals dargestelltes Denkobjekt von verschiedenen Seiten her zu veranschaulichen,...") - (wij onderlijnen).

2. Zie FREUD, S., Die Traumdeutung, Gw. II/III, vooral 541-547. Een eerste uitwerking van het topisch model (Ubw/Vbw/Bw), zoals gegeven in de Traumdeutung, maakt Freud reeds eind 1896 in brief 52 aan Fliess (Freud, 1950, vooral 185-188). De idee van de verwevenheid van het ik in het onbewuste materiaal wordt in het latere oeuvre van Freud krachtig hernomen, met name o.a. in Das Ich und das Es (1923) en in de eerste drie paragrafen van Hemmung, Symptom und Angst (1926).

3. Zie o.a. GREEN, A, De l'"Esquisse" à l'Interprétation des rêves : coupure et clôture, 1972, Nouvelle Revue de Bychanalyse, numéro 5, vooral p.155-161, p.171, p.179; deze auteur legt voor wat de ontstaangeschiedenis betreft sterk de klemtoon op de transfertproblemen van Freud t.a.v. Fliess. Een belangrijk recent werk over de theoretische implicaties van het Entwurf is : PRIBRAM Karl H. and GILL, Merton M., Freud's "Project" re-assessed. Preface to contemporary Cognitive Theory and Neuropsychology, 1976, New York, Basic Books, 192 p.

4. Zie Freud, 1895 c, 393 : Als antwoord op de vraag hoe en waar het bewustzijn ontstaat, volgt na enig overleg : "So schöpft man Mut zur Annahme, es gäbe ein drittes System von Neuronen, Wahrnehmungsneuronen etwa, welches bei der Wahrnehmung mit erregt wird, die der Reproduktion nicht, dessen Errungszustände die verschiedenen Qualitäten ergeben, d.h. bewusste Empfindungen sind" (Freuds onderlijning).

5. "Da uns eine Tendenz des psychischen Lebens, Unlust zu vermeiden, sicher bekannt ist, sind wir versucht, diese mit der primären Trägheitstendenz zu identifizieren. Dann

wäre Unlust zu decken mit Erhöhung des Quantitätsniveaus... oder quantitativer Drucksteigerung, wäre die ω -Empfindung bei Quantitätssteigerung ($Q\eta$) in Ψ Lust, wäre die Abfuhrempfindung. /.../ Lust und Unlust wären die Empfindungen der eigenen Besetzung, das eigenen Niveaus in ω , wobei ω und Ψ gewissermaßen kommunizierende Gefäße darstellen. Auf solche Weise kämen auch die quantitativen Vorgänge in Ψ zum Bewusstsein, wieder als Qualitäten." (Freud, 1895 c, 397. Freuds onderlijningen). In de geciteerde Duitse tekst hebben wij de correcties aangebracht die gesuggereerd worden in de zorgvuldig herziene Engelse editie door Strachey (SE.I).

6. Freud, 1895 c, 448 : "... wie hat sich überhaupt ein derart zusammengesetztes Ich entwickeln können? So sind wir ganz unerwartet vor das dunkelste Problem gelangt, die Entstehung des "Ich" ..." (Freud onderlijnt).

7. Freud, 1895 c, 402. Freud zal hier uitvoerig op terugkomen, wanneer hij het probleem van de taal bespreekt. De taal vindt haar oorsprong in deze inwendige baan : "Die Sprachinnervation ist ursprünglich eine ventilartig wirkende Abfuhrbahn für Ψ , um Quantitätsschwankungen... zu regeln, ein Stück der Bahn zur inneren Veränderung, die einzige Abfuhr darstellt, solange die spezifische Aktion erst zu finden ist.

Diese Bahn gewinnt eine Sekundärfunktion, indem sie das hilfreiche Individuum (gewöhnlich das Wunschobjekt selbst) auf den begehrliehen und notleidenden Zustand des Kindes aufmerksam macht, und dient von nun an der Verständigung. (Freud, 1895 c, 444-445; Freud onderlijnt).

8. Freud maakt een onderscheid tussen de kern van Ψ die de eigenlijke band met het endon uitmaakt en de "Mantelneuronen" die deze kern omgeven. Deze mantel dient voor de verbinding tussen de kern en de andere systemen. (ϕ en ω) en heeft ook de mogelijkheid om energie te stockeren, te binden (geheugen). Zie Freud, 1895 c, 397-400).

9. Freud, 1950, 153. Het niet overlappen van ik en bewustzijn wordt door Freud sterk beklemtoond bij de bespreking in het Entwurf van de droom. De droomvoorstellingen zijn bewust en wekken overtuiging (m.a.w. zijn hallucinatorisch van aard, Freud, 1895 c, 423), nochtans is het ik in de slaap quasi onbezet ("Bedingung des Schlafes ist somit absinken der endogenen Ladung im Ψ -Kern, welche die

Sekundärfunktion überflüssig macht. Im Schlaf ist das Individuum... des Quantitätvorrates... entledigt. /.../ Wir dürfen annehmen dass es die Ichentladung ist, die den Schlaf bedingt und Charakterisiert. Ob das Ich sich beim Erwachsenen im Schlaf vollständig entlastet, ist nicht sicher. Jedenfalls zieht er eine Unzahl seiner Besetzungen ein,... (idem, 420), zodat kan gezegd worden "dass Bewusstsein nicht am Ich haftet, sondern Zutat zu allen Ψ -Vorgängen werden kann". (idem, 424)

Bibliografie

FREUD, S., Ein Fall von hypnotischer Heilung nebst Bemerkungen über die "Entstehung" hysterischer Symptome durch den "Gegenwillen", (1892/3), Ges. Werke, Bd. I, 4, Auf., Frankfurt, Fischer, 1972, 1-17.

Quelques Considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques, (1893), Ges. Werke, Bd. I., 37-55.

Die Abwehr-Neuropsychosen. Versuch einer psychologischen Theorie der Akquirierten Hysterie, vieler Phobien und Zwangsvorstellungen und gewisser halluzinatorischer Psychosen, (1894), Ges. Werke, Bd. I., 57-74.

Manuskript H - Paranoia, (1895 a). In Aus den Anfängen der Psychoanalyse. Briefe an Wilhelm Fliess, Abhandlungen und Notizen aus den Jahren 1887-1902. London, Imago Publ. Co., 1950, 118-124.

FREUD S., en BREUER Joseph, Studien über Hysterie, (1895 b), Ges. Werke, Bd. I, 99-312.

Entwurf einer Psychologie, (1895 c). In, Aus den Anfängen der Psychoanalyse, Op. Cit.

FREUD S., Manuskript K. Die Abwehrneurosen, (1896). In : idem, 156-166.

Die Traumdeutung, (1900), Ges. Werke, Bd. II/III.

Das Ich und das Es, (1923), Ges. Werke, Bd. XIII, 235-289.

Jenseits des Lustprinzips, (1920), Ges. Werke, Bd. XIII, 1-69.

Hemmung, Symptom und Angst, (1926), Ges. Werke Bd. XIV, III-205.

Aus den Anfängen der Psychoanalyse. Op. Cit., 1950, 477 p.

GREEN, A., De l'"Esquisse" à l'"Interprétation des rêves" : coupure et clôture, Nouvelle Revue de Psychanalyse, 1972, n°5, 155-180.

PRIBRAM Karl H., and GILL, Merton, M., Freud's "Project" re-assessed. Preface to contemporary Cognitive Theory and Neuropsychology. New-York, Basic Books, 1976, 192 p.

Abstract :

The concept of the "ego" is a crucial topic in each systematic psychological theory of human personality.

The analysis of Freud's early texts illustrates this well. Before 1895 he simply used the then current ego-concept : the ego as the central group of associations which has a leading function in the steering of consciousness.

As soon as he tries to develop a theory of the psyche as a system, this simple conception becomes problematic.

The topic is explicitly treated in Studies on hysteria (1895) and in the Project (1895). We analyse these texts and try to systematize these Freud's growing new ego-conception.

Docent Dr. Sigm. Freud

beehrt sich anzuzeigen, dass er von Mitte September 1891 an

IX. Berggasse 19,

wohnen und daselbst von 5-7 Uhr (auch 8-9 Uhr Früh) ordiniren wird.

NOTES D'UN SEMINAIRE SUR LA PSYCHANALYSE (*)
PREMIÈRE PARTIE (**)

par Christian FIERENS

- 0. Introduction : La "transmission" problématique de la psychanalyse
- Chap. I : L'Inconscient :
 - 1.0. Divers emplois du terme "inconscient"
 - 1.1. L'inconscient et la répétition
 - 1.1.1. insistance de la répétition
 - 1.1.2. la répétition est répétition d'un acte
 - 1.1.3. le cauchemar
 - 1.1.4. la mort du sujet
 - 1.2. Le fantasme
 - 1.3. La castration
 - 1.3.1. la castration chez Freud
 - 1.3.2. castration et langage
 - 1.3.3. la castration fondatrice
 - 1.3.4. logique de la castration
 - 1.4. L'inconscient comme possibilité
 - 1.4.1. l'énergie potentielle
 - 1.4.2. de l'impuissance de la psychanalyse
 - 1.4.3. la pulsion

(*) Château Malou, 1982-1983

(**) La seconde partie paraîtra dans le n°2 de "Psychoanalyse"

0. La transmission problématique de la psychanalyse

La transmission de la connaissance est, en fin de compte, une opération qui vise à mettre l'élève en accord avec le maître et, finalement le maître et l'élève en accord avec un ensemble de propositions scientifiques (d'où démarches inductive et déductive qui visent à rendre raison de ces propositions).

Cette entreprise de mise d'accord se fait par une parole neutralisée où les interlocuteurs ne sont plus engagés l'un par rapport à l'autre (mais bien par rapport à une vérité commune qui leur est extérieure). La langue est devenue, alors, essentiellement un moyen de faire des affirmations, miroir d'une réalité soi-disant objective. Toute la logique classique et toutes les sciences sont basées essentiellement sur cette neutralisation de la parole¹.

Cette démarche de mise d'accord, d'enseignement, est donc une mise à l'écart de la parole vraie, de la parole engageante et engagée. Dans les cercles psychanalytiques, on a très bien senti cela depuis longtemps et on n'est pas d'accord². Tous les vents de contestations, d'opposition, en découlent. C'est là, évidemment, une forme de dénégation de la position "être d'accord". Comme vous le savez, la dénégation est une sorte d'affirmation de l'inconscient. Ne pas être d'accord c'est encore une tentative de mettre l'adversaire d'accord. Pourquoi avoir besoin de nous mettre d'accord? Avons-nous tellement peur de la parole interpellante, qu'il nous faille manger le fruit de l'arbre de science?

Dans ces tentatives de mise d'accord, la vérité n'est plus que la conformité du dire à la réalité objective. Alors que, dans la parole où deux sujets s'engagent, la vérité est dans le pacte qui lie les deux sujets.

Le savoir psychanalytique est-il le fruit de cette science visant la "réalité" de ces tentatives de mise d'accord où la notion de vérité a été vidée de tout engagement de sujets, selon un processus typiquement para-

noïaque. Or, ce mode de fonctionnement proprement scientifique et paranoïaque est, précisément, ce qui sous-tend traditionnellement toute pratique professionnelle éclairée. Et la pratique psychologique ou psychiatrique n'échappe pas à cette dégradation de la parole au niveau scientifique. Ce n'est pas pour rien que l'on devient psychologue ou psychiatre. C'est là une question que l'analyse didactique ne saurait éluder. Il s'agit, dans la psychanalyse didactique, de reconnaître cette réduction de la parole à une mise d'accord. De reconnaître cette dégradation de la parole interpellante au rang d'une parole scientifique (même si elle se veut pratique, professionnelle ou que sais-je?). La psychanalyse didactique est toujours basée sur la déception de cette parole scientifique. Cette dernière a tout pour décevoir (étymologiquement, pour ne plus nous prendre du tout), pour ne plus nous prendre au niveau d'un engagement qui mette les subjectivités en jeu et en mouvement l'une pour l'autre. Etre d'accord c'est au contraire de ce mouvement : clôturer.

La psychanalyse didactique devrait donc être basée sur cette déception fondamentale de l'activité scientifique - professionnelle. Elle devrait travailler ce qui nous a un jour fourvoyés dans cette démarche psychologique de mise d'accord. Pourquoi avons-nous été poussés à cette science psychanalytique ou pseudo-science? Quid d'un séminaire?

Ecouter, emmagasiner, être d'accord, s'opposer... Les deux sont le même...

Reste l'interpellation qui, je l'espère, nous fera travailler cette année.

Il n'empêche que, dorénavant, la parole ici sera toujours suspecte de filer du mauvais coton, de s'égarer dans la controverse, dans l'enseignement, dans la mise d'accord paranoïaque. Dans la parole, s'insinue le doute, -ici, sans doute, mais plus généralement partout parce que la parole est trompeuse autant que véridique : double face de la parole imaginaire captivante, trompeuse, et de la parole symbolique véridique.

Faut-il faire continuellement le départ entre les deux : entre le vrai et le faux ? (départ sur lequel Lacan revient sans cesse). On peut alors chercher un garant, une loi, un Dieu qui nous sauve de la tromperie - parole vraie n'est résolue que pour un Autre- c'est-à-dire qu'elle continue. Elle ne peut être dépassée que par la mise à l'écart pure et simple de la tromperie. Ce qui est essentiel

(1) Elles ne parlent pas pour mettre en jeu un amour. Elles ne parlent pas pour vivre. Elles ne parlent pas pour chanter. Elles photocopient une copie plus ou moins conforme d'une réalité soi-disant objective. Elles enseignent.
(2) Parfois on s'aime. Plus souvent on met en jeu la haine, dissolvant puissant de cet esprit d'enseignement et de mise d'accord.

dans toute psychothérapie: que ça ne soit pas bâti sur le mensonge, ni sur un jeu conscient de mesure, de demi-mesure, ni sur un jeu de tromperie où dire vrai viserait à tromper (cfr. Lemberg et Cracovie, etc.). S'il y a mensonge, il s'agit de bâtir la psychothérapie sur ce besoin de mentir : vérité ou mensonge, entourloupette où, d'emblée, on a essayé de tromper. Pourquoi le sujet était-il obligé de s'engager, voire de s'installer dans la tromperie?

La parole vraie n'a donc rien à voir avec un arbitrage, un garant, une loi, un Dieu... elle est engagement direct de celui qui parle... Il n'y a que la parole où le sujet s'engage, c'est-à-dire se constitue, qui permet de donner quelque certitude que ce soit.

C'est là l'importance du "moment de conclusion" de l'historiette du "temps logique de Lacan": moment de conclure : pourquoi la certitude ne vient pas de la pesée minutieuse des arguments, des interprétations, des rêves, des signifiants, des lapsus, du contenu... etc., mais de l'engagement du sujet.

Il n'y a de certitude que celle des fondateurs... de sciences ou de religion. C'est la même chose. C'est là qu'il faut situer la parole vraie. Les sciences n'ont de valeur certaine pour le scientifique que parce que chaque scientifique est capable de refonder les concepts fondamentaux de cette science. Une religion ne tient que dans la mesure où chaque membre refonde, par son acte de foi, le lien qui unit les fidèles. La psychanalyse n'est ni une science, ni une religion, en ce que, justement, elle n'a ni corpus scientifique, ni dogme, et qu'elle tient toute entière dans l'acte de fondation.

En psychanalyse, les concepts psychanalytiques -pseudo-scientifiques- ne tiennent que pour ce qu'ils éclairent une pratique personnelle (historiquement celle de Freud d'abord, puis celle des autres analystes et enfin celle de chacun d'entre nous). Le "retour à Freud" ne vaut que pour ce qu'il raconte, l'histoire d'un engagement, mais entretemps ces concepts ont peut-être totalement changé, la parole doit être d'abord l'histoire d'un engagement. Ceux qui ont pu travailler cet engagement personnel dans une relation de supervision non plus magistrale (comme un séminaire risque toujours de l'être) sauront l'effet de vérité et de certitude qui se dégage d'avoir pris une position d'engagement juste par rapport à leur patient ou analysant, s'ils ne l'ont déjà saisie dans leur propre analyse.

Même si la position d'engagement a été à la limite de l'imperceptible, même si on peut toujours douter subjectivement qu'elle ait été prise, le résultat montre avec une certitude objective (qui reste pour autant personnelle) qu'elle a été prise et que vous êtes pris dans l'analyse avec votre patient. L'acte psychanalytique est là et vous êtes sûr d'avancer, même si cela devait aller à l'encontre de toutes les théories reçues de la psychanalyse.

Cet engagement est la condition sine qua non de toute démarche psychanalytique : analyse, supervision, séminaire. Il n'y a pas de place pour l'observateur qui chercherait une certitude dans l'observation aussi fine fût-elle : il n'y trouvera aucune certitude, puisqu'elle n'est que dans l'engagement.

Cet engagement n'est pourtant pas un engagement à l'aveuglette, spontané, immédiat, va où je te pousse, association libre de l'analyste; il est éclairé par tous les échecs et pourquoi pas le reconnaître, les réussites qui nous ont fait sentir où la parole engageait un sujet par rapport à un autre.

Il faut distinguer l'enrôlement et l'engagement... Enrôlement où on prend un rôle comme on met un manteau. Engagement où le sujet est le gage même de la partie qui va se jouer, engagement de la tête de l'enfant qui naît. Il y va de la mise en question du sujet naissant au risque de sa mort : comme analyste ou comme analysant.

Cet engagement comme analyste est le présumé que j'entends maintenir comme réel ici entre nous. S'y trouvent d'emblée exclues les discutailles sur qui a raison. Ce qui ne veut nullement dire que tout le monde doit être d'accord, mais que la visée de chacun est interpellation qui permette à chacun de bouger et de trouver sa propre théorie pratique engagée. Il n'y a pas de place pour l'objection mais bien pour l'interjection (Indications pour un mode de fonctionnement dans un séminaire, un cartel, voire un enseignement de la psychologie, la semence est interpellante).

Si cela veut dire qu'il n'y a pas de vérité toute faite, ni de données évidentes irréfutables, RIEN de tout cela, alors c'est que chacun pose sa vérité, sa façon de faire, sa méthode qui se pose comme telle, "qui s'autorise comme analyste"... jusque dans sa théorie. Pour qu'il y ait un analyste, il faut des hypothèses, des fondements sur lesquels il puisse construire sa pratique.

Tous les concepts psychanalytiques sont

hypothétiques. Matériaux posés en-dessous de tout un édifice qu'est telle ou telle psychanalyse, pour soutenir cette psychanalyse comme on soutient un transfert. Pour qu'il y ait naissance d'une science, il faut qu'elle coupe avec sa préhistoire et qu'elle fonde son propre système de concepts, de signes, de notations, sur lesquels elle pourra opérer. Ainsi, pour qu'il y ait géométrie, il faut qu'un géomètre fonde le concept de point, de droite, d'angle, de triangle, etc., puisque ces concepts n'existent pas dans la nature qui ne présente, de fait, aucune de ces idéalisés

Les concepts psychanalytiques sont hypothétiques en un autre sens plus émergeant encore pour l'analyste. En ce sens que la psychanalyse n'est pas une science et que l'analyste, qui forcément se doit de les refonder et de les reposer, s'y engage lui-même puisqu'ils impliquent sa pratique-même, sa pratique intimement liée à son être d'analyste, à son analysant, à l'interpellation qui s'y joue - pas d'analyste sans analysant et réciproquement. En d'autres termes, tous ces concepts psychanalytiques ne se fondent que dans, par et pour la relation transférentielle, contre-transférentielle, etc. (ce qui n'est pas le cas du géomètre, la géométrie ne dépendant pas de l'être géomètre).

Quand je parle d'hypothèses psychanalytiques, il s'agit donc de fondation active de concepts. L'analyste refait sa théorie. Je dis aussi que cette fondation d'hypothèses est l'acte-même qui vous situera comme analyste avec telle ou telle écoute. Si, du moins, vous vous gardez de répéter la théorie d'un autre, tout en employant inconsciemment la vôtre, car c'est de toute façon à sa propre théorie que chacun se réfère. C'est seulement à partir de cette fondation de concepts ou d'hypothèses qu'on peut parler d'éthique psychanalytique. Que fait le psychanalyste : il fonde des hypothèses à partir desquelles il peut travailler.

La psychanalyse démarre donc à partir de certaines hypothèses, où le psychanalyste, et je dis bien le psychanalyste au singulier, s'engage.

La première de ces hypothèses, qu'il y a un inconscient, c'est-à-dire un matériel à partir duquel il arrive toutes sortes de malheurs au sujet, notamment le transfert, à partir duquel on peut aussi renverser les choses d'un meilleur côté. L'engagement du psychanalyste c'est de prendre les choses par ce

bout où il est impliqué, comme vous le verrez, puisque le concept d'inconscient implique l'acte de l'analyse : sans acte d'analyse, il n'y a pas d'inconscient. Tout au plus quelques petites chatouilles et amusettes.

Chapitre I : L'INCONSCIENT

Remarques préliminaires

1) L'inconscient est analysé par Freud par l'intermédiaire des mots du psychotique (cfr. "L'Inconscient").

Il est analysé par Lacan en terme de signifiant, notion dérivant de "l'automatisme mental" de son maître Clerambault. Les phénomènes psychotiques sont, pour Lacan lui-même, à l'opposé d'un manque de symbolique, d'inconscient (il dit exactement le contraire).

2) L'inconscient n'est pas une hypothèse à la carte ou à la tête du client. Il n'y a pas l'inconscient du névrosé puis celui du psychotique, etc. Le psychotique, par exemple, éclaire quelque chose du névrosé, et vice versa. Plus généralement, un patient peut vous éclairer sur un autre. Précisément pour les idées qu'il vous met à l'esprit, l'imagination qu'il vous donne (entendez : l'inventivité). Il n'est pas interdit d'imaginer et d'inventer en psychanalyse. Un patient peut aussi vous éclairer pour les hypothèses qu'il vous permet de formuler, et donc par la pratique qu'il vous permet de transformer et de sortir du ron-ron.

3) J'étudierai d'emblée l'inconscient et sa structure, en me tenant à l'écart du catalogue des formations de l'inconscient, lapsus, acte manqué, mot d'esprit, jeu de signifiants, etc. Un peu d'imagination et vous ferez ce que vous voulez; mais dans quel sens? C'est là la structure de l'inconscient... "structuré comme un langage". Mais comme vous ne savez peut-être pas comment un langage est structuré...

1.0. Divers emplois de l'"Inconscient" (Freudien)

Le terme d'inconscient proprement freudien (à l'exclusion de l'inconscient comme non conscient) peut être rapporté à des phénomènes de structures totalement différentes qu'il convient de distinguer soigneusement si nous voulons nous y retrouver dans le matériel, c'est-à-dire dans l'hypothèse sur laquelle nous opérons notre pratique d'analyste.

- l'inconscient comme fantasme
- l'inconscient comme répétition
- l'inconscient comme matériaux langagiers

Les trois ne sont pas sans rapport, loin de là. Ce qui ne nous dispense pas de les articuler clairement pour savoir ce que nous faisons quand nous dirigeons une psychothérapie analytique, c'est-à-dire une psychanalyse efficace.

Ces trois types de phénomènes inconscients ont un caractère commun, c'est qu'ils surgissent sans connexion évidente avec d'autres phénomènes.

Ils apparaissent d'abord comme aberrants, comme étrangers à la réalité, à l'efficacité de notre monde de tous les jours. Ce n'est pas pour rien que la psychose, la folie a un rapport tout-à-fait privilégié avec l'inconscient. La folie se présente elle aussi d'abord comme une rupture avec la réalité, comme aberration, comme anormale. Les trois phénomènes inconscients apparaissent comme des anomalies.

Arrêtons-nous aux caractères essentiels de l'inconscient comme système tels qu'ils sont distingués par Laplanche et Pontalis ("Vocabulaire de la Psychanalyse" p.197).

- a) les "contenus" sont des "représentants" des pulsions.
- b) ces contenus sont régis par les mécanismes spécifiques du processus primaire, notamment la condensation et le déplacement.
- c) fortement investis de l'énergie pulsionnelle, ils cherchent à faire retour dans la conscience et dans l'action (retour du refoulé); mais ils ne peuvent avoir accès au système conscient-préconscient que dans des formations de compromis après avoir été soumis aux déformations de la censure.
- d) ce sont plus particulièrement des désirs de l'enfance qui connaissent une fixation dans l'inconscient.

Ce sont là les caractères classiques, ceux que l'on apprend en "classe" de psychanalyse.

Examinons-les successivement.

- a) "représentant" pulsionnel est un terme beaucoup trop "vague", puisque "représentant" pulsionnel vise tout ce qui émane de la pulsion : c'est-à-dire d'une hypothèse générale de la psychologie (la pulsion étant essentiellement un concept théorique mythologique, c'est-à-dire hypothétique qui sous-tend une histoire que les psychologues se racontent entre eux).

L'inconscient a plus précisément pour contenu des représentations : les affects en sont exclus.

Le contenu inconscient est désaffecté comme une gare; les trains ne s'y arrêtent plus jamais (c'est-à-dire le train-train de la vie ne s'arrête jamais à ce contenu inconscient). Il est donc représentation désaffectée qui peut être considérée sous deux aspects:
1) représentation de mots
2) représentation de choses (cfr. "Inconscient" de Freud).

On peut rapprocher les représentations de choses de l'inconscient comme fantasme et les représentations de mots de l'inconscient comme matériau langagier.

Mais alors, où est passé l'inconscient comme répétition?

D'abord, cet inconscient affecte au maximum le patient; le fait est d'une évidence qui crève les yeux. Peut-on alors parler de désaffectation? L'inconscient comme répétition est sûrement bien plus qu'une simple représentation ou même qu'un représentant pulsionnel. Ce n'est pas une simple possibilité, c'est un fait. C'est très évidemment une possibilité qui est déjà passée à l'acte (au sens d'un passage à l'acte, par opposition à acting out). J'y reviens plus loin.

- b) les contenus sont régis par des mécanismes spécifiques : condensation et déplacement, c'est-à-dire par des mécanismes langagiers généraux (qui ne sont pas propres à la langue française, par exemple).

L'inconscient est doublement possibilité:

- d'abord, comme la langue française est possibilité :
 - de discours français par mécanisme
 - de sélection d'éléments de langue et de combinaison
 - ensuite comme possibilité plus générale de discours personnel et particulier.
- Dans la langue de l'inconscient, "chaque inconscient" peut tout sélectionner et peut combiner comme il l'entend.

Saussure oppose langue et langage :

"Qu'est-ce qu'une langue? Elle ne se confond pas avec le langage, elle n'en est qu'une partie déterminée, essentielle. C'est à la fois un produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus. Pris dans son tout, le langage est multiforme et hétéroclite, à cheval sur plusieurs domaines, à la fois physique, physiologique

et psychique, il appartient encore au domaine individuel et au domaine social; il ne se laisse classer dans aucune catégorie de faits humains, parce qu'on ne sait comment dégager son "unité" ("Cours de Linguistique générale", p.25).

Saussure distingue, à l'intérieur du langage, langue et parole. La parole est "un acte individuel de volonté et d'intelligence..." (p.30). Tout ce qui, dans le langage, n'est pas langue, est, pour Saussure, parole (pp.36-37). Ainsi, la science du langage se subdivise en :

- 1°) linguistique de la langue ou linguistique proprement dite
- 2°) linguistique de la parole ("acte individuel de volonté et d'intelligence")

L'effectivité de la psychanalyse porte-t-elle sur la langue véhiculaire ou sur l'analysant? Si l'analyse est l'analyse de l'analysant, alors la psychanalyse est du domaine de la "linguistique de la parole", c'est-à-dire : elle n'a d'abord pas affaire avec ce qu'on appelle la linguistique (celle de la langue, celle de Saussure).

"Saussure, dont la pensée s'est fixée surtout sur la double opposition langue/langage et langue/parole, n'a pas fait état, à un degré suffisant, de la notion de discours et de l'opposition langue/discours" (Gustave Guillaume, "Psychosystématique du langage" p.19). Or l'acte du langage consiste, pour Guillaume, à produire des discours à partir de la langue. Cette première opposition psychosystématique (la distinction est un système), valable pour toutes les langues, interne à toute langue, se base sur l'acte de langage en général. Différents types d'articulation langue-discours dans l'acte du langage donneront différents types de langues. Guillaume en déduit sa typologie des langues.

Notre intérêt est fondamentalement différent de celui de Guillaume puisque nous visons, non la langue, mais ce que l'individu en fait. Comme Guillaume, cependant, nous nous intéressons à l'acte de langage. L'acte de langage est séparé en deux moments distincts :

- 1°) celui de la construction de langue
- 2°) celui de la construction de discours à partir de la construction de langue.

1 = acte du langage = construction de langue + construction de discours.

Certaines langues ont une construction de langue réduite au minimum; la construction exigée du discours sera, dès lors, maximale (ex. le chinois ancien) (id. pp.26-27). D'autres langues ont une construction de langue

maximale; la construction exigée du discours sera, dès lors, minimale (ex. le basque et le hongrois) (id. p.36).

Dans chaque langue, l'acte du langage est ainsi partagé en deux (construction de langue et construction de discours) par un point appelé "saisie lexicale" (p.28), "qui est génératrice de l'unité de puissance, caractère du mot" (p.29). La saisie lexicale est donc le point terminal de cette contraction d'un instrument, d'une puissance : la langue.

Mais l'acte de langage ne se réduit pas à la production d'un discours, à un mouvement ascensionnel de synthèse. Il est aussi mouvement descendant, écoute, analyse, "analyse par notion". A côté d'un mouvement qui va de la construction de langue à la construction de discours, il y a aussi un mouvement qui va du discours à sa décomposition. "La saisie analytique se poursuit jusqu'à son terme et se résout là en une opération finale que nous nommerons saisie radicale" (p.28).

On a donc :

- 1°) saisie radicale
 - 2°) saisie lexicale
 - 2°) saisie phrastique
- } Construction de langue
} Construction de discours

la phrase étant l'unité du discours¹(p.31).

Tout cela est très bien, direz-vous, et ne sert qu'à différencier les langues entre elles et à construire une typologie cohérente des langues. Propos qui intéresse Guillaume, mais qui ne nous intéresse pas directement.

Ce serait là se leurrer. Car il n'est pas dit du tout que la "consigne" psychanalytique demande un discours en langue maternelle dûment et bonnement formé. La pratique et la théorie psychanalytiques sont au contraire là pour nous rappeler que ce qui compte, dans une analyse, c'est bien "le langage du rêve" (Freud, GW VIII 403 s). Si l'inconscient parle, c'est une autre langue qui comporte d'ailleurs plusieurs dialectes, dit Freud : hystérique, obsessionnel, paranoïaque (GW VIII 405). Il n'est pas possible de s'attarder aux dialectes sans d'abord savoir de quelle langue ils sont dialectes.

La langue des rêves a certaines particu-

(1) Ce qui ne veut pas dire l'unité de signification (cfr. Lacan, Sém. III 18 1 56 p.69). Puisque la signification peut être soit antérieure, soit simultanée, soit postérieure à la saisie phrastique (ex. une signification qui ne se dégage que de tout un discours).

larités que ne possède pas une langue comme le français.

La méthode d'interprétation de Freud est d'emblée une analyse; elle est, comme la méthode de déchiffrement ("clef des songes"), "une analyse en détail, non en masse" ("Interprétation des Rêves" p.97). Ceci l'oppose radicalement à "l'interprétation symbolique" (id. p.91). C'est-à-dire que Freud annonce d'emblée que l'interprétation ne portera pas sur le discours ou sur la phrase comme un tout, mais sur les produits de décomposition de ceux-ci. Nous savons que l'interprétation part du récit du rêve. Elle se situe toute entière dans et à partir du domaine du langage ("Interprétation des Rêves" p.435 ss). L'interprétation des rêves est donc une analyse langagière d'un récit. Elle est donc, au moins, passage d'une saisie phrastique à une saisie lexicale.

Si l'on observe de nombreux exemples de l'interprétation des rêves, on s'apercevra que l'analyse est aussi passage de la saisie lexicale à la saisie radicale :

- la mine florissante du Docteur Jardinier s'analyse par le moyen du radical "flor" présent entre autres dans Flora (p.154-8)
- Norekdal s'analyse en deux radicaux : Nora et Ekdal (p.257)
- "le mot Hearsing est fabriqué à la manière des noms de villages des environs de Vienne qui s'achèvent souvent en -ing" (p.258-9)
- id. pour Maistollmütz (257), Autodidasker (259) Automobile (350).

On pourrait multiplier les exemples qui montreraient que l'analyse doit passer de la saisie lexicale à la saisie radicale.

Tous ces exemples nous font voir que la construction de discours qu'est le rêve ne part nullement de la saisie lexicale de la langue vernaculaire du rêveur. Mais bien le rêve parle une langue dont les vocables (saisie lexicale) correspondent au niveau de la saisie radicale de la langue parlée du rêveur.

La langue parlée par le rêve se décharge donc au maximum de tout ce qui se rapproche de la construction de discours; c'est bien pourquoi la langue du rêve ne possède aucune conjonction : "Quelle forme peuvent prendre, dans le rêve, les quand, les parce que, de même que, bien que, ou bien ou bien, et toutes les autres conjonctions sans lesquelles nous ne saurions comprendre une phrase ou un discours? Il faut bien dire, tout d'abord, que le rêve n'a aucun moyen de représenter ces

relations logiques entre les pensées qui le composent" (id.p. 269). Il faut bien entendre ici : la construction de langue du rêve n'a pas pris en charge la représentation de ces conjonctions. Freud va, en effet, montrer, dans les pages qui suivent, comment le discours du rêve parviendra tout de même à exprimer ces conjonctions (p.269-274). Car, pour toute langue : acte de langage = construction de langue + construction de discours = 1 (Guillaume, id. p.25).

La langue du rêve se caractérise donc :
1°) par une construction de langue réduite au minimum

2°) par une construction de discours poussée au maximum (ce en quoi, dans sa structure, elle se rapproche de la langue chinoise):

- la construction de langue minimale impose à l'auditeur du langage du rêve une analyse poussée au maximum (jusqu'à la saisie radicale). L'auditeur (celui qui psychanalyse) y doit donc fournir un effort d'analyse supplémentaire, redoublé d'ailleurs d'une difficulté de césure, de scansion (présente aussi dans la lecture du chinois).

- la construction de discours poussée au maximum impose au sujet inconscient, familier de la langue du rêve, un travail individuel poussé au maximum. Puisque la construction de discours est laissée à l'individu, tandis que la construction de la langue est phénomène social. Cette deuxième caractéristique implique un engagement individuel radical dans le rêve que Freud exprime : le rêve est un accomplissement du désir.

On voit clairement ici que la psychanalyse touche d'abord la linguistique de la parole et non, avant tout, la linguistique de la langue. Le rêve est un accomplissement de désir. Par accomplissement de désir, il faut entendre une action (et non pas simplement une représentation), même si cette action est en rupture avec notre activité journalière : "interpréter un rêve signifie indiquer son sens, le remplacer par quelque chose qui peut s'insérer dans la chaîne de nos actions psychiques, chaînon important semblable à d'autres et d'égale valeur" ("Interprétation des Rêves", p.90). "Le rêve remplace l'action (Handeln)" (id. p.114). Le rêve est de même nature que l'action, pour Freud, puisqu'il s'embarque dans une discussion sur l'efficacité de cette action : le rêve étanche plus facilement une soif de vengeance qu'une soif physiologique.

L'analyse des rêves nous apprend que la langue de l'inconscient est une langue aussi peu construite que possible, ce qui justifie une interprétation par analyse aussi poussée que possible où l'action subjective est prépondérante.

c) Les contenus inconscients tentent de faire retour. Comment et dans quelle direction l'analyste peut-il profiter de cette tendance naturelle? Il est clair que si cette tendance à faire retour n'existait pas, il n'y aurait pas d'analyse du tout.

Ce retour peut se faire de deux façons : la conscience et l'action. Ce n'est pas nécessairement la même chose comme l'obsessionnel en témoigne continuellement dans ses élucubrations... (même s'il tente d'effacer cette différence dans la pensée classique de la prise de décision où le choix serait précédé d'une pesée minutieuse du pour et du contre, d'une évaluation des arguments, etc.). L'analyste pousse-t-il à l'action ou au passage à l'acte... ou à la prise de conscience? J'y reviendrai.

d) Ce sont principalement des désirs inconscients de l'enfance dont il s'agit. Désirs autour desquels viennent se condenser, se fixer, toutes les répétitions possibles.

Vous voyez ici se pointer clairement l'inconscient comme répétition, manifestation en soi que nous avons dû démarquer des représentants, des matériaux qui rendent possibles des tas de choses. L'analyse de ces caractères de l'inconscient instaure donc une ligne de démarcation entre deux types de phénomènes inconscients :

- 1°) les phénomènes de répétition... où l'affectation est au maximum et où les possibilités sont au maximum
- 2°) les phénomènes de "représentation" où l'affectation est à son minimum et où les possibilités sont au maximum.

Au niveau des phénomènes inconscients : plus le phénomène est accompagné d'affects, moins il apparaît comme un matériau de possibilité (quelque chose à partir de quoi on peut faire quelque chose); moins il est accompagné d'affect, plus il se présente comme possibilité. Ces trois phénomènes peuvent s'étager comme suit :

	affect	possibilité
répétition	maximum	minimum
fantasme	moyen	moyen
matériau langagier (représentation de mots)	minimum	maximum

Comment faire entrer ces trois phénomènes inconscients dans la cure analytique? Nous verrons plus tard comment en suivant ces deux axes (affect et possibilité), on peut considérer deux types d'interventions fort différentes chez l'analyste.

- Poussons-les à leur pureté maximale :
- 1°) l'inconscient et la répétition
- 2°) l'inconscient comme possibilité

Le psychanalyste fait des hypothèses : il y a des hypothèses qui expliquent :

- 1°) comment son travail est impossible, ex.: "la réaction thérapeutique négative".
- 2°) comment son travail est possible, ex.: "il suffit de dire la trauma et alors ses conséquences disparaissent".

Je dirai tout de suite que ces deux hypothèses sont erronées. La façon dont je vous parle aujourd'hui de l'inconscient est toute entière dirigée vers la question : comment pouvons-nous agir avec l'inconscient? Puisque la psychanalyse a cette visée-là, comment agir avec l'inconscient s'il est fugace, hypothétique dans sa dimension de possibilité, ou, au contraire, s'il manque totalement de possibilité dans sa dimension de répétition?

1.1. l'inconscient et la répétition

1.1.1. l'insistance de la répétition

Où trouver un roc, une certitude pour agir avec l'inconscient? Vous savez que cette question du doute sur l'inconscient avait déjà été, à plusieurs reprises, analysée par Freud. La psychanalyse serait, aux dires de certains, purement arbitraire : "Vous interprétez un matériel disposé au hasard avec un arbitraire parfait; votre système est irréfutable : si on est d'accord, tant mieux, si on ne l'est pas, on résiste". (Vous voyez ici que la psychanalyse ne peut être une question de mise d'accord!)

La réponse de Freud vise à dépasser ce niveau là et à asseoir sa certitude sur cette résistance elle-même. Je dirais, non pas que cette résistance lui donne raison, mais qu'elle signifie quelque chose, qu'elle signe qu'il y a là de l'inconscient en jeu. Du côté de l'objecteur, et du côté de Freud aussi (bien sûr) ! Vous connaissez, à ce propos, le rapprochement lacanien du doute freudien et du doute cartésien. "Je pense donc je suis..." Le "je suis" est rendu évident du fait que "je pense déjà" même si c'est sous la forme de douter de mon existence. Pour Lacan, et pour la psychanalyse en général, "Je pense

donc je suis... là où je ne pense pas". Qu'est-ce à dire?

Le sujet ne se retrouve sûrement pas dans ces pensées, pas davantage dans cette balance entre le oui et le non donné à ses pensées, c'est-à-dire pas dans la proposition affirmée ou niée.

Une patiente rêve que quelque chose d'absolument déplaisant lui arrive; Freud n'a aucune peine à interpréter que le rêve accomplit le désir de la patiente de donner tort à Freud. Il est évident que la patiente est précisément là où elle ne pensait pas; elle pensait être dans le déplaisir, elle est en fait dans le plaisir de donner tort à Freud.

Le doute sur la valeur des associations libres met en lumière leur parenté avec l'inconscient. Freud intègre au texte-même du rêve, le doute; "c'était mon père dans le rêve, je crois, mais je n'en suis pas sûre du tout". Le doute-même du rêveur fait partie du matériel à interpréter et signe de plus que le doute est le matériel inconscient dont il s'agit.

Est-ce sur ce doute, celui de votre patient ou le nôtre, que nous pouvons établir notre certitude d'analyste opérant dans une cure thérapeutique? Je ne le pense pas. Le doute sur lequel vous espérez asseoir votre certitude quant à l'inconscient vous amènerait à une pesée intellectuelle obsessionnelle des choses; le doute sert la résistance, pas tellement en ce qu'il met en question la réalité de l'inconscient, mais en ce qu'il vide la parole de son sens plein. Il vise à désaffecter l'inconscient. La parole n'y est plus engageante. Une certitude désaffectée ne sera plus d'aucune utilité pour la menée d'une psychanalyse. Le "Colophon du doute" reste donc essentiellement un concept théorique - tout à fait justifié d'ailleurs - dont l'importance pratique est limitée.

Si notre certitude ne peut être établie sur le doute (qui reste toujours un mécanisme obsessionnel désaffectant la parole), alors elle doit venir d'une évidence, de quelque chose qui saute aux yeux.

Quelle est cette évidence?

Dans une cure, comme dans une vie, ça se recoupe continuellement. Quelque chose se répète. L'analysant en re-demande. Toujours la même chose. C'est précisément ce sur quoi l'analyste vient buter, vient s'arrêter; c'est impossible de ne pas le voir. Car là où on ne le voit pas, la répétition se fait plus insistante. On peut bien sûr le voir trop tard. Mais on doit bien le voir, si du moins

on ouvre les yeux, c'est-à-dire si l'on peut se décentrer d'un contenu énoncé qui peut voiler l'évident, l'essentiel de l'énonciation, en même temps qu'il le dévoile. C'est sur ce répétitif que le psychanalyste peut établir sa certitude (d'où la nécessité de l'attention flottante pour repérer, non pas le contenu exhaustif et minutieux des associations, mais le répétitif).

Qu'est-ce qui se répète?

Il est clair que le sujet ne sait toujours pas qu'il répète continuellement la même chose et il est plus évident encore qu'il ne sait pas à quoi ça se rapporte. "Ce qui se répète est toujours quelque chose qui se produit... comme un hasard. C'est à quoi nous, analystes, ne nous laissons jamais duper, par principe" (Lacan, sém. XI p.54). Le répétitif est hors du champ de ce qui est dit par le patient. Ce qu'il dit voile donc essentiellement l'essence de la répétition. Mais, en même temps, le voile indique la chose cachée. La répétition n'est donc, justement, pas racontée dans le texte de l'histoire du sujet, dans l'histoire racontée par le sujet, dans sa demande explicite, dans sa remémoration. "Wieder holen" (répéter) n'est pas "reproduzieren" (reproduire) insiste Lacan, et "Wiederholen" n'est pas le "wiederkehr" (le retour des signes qui s'entrecroisent). Ils ne sont cependant pas sans rapport.

Dans les associations libres, en effet, il existe des entrecroisements de thèmes. Que l'analysant prenne les choses par n'importe quel bout, il se recoupera toujours aux mêmes endroits, si du moins l'analyste n'intervient pas pour faire dévier les choses dans un sens où l'autre (ce qui arrive, comme vous le savez, dans tous les cas). Laissons cependant l'intervention de l'analyste momentanément de côté.

Les associations se recourent et forment un réseau, un filet. Ce réseau, ce filet, n'est pas l'inconscient. Mais qu'est-ce qui est pris dans ce filet?

Il s'agit toujours du même oiseau : l'analysant tourne autour du pot... le pot c'est le réel qui "revient toujours à la même place" c'est-à-dire, dans le même filet d'associations : mais il revient comme ce qui n'est pas dit.

Cela veut-il dire que le réel est un simple non-dit? "Encore un petit effort, mon ami, et le non-dit sera dit!" Il ne s'agit nullement de cela. Ce non-dit du réel est, avant tout, un acte.

1.1.2. la répétition est la répétition d'un acte

L'acte définit le sujet agissant. Le sujet trouve sa consistance dans l'acte, le sujet suit l'acte et se définit par l'acte (alors que l'action, elle, suit le sujet qui la détermine).

L'action est contingente au sujet.

L'acte lui est nécessaire, l'acte détermine le sujet.

Acte de faiblesse, acte de vertu.

Acte d'espérance. Acte de foi ou de charité.

Acte notarié. Prendre acte.

Acte d'accusation.

Acte de la société de psychanalyse.

Acte des apôtres.

Acte du théâtre.

Acte sexuel.

etc.

L'acte en jeu dans la répétition est précisément un acte où le sujet ne s'y retrouve pas comme il le croyait, l'espérait ou l'imaginait. C'est en quoi l'acte répété est un acte manqué. Certes, il exprime l'inconscient, c'est seulement en ce sens qu'on peut parler de réussite d'un acte manqué; il faudrait encore voir que c'est la réussite... d'un autosabotage. Car c'est sous cette forme que l'inconscient apparaît dans l'acte manqué.

Le sujet échoue. Il devait se retrouver dans un acte et il ne s'y retrouve pas. Ce n'est donc qu'une tentative d'acte : un acte qui devait avoir lieu et n'a pas lieu. Tous les modes d'échecs sont les prototypes-mêmes des actes manqués.

La certitude de l'analyste c'est, précisément, l'échec répété. Ces échecs répétés insérés dans un filet d'associations qui se recourent, sont la certitude dont l'analyste ne peut se passer. Parce qu'il va pouvoir asseoir tout le sens de son travail sur cette répétition d'échecs qui montre que l'inconscient n'est pas un hasard, ni un méli-mélo d'associations qui s'engendrent l'une l'autre, un frayage d'associations entraînant une reprise du même frayage, comme les pistes qui se forment dans la forêt parce que c'est plus facile de passer là où l'on est déjà passé...

L'inconscient se manifeste d'abord comme un acte manqué (c'est-à-dire où le sujet échoue précisément là où il devrait se situer et se déterminer). Cet échec avoué (et annoncé comme devant se répéter encore dans l'analyse et le transfert) cet échec avoué est l'essentiel de la démarche d'entrée en analyse. Il

n'y a pas demande d'analyse hors de cet aveu de l'échec... Et surtout pas de demande de didactiques qui se voudraient souvent le contraire de cet aveu de l'échec.

La demande d'analyse est inévitablement l'aveu d'un échec répété du sujet; approfondissons donc ce qu'il en est de cet échec, de ce manquement de l'acte, de la répétition -je laisse à dessein la question de l'aveu pour plus tard.

J'insiste sur le fait qu'il s'agit d'un échec répété du sujet : de l'acte du sujet et pas de quelque action secondaire du sujet. Dès lors, pas d'indication d'analyse pour un sujet qui rate quelques examens (à moins que ces examens soient justement le moyen par lequel le sujet existe déjà tout entier comme futur ingénieur, psychologue, médecin ou que sais-je...)

Pas d'indication d'analyse pour un sujet qui souffre d'éjaculation précoce (à moins que cette éjaculation précoce ne soit justement le témoin d'un échec à se situer comme sujet sexué).

L'échec du sujet dans son acte c'est proprement ce qu'on appelle un cauchemar, son cauchemar.

1.1.3. le cauchemar

Considérons trois types de rêves :

- a) les rêves qui se répètent
- b) les rêves qui sont accompagnés d'angoisse
- c) les rêves qui provoquent le réveil

a) le plaisir est une décharge d'énergie. S'il y a répétition du "même" c'est que la décharge ne se fait pas ou qu'il y a recharge continuelle du même, ce qui pose la question de l'origine de l'énergie, donc de la pulsion. La pulsion est au-delà du principe du plaisir car elle crée une exigence de travail continuuel pour le principe de plaisir. Tout rêve qui se répète est donc au-delà du principe de plaisir.

b) les rêves angoissants proviennent du fonctionnement du principe de plaisir dans l'inconscient. Mais la division de l'appareil psychique en différentes instances n'est pas conforme au principe de plaisir. Tout rêve angoissant est donc au-delà du principe de plaisir.

c) les rêves qui provoquent le réveil manifestent un noeud qui ne peut pas se traiter par un simple accomplissement de désir, comme dans un rêve ordinaire. Ils sont donc au-delà du principe de plaisir.

J'appelle cauchemar, tout rêve caractérisé par l'au-delà du principe du plaisir. De même que tous les rêves sont accomplissement du plaisir, tous les rêves sont aussi cauchemars (pour une théorie centrée sur l'au-delà du principe du plaisir).

Tout rêve est un accomplissement de désir, dit Freud. Cela veut dire : tout rêve fait quelque chose, il fait que le désir est accompli. Comment? Avec des représentations. Or les représentations sont essentiellement de l'ordre du principe de plaisir. Le principe de plaisir secrète des représentations et les arrange à son gré. C'est par là qu'il écoule l'énergie et uniquement par là (ce qui fait bien le problème de la pulsion qui ne se réduit pas à des représentations et qui reste donc fondamentalement indéchirable). Réciproquement, toute représentation est une tentative d'écoulement dictée par le principe de plaisir. Le rêve fait donc quelque chose qui est de l'ordre du principe de plaisir. Cette action -qui est accomplissement de désir- est une action de langage centrée sur les représentations.

A partir de ce rappel, je pose la question : le cauchemar fait-il quelque chose (de distinct de l'accomplissement de désir)? Et quoi?

Prenons plusieurs exemples de cauchemars: 1°) le premier rêve de Dora ("Cinq Psychanalyses", p.46); rêve à répétition, rêve de réveil, rêve où l'angoisse est bien présente; 2°) le rêve de la "mère chérie" de Freud ("Interprétation des Rêves", p.495); rêve de réveil, rêve d'angoisse, rêve dont Freud ne mentionne pas la répétition; 3°) le rêve de l'homme aux loups ("Cinq Psychanalyses", p.342), rêve de réveil, rêve d'angoisse, rêve qui est une répétition.

Ces trois cauchemars évoquent, de toute évidence, la scène primitive telle qu'elle est vue par le rêveur. Et cette scène primitive est vécue comme traumatisme.

Je pourrais d'emblée tirer ce traumatisme du côté de la castration (du fantasme de castration), ce qui d'ailleurs ne serait pas très difficile compte tenu des associations du rêveur, qu'elles soient spontanées ou inférées par Freud. Une telle analyse, cependant, m'amènerait simplement dans le monde des représentations. Et il ne serait guère étonnant alors de montrer que... tout cauchemar est un accomplissement de désir. Nous en serions au même point.

La question est de savoir pourquoi le

rêveur a fait ce rêve. Dans quelle situation (inconsciente) a-t-il été pris pour en arriver à devoir rêver ce rêve?

Un fait commun à ces trois cauchemars (autre que la scène primitive) ne peut manquer d'apparaître : la présence de la famille des parents du rêveur :

- oncle et tante, dans le cas de Dora (P.52 et 55)

- grand-père, pour Freud (p.496)

- grand-père, dans le cas de l'homme aux loups (p.344).

Ces personnes patriarcales n'apparaissent jamais dans le récit du rêve, mais bien dans les associations. Et pas n'importe quelles associations. Elles sont une indication (parmi d'autres) de la situation du rêveur dans un contexte social.

Quelle est la place sociale du rêveur? L'oncle de Dora défend de jouer avec des allumettes. La tante laisse entendre des antécédents syphilitiques du père de Dora avant le mariage. De plus, à la séance où elle rapporte le rêve, elle amène une lettre de sa grand-mère demandant qu'elle écrive plus souvent (p.57). Monsieur K. a bien sûr la place d'une sorte d'oncle avant d'être un amant. La décompensation ne se reproduit d'ailleurs que dans la structure sociale où Dora est insérée avec M. K, son père et Mme K.

- Qu'une femme ne soit rien pour un homme et qu'elle soit livrée à M. K en rançon pour Mme K., empêche bien entendu que la femme soit insérée dans une structure sociale, qu'elle s'y retrouve autrement que comme pièce de monnaie. C'est bien pour se défendre de cette mainmise de Monsieur K. sur elle que Dora est obligée de faire ce cauchemar, à partir du moment précis où elle n'a plus la clé de sa chambre. Sans doute son désir sexuel pour Monsieur K. est-t-il présent, mais, dans les associations de Dora, il est le plus souvent lié à la nécessité de faire intervenir une autre structure familiale où elle se repèrerait (ex. les cousines dont les douleurs d'estomac servent à éviter l'acte sexuel (p.26), l'anniversaire de l'oncle qui est à la même date que celui de Monsieur K. (p.42), l'intérêt commun de Monsieur K. et de Dora pour les enfants (p.25).

Freud interprète dans le sens d'un amour caché pour Monsieur K., ce en quoi il suit le père de Dora qui avait insinué que la scène du lac serait imaginée par elle, donc conforme à son désir (p.32).

Dora en est offensée et Freud d'ajouter "Un reproche injustifié n'offense pas de façon durable..." (p.32). Ce serait plutôt le contraire : Dora doit bien avoir raison quand elle est offensée par l'interprétation de Freud et de son père; car ce n'est pas d'abord de ça qu'il s'agit, même si elle reconnaît cette prise dans l'énamoration de M. K.

La réponse Dora à une interprétation freudienne de même type est signifiante à ce sujet : "Je savais que vous alliez dire cela" (p.50). Freud y voit une manière très fréquente d'écouter "une connaissance surgissant de l'inconscient". Sans doute, est-ce correct, c'est-à-dire conforme à une réalité particulière; mais la réponse de Dora est claire : "Vous êtes à côté de la plaque, même si ce n'est pas faux."

Le cauchemar est une réaction à la scène du lac, en tant que, dans cette scène, Dora a vu que sa place sociale s'écroulait, qu'elle n'existait tout bonnement pas. "Une femme n'est rien pour lui".

Le grand-père de Freud -à l'agonie- en rapport avec la bible Philippon où Freud avait trouvé en Moïse l'illustration de la loi, évoque une législation de l'acte sexuel dans la famille, d'autant plus que Philippe est le nom d'un demi-frère de Freud, à peu près du même âge que la mère de Freud.

Le grand-père de l'homme aux loups raconte une histoire où la castration est explicitement évoquée. Cette histoire du tailleur et du loup contient d'ailleurs deux scènes :

1°) la scène de l'irruption du loup dans la chambre du tailleur

2°) la promenade du tailleur dans la nature, l'attaque des loups et leur débandade provoquée par la parole du tailleur : "Attrapez la bête grise par la queue". Or la bête grise n'a justement pas de queue. Cette parole ne saurait donc avoir la fonction de signal et est, dès lors, bien l'irruption du symbolique, du culturel, dans la deuxième scène. On a : première scène : irruption du naturel (loup) dans le culturel (chambre du tailleur). Deuxième scène : irruption du culturel (le tailleur et sa parole) dans le naturel (la forêt et les loups). A chaque scène, c'est le culturel qui sort vainqueur. Le grand-père rapporte donc l'histoire d'une législation de l'acte sexuel et naturel (symbolisé par le loup) par le culturel (symbolisé par le tailleur).

Tout le rêve de l'homme aux loups est d'ailleurs structuré selon ce double registre : la fenêtre qui s'ouvre met en communication

la chambre et le lit de l'homme aux loups (culturel) et les noyers et les loups (naturel). Le rêve se referme sur le réveil et la fermeture de la fenêtre, donc la re-séparation du culturel et du naturel : communication nature-culture (ouverture de la fenêtre) suivi de différenciation nature-culture (fermeture de la fenêtre).

Nous voyons clairement : les trois cauchemars étudiés comportent tous l'irruption de l'acte sexuel, scène primitive pour le rêveur dans ses rapports avec sa famille restreinte (l'irruption du naturel dans le culturel) et de la famille ancestrale en tant que cette dernière structure et légifère cet acte sexuel naturel dans une organisation culturelle : le mariage et la famille, où le rêveur pourrait trouver une place qui ne soit pas de pure violence.

Le cauchemar est une structuration culturelle du traumatisme de l'acte sexuel. Il est élaboration de structures, élémentaires ou complexes, de la parenté. Il fait passer à la structure symbolique. Dès lors, le problème du cauchemar n'est pas celui du désir (désir de la mère, du père, meurtre du père, etc.), même si la scène primitive y est présente. Le cauchemar est, au contraire, la mise en oeuvre de l'interdit de l'inceste ou plutôt, la mise en oeuvre des principes de parenté, par l'entremise d'une personne qui n'est pas impliquée dans la scène primitive (grand-père, grand-mère, oncle, tante, cousin,...)

Le cauchemar resitue le rêveur ou tente de le faire. "Le désir de la mère, dit Lévy-Strauss, ou de la soeur, le meurtre du père et le repentir des fils, ne correspondent sans doute à aucun fait, ou ensemble de faits occupant, dans l'histoire, une place donnée. Mais ils traduisent, peut-être, sous une forme symbolique, un rêve à la fois durable et ancien. Et le prestige de ce rêve, son pouvoir de modeler, à leur insu, les pensées des hommes, proviennent précisément du fait que les actes qu'il évoque n'ont jamais été commis parce que la culture s'y est, toujours et partout, opposée.

Les satisfactions symboliques dans lesquelles s'épanche, selon Freud, le regret de l'inceste, ne constituent donc pas la commémoration d'un événement. "Elles sont autre chose, et plus que cela : l'expression permanente d'un désir de désordre, ou, plutôt, de contre-ordre" ("Les structures élémentaires de la parenté", p.563).

Mais ce contre-ordre, présent dans le rêve, n'indique qu'une chose : c'est qu'il est un cauchemar, c'est-à-dire, le contre-ordre est là représenté pour mettre en oeuvre les structures, élémentaires ou complexes, du symbolique, structures qui rendent invalides et inopérantes des expressions comme "toutes" les femmes ou "tous" les hommes. A ce propos il serait intéressant de noter si le grand-père, les oncles et tantes, les cousins, intervenant dans le cauchemar sont de la classe du sujet ou opposés à cette classe. S'ils portent, par exemple, le même patronyme ou non. Ceci permettrait de montrer comment le rapport où le sujet se situe est un rapport d'identification narcissique ou un rapport d'attachement anaclitique. M. K., par exemple, remplacerait sans doute l'oncle paternel de Dora, et Dora ne ferait que passer du père à l'oncle comme rançon d'une pratique interdite.. puis, du père à Freud.

Cette structuration symbolique a été prise ici par le côté familial, parental : elle est exclusion logique de l'expression "toutes" les femmes ou "tous" les hommes. D'une façon plus imagée, elle est interdiction de l'inceste, étant bien entendu que l'inceste ne se réduit pas au rapport sexuel avec une personne, mais, éventuellement à des millions de femmes. La réduction de l'inceste à une personne, la mère, est encore une façon d'échapper au paradoxe de toutes les femmes en parlant de toutes les femmes moins une, ce qui ne change pas grand chose à l'affaire. Car il n'y a pas "toutes les femmes", mais bien l'obligation de prendre femme dans un nombre tout à fait restreint de femmes précises. La dite "interdiction de l'inceste" situe le problème, essaie de situer le sujet.

Nous avons soupçonné que le cauchemar est un essai de structuration symbolique parentale du traumatisme de la scène primitive. Il est hors de doute que l'on puisse lire le cauchemar comme un essai de structuration symbolique par le corps, ou encore un essai de structuration symbolique par la parole engageante (opposée ici à un discours ou encore à la langue). Sur cette équivalence de diverses structururations symboliques, cfr. G. Pankow : "Structure familiale et psychose", p.8.

1.1.4. La mort du sujet

Cet échec présent dans la répétition, dans le cauchemar, et sur lequel nous espérons bâtir la certitude de l'analyse, est ce qui rend la stagnation de l'inconscient évidente.

L'inconscient est ce qu'il est et vous n'y changerez rien, analyse ou pas analyse. Rien ne change. Rien ne bouge. Comme le navire échoué, vous pouvez ramer tant que vous voulez, ça ne vous avancera à rien. Car, plus vous approchez du noyau inconscient, plus la résistance sera forte et l'inconscient qui saisit toutes vos manoeuvres saura bien se défendre contre l'adversaire-analyste qui ignore, non seulement les détails de la place qu'il assiège, mais, le plus souvent, le plan général.

L'analysant est un naufragé échoué. L'analyse ne peut être qu'un naufrage répété. L'analyse n'est qu'une névrose ajoutée à une autre, une névrose de transfert.

Cette conception de l'échec a sa théorie dans la conception topique de l'inconscient chez Freud et dans la conception du discours inconscient déjà inscrit dans la lettre (Leclaire S.).

Vous voyez très clairement comment l'analyse vient buter là sur quelque chose qui l'arrête. Le naufragé vient percuter un roc sur lequel il se brise.

Historiquement, ça s'est passé pour Freud très tôt, en 1897 (lettre 69), lorsqu'il écrit à Fliess qu'il ne croit plus à sa neurotica. Tout son système s'écroulait; il échouait dans ses traitements, il lui fallait accuser les bons pères de famille de perversion, l'inconscient ne fournit aucun "indice de réalité" d'une certaine façon arbitraire, et, enfin, parce que dans les psychoses, l'événement traumatique ne surgit pas. Abandon donc de la théorie du traumatisme. Et apparition de la notion de fantasme, j'y viendrai.

Après ce naufrage de sa théorie traumatique, Freud se rapplique sur le rêve et la métapsychologie; on pourrait dire, en gros, sur la matière traitée dans ses écrits de 1900 à 1920. Tous écrits basés sur le principe de plaisir.

Vers 1920, apparaît cependant le deuxième naufrage de la théorie freudienne, celui de la conception du principe de plaisir, celui de l'accomplissement de désir.

Bien sûr, ce naufrage est préparé par des textes comme "on bat un enfant" ou comme "l'homme aux loups", qui nous intéressent spécialement en ce qu'ils remettent en question une théorie.

Depuis 1897 et jusqu'en 1920, la notion de traumatisme disparaît pratiquement de l'oeuvre de Freud; la place est prise par le fantasme. Tout laisse apparaître que le fantasme servait de voile au traumatisme pendant cette

période. Il ne s'agit pourtant pas du même traumatisme, puisqu'avant 1897, le traumatisme était un accident dans la constitution du sujet, un événement pathologique, anormal, un corps étranger venant bouleverser une organisation autrement tout-à-fait normale. C'est bien le plus souvent dans cette optique de normalisation que les gens viennent nous trouver : pour chercher la cause perturbante, pour retirer le corps étranger, etc. Pour "opérer" comme le chirurgien le fait du bout de son bistouri.

Après 1920, le traumatisme est, au contraire, inhérent à l'être humain, absolument inévitable.

Trauma renvoie, du moins pour la théorie psychanalytique freudienne, à un choc violent, à une effraction, à des conséquences sur l'ensemble de l'organisme.

On connaît le modèle de la vésicule de Freud (Au-delà du principe de plaisir), le moi qui est la peau de la vésicule est agressé par des dangers intérieurs et par des dangers extérieurs. Par un jeu d'oppositions des uns aux autres, il pourrait maintenir un équilibre entre les deux côtés de la paroi. Toute effraction provenant d'un côté comme de l'autre entraînerait un afflux d'énergie de part et d'autre (l'un réagissant à l'autre) et aurait pour but de former une cicatrice rétablissant la continuité de la membrane.

En dernier ressort, le moi serait entièrement et exclusivement une cicatrice, la cicatrice, comme les membranes en embryologie proviennent de l'interaction de deux milieux différents. Comme une peau de lait se forme à la surface du lait chaud par simple interaction entre la masse de lait et l'air, comme la croûte de pain se forme d'une manière semblable.

Encore faudrait-il définir cette interaction entre un soi-disant "intérieur" et un soi-disant "extérieur" chez l'homme... puisque chacun sait que l'homme ressemble plus à un tube qu'à une amibe (du moins si l'on s'en tient aux stades oral et anal).

Le trauma met donc l'existence du sujet en péril. Freud le rapproche de la mort et parle d'une pulsion de mort : le trauma est devenu inhérent au sujet en 1920 (contrairement au trauma d'avant 1897).

De quelle mort s'agit-il?

En 1897, on pouvait rapprocher le trauma de la mort par accident : il peut arriver qu'on meure, et même ça arrive à tout le monde; l'homme est mortel; on croit que c'est parce qu'il le sait, mais les animaux aussi meurent,

qu'ils le sachent ou non, ça ne change rien. Ça peut arriver à tout le monde, à tous les vivants, forcément.

Quand on dit que l'homme est mortel, c'est dans un tout autre sens. En rapport, précisément, avec la pulsion de mort... (aucun sens donc à dire tel patient -c'est toujours des "patients" alors dont il s'agit- s'est suicidé parce que la pulsion de mort était trop forte).

La mort, dans ce second sens, c'est celle qui se déroule depuis notre naissance (et sûrement pas dans le sens où nous vieillissons, ni où certaines cellules meurent, etc.).

Etre un homme c'est d'abord vivre cet affrontement traumatique où ça ne va pas, où nous échouons à être. Cet échec est le lot de tous, parce que l'acte où nous nous situons échoue d'abord.

Dans la métaphore de la vésicule, la mort c'est la communication entre la matière organique et le monde étranger qui va créer la membrane de la vésicule comme cicatrice de cet affrontement organique-inorganique.

Mais cet échec de l'être humain en général, cet échec fondamental pour tout homme, qu'est-il pour nous, pour la théorie psychanalytique? Vous savez qu'on l'a appelé castration. La fantasme relaie essentiellement le trauma dans la théorisation de Freud. Nous verrons comment l'analyse du fantasme mène à la castration.

1.2. Le fantasme

Véritable bouteille à encre de la psychanalyse, le fantasme présente de multiples aspects qui se contredisent allègrement, pour le plus grand souci des esprits clairs, pour le plus grand plaisir des obscurantistes.

Tantôt conscients, comme dans les rêveries diverses, tantôt inconscients, comme dans les phantasmes originaires qui ne reviennent qu'après de longs mois d'analyse (phantasme de vie intra-utérine, de scène primitive, de castration et de séduction), les fantasmes semblent échapper totalement à la première topique freudienne (conscient-inconscient). On peut bien sûr s'amuser à éviter le problème en parlant de fantasmes conscients et de phantasmes inconscients (comme le fait Susan Isaacs), le problème posé par le fantasme demeure : il met en question la notion-même d'Inconscient. Freud était bien conscient de cette position particulière du fantasme, qu'il aborde, notamment dans "L'Inconscient" : "D'une part, ils sont hautement organisés,

dépourvus de contradictions, ils ont utilisé toutes les acquisitions du système conscient et notre jugement aurait bien de la peine à les distinguer des formations de ce système. D'autre part, ils sont inconscients et ne sont pas susceptibles de devenir conscients. Ils appartiennent donc qualitativement au système préconscient, mais en fait à l'inconscient. C'est leur origine qui reste décisive pour leur destin." ("Inconscient", pp.102-103). Suit une comparaison avec des individus métissés qui ne seraient pas admis dans la société des blancs.

Cette difficulté à situer le fantasme dans la première topique se redouble d'une difficulté de situer le sujet par rapport au fantasme. Pour Laplanche et Pontalis, le fantasme est un scénario imaginaire où le sujet est présent ("Vocabulaire" p.53). Pour Lacan, le sujet s'absente dans le fantasme (séminaire "Désirs" p.688 + "Passion").

Il ne convient pas ici de prendre parti pour l'un ou l'autre de ces paradoxes, pour ou contre la présence du sujet, pour ou contre la place inconsciente du fantasme, mais d'analyser la structure du fantasme de façon à dégager pleinement le matériel et la structure sur lesquels, en tant qu'analyste, nous pouvons travailler.

Je ne peux mieux aborder la chose que par l'exemple freudien : le fantasme "On bat un enfant" chez les filles.

Dans son questionnement sur ce fantasme, Freud d'abord ne trouve pas de réponse : "Qui était battu? l'auteur du fantasme lui-même ou un autre enfant? Etait-ce toujours le même enfant ou était-il indifférent que ce fût souvent un autre? Qui était-ce qui battait l'enfant? Un adulte? Mais qui, plus précisément?" (p.221). Freud ne trouve pas de réponse à ces questions; l'analysant répond en effet pratiquement par "Je ne sais pas".

Cet ignorance de l'analysant est un fait fondamental, c'est-à-dire un élément de structure du matériel qui ne doit pas être comblé par un savoir bouche-trou. Car, si l'on passe aisément des questions sans réponses de l'analysant aux réponses sans questions de l'analyste, on aura laissé tomber, entretemps, cette béance de la question qui est pourtant absolument fondamentale à la question du fantasme. Gardons donc ce vide, ce silence autour du fantasme comme élément fondamental de la structure. Le fantasme n'a pas de réponse toute faite, il n'est pas conscient ou inconscient; il ne suppose pas l'absence du sujet ou la

présence du sujet. Il pose seulement des questions sans y répondre. Cette non-réponse en fait un objet de connaissance tout-à-fait particulier. Vous en verrez l'importance.

Je ne reprendrai pas toute l'analyse du fantasme "On bat un enfant". Je me contenterai de rappeler que Freud dégage trois phases qui seraient construites successivement, de façon à former comme trois étages d'un même édifice (actuel) ou trois strates d'un même terrain (actuel):

- 1°) "Le père bat l'enfant (haï par moi)"
- 2°) "Je suis battue par le père"
- 3°) "Des garçons sont battus"

Un examen de ces trois phases du fantasme montrera que les phases 1 et 3 du fantasme sont beaucoup plus proches l'une de l'autre que de la phase 2 : dans les phases 1 et 3, le sujet se retire pour être seulement spectateur de la scène. En formulant ces deux phrases, le sujet montre quelque chose qu'il voit ou qu'il a vu : ce montré a dès lors l'incidence d'une démonstration (ce qui n'est pas sans quelque importance dans la menée d'une cure souvent empêtrée dans les détours de l'argumentation et de la démonstration de l'inconscient). Le sujet n'est plus qu'un regard. Mais, sans doute, est-il un regard battant.

Les phases 1 et 3 ont un contenu sadique. Cependant, ce n'est pas ce sadisme qui l'apparente à la perversion, mais bien une réduction systématique du symbolique de la parole sur quoi se fondent ces deux phases. Une réduction de la représentation du mot (logogramme): battre un enfant, à une représentation de chose (pictogramme): tel enfant est battu : un travail d'objectivation tout à fait sensible dans l'exemple type de la perversion (fétichisme) où le vide, le trou de la mère, est non pas nié (la perversion n'est pas une dénégation), mais comblé par un voile (le fétiche) où peuvent venir se projeter toutes les images. (le terme "projeter" ayant indissociablement un sens cinématographique et psychanalytique).

Ce fantasme, sous la forme perverse des phases 1 et 3, est de plus lié à un fonctionnement du psychisme selon le principe de plaisir : il procure incontestablement du plaisir (contrairement au spectacle de scènes réelles de fustigation). Le désir oedipien y est accompli sous forme de compromis, c'est-à-dire, de symptôme.

Ces deux phases 1 et 3 sont essentiellement conscientes. Le sujet s'en souvient, on peut s'en souvenir. A toutes ces caracté-

ristiques des phases 1 et 3 :

- sadisme
- structure perverse
- principe de plaisir
- accomplissement du désir
- sujet non concerné par la scène, sujet désaffecté
- structure symptomatique
- conscience de ces phases

s'opposent les caractéristiques de la phase 2 :

- masochisme
- structure mélancolique (culpabilité)
- pulsion de mort
- désir de maintenir en suspens
- sujet au centre de la scène, sujet affecté
- structure de possibilité de la phase
- ignorance de cette phase par le sujet du fantasme

Mais alors pourquoi sommes-nous obligés de reconnaître cette phase 2 qui pose et repose toutes les impasses de la psychanalyse?

En raison de la culpabilité apparue très nettement entre la phase 1 et 3.

Il y a eu transformation entre la phase 1 et la phase 3; la culpabilité s'y mêle : il n'y a donc plus lieu de supposer que le principe de plaisir fonctionne parfaitement (ce que Freud ne mettra complètement en question que quelques mois plus tard). Le désir n'est pas accompli.

La vérité sur ce désir accompli est semblable à "la vérité sur le cas de H. Valdemar" (Poe, in "Histoires Extraordinaires"); passé l'hypnose, le sujet du plaisir (qui n'est que regard), s'effondre, se décompose; le sujet est battu à mort... à mort parce qu'il s'agit du démenti le plus certain à ce qui aurait pu le constituer, disons pour faire court, au désir Oedipien.

Le fantasme aboutit et mène à la décomposition du sujet. Encore faut-il pouvoir l'analyser... c'est-à-dire mettre en lumière cette décomposition du sujet (du sujet oedipien) puisque les phases 1 et 3 du fantasme n'apportent ni questions, ni difficultés, et se contentent de faire ronronner le champ d'"instincts" et de soi-disant "pulsions" qui n'ont pour viatique que la crédulité de leurs auteurs et... auditeurs (il faut bien le reconnaître).

Les phases 1 et 3 permettent de voir comment le sujet est présent comme spectateur, donc comment il s'absente du fantasme.

L'opposition entre phase 1 et 3 et phase 2 permet de distinguer un rapport du

fantasme avec l'inconscient : le fantasme conscient cache l'échec répété du sujet (le sujet échoue comme sujet oedipien).

Nous avons déjà dégagé ainsi plusieurs éléments de la structure du fantasme :

1°) l'ignorance qui entoure le fantasme

2°) l'opposition entre deux moments rythmiques du fantasme.

Ces deux moments rythmiques du fantasme concernent essentiellement le sujet tantôt comme victime de son acte, "Je suis battue par le père", on pourrait même dire victime d'exister; on pourrait nommer là le péché originel du fantasme. Pour une fois qu'Adam et Eve font quelque chose, les voilà inscrits comme mortels. Et ce qu'ils font, c'est manger le fruit de la science, c'est-à-dire essayer de combler le creux de l'ignorance.

La petite fille dans le fantasme de fustigation tente évidemment de combler le creux de l'ignorance de ce qu'elle représente pour le père. "Le père bat-il d'autres garçons pour me préférer comme fille?" Elle fait battre les garçons parce qu'elle voudrait être un garçon. En se constituant dans ce savoir, elle s'érige en même temps en victime de son acte car vouloir être un garçon la pousse à battre les garçons. Dès lors, il ne lui reste de ce vouloir que le fait d'être garçon, c'est-à-dire battue elle-même comme garçon.

Vous saisissez-là comment le sujet dans l'acte-même où il tente de se poser, se barre lui-même. Le sujet est donc présent dans le fantasme sous cette forme très précise où il veut savoir qu'il est. Dans ce vouloir savoir qu'il est, il échoue, il disparaît comme victime de son acte, victime de son péché mortel, victime de sa volonté de naître à la science du bien et du mal.

Dans l'autre moment rythmique du fantasme (phases 1 et 3), le sujet est également présent, mais tout à fait indirectement; il est là comme regardant et projetant quelque chose à l'extérieur de lui-même : l'objectif (à la fois photographique et objectal) cache le sujet. Mais le sujet n'en est pas moins tout entier dans son objet, c'est-à-dire, ici, le garçon (auquel la fille du fantasme s'identifie). On pourrait donc appeler ces deux moments rythmiques du fantasme : le moment subjectif et le moment objectif. Encore faut-il faire remarquer que l'objet, en psychanalyse, est toujours un avatar du subjectif.

L'objet, pour Freud, est essentiellement ce qui est rejeté vers l'extérieur parce que mauvais, parce que source de déplaisir. Ainsi,

dans le fantasme de fustigation, l'identification de la fille, sujet du fantasme au garçon, et sa haine pour le garçon, haine qui se retourne contre elle, sont rejetées à l'extérieur sous forme de "On bat un enfant". L'objet, pour Lacan, est essentiellement ce que le sujet ne veut pas savoir. La fille sujet du fantasme, ne veut pas savoir qu'elle s'identifie au garçon, elle veut tout ignorer de son péché originel; c'est pourquoi elle en fait un objet extérieur à elle.

Ces deux moments rythmiques du fantasme (objet et sujet) sont les deux termes de la formule lacanienne du fantasme, sujet barré poinçon de petit a.

Le fantasme est cependant bien plus que la conjonction d'un sujet et d'un objet, c'est bien pour cela que je parle de moments rythmiques.

Exprimons ce rythme par la catégorie langagière de verbe. Nous aurons donc : le fantasme est une phrase avec sujet, verbe, complément d'objet (direct ou indirect, j'y reviens plus loin). C'est sous cette forme de "phrase" que le fantasme est énoncé. Ce qui ne veut pas dire que toute la phrase a la structure du fantasme. Dans le fantasme de fustigation, ce qui ne change pas c'est le verbe battre; par contre, la victime des coups est tantôt un enfant, tantôt la fille, tantôt des garçons. On simplifierait en énonçant les différentes formes du fantasme comme suit : Un garçon bat une fille

Une fille bat un garçon

Un garçon bat un garçon

Une fille bat une fille

Ce qui est laissé de côté, dans toutes ces formules, c'est la présence de l'adulte, du père notamment, ou de l'instituteur. La fonction de l'adulte n'est évidemment pas celle du tiers dans la réalité. Ce n'est pas le père réel qui bat. Il n'empêche que cela permet à la fille d'être spectatrice du fantasme, de percevoir la scène sans y être dans les

1 et 3, de percevoir les coups sans se les donner dans la phrase 2.

De toute façon, la perception est centrale dans cette présentation du fantasme, le sujet est passif de son fantasme, il le subit. L'analyse du fantasme ne doit cependant pas être poussée très loin pour s'apercevoir que le sujet fait son fantasme, qu'il l'agit psychiquement, que c'est lui qui le produit.

Nous retrouvons ainsi les deux pôles de l'appareil psychique (Freud) : perception et motricité (quand je dis motricité, je ne

dis pas que le sujet passe à l'acte, mais qu'il faut qu'il y ait une impulsion motrice de battre pour que le fantasme existe). Donc une structure de possibilité de battre qui peut avoir (au moins) deux issues : le passage à l'acte et le fantasme. J'exclus ici l'éventualité du passage à l'acte (question pratique dont je parlerai ailleurs).

Perception et motricité sont intimement liées dans la forme du verbe battre qui indique les deux à la fois. L'infinitif indique ici un processus déjà antérieur à l'existence du sujet et de l'objet : il y a de la frappe quelque part.

C'est autour de ce fait fondamental que tourne toute l'interprétation du fantasme de fustigation : frapper. A ce frapper on peut après coup ajouter les acteurs à n'importe quelle place (sujet ou objet).

Seuls le père (et les adultes) ont une place particulière : celle de faire passer l'impulsion de battre sous la forme de perception (de faire passer la motricité en perception).

Si donc perception et motricité sont intimement liées, soudées entre elles dans le verbe battre, il y a, dans le fantasme, un processus complexe qui fait passer de l'une à l'autre.

Perception et motricité sont unies comme les deux faces d'une même feuille de papier; Mais le fantasme fait tout un détour pour passer d'une face à l'autre. Vous savez que c'est là la forme d'une bande de Moebius : une face du papier est identiquement l'autre même s'il faut tout un trajet pour arriver de l'autre côté.

Le fantasme est ainsi une bande de Moebius ou frapper est la forme unique d'un double processus de perception et de motricité où le sujet tente de se situer, de se voir, de se savoir, de se percevoir, percevoir intimement lié à son péché originel.

Il perçoit la scène de fustigation. Cette perception passe à la motricité selon le schéma de l'appareil psychique freudien: perception, système mnésique (mot, notamment), inconscient, préconscient, motricité. Ce retour à l'impulsion motrice suppose alors dans le fantasme (contrairement au passage à l'acte) toute une démarche de retour à la perception par l'envers de l'inconscient sur la bande de Moebius. Pour faire court, disons que la perception va à la motricité via l'inconscient. Et que la motricité va à la perception via l'envers de l'inconscient.

L'envers de l'inconscient n'est autre que le père et les adultes qui reprennent en charge l'autre face de l'inconscient; l'autre face par exemple de ce masochisme du sujet. Ils constituent le partenaire du masochiste (qui n'est pas exactement le sadique), celui qui permet la destruction du sujet : Je suis battue par le père.

Le rythme du fantasme est donc fait, non pas avec du papier comme la bande de Moebius, mais avec du verbe (frapper). Les moments de voir frapper et de frapper y sont intimement accolés et on passe de l'un à l'autre par des systèmes intimement accolés aussi : le masochisme destructeur du sujet et le "sadisme" meurtrier du père. Il faudrait noter que le masochisme destructeur du sujet est une face d'inscription sur la bande de Moebius, tandis que le "sadisme" du père est une face de lecture (c'est le sujet qui lit ce "sadisme" dans le père).

Le fantasme est donc essentiellement ce parcours cyclique et rythmique, le sujet (barré) et l'objet en sont comme les jouets.

Dans ce processus, le sujet tente, en un moment dialectique, de marquer sa présence sur l'objet dans la découverte fondamentale de l'identification du sujet par l'intermédiaire du fantasme (sujet plus grand qu'objet). Tantôt, au contraire, l'objet marque sa présence, lorsque le fantasme en vient à être simplement un écran de projection... et projection est toujours projection d'objet (objet plus grand que sujet). Tantôt l'objet et le sujet s'unissent intimement pour maintenir ce rythme du fantasme dans son cycle (objet et sujet). Tantôt ils s'excluent mutuellement au moment de la haine, où le sujet ne peut se constituer que par exclusion de l'objet, car il croit que l'objet l'exclut fondamentalement de l'amour du père (objet ou sujet).

La haine est bien inhérente au fantasme, même si cette haine est seulement mise entre parenthèses par Freud : "Le garçon (haï par moi)".

Cette haine est, en effet, inhérente à la formation même de l'objet. la haine précède l'objet, dit Freud. Il n'y a d'objet que parce que nous haïssons quelque chose en nous et que nous nous différencions de ce quelque chose.

On retrouve ainsi, dès lors, dans le fantasme, les trois passions fondamentales : - IGNORANCE du sujet échouant, meurtri et fortification de cette ignorance par la cons-

titution du savoir fantasmatique dont le sujet n'est que le spectateur (passage de la motricité à la perception)

- AMOUR du sujet pour le père et surtout du père pour le sujet où les désirs se renvoient la balle dans la constitution du meilleur coup possible.

- HAINES où le sujet exclut quelque chose de lui, l'origine présumée de son malheur, qui n'est autre que le rappel de sa castration.

On pourrait reprendre toute cette analyse de fantasme à propos du jeu de la bobine de Freud qui a exactement la structure du fantasme. Il faudrait, bien sûr, insister sur le rythme du jeu et sur ces différents moments, notamment la disparition du sujet qui est le moment le plus important et qui introduit précisément Freud à la pulsion de mort, c'est-à-dire à l'échec du sujet à se situer, à la répétition (cfr. chapitre précédent).

Ce fantasme du jeu de la bobine introduirait très bien l'autre dimension de l'inconscient : celle de possibilité (cfr. chapitre suivant).

Mais, auparavant, il convient d'analyser comment le contenu d'un fantasme fondamental mène aux mêmes structures de l'inconscient : les structures de la castration.

1.3. La castration

1.3.1. La castration freudienne

Dans la structure du fantasme, il apparaît clairement que le sujet tente de se structurer dans son jeu avec l'objet, jeu qui implique ces trois passions fondamentales : l'amour, la haine et l'ignorance. Cet essai de structuration est essentiellement en jeu dans ce qu'on peut nommer de façon tout à fait générale : complexe d'Oedipe (ceci sans préjuger aucunement de structures familiales, ni même de la nécessité d'une structure familiale proprement dite pour qu'Oedipe il y ait). On ne sera guère étonné de découvrir que dans les quatre fantasmes originaires (vie intra-utérine, scène originare, castration et séduction), l'élément oedipien est nettement présent.

Ces quatre fantasmes ont des positions très différentes dans la structure même du fantasme. Le fantasme de vie intra-utérine est essentiellement pré-traumatique, a-traumatique et anti-traumatique : il marque une confiance fondamentale au-delà de tous les bouleversements qui peuvent se produire. Les

trois autres se situent essentiellement comme traumatisme : fantasme de la scène du coït parental où ce qui est mis en jeu c'est l'insuffisance familiale à structurer le sujet (c'est-à-dire l'insuffisance de l'Oedipe classique). Ce fantasme est central dans l'histoire de l'homme aux loups et illustre parfaitement l'insuffisance du père à structurer cet homme aux loups dont les épisodes psychotiques sont bien connus.

Le fantasme de séduction, clairement présent dans le rêve de Dora, met à nouveau en jeu une insuffisance, l'insuffisance du seul désir sexuel même dans l'énamoraison la plus évidente.

Ces deux fantasmes pointent donc le traumatisme du côté du couple parental et du côté d'une séduction hors du couple parental (par exemple : père-fille).

La castration vise un traumatisme dont la structure est moins liée à l'élaboration sociale du sujet; elle le concerne dans son corps : dans ce qu'il est mis a priori en jeu dans l'essai de structuration du sujet. Le fantasme de la scène primitive et le fantasme de séduction ne sont que des modes d'ouverture à la structuration sexuelle de l'enfant (pensez à l'homme aux loups) dans la castration, alors que le fantasme de vie intra-utérine en est, bien entendu, la fermeture ou la confiance en un fond qui franchirait le traumatisme (qui l'annulerait d'une certaine façon).

La castration a cependant une place radicalement différente pour la fille et pour le garçon. Pour le garçon, la castration vient sceller l'échec du complexe d'Oedipe; le garçon croyait pouvoir rester attaché à la mère investie depuis toujours et laisser se développer sa vie libidinale sur la même structure primaire de l'Oedipe... eh bien non, ça ne va pas.

Au contraire, chez la fille, le complexe d'Oedipe est une formation secondaire. Il est précédé et préparé par les séquelles du complexe de castration.

"En ce qui concerne la relation entre complexe d'Oedipe et complexe de castration, il y a une opposition fondamentale entre les deux sexes. Tandis que le complexe d'Oedipe du garçon sombre sous l'effet du complexe de castration, celui de la fille est rendu possible et est introduit par le complexe de castration. Cette contradiction s'éclaire lorsqu'on réfléchit que le complexe de castration agit toujours dans le sens impliqué par son contenu: il inhibe et limite la masculinité et encourage

la féminité. La différence qui réside dans cette part du développement sexuel de l'homme et de la femme est une conséquence naturelle de la différenciation des organes génitaux et de la situation psychique qui s'y rattache : elle correspond à la différence entre castration accomplie et simple menace de castration" (Freud, "Différence anatomique entre les sexes", p.130).

Dans les deux cas, la castration marque un échec fondamental du sujet. Mais alors que chez le garçon, l'échec survient après une première tentative de structuration oedipienne (simple menace de castration), chez la fille, au contraire, l'échec est là d'emblée (castration accomplie).

Cet échec présent d'emblée chez les filles les rend plus sujettes à une fragilité psychotique. Au contraire, cet essai de structuration oedipienne des garçons, les rend plus sujets à une structuration dans la perversion (ce n'est pas pour rien que le fétichisme est le modèle des perversions).

Les deux sexes présentent donc, idéalement, les deux modes du rapport du sujet à son échec :

Fille : échec (castration) puis structuration (Oedipe)
Garçon : Structuration (Oedipe) puis échec (castration)

Ce qui est donc central dans la castration c'est bien l'échec à se structurer, c'est-à-dire la répétition. La castration est le roc sur lequel le sujet peut se structurer.

Il ne le fera que par l'exclusion d'une totalité : classiquement, on dit :

- exclusion de la totalité des femmes pour le garçon
- exclusion de la totalité des organes pour la fille

La castration est donc essentiellement l'exclusion ou, mieux dit, l'impossibilité d'une totalisation, d'une sommation. Classiquement : le garçon vit la castration au moment où il vit l'impossibilité de s'approprier toutes les femmes (même si "toutes les femmes" se réduit à "la femme" : il s'agit toujours, en logique, d'une proposition universelle), mais, en même temps, il vit l'impossibilité de se considérer comme une universalité d'organe ("tous les organes" c'est déjà détruit par la simple menace de castration).

La fille vit aussi la castration au moment où elle vit qu'elle n'est pas une universalité d'organe et qu'elle n'a pas non plus tous

les hommes.

Cette façon d'aborder la castration par la structuration sociale du sujet corporel devait amener, tout naturellement, à une exclusion, à une impossibilité d'universaux au niveau social et au niveau corporel.

On pourrait introduire la castration par un tout autre bout : par le bout du langage. Il nous amènera à la même conclusion : à l'impossibilité de l'universel. On sait l'importance de l'universel pour la logique classique, a fortiori pour la science dont le seul but est d'arriver à des propositions universelles (par voie inductive ou déductive, par axiomatique, etc.). Comme l'inconscient contient la castration dans sa structure, il faudra bien se rendre à l'évidence qu'il ouvre sur une logique absolument différente de celle de la science, puisqu'il exclut fondamentalement ce concept d'universel, qui est à la base de toute science.

Introduisons la castration par le biais symbolique du langage.

1.3.2. Castration et langage

Dans son commentaire de la Verneinung de Freud, Hyppolite distingue deux symboliques : 1°) une symbolique implicite (883), la pensée dans le primaire, le primaire (887) ou l'affectif, et, 2°) une symbolique explicitée (886), la pensée comme pensée, le jugement (887), l'intellectuel. La dénégation fait le passage de la première symbolique à la seconde. Le symbolique, au sens plein et explicité du terme (2) est donc un discours caractérisé par l'assertion de vérité et la logique de la non-contradiction, tout à fait explicitée dans l'introduction du symbole de la négation.

Ce symbolique caractérisé par le symbole de la négation recouvre la logique traditionnelle des propositions, tout à fait déficiente en ce qui concerne la psychanalyse.

Dans l'article sur la Verneinung, Freud considère ce passage du symbolique implicite au symbolique explicité (la dénégation) non pas comme une levée du refoulement, non pas comme un travail d'analyse, non pas comme une introduction dans la symbolique ou une introduction au symbolique, mais comme une démarche logique rapprochant de la science (et de sa logique propre). Cette démarche logique se caractérise par deux positions possibles vis-à-vis d'une proposition : l'affirmation (Bejahung) ou la négation (Vernei-

nung), la position qui rejette la négation équivaut à l'affirmation, la position qui rejette l'affirmation équivaut à la négation. Autrement dit, il s'agit là d'une logique à deux valeurs de vérité, basée sur le principe de non-contradiction. En soi, elle intéresse la science et non la psychanalyse. Mais Freud voit dans ces deux valeurs de vérité des formations dérivées de deux positions psychiques propres à la symbolique implicite, affective, primaire : l'affirmation dérive de l'unification (Vereinigung), la négation dérive de l'expulsion (Ausstossung). C'est la raison pour laquelle Freud accorde son attention à ces deux valeurs de vérité. Unification et expulsion sont les deux processus de la constitution du "moi-plaisir purifié" : le moi incorpore ce qui lui plait et rejette ce qui lui déplaît. Ce moi-plaisir purifié n'est d'ailleurs lui-même que la transformation temporelle du moi réalité primitif constitué par ce qui ne peut être fui (à l'exclusion de tout ce qu'on peut fuir). Moi-plaisir purifié est donc une façon de décharger ce qu'on ne peut fuir. Décharge et fuite : nous retrouvons ici nos bonnes vieilles conceptions temporelles et spatiales de l'appareil psychique dont nous avons déjà parlé.

Pour Freud et Hyppolite, on a donc deux symboliques :

1°) la symbolique implicite, l'affectif, où jouent les mécanismes d'unification et d'expulsion (mais nous voyons bien que ces mécanismes ne peuvent, en aucune façon, fonder la chose analytique).

2°) la symbolique explicitée par l'introduction du symbole de la négation.

Lacan reprend ces deux niveaux symboliques "l'affectif" et "l'intellectuel" ("Ecrits" p.383), mais il les fait précéder d'une "symbolisation primordiale" qui n'est mentionnée, ni chez Freud, ni chez Hyppolite. Cette symbolisation primordiale consiste en une "Bejahung primordiale" (remplaçant, avec un glissement de sens la Vereinigung-unification chez Freud) qui s'oppose à la Verwerfung-retranchement-forclusion (remplaçant, avec un glissement de sens, l'Ausstossung-expulsion, chez Freud). Ce qui passe par la Bejahung constitue, pour Lacan, le symbolique. Ce qui passe par la Verwerfung constitue le réel. Il y a donc, pour Lacan, un processus d'entrée dans le symbolique, que l'expérience puisse ou non le repérer. Pour Freud, au contraire, on se situe d'emblée dans le symbolique, même si celui-ci prend parfois les allures d'une méca-

nique chimique ou neurologique.

Lorsque Lacan soupçonne qu'il y ait une symbolisation primordiale, ce n'est pas seulement le concept de symbolisation primordiale qu'il introduit. Il introduit la suspicion au lieu du symbolique; car il introduit la symbolisation comme clôture¹. Ce qui n'est pas sans quelque conséquence au niveau de la clinique, notamment de la psychose, comme nous le verrons, mais aussi au niveau du symbolique lui-même. On le remarquera dans l'étude "Le Nombre treize et la Forme logique de la Suspicion". La logique de la question bon-mauvais s'y redouble d'une logique de la suspicion (lourd, léger, équipondéral). C'est la limitation à un nombre fini de parties discrètes (les treize pièces) qui permet l'introduction de la logique de la suspicion. Cette double logique -de la question (bon mauvais) et de la balance (lourd, léger, équipondéral)- et ses entrecats fait naturellement tout le sel du problème. Elle montre en même temps très bien comment la suspicion s'inscrit toujours dans un ensemble clos d'éléments discrets : le nombre des suspects est toujours limité (pensez aux films policiers). Inversement, dans une collection (limitée) d'individus, la possibilité d'une différence équivaut à l'introduction d'une suspicion. Clôture d'un système symbolique et logique de suspicion sont corrélatifs.

Or, la symbolisation primordiale est nécessairement clôture d'un système symbolique. Il n'est donc pas étonnant que, dans une telle perspective du symbolique, l'accentuation soit continuellement mise sur une pratique de la suspicion (du supposé savoir) et sur une clinique de la suspicion, qui se manifeste dans le choix d'une psychose, nodale pour cette théorie : la paranoïa, psychose de suspicion par excellence.

Les mécanismes de formation du moi-plaisir purifié, chez Freud (unification et expulsion), allaient également dans le sens d'une clôture; c'est bien pourquoi on les retrouvera avec évidence dans la clinique de la paranoïa. Cependant, ces mécanismes n'ont jamais été rapprochés d'une constitution du symbolique, d'une symbolisation primordiale.

(1) puisque la symbolisation dit ce qui est symbolique et ce qui ne l'est pas; elle délimite le symbolique, elle le clôture; même si l'analyste ne peut en faire le compte, le décompte final est toujours supposé.

Ce refus de passer par une "symbolisation primordiale" pourrait bien être vu, par certains, comme un refus de la castration, refus d'être limité. Nous verrons qu'il n'en est rien et que la limitation du symbolique (la symbolisation primordiale) est, au contraire évidemment la castration.

Revenons à cette clôture symbolique présente, non seulement dans la théorisation du symbolique en général, mais dans la pratique la plus concrète de l'écoute : "Chaque fois que nous avons, dans l'analyse du langage, à chercher la signification d'un mot, la seule méthode correcte est de faire la somme de ses emplois. Si vous voulez connaître, dans la langue française, la signification du mot "main", vous devrez dresser le catalogue de ses emplois, et non seulement quand il représente l'organe de la main, mais aussi bien quand il figure dans main d'oeuvre, mainmise, mainmorte, etc. la signification est donnée par la somme de ces emplois. C'est à cela que nous avons affaire dans l'analyse." (Lacan, Séminaire I, p.262). Cette entreprise de sommation de tous les d'un nom est proprement impossible, non pas tellement du fait que tous les mots ont des emplois passés infinis, mais du fait que la sommation elle-même, au fur et à mesure qu'elle s'enrichit, augmente du même coup tous les emplois du mot lui-même employé dans le discours de sommation. Même si cette sommation se fait en "silence".

Sommation : mais qui tenterait de la faire? Ce ne pourrait être l'Autre, parce que, justement, l'Autre ne participe pas de cette tentative avortée de clore son champ à lui, l'Autre avec A. Ce n'est pas le sujet, bien trop préoccupé par sa parole et ce qu'elle engage ou n'engage pas, pour tenter une analyse linguistique. Celui qui fait la somme coince nécessairement le sujet dans un système clos, sous prétexte -fallacieux- de l'Autre (réduit, en fin de compte, à un code, à un dictionnaire).

Chercher la signification d'un mot c'est alors toujours réduire à un élément de système et, par là même, réduire l'Autre et le sujet parlant aux dimensions de ce système, fût-il baptisé système de langue. Qu'en savons-nous, après tout, de ce système de langue? Si peu... si peu...

A travers cette clôture et cette sommation, le "symbolique" se trouve engagé dans une entreprise de totalisation, de généralisation qui n'est pas pour déplaire à l'activité scientifique : tous les signifiants...

tous les emplois du signifiant..., toutes les pièces..., toutes les parties du corps... Cette totalisation ne saurait être mieux abordée que dans sa forme la plus générale : la théorie des ensembles :

"On sait que, par quelque bout qu'on prenne la chose, la collection de tous les ensembles ne saurait être considérée comme un ensemble; de sorte que, parler de l'ensemble de tous les ensembles, n'a aucun sens. Et cela ne tient pas, comme on pourrait le croire, à une définition confuse de l'ensemble, car on a beau formaliser et retaper la théorie de fond en comble, ce fait demeure; c'est qu'il signale une faille essentielle à la tenue même d'un discours où l'effet de sujet s'implique. Revoyons-en rapidement la démonstration : si la collection de tous les ensembles était un ensemble E, on pourrait considérer la partie F de E, définie comme l'ensemble des ensembles x de E qui ne s'appartiennent pas, c'est-à-dire tels que x ne soit pas élément de x. Si F s'appartient, alors il a la propriété des ensembles x qui lui appartiennent, à savoir la propriété de ne pas s'appartenir; on trouve donc que si F s'appartient, alors il ne s'appartient pas. Inversément, si F ne s'appartient pas, alors il n'est pas parmi ses éléments et n'a donc pas leur propriété qui est de ne pas s'appartenir : par suite F s'appartient. En résumé, si F ne s'appartient pas, alors il s'appartient et, s'il s'appartient, alors il ne s'appartient pas" (Sibony, "Le Nom et le Corps", p.212).

On déduit donc le théorème : la collection de tous les ensembles n'est pas un ensemble.

Ce faisant, on n'a cependant fait qu'une chose : baptiser l'ensemble de tous les ensembles : "collection". Mais la collection de toutes les collections est passible de la même démonstration : le paquet de toutes les collections n'est pas une collection, et ainsi de suite...

Pour éviter le problème, on peut aussi rejeter un des ensembles hors de l'ensemble : "ce que dit ce résultat (de la démonstration précédente), ou plutôt ce qu'il suppose, c'est tout simplement ceci : qu'on ne peut pas mettre tous les signifiants d'une même "famille" dans le même sac et que, quand on tente de les rassembler -de les mettre ensemble- il y a une faille, un mouvement d'exclusion, dont l'effet est de transporter ailleurs un des signifiants, devenu autre, de façon que les autres puissent fonctionner comme tel"

(id. p.213). On introduit ainsi une rupture, un bord qui évite le paradoxe de l'ensemble de tous les ensembles... (de cette rupture, on peut alors ultérieurement déduire une queue de signifiants -p.215-, le fonctionnement d'une des parties du tout comme le tout : métonymie, p.221).

Mais, cette rupture masque justement la question posée par le paradoxe. Le paradoxe doit s'expliquer par une hypothèse fallacieuse. Plusieurs hypothèses restent sujettes à révision :

- A. le concept d'ensemble de tous les ensembles :
 - 1°) soit dans la totalisation : "tous"
 - 2°) soit dans sa détermination : "ensemble d'ensembles"
- B. le concept de partie F, ensemble qui ne se contient pas lui-même :
 - 3°) soit dans la dichotomie : "se contient ou ne se contient pas lui-même" (principe de non-contradiction)
 - 4°) soit dans sa détermination : "ensemble d'ensemble"
- C. le déroulement logique de la démonstration :
 - 5°) l'implication : "si,... alors..."

Au moins une de ces cinq hypothèses est fausse; groupons les en deux groupes : 1°), 3°), 5°), renvoient toutes à la logique classique où l'universel, la non-contradiction et l'implication tiennent ensemble; 2°) et 4°) renvoient à la réflexivité d'un concept qui a rapport à lui-même. Un mot, en qualité de mot, renvoie toujours aussi à lui-même, une partie du corps, en tant que partie du corps, renvoie toujours également à elle-même. Mot et partie du corps renvoient à eux-mêmes en tant qu'ils supposent une subjectivité, c'est-à-dire, une réflexivité (noeud premier de toute pensée phobique et contre-phobique où le sujet essaie de se rattraper, se prévoir et se maîtriser).

Ou bien les hypothèses 1°), 3°), 5°), ou bien les concepts 2°) et 4°) sont erronés. Il est donc impensable d'appliquer la logique classique à des êtres réflexifs comme les mots, les parties du corps, les catégories humaines ou psychopathologiques (par exemple les catégories de Schotte-Szondi).

- Conséquence : si on totalise l'ensemble des êtres réflexifs d'un type particulier, on se trouve automatiquement hors du coup :
- l'ensemble de tous les signifiants n'est pas signifiant
 - l'ensemble de toutes les parties du corps n'est pas partie du corps
 - l'ensemble de tous les hystériques n'est

pas hystérique.

Par là sont déterminés les hors-jeu radicaux des scientifiques humains, qu'ils soient linguistes, médecins ou psychiatres. Les sciences humaines sont soit sciences, soit humaines. Telle est la castration, il faut choisir entre :

- une logique (non-contradiction, universalité, implication,...) qui s'exclut alors de tout concept réflexif humain
- un usage de concept réflexif qui sape à la base la logique.

On sait la position de l'inconscient qui ne connaît ni la non-contradiction, ni l'universalité, ni la causalité, ni l'implication... ni, sans doute, de concept réflexif (cfr. plus loin).

1.3.3. La castration fondatrice

La castration fonde le symbolique -en tant qu'il concerne l'inconscient- comme alternative de la science. En tant qu'elle est fondamentale pour la psychanalyse, la castration ne saurait être l'absence d'un objet symbolique (le phallus de la mère), ni la menace d'une telle privation, ni le moins un de "tous moins un".

Si la castration est au centre de la psychanalyse, elle doit poser les questions fondamentales de la psychanalyse :

- 1) elle doit remettre en question le concept de représentation (inconscient)
- 2) elle doit poser la question de l'origine et de l'essence de l'énergie (pulsion et au-delà du principe de plaisir)
- 3) elle doit sortir du schématisme spatio-temporel (inconscient pulsion)
- 4) elle doit se situer en dehors d'une logique de la non-contradiction (désir)

C'est pourquoi la castration :

- 1) n'est pas une représentation fantasmatique
- 2) ne s'épuise pas (par fuite ou par décharge) et est source d'énergie pulsionnelle
- 3) est pure essence répétitive
- 4) engage une dimension où la contradiction n'est pas exclue.

Le choix imposé par le paradoxe de l'ensemble de tous les ensembles constitue la castration. Qui choisit la voie de la pensée logique traditionnelle se trouve d'emblée hors-jeu de la situation qui se joue devant lui :

- hors-jeu de ces ensembles de catégories psychopatho-anthropologiques (psychopathes,

pervers, névrosés, psychotiques...)

- hors-jeu de cet ensemble d'organes qu'il voit dans le miroir

- hors-jeu de cet ensemble de mots qu'il a devant lui sous forme de dictionnaire, d'écrits, de doctrine, voire de maître.

Il se trouve engagé dans ce que j'appellerai la pensée fantasmatique (qui regrouperait, dans un même sac, fantasmes, délires, théories, sciences, logique, psychologie, ces quelques notes, etc.)

Pour ce qui est de la castration fondatrice, il n'y a aucune raison de la cantonner à l'intérieur de la pensée fantasmatique puisque cette dernière n'en est qu'un effet.

Qui choisit le chemin du mot, le chemin de la zone érogène, le chemin de l'hystérie, se trouve, au contraire, sans cesse pris dans le vide qui l'entoure :

- vide autour du mot l'isolant du cortège des significations

- vide autour de la zone érogène l'isolant de l'image mirifique du miroir

- vide de l'hystérie autour de toute la gamme de réponses insuffisantes qu'on peut lui donner.

Ce vide peut, bien sûr, être fantasmé comme faute, comme dette, comme manque de phallus, que sais-je? Ces fantasmatisations ne font, cependant, que voiler l'essence même de la castration, si du moins nous voulons laisser à ce terme son sens fondamental pour la psychanalyse.

Si la castration n'est pas d'essence fantasmatique, elle n'est pas non plus métabolisable, elle ne peut être réduite, puisque, justement, elle est ce vide à côté du mot, ce vide à côté de la zone érogène, ce vide à côté de la question. Ce vide ne tient pas la place de, ne tient pas lieu de quelque chose. Il n'est pas un manque, ou négativité d'une valeur positive, ou absence de quelque chose. Ou encore, on ne résoud pas le paradoxe de l'ensemble de tous les ensembles par des subterfuges obsessionnels : Appelons-le collection, ou considérons tous les ensembles moins un. On peut faire toutes les gymnastiques qu'on veut pour effacer le paradoxe de l'ensemble de tous les ensembles, rien n'y change. L'ensemble de tous les ensembles, même soumis après coup à la soustraction de 1 (moins 1), ne perd pas son côté paradoxal, il est simplement voilé. Contrairement à ce que Sibony semble indiquer (id. p.213).

Rien n'est changé à ce côté inépuisable de la castration qui est vide installé autour

du mot, de la zone érogène, de l'hystérique. Ce vide, on ne peut le fuir, on l'emporte avec soi; on ne peut non plus le décharger, il est pulsion et au-delà du principe de plaisir.

En disant du vide de la castration qu'il est pulsion, je lui ôte déjà la possibilité d'être saisi fondamentalement dans un schématisme spatio-temporel :

- le vide n'est pas manque, c'est-à-dire il ne tient pas lieu ou place de quelque chose. Il n'est pas topique.

- le vide ne saurait non plus être pris dans un schématisme temporel. Ce serait, là encore, lui assigner une origine, une dépendance d'autres phénomènes conçus selon la logique classique, alors que c'est ce vide de la castration qui fonde -entre autres- la logique classique.

Il doit cependant se répéter, c'est-à-dire être saisissable ou plutôt saisissant à différents moments de cette existence que nous sommes bien obligés de considérer. Mais cette répétition ne saurait se totaliser, ni au début, ni à la fin de quelque période (une vie, par exemple). Autrement dit, ça n'a aucun sens de dire : il est entré dans le complexe de castration, il est sorti du complexe de castration, il est entré dans le symbolique. Ces expressions sont celles d'une pensée fantasmatique qui, par sa seule insistance, voile le vide de la castration, vide sur lequel la fantasmatisation n'a aucune prise, vide qui, au contraire, fait prendre la fantasmatisation (comme prend la mayonnaise), la soutient, la manie jusqu'au fond de la dépression.

Le vide de la castration n'est donc nullement en train de tenir lieu de quelque chose, ou de remplir une plage de temps. Il est d'essence ponctuelle, non au sens d'une point de l'espace et du temps, mais comme le point d'origine de l'espace et du temps. Le vide est répétitif, dans un sens proche de la répétition de Kierkegaard : "la seule chose qui se répéta fut la non-répétition". Le vide de la castration est ainsi le vide de complétude infinie, le vide de jouissance, le vide de satisfaction pulsionnelle.

C'est ce vide aussi qui fait le noeud des phénomènes dits lacunaires. L'interprétation de l'oubli de Signorelli passe bien sûr par Botticelli, Boltraffio, Bosnie, Herzegovine, mais à travers Herz, Herr..., Traffoi, s'indique bien plus fondamentalement que

l'oubli n'est que le masque du vide. Il n'y a aucune raison de penser que ce vide pourrait être comblé par un signifiant ("mort" et "sexualité", par exemple), que ce vide est un manque de signifiant. Le manque de signifiant c'est l'oubli de "Signorelli" et rien d'autre. Mais cet oubli n'est que la dérive fantasmatique d'un vide plus essentiel, vide qui s'est d'ailleurs répété jusqu'à la fin de la vie de Freud, sans que "mort et sexualité" puissent y changer quelque chose.

C'est ce vide aussi qui était au centre du chaudron sous forme de trou. C'est parce qu'il n'est pas manque d'un signifiant -ou un signifiant "autre"- qu'il permet d'outrepasser ou de faire trépasser la logique de la non-contradiction. De là, le désir.

Les mots d'esprit, eux aussi, tournent autour de ce vide, de cette absence de sens qui n'est pas un manque, qui n'est pas un appel au sens, mais un clin d'oeil au non-sens. Même si le rire vient obturer le vide dans le plaisir fantasmatique.

1.3.4. Logique de la castration

Nous avons découvert un élément de structure particulier de l'inconscient : la castration qui explicite ce roc de l'inconscient qu'est la répétition... ou l'échec du sujet à se situer en même temps qu'il conditionne le ronronnement rythmique du fantasme.

La castration c'est la mise hors cause, hors circuit de toute proposition universelle.. c'est-à-dire toute proposition dont le sujet est pris universellement (même s'il est unique). Or, la logique classique nous apprend qu'on ne peut rien tirer de deux propositions particulières. Toute la logique des propositions prédicatives est donc absolument disqualifiée dans l'inconscient : elle est sans objet aucun (vous voyez donc bien que si "l'inconscient est structuré comme un langage" ce n'est pas n'importe comment!).

De plus, le principe de non-contradiction est également exclu du langage de l'inconscient puisque, pour l'inconscient, un terme renvoie toujours son contradictoire...(exemples classiques : l'eau ou le pipi et le feu, la maman et la putain, la toute-puissance et l'impuissance, etc., etc.)

Toute la logique des propositions non-analysées est donc ainsi exclue de ce langage de l'inconscient.

Quelle logique pouvons-nous alors lui trouver ?

La logique de la castration, c'est-à-dire "pas tous...", "pas tout...", "pas l'individu...". Car l'individu, Socrate, par exemple ou chacun de nous comme sujet analysant, c'est aussi un universel: eh bien, la castration dit : "pas si évident que cela que Socrate existe, que tel individu existe comme tel, comme universel..."

Vous saisissez bien le rapport évident de la castration avec la psychose. Le psychotique est évidemment en plein dedans, même s'il n'en sort pas si bien que cela. La castration remet le sujet en question, voire elle le met en déroute totale, en même temps qu'elle met en déroute la logique classique (sur laquelle est bâtie toute la science).

La castration c'est donc l'échec du sujet (répétition), échec de tout raccrochage à une science qui le sauverait. Il est dès lors sûr qu'il n'y a pas de science (logique) qui puisse jamais sauver le psychotique. Poser la question est même tout à fait absurde; le noeud de la psychose, en effet, qui est la castration, est en même temps mise hors circuit de la logique classique absolument dépassée à ce niveau.

La logique de la castration est destruction continuelle de cette universalité rencontrée dans le "tous..." aussi bien que dans le "sujet...". Tels sont précisément les deux formes de la haine :

- haine contre une personne bien particulière, détruire l'universalité d'une personne (et pas simplement l'attaquer sur un point précis), tuer l'indivision de cette personne.
- haine contre une multitude, mais alors universelle; il ne s'agit jamais de s'en prendre à quelques juifs, à quelques flamands ou wallons, mais bien à tous.

Il s'agit de toute façon d'une extermination, extermination d'un sujet, individu, ou extermination d'une race, c'est-à-dire genus, d'une généralité, d'une universalité.

Cette haine fondamentale de la logique de l'inconscient, de la logique de la castration plus précisément, vise toujours à remanier une structure sociale toujours insuffisante; c'est-à-dire exclure tel individu ou tous les individus de ce genre. La haine oedipienne extermine la mère ou toutes les femmes du père, par exemple.

Dans ce moment de haine fondateur propre à la logique de la castration, où donc se met le sujet de la haine?

Question déjà posée à propos du fantasme (on bat un enfant). Est-il celui qui hait

ou celui qui est haï? J'ai insisté sur l'importance de l'ignorance à ce propos pour marquer une indifférenciation sur laquelle seule on peut travailler puisque c'est dans le passage de l'un à l'autre que se joue tout le mouvement rythmique de l'inconscient.

Pour éclairer un peu votre lanterne diagnostique qu'on hésite toujours à mettre au rencart, on peut dire que, lorsque le sujet se met du côté du haï, il est essentiellement exterminé, il est psychotique : exemple, le paranoïaque vit la castration comme une haine qui lui tombe dessus et qui tente de le détruire; ou le mélancolique est déjà détruit ou se laisse détruire.

Au contraire, le névrosé est toujours du côté du haïssant, même s'il cache habilement sa haine, car il ne sait pas que sa haine, plus fondamentalement, porte aussi sur lui.

Je terminerai pas un exemple de haine tout à fait évident dans la théorie, il s'agit du concept de forclusion. La forclusion exclut que tout être humain soit essentiellement dans le symbolique... Autrement dit, le symbolique est alors un instrument de haine. Haine qui porte sur le psychotique bien sûr. Et la chose est d'autant plus facile à accepter qu'elle porte sur celui qui s'est déjà placé en victime de, c'est-à-dire sur celui qui met au centre de son histoire, la haine, l'extermination du sujet, l'échec répété du sujet (ceci est d'autant plus évident que le sujet est paranoïaque).

La forclusion est donc un concept essentiellement névrotique en ce qu'elle fixe sur un objet haïssable (le psychotique) une haine absolument radicale sous forme de compromis (la forclusion étant un concept "scientifique", où cette haine est, bien entendu, déniée).

On ne doit pas s'étonner que cette haine ne se retrouve guère dans les écrits, pourtant abondants, de l'auteur de la forclusion. Il le fait pour jouer au niveau très précis d'un évitement de cette haine qui remettrait en question le "symbolique" lui-même comme champ constitué à un moment précis. N'y touchez pas et mettez plutôt votre haine à l'extérieur et sur le non-symbolique, dans la forclusion.

Par là, il n'y a pas moyen non plus d'y voir clair dans la haine fondamentale, aussi bien pour le névrosé que pour le psychotique, puisque cette haine, pourtant fondamentale, se trouve exclue par projection sur une catégorie psychiatrique bien précise, la psychose (traditionnel diagnostic d'exclusion des socié-

tés d'analyse, aussi bien que des indications d'analyse.

1.4. L'Inconscient comme possibilité

Je vous ai montré le pouvoir corrosif, destructif, putréfiant de l'inconscient à travers les notions de répétition, de fantasme, de castration. C'est bien pourquoi Freud parle de la psychanalyse comme de la peste. C'est bien pourquoi faire une psychanalyse est toujours une entreprise de destruction puisqu'il s'agit de mettre en jeu l'inconscient.

Mais l'inconscient n'est-il que destruction, que haine? Ou encore, quand la haine a accompli son oeuvre de destruction, ne reste-t-il rien, un désert? "Le désert des Tartares" d'où il ne viendra jamais rien, d'où nous ne pouvons rien attendre du tout, ou bien attendre Godot? Il est bien évident que cet état d'attente indéfinie sinon infinie existe bien dans la littérature mais aussi dans la vie de tous les jours, ce dont témoignent les nombreux dépressifs qui, justement, restent figés dans cette attente comme si l'échec de ce qu'ils vivent ou ont vécu leur donnait certitude que tout est fondamentalement destruction.

1.4.1. L'énergie potentielle

L'échec d'une réalisation met bien sûr en évidence un vide, un néant fondamental, une castration fondamentale. Mais ce vide n'est aucunement l'exclusion définitive de toute chose.

La castration n'est pas l'exclusion définitive du sexe masculin pour les femmes, par exemple. Elle est, avant tout, l'exclusion d'une réalisation totale de soi par soi. Il y a, dans l'inconscient, un mouvement fondamental de haine, de destruction, d'exclusion. Mais, ce qui est exclu, ce n'est pas tel ou tel objet, tel ou tel sujet, etc.; ce qui est haï, ce n'est pas d'abord telle ou telle personne. L'exclusion et la haine portent sur une réalisation. C'est bien pourquoi le terme d'échec est si évocateur de ce moment de l'inconscient : l'échec est toujours l'échec d'une réalisation. C'est-à-dire l'échec d'un acte où le sujet fait quelque chose et se fait aussi par là... Cet échec arrivé, le sujet peut-il faire autre chose? A-t-il des réserves. Vous vous rendez compte qu'on est ici en plein dans la métaphore énergétique, centrale pour l'oeuvre de Freud puisqu'elle

conditionne tout le développement freudien des pulsions et de la libido.

L'inconscient, à travers l'échec, la répétition, le fantasme, la castration, mène inexorablement à cette question : le sujet peut-il?

L'échec mène à une conception théorique où sont présents à la fois la possibilité, l'énergie et la réalisation.

Reprenons la métaphore énergétique au niveau de la physique.

L'énergie totale d'un système (mécanique) est constante et est égale à la somme de l'énergie potentielle et de l'énergie cinétique. Une catapulte tendue contient de l'énergie potentielle qui est libérée en énergie cinétique dans le projectile lorsque vous laissez se détendre la catapulte. Cette conception reprend, bien sûr, des notions philosophiques bien plus anciennes (Aristote et les pré-socratiques) auxquelles je ne m'attarderai pas. Je me contenterai de faire remarquer que ce qu'implique ce principe premier de la thermodynamique est : l'énergie totale est constante.

Si vous voulez mettre en évidence l'énergie potentielle, vous ne pouvez le faire que par deux mouvements successifs :

1°) la mise sous tension de la catapulte

2°) la détente de la catapulte

Toute notion d'énergie contient cette conception assez simpliste de la catapulte, avec ces deux moments d'énergie potentielle et d'énergie cinétique. Ce que vous gagnez d'un côté, vous le perdez de l'autre puisque l'énergie totale est constante.

En psychanalyse, l'échec, la destruction, la castration sont, disais-je, l'exclusion d'une réalisation, exclusion derrière laquelle nous pouvons voir l'exclusion d'une énergie cinétique. Autrement dit, ce qui pourrait être mis en valeur, c'est l'énergie potentielle, la pulsion comme possibilité.

Les dépressifs tentent d'aller à l'encontre de cette conception de l'énergie (plus il y a d'échecs, plus il y a de possibilités à redécouvrir). C'est bien pourquoi il n'y a pas de demande dépressive et, sans doute, pas d'inconscient essentiellement dépressif, car tout échec y est essentiellement la mise en évidence d'une impossibilité, c'est-à-dire que l'échec dépressif est pris dans une autre structure que celle de l'inconscient. Il ne peut, dès lors, être qu'un premier pas préliminaire pour reconnaître ce vide, ce moment de suspens où la possibilité pourra, peut-être, venir s'inscrire comme possibilité de

tout autre chose, un jour où l'impossibilité radicale sera effacée, où le problème dépressif sera totalement oublié, où le sujet sera dans une structure totalement opposée à une structure dépressive, où il sera dans une structure du type énergétique, pulsionnelle.

Cette remarque sur la dépression n'est pas sans évoquer les échecs classiques de la psychanalyse qui, selon la conception énergétique (la mise en suspens de la réalisation dévoile l'énergie potentielle), devrait, au mieux, nous introduire aux possibilités, à la potentialité (positive) de la psychanalyse, à son pouvoir.

1.4.2. De l'impuissance de la psychanalyse

On peut aborder le champ des échecs au niveau psychique par deux grands biais :

- les échecs qui ont une cause essentiellement somatique
- les échecs qui ont une cause essentiellement psychique, c'est-à-dire un certain enchaînement de réactions à des traumatismes de l'histoire vécue par le patient.

Traumatismes physiques, traumatismes psychiques, s'opposent donc comme théories génétiques absolument irréductibles : somatogénèse et psychogénèse.

Mon propos n'est pas de situer la frontière entre les deux ou de disqualifier l'une par rapport à l'autre pour tel ou tel cas. Les deux approches sont totalement irréductibles, même si elles peuvent se faire simultanément.

Il est évident que tous les troubles qui relèvent essentiellement de la somatogénèse (altération psychique suite à une anomalie physique) ne relèvent pas de la psychanalyse comme telle. Et cela, non pas parce que la psychanalyse ne s'occuperait pas du somatique. Cette incongruité de la psychanalyse et de la somatogénèse vient de l'absence d'affleurement de l'inconscient : pas de répétition de l'échec du sujet dans son acte, pas de rythme fantasmatique, pas de structure de castration. La position d'un problème en terme de somatogène n'introduit donc nullement à l'analyse de l'inconscient. Aussi, la psychanalyse ne peut-elle considérer cette somatogénèse en son sein que comme un matériel d'analyse parmi d'autres, tout comme elle peut considérer la religion, l'art sans pour autant se considérer elle-même comme réduisant ces structures en général

à un symptôme névrotique. La psychanalyse les considère sous un angle symptomatique et elle ne peut le faire que sous cet angle, de par la structure même de la démarche psychanalytique; ce qui ne veut pas dire qu'ils sont essentiellement des symptômes. De même, ce n'est pas parce que la bien-aimée a des caractères maternels que le choix d'amour serait essentiellement incestueux et devrait être abandonné. La psychanalyse ne se prononce pas sur la réalité de certaines choses, elle en dévoile seulement la valeur individuelle et toujours particulière de symptôme, de fantasme, bref de surdétermination.

La psychanalyse ne s'intéresse donc pas à la psychiatrie somatique en tant que telle. Il ne faut donc guère s'étonner d'une soi-disant impuissance à ce sujet.

Il est cependant un domaine autrement plus étendu de la psychiatrie où la psychanalyse échoue. Il s'agit de toutes les psychoses dites endogènes : schizophrénie, paranoïa, mélancolie et, en général, toutes les "maladies" "mentales", "endogènes".

Echec d'autant plus cuisant que la psychanalyse classique se propose d'expliquer ce genre de phénomène par un enchaînement causal psychique, par une psychogénèse spécifique selon des stades décrits dans le détail depuis la naissance du patient ou avant cette naissance, voire avant sa conception. Le concept de "mère de psychotique" s'inscrit dans cette ligne là.

L'impuissance de la psychanalyse classique (et non l'impuissance de tel ou tel psychanalyste) se cristallise principalement autour du terme d'endogène. Ce terme d'endogène, introduit en psychiatrie vers 1900, a toujours servi à dire quelque chose comme : "Vous pensez qu'il y a, d'une part une causalité physique et, d'autre part, une causalité psychique, eh bien, il pourrait bien y avoir une autre causalité cachée, la nature de ces maladies est peut-être bien cryptogène...", c'est-à-dire on ne sait pas exactement comment ça survient. Nous retrouvons, notons-le au passage, cette même ignorance rencontrée dans la structure du fantasme : nous ne savons pas très bien d'où ça vient.

Les troubles psychiatriques somatiques (exemple : démence artérioscléreuse) ont pour cause des enchaînements causaux de nature physico-chimique bien connue.

Les troubles psychiatriques psychogènes (exemple : névrose classique) ont pour cause des enchaînements causaux de type psycho-affect-

tifs bien connus.

La nature de ces enchaînements est parfaitement connue même si l'enchaînement particulier n'est pas encore clairement analysé dans tel ou tel cas (voire même dans la majorité des cas, ça ne change rien au raisonnement).

Par contre, les troubles psychiatriques endogènes ont pour cause des enchaînements causaux du type essentiellement hypothétique ou inconnu, même si l'on dit la cause, c'est "l'endon" : l'endogénéité "dont aucune école ou courant de pensée psychopathologique n'a, jusqu'à présent, interprété la nature de façon convaincante" (Tellenbach citant Van Bayer, "La Mélancolie", p.40).

Dans cette entreprise de recherche causale, on tombe sur un os : l'endogène, qui est essentiellement l'os sur lequel la psychanalyse se casse les dents. On pourrait sans doute reprendre ce problème des causes à la façon d'Aristote :

- causes matérielles où la matière physico-chimique produit quelque chose
- causes formelles où la forme psychique se forme dans l'enchaînement psychique de stades libidinaux
- causes efficientes dans la posée libidinale quantitative
- cause finale qui n'apparaît que dans le résultat...

Mais la cause finale ne peut alors apparaître que dans la mise entre parenthèses d'une réalisation déjà arrivée.

La cause finale et l'endogène ne sont donc là que comme un possible qui se montre uniquement dans le réel qui a suivi et démontré que le possible était vraiment réellement possible; possible non pas simplement comme une pure vue de l'esprit, mais possible effectivement. Or un possible ne peut être dit effectivement qu'une fois qu'il est réalisé, qu'après coup. Il ne peut apparaître cependant que par la mise entre parenthèses de cette réalisation. Nous tombons là sur une cause ("endogène") qui fait scandale pour la psychanalyse, mais bien plus sur une cause qui fait scandale pour le concept de cause lui-même. C'est-à-dire que cette cause témoigne de la nature essentielle de la causalité qui ne va pas sans une béance (dont témoigne l'ignorance). Je cite Lacan : "Dans l'Essai sur les grandeurs négatives de Kant, nous pouvons saisir combien est serrée de près la béance que, depuis toujours, la fonction de la cause offre à toute saisie conceptuelle... Elle se distingue de ce qu'il y a de

déterminant dans une chaîne, autrement dit de la loi. Pour l'exemplifier, pensez à ce qui s'imagine dans la loi de l'action et de la réaction. Il n'y a ici, si vous voulez, qu'un seul tenant. L'un ne va pas sans l'autre. Un corps qui s'écrase au sol, sa masse n'est pas la cause de ce qu'il reçoit en retour de sa force vive, sa masse est intégrée à cette force qui lui revient pour dissoudre sa cohérence par un effet de retour. Ici pas de béance, si ce n'est à la fin. Au contraire, chaque fois que nous parlons de cause, il y a toujours quelque chose d'anticonceptuel, d'indéfini" (Séminaire II, p.24-25).

Alors que dans la loi, tout se détermine de proche en proche... comme on déduit, par exemple, de proche en proche la solution d'un problème d'algèbre, dans la cause, au contraire, il y a un passage à un autre niveau.

Exemple : 1) l'artériosclérose cause une démence

2) la menace de castration cause une névrose

3) l'endogène cause une mélancolie

Entre la cause et ce qui est causé, il y a toujours un abîme, une béance qui oblige à faire un saut... la cause et le causé sont de nature profondément différente.

"L'incendie d'un grand immeuble de la capitale a été causé par un mégot de cigarette mal éteint."

"Petite cause, grands effets."

"Entre la cause et ce qu'elle affecte, il y a toujours la clocherie" (Lacan ibid. p.25).

Mais qu'est-ce que c'est cette clocherie? C'est du non-réalisé... qui doit pourtant l'être au stade suivant. C'est-à-dire du possible. Ce possible (non-réalisé) nous fait passer automatiquement à un autre niveau que celui d'une détermination de proche en proche.

Les tablettes de dominos s'enchaînent mutuellement dans leur déroulement progressif de proche en proche... mais la cause est toute autre : c'est, par exemple, l'énergie potentielle accumulée dans leur position verticale (grâce à la pesanteur). L'inconscient est aussi du domaine du possible, de ce potentiel qui permet l'enchaînement de tels ou tels événements psychiques.

"L'inconscient, d'abord, se manifeste à nous comme quelque chose qui se tient en attente dans l'air, dirai-je, du non-né.

Cette dimension est assurément à évoquer dans un registre qui n'est rien d'irréel, ni de dé-réel, mais de non-réalisé" (Lacan ibid. p.25-26).

1.4.3. La pulsion

Le terme de cause qui nous fait passer à un autre niveau qu'au déterminisme de la loi, antérieur à l'opposition objet-sujet, antérieur à l'individu, autrement dit :

- 1°) l'objet n'a qu'une importance secondaire
- 2°) cet autre niveau n'est pas personnel, il est prépersonnel
- 3°) cet autre niveau n'a pas de but déterminé, ce but est essentiellement malléable.

Vous aurez reconnu là-dedans la "mythologie" de la psychanalyse, c'est-à-dire ce qui la rend possible : la pulsion.

Freud introduit la pulsion, en effet, en opposition à l'instinct (première forme de présentation de la pulsion);

- comme un être mythologique qui pousse, qui veut ou qui peut une réalisation (Drang)
- dont l'objet n'est pas déterminé et peut être aisément remplaçable (Objekt) contrairement à l'instinct
- dont le but (Ziel) est essentiellement une tendance avec de multiples variantes possibles de l'instinct (contrairement au but Zweck qui est bien déterminé celui-là : marquer le goal)
- dont la cause (Quelle) est exactement la possibilité offerte par ce morceau de corps où la pulsion apparaît pour qu'on en profite dans un sens ou l'autre.

Cette pulsion comme possibilité permet alors toute sorte d'enchaînement rythmique, comme dans la ronde enfantine : le fermier prend sa femme, la femme prend la nourrice, la nourrice prend l'enfant, l'enfant le chat, le chat la souris, la souris le fromage, le fromage est battu...

Révélant par là la vraie nature de la pulsion battre, c'est-à-dire un verbe, verbe qui est la seconde forme de présentation de la pulsion (cfr. "Pulsions et Destin des pulsions").

remarquons toujours que ces différentes possibilités que nous dégagons sont des hypothèses. Elles exigent un travail de dégagement tout à fait perceptible dans la mise en suspens de la réalisation (réalisation du sujet - réalisation de l'énergie, etc.)

Prenons l'exemple de l'homme aux loups et de l'hypothèse que Freud met en-dessous de tout son édifice théorique.

L'hypothèse de Freud dans l'homme aux loups semble être la scène primitive. Freud place sous tout l'édifice des souvenirs et événements remémorés par le patient, une hypothèse qui, dit-il, devait déjà être là à

un an et demi et qui continue à être là plus tard. Le rêve suppose la scène primitive. Mais comment Freud conçoit-il cette scène primitive, cette hypothèse, ce fondement : "Nous pouvions nous attendre à ce que le rêve présentât à l'enfant ... l'image de la satisfaction sexuelle de par le père, telle qu'il avait pu la voir octroyée dans la scène primitive... Mais, au lieu de cette image, apparaît le matériel de l'histoire contée peu auparavant par le grand-père..." (p.353). Problème facile à résoudre, dira-t-on : il s'agit d'un déplacement devant servir la cause du refoulement. Sans doute. Mais ce qui nous intéresse c'est le chemin du déplacement, le "pont associatif", la "connexion" entre les deux représentations possibles (la scène primitive et l'histoire des loups).

"Cette connexion nous est fournie par l'attitude du loup et rien que par celle-ci : le loup sans queue, dans le récit du grand-père, incite les autres à lui monter dessus" (p.353). En dessous du désir de satisfaction sexuelle par le père, il y a l'attitude déjà présente dans la scène primitive. Qu'une attitude ou un mouvement soit l'élément déterminant d'une perception, voilà ce que Rorschach appelait kinesthésie (d'attitude ou de mouvement). L'attitude du père dans la scène primitive détermine la phobie du loup représenté debout, une patte en avant, les griffes sorties et les oreilles dressées. Cette attitude détermine, en effet, le rêve de quatre ans, où le sujet passe de la frayeur à l'angoisse (p.343), c'est-à-dire le cauchemar où le sujet essaie de se situer dans un acte.

A la même époque, une "angoisse effrayante" (p.393), l'angoisse du papillon, est déterminée, non plus par une attitude mais par un mouvement : "ouvrir et fermer les ailes, ainsi qu'avait fait le papillon une fois posé sur la fleur, était ce qui avait fait sur lui cette impression inquiétante (unheimlich)". Ce mouvement était celui d'une femme qui ouvre les jambes.

Le père de la scène primitive est donc supposé immobile. L'hypothèse est l'attitude de l'image. La mère de la scène primitive est, au contraire, supposée mobile. L'hypothèse est le mouvement d'ouvrir et fermer les jambes. L'immobilité est représentée par la mobilité et inversement. Ce renversement de l'immobilité en mobilité est, comme vous le savez, essentiel à l'interprétation du rêve : il

témoigne d'un niveau de fonctionnement psychique où mobile égale immobile, voir égale être vu, frapper égale être frappé, etc.

Il ne saurait, à ce niveau, y avoir de distinction entre le sujet et l'objet. De même, il ne saurait non plus y avoir de sujet-substrat de quelque processus que ce soit. Le processus est par lui-même : il y a du mouvement, il y a de la vision, de la frappe... Mouvoir, voir, frapper, à l'infinitif. Le mouvement de ces kinesthésies expliquées par Freud est clair : il ne peut partir que de l'infinitif, que de l'infini de l'indétermination sous-jacente et qui surprend toute attente déterminée pour la plus grande frayeur du sujet annulé par là-même. Indétermination qui est dans l'hypothèse.

Cette forme infinitive, où l'angoisse se ressourc de la frayeur est encore indiquée dans un troisième épisode de l'homme aux loups : celui de l'hallucination. Il ne s'agit plus d'une attitude (liée au père) ou d'un mouvement (lié à la mère), mais d'une action de l'homme aux loups lui-même : alors qu'il taillait l'écorce d'un noyer, intervenant dans son rêve, il remarqua, avec frayeur, que son petit doigt était coupé (p.390)... On sait l'importance que le verbe tailler, couper, aura pour lui plus tard, et ses démêlés avec les tailleurs par exemple (p.391). Quelque chose reste inchangé et se répète ainsi dans les différentes formes verbales apparentées et dérivées de tailler.

Dans l'hallucination, on voit aussi comment c'est le mouvement du patient lui-même qui déclenche la perception, l'hallucination. Autre forme de kinesthésie qui avait été aussi étudiée par Rorschach dans sa thèse sur l'hallucination réflexe. L'hallucination de l'homme aux loups se produit comme un réflexe inversé : alors que dans le réflexe une perception engendre une réponse motrice, dans l'hallucination, un mouvement (tailler) engendre l'hallucination du doigt coupé.

Ainsi, dans les trois formes infinitives (monter dessus, ouvrir-fermer, tailler) sont-elles chacune le premier pas d'une transformation qui mène de l'hypothèse indicible parce que radicalement inconsciente, vers une organisation symptomatique analysable uniquement dans le langage. Dans leur répétition tout au long de la vie de l'homme aux loups, ces infinitifs sont le premier pas de la maîtrise de la frayeur par l'angoisse, c'est-à-dire le premier pas de l'acte du sujet ou de sa tentative.

Nous avons vu plus haut, en analysant la structure du fantasme, comment ces infinitifs perdurent rythmiquement dans la ronde du fantasme. Je ne reviens pas sur les différentes formes que le verbe peut prendre dans le fantasme.

Il s'agit ici de nous poser la question : Tous les verbes sont-ils pulsionnels? C'est-à-dire, tous les verbes sont-ils également aptes à nous imaginer la nature de possibilité des pulsions? Sinon, de quels verbes s'agit-il?

Nous pouvons aborder la question par deux biais :

1°) la pulsion se comprend essentiellement en fonction d'une poussée (Drang)

2°) dans le mouvement du fantasme, le verbe est essentiellement visible dans l'accroissement de la perception et de la motricité, ce qui suppose qu'il y a quelque chose à percevoir.

Il y a donc quelque chose qui doit se faire, la pulsion pousse vers une réalisation. Une réalisation du sujet.

Le verbe pulsionnel, dans son moment de possibilité, exclut la réalisation terminée du sujet, mais, en même temps, il l'anticipe : il y a une poussée vers cette réalisation.

Le caractère errant de la pulsion ne tient donc pas du tout au verbe lui-même, mais aux possibilités substitutives de l'objet qu'elle recherche de toute façon.

Il n'y a pas de pulsion errante, comme il y a une pulsion sadique, une pulsion anale, etc. Parce qu'on ne erre pas (après) un objet, etc.

Ainsi, le verbe pulsionnel est-il essentiellement transitif au sens où il transite vers un objet, parce qu'il transite toujours vers une réalisation la plus immédiate possible.

Il n'y a aucune pulsion exprimée par des verbes intransitifs comme errer, attendre, aller, mentir, pleuvoir, discourir, rêvasser, etc.

Même si la pulsion comme pure possibilité s'exprime toujours par le verbe détaché de son objet, elle le fait toujours dans la poussée d'une réalisation objective qui se précipite toujours déjà. C'est d'ailleurs pourquoi le verbe est une possibilité sous-jacente à la réalisation, et non un début de réalisation. C'est bien ce qui fait le caractère hypothétique de possibilité de la pulsion.

Cette précipitation de la pulsion risque de nous faire manquer ce moment de possible,

matériel à partir duquel nous pouvons réaliser autre chose dans la psychanalyse.

Si on tient compte de cette précipitation, d'autres verbes sont encore exclus, par exemple au niveau perceptif : tous ceux qui supposent une activité propédeutique comme regarder, écouter, palper, chercher... Ils supposent essentiellement, disons, une attente ou une errance ou un discours préalable à l'objet... entre le verbe et l'objet; ils intercalent toute une propédeutique qui n'est justement pas pulsionnelle mais formation secondaire. Penser est du même type, même si la pensée se rapproche de la pulsion de voir.

La pulsion vise à voir le coït parental ou à l'entendre, ou à le sentir, à le trouver, non à regarder, écouter, palper ou chercher. La pensée, le regard, l'écoute, la palpation et la recherche ne sont que les masques névrotiques (c'est-à-dire de compromis) du voir, entendre, etc.

de même, être agressif n'est pas une pulsion mais le masque de la possibilité de tuer.

De même, courir au magasin de sucettes n'est pas une pulsion, mais sucer bien.

De même, compter et recompter son argent n'est pas une pulsion mais bien dépenser.

Vous saisissez par là comment la possibilité de l'inconscient n'a rien à voir avec une espèce de recherche vers quelque chose d'aléatoire, mais de possible.

La possibilité de l'inconscient est sous-jacente à quelque chose qui se présente le plus souvent comme déjà réalisé.

Ce postulat de réalisation inhérent à la pulsion on le retrouvera dans cette phrase de Picasso que Lacan aimait reprendre : "Je ne cherche pas, je trouve." C'est bien pourquoi il n'y a pas de propédeutique, c'est-à-dire de méthode de recherche en psychanalyse... parce qu'il s'agit de trouver. Il n'y a rien derrière le miroir sans tain...

Puisque tout est dans la possibilité en laquelle vous donnez votre foi comme analyste. Donner foi, ce n'est pas vaguement croire que quelque chose a pu se passer, que c'est possible dans le passé. C'est, au contraire, savoir qu'on peut être sûr d'un possible à réaliser dans le futur. Si vous ne pouvez pas fonder ce possible-ci, vous ne pouvez poser aucun acte analytique car l'inconscient, dans sa dimension de possibilité, vous échappe totalement. L'inconscient comme non-réalisé, non-né, est aussi d'abord un acte contre transférentiel, un acte de foi dans la possibilité

de l'analysant.

L'expression n'est pas sans évoquer le prologue de l'évangile de Saint Jean :

"Au commencement le verbe était (...) tout fut par lui et sans lui rien ne fut. De tout être il était la vie (...) Il était dans le monde et le monde fut par lui et le monde ne l'a pas connu..."

C'est bien sûr aussi ce caractère de possibilité radicale tendue vers une réalisation qui masque sa nature de possibilité. Possibilité tout-à-fait voilée dans sa réalisation effective... le verbe dit la chose qui automatiquement est.

"Dieu dit : que la lumière soit et la lumière fut", etc., etc. La création cache le verbe créateur...

Ainsi, la réalisation pulsionnelle cache la vraie nature de la pulsion et ne nous laisse voir que les avatars d'une pulsion pervertie : par exemple, la pulsion scopophilique perdue dans ses méandres d'approche infinie qui ne finit finalement qu'à voir l'écran de ce qu'il ne veut pas voir...

La pulsion ainsi pervertie n'offre aucune approche à l'inconscient comme possibilité.

J'ai abordé l'inconscient comme possibilité par la catégorie du verbe. On aurait pu le faire, sans doute, de mille autres façons.

Il faut avant tout spécifier qu'il s'agit d'une poussée impérative vers une réalisation, que l'objet qu'elle réclame impérativement est essentiellement remplaçable, que la forme ou le but de la pulsion est avant tout malléable. Reste ce besoin de réalisation et de réalisation du sujet qui fait qu'elle s'inscrit dans les possibilités du sujet, c'est-à-dire, dans son corps. Il s'agit du verbe fait chair, obligatoirement tendu vers la réalisation qui, manquée ou réussie, nous éblouira toujours et nous fera manquer l'infini de ces possibilités qui constituent l'inconscient.

Fin de la première partie.

Christian FIERENS

Jeunes Sciences

Vieux Débats

A PROPOS DE L'HOMME NEURONAL (*)

Par Léon CASSIERS

Introduction

Jean-Pierre Changeux rassemble, dans cet ouvrage la documentation la plus moderne sur le fonctionnement des neurones. Spécialiste mondialement reconnu de ces questions, il y est plus habilité que tout autre. Son originalité sera, ici, de dégager un modèle de base du fonctionnement neuronal, de l'étendre à tout le cerveau, et de nous montrer combien ceci pourrait, selon lui, aller jusqu'à rendre compte des fonctions les plus complexes : celles que, communément, nous appelons le psychisme.

Ainsi nous décrit-il d'abord comment certains neurones, montés comme des oscillateurs électrochimiques, produisent spontanément les influx nerveux qui servent de base à toute la circulation informationnelle du système. Décrivant ensuite leurs interconnexions, il dépasse d'emblée l'ancienne notion trop simpliste des localisations cérébrales fonctionnelles, macroscopiquement situées. Il introduit la notion beaucoup plus neuve de dynamique de "graphes neuronaux" : groupes interconnectés de façon transcérébrale, et responsables de fonctions définies, décrites de manière à la fois plus globale que physiologique.

Le modèle -on pourrait dire le module- de base combine ainsi biochimie et topographie : le "graphe neuronal" est tout à la fois une population neuronale interconnectée de façon spécifique, construite selon une embryogénèse dans l'élaboration de laquelle interviennent, et la génétique, et les influx reçus du monde extérieur, et dont la neurochimie s'établit sur quelques réactions de base

que l'on peut définir. Changeux dépasse donc la pure anatomie et la pure biochimie. C'est à une sorte de topologie vivante, où les éléments simples des deux champs se combinent en un tout fonctionnel nouveau qu'il nous convie. Le "graphe neuronal" exprime ce concept nouveau. La connaissance neurochimique associée à celle de l'architecture de ces "graphes" doit permettre de rendre compte, à chaque fois, d'une fonction envisagée, au fur et à mesure que progresseront nos recherches. Mais aussi, ce modèle doit-il nous suffire pour rendre compte de toute fonction cérébrale.

Changeux va donc écrire : "Cet ensemble d'observations et de réflexions conduit non seulement à prendre en compte les mécanismes internes du comportement, mais à adopter vis-à-vis d'eux un point de vue déterministe. Rien ne s'oppose plus désormais, sur le plan théorique, à ce que les conduites de l'homme soient décrites en termes d'activités neuronales. Il est grand temps que l'Homme neuronal entre en scène". D'où la préférence de l'auteur, et de beaucoup d'autres actuellement, pour le terme "Neurosciences" qui élimine tout radical "psy". La notion de "psychisme" comme entité spécifique charrie, en effet, des concepts holistiques vagues et, pire encore, l'idée confusément associée d'un "esprit" qui aurait comme sa nature propre. Non : ces temps sont révolus.

Neurochimie topographiquement déterminée, le "graphe neuronal" doit désormais nous suffire pour comprendre tous les comportements humains.

(*) Jean-Pierre Changeux : "L'Homme Neuronal", Fayard, Paris, 1983, 419 p.

dans le malaise : partagés entre l'admiration et l'adhésion sans réserve à ce modèle, pour une part, et la réticence face à ce qui nous semble un nouvel avatar d'un réductionnisme que nous connaissons bien : "le psychisme, ce n'est que..."

En fait, nous adhérons pleinement aux propositions de Changeux, à l'originalité de ses éclairages, à la simplicité et l'ampleur des synthèses qu'il tente. Mais, une fois sur ce chemin, nous pensons qu'il s'arrête trop tôt, parce qu'encore quelque peu prisonnier d'une épistémologie causaliste simple. C'est pourquoi nous sommes tentés de poursuivre dans les voies qu'il trace, mais avec l'appui d'épistémologies plus avancées vers des développements plus ouverts.

A propos de trois thèmes que nous offre Changeux : les images mentales, la conscience, et la schizophrénie, nous allons nous essayer à cet exercice.

1. Les images mentales - le langage

Dans les chapitres 4 et 6, sur le passage à l'acte et les objets mentaux, Changeux développe un plaidoyer convaincant pour démontrer que la pensée se fait en images :

- toute pensée ou état mental s'accompagne d'un état cérébral qui apparaît d'autant plus spécifique qu'on peut mieux affiner l'analyse des phénomènes cérébraux.

- des expérimentations nombreuses montrent que la pensée est faite d'images mentales extrêmement proches des images sensorielles simples qui s'enregistrent par la relation avec le monde extérieur.

- Changeux montre donc -contre le behaviorisme strict- qu'on peut parfaitement s'occuper de façon expérimentale de phénomènes mentaux "intérieurs" ou "privés" et que ceux-ci ont une existence objective, indirectement accessible à l'étude. Cette objectivité se traduit, entre autres, par des rafales d'influx et des productions de neurotransmetteurs synaptiques, circulant dans des organisations topographiques spécifiques de neurones : les "graphes" neuronaux concernés.

Cependant, il est évident que les images mentales ne sont pas de simples copies des images sensorielles primaires qui surgissent de l'interaction entre le monde et nos organes des sens. Nos images mentales sont plus abstraites, réorganisées en perception ou "per-

cepts". Un "percept", pour Changeux, est en quelque sorte l'image "squelettique" de l'objet considéré, c'est-à-dire qu'il se constitue comme l'abstraction structurale d'un très grand nombre d'images ponctuelles et occasionnelles rencontrées par expérience. Ainsi, par exemple, le percept "chaise" formé d'une sorte de squelette essentiel de tous les objets "chaises". Ces percepts sont eux-mêmes combinés de diverses manières pour former des "concepts" plus abstraits qui se détachent évidemment, peu à peu, des images des objets de base ou perceptions sensorielles primaires. Les percepts squelettiques sont mis en rapport avec quantité d'autres éléments sensoriels, moteurs, affectifs, associatifs et de mémoire. Il en résulte la mobilisation possible d'une population de neurones très dispersés dans le cerveau : "délocalisés" nous dit Changeux, par rapport aux sensations primaires et même par rapport aux "percepts". Le concept reste cependant bien de même nature que l'image mentale, il est même image mentale au sens propre : il est "l'image algébrique de la population neuronale mobilisée".

Ce travail d'abstraction croissante des images mentales doit déboucher à un moment donné sur des schémas d'action. Il est donc nécessaire que percepts et concepts restent dans un rapport suffisant et efficace avec la réalité du monde.

A cet effet, Changeux imagine que se déroule, en permanence, une sorte de comparaison entre les abstractions construites et les images sensorielles de base. La dissonance entre ces deux termes oblige à la reconstruction d'autres abstractions, tandis que la consonnance suffisante entraîne l'action¹. Celle-ci, par un relai encore mal connu, mobilisera le plaisir.

Changeux pense donc, dans une vue d'ensemble, pouvoir affirmer que tout le travail mental, toute la vie mentale, est faite d'images sans cesse recomposées et associées. Ces images peuvent, en droit, être chaque fois rattachées à des "graphes neuronaux" spécifiques, même si nous ne connaissons pas encore le détail de ceux-ci. Notre auteur nous rappelle d'ailleurs qu'en ceci il ne s'écarte pas

(1) on remarquera, au passage, qu'il s'agit là, au fond, du même processus que celui qui forme le schéma fondamental de la démarche scientifique expérimentale.

d'une tradition philosophique hautement respectable : Aristote, Spinoza,...

. . .

En fait, nous n'avons pas d'objection essentielle à l'idée de généraliser l'image mentale comme support ou élément constitutif de toute la vie mentale. Mais à condition de comprendre que ce terme glisse d'une matérialité concrète vers le statut d'une métaphore au fur et à mesure qu'on progresse vers plus d'abstraction.

En effet, en développant l'idée des images mentales comme "vrai langage de la pensée", accessible à l'expérimentation scientifique, et référé étroitement au fonctionnement de graphes neuronaux, Changeux tente, nous semble-t-il d'établir surtout deux propositions :

La première est contenue dans la phrase déjà citée; par rapport aux mécanismes internes du comportement, on doit accepter un point de vue déterministe. Rien de s'oppose plus "sur le plan théorique, à ce que les conduites de l'homme soient décrites en termes d'activités neuronales". Nous ne croyons pas forcer la pensée de l'auteur en y voyant l'idée qu'une connaissance exacte des mécanismes neuronaux nous donnerait une connaissance exacte des pensées et comportements d'un sujet.

La seconde proposition vise à poser que les images mentales, produits des graphes neuronaux,, forment bien le tout de la pensée, son "vrai langage". Ce qui permet non seulement l'expérimentation psychologique, mais en outre confine les abstractions et permutations d'images, dans une logique simple. Il y aurait une continuité entre la forme (fût-elle "algébrique") des graphes et celle des images. Il ne serait donc pas nécessaire de faire intervenir ici dans la pensée interne d'un sujet, le langage symbolique : "imprécis, lourd et encombrant."

Nous voudrions analyser de plus près ces deux propositions contenues dans la pensée de Changeux, pour montrer qu'elles nous semblent incomplètes et donc réductionnistes.

1.1. La première idée affirme que toute pensée repose sur la mobilisation d'un graphe neuronal, probablement identifiable un jour ou l'autre. Cette idée semble contenir en germe la proposition qu'à un graphe déterminé correspondrait une idée déterminée.

Nous voudrions d'abord indiquer, sans aucunement nier que toute pensée doit avoir sa base

physiologique, qu'une correspondance terme à terme entre idée et physiologie est improbable. En effet, une telle supposition rencontre déjà, dans le domaine de la pure physiologie matérielle, de grandes difficultés : si, par exemple, nous envisageons l'homeostasie thermique d'un mammifère. Selon que l'animal sera nourri de graisses, sucres ou protéines, qu'il est plus ou moins protégé, qu'il est actif ou au repos, etc., les circuits biochimiques mis en cause pour maintenir la température montreront des variations importantes. A fortiori, ces circuits varieront-ils en fonction de l'environnement : faut-il réchauffer ou refroidir? Enfin, devant la multiplicité des variantes biochimiques possibles, il est peu probable que, dans des conditions identiques, deux animaux, voire le même à deux moments différents, offrent exactement les mêmes "graphes biochimiques". Pour un même effet -l'homeostasie- nous devons donc décrire une multiplicité de graphes différents, équivalamment possibles : nous sommes donc devant un choix aléatoire. Dire ceci ne fait que rejoindre des idées actuelles déjà présentes en chimie non biologique, telles qu'en propose, par exemple, Prigogine¹.

De façon similaire, même en affirmant avec l'auteur le support biologique neuronal obligé de toute pensée ou comportement, il est improbable que leur lien avec un graphe neuronal soit exactement reproductible : une dimension aléatoire risque bien de se glisser dans cette liaison. On peut cependant soutenir aussi l'hypothèse que ceci ne tiendrait pas à autre chose qu'à l'énorme multiplicité des facteurs en cause. Nos raisonnements n'arrivent pas, faute de puissance, à maîtriser leur enchevêtrement complexe qui serait cependant strictement déterministe terme à terme. Théoriquement, connaissant l'état interne d'un sujet et son environnement, il y aurait, en principe, la possibilité de prévoir exactement les graphes mobilisés et les pensées correspondantes. Nous ne le pensons pas, mais on peut le soutenir.

1.2. Changeux nous indique que, lorsque la consonance s'établit entre un concept et l'image du monde extérieur, l'action peut en découler. Celle-ci entraîne éventuellement le plaisir.

(1) I. Prigogine et I. Stengers : "La Nouvelle Alliance", Gallimard, Paris, 1979.

Il se montre ici plus nuancé qu'un auteur comme Laborit qui lie plus mécaniquement action et plaisir. Changeux, avec prudence et objectivité scientifique, constate que la réaction motrice même consonnante à un ensemble de perceptions et d'idées n'entraîne pas automatiquement la mobilisation des centres de plaisir, ou de déplaisir. Le lien, nous dit-il, reste encore très mal compris.

Le schéma général sur lequel se base Changeux, avec la majorité des neurophysiologistes, reste cependant le suivant : une perception actuelle est comparée avec les situations semblables mises en mémoire. Sur la référence des expériences déjà éprouvées de plaisir ou de déplaisir se fait le choix d'une action déterminée. Sauf dans les situations très simples, ou prises dans un sens très général, cette action reste cependant assez difficilement prévisible, de même que son résultat éventuel de plaisir.

On peut ici aussi faire appel à l'énorme multiplicité des éléments en cause pour rendre compte de cet "aléatoire" du résultat.

On peut toutefois aussi faire remarquer que cette multiplicité de facteurs entraîne, précisément, que deux situations ne sont jamais identiques. La comparaison avec la mémoire ne donne donc jamais une consonnance exacte. Il faut donc que s'opèrent des choix qui laissent tomber certains détails et en privilégient d'autres, au cours de la comparaison. Bien sûr, ces choix se font eux-mêmes, probablement, sur l'axe référentiel des expériences de plaisir. Mais ils impliquent forcément un minimum d'interprétation aléatoire. D'où l'idée, d'ailleurs bien connue, des "essais et erreurs".

Ce que nous voulons souligner ici, c'est que la proposition d'une simple comparaison "sur moule" entre les images internes du sujet et celles qui lui viennent du dehors est une proposition trop simple. La consonnance "telle quelle" est impossible. Le choix d'une consonnance "suffisante" est, en fait, une interprétation qui porte en elle une dimension d'aléatoire. Cette incertitude n'est donc plus seulement référentielle à la multiplicité des facteurs. En outre, ce problème du choix nous indique que la comparaison entre images mentales relève probablement plus d'un phénomène de transco-

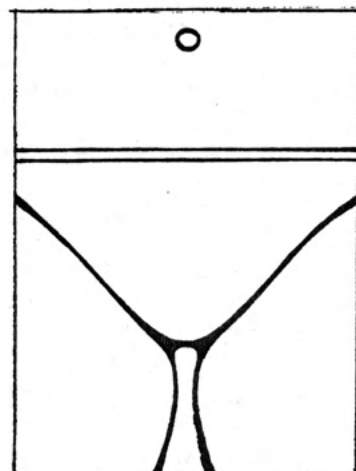
dage que d'une simple correspondance terme à terme.

Enfin, quand il s'agit d'humains, la question du plaisir se lie aussi à un phénomène propre à la conscience réflexive : la nécessité de tout choix d'image et d'action entraîne aussi le fonctionnement symbolique du sujet, comme sujet. Cette question symbolique suppose une dimension de métaphore et reste absente de la pensée de Changeux, toute entière métonymique. Avant de nous en expliquer, cependant, d'autres considérations sur l'image mentale nous semblent nécessaires.

Retenons simplement jusqu'ici que, si toute image mentale doit bien posséder une correspondance neurophysiologique, rien n'indique que le "graphe neuronal" soit lié à l'image mentale selon une correspondance terme à terme.

Comme dans l'homéostasie, l'environnement externe joue un rôle pour obliger qu'une même image corresponde à des graphes multiples possibles; en outre, la multiplicité des facteurs rend le rapport image/graphe probablement en partie aléatoire; il se pourrait d'ailleurs que les réactions biochimiques soient elles-mêmes partiellement aléatoires; de surcroît, le lien des images et des actions au plaisir, en fonction de la situation externe, fait intervenir un phénomène de transcodage et donc d'interprétation, lui aussi partiellement aléatoire; enfin, pour l'homme, la nécessité d'une fonction symbolique vient encore compliquer les choses.

2.1. Reprenons d'abord la question du transcodage à partir d'un exemple que nous propose Changeux lui-même, en le reprenant à Sheppard. Soit l'image indéfinie suivante :



L'indécision vient, à la fois, de son caractère très schématique, et de l'absence de contexte. Changeux nous indique qu'elle peut s'interpréter soit, comme un monokini, soit comme une coupe de champagne.

La simple comparaison entre l'image mentale et l'image sensorielle n'est pas, ici, décisive. On pourrait cependant dire que, selon que le sujet est habité par des images précédentes de soif ou de sexe, la décision se fera dans un sens ou dans l'autre, et donc bien selon la modalité d'une simple comparaison interne/externe.

Néanmoins, on peut déjà faire remarquer, de façon plaisante, que le vrai choix, objectif, devrait se faire ici entre les termes : "coupe de champagne" et "slip", et non pas "monokini". En effet, rien n'indique que l'image proposée soit plus féminine que masculine.

Donc les images mentales qui préhabitent l'observateur vont, non seulement, orienter son choix dans les situations indécises, mais même fausser quelque peu sa perception. Le nombre d'expérimentations psychologiques qui prouve ceci est d'ailleurs énorme.

La décision quant à la nature de l'image présentée n'est dès lors pas une simple consonance interne/externe, mais un compromis qui va jusqu'à modifier la perception elle-même. Il y a bien là le germe d'un phénomène de transcodage, la logique de l'image sensorielle primaire modifiant certainement la logique de l'image mentale, mais aussi réciproquement.

2.2. Venons en maintenant aux mots. Le fait d'entendre "monokini" ou "coupe de champagne" entraîne généralement le choix de l'observateur. Pour Changeux, le mot est accolé à l'image dans un rapport direct signifiant/signifié, rapport dans lequel le mot est comme une nouvelle image transposée, appauvrie, abâtardie. Changeux n'aime pas le langage. Il y voit une nécessité fatale parce qu'il n'y a pas de "télévision" mentale entre individus, d'images mentales à images mentales. Il faut donc, hélas, pour communiquer, passer par le système "lourd et encombrant" d'un langage qui rend mal les images du "vrai langage de la pensée".

Evidemment, nous ne souscrivons pas à cette conception du langage. Force est donc de nous en expliquer ici un peu plus longuement.

Linguistes et psychologues ont bien montré que, très évidemment, les mots n'ont, par eux-mêmes, rien de commun avec les objets

ou actions qu'ils désignent. Le lien entre "table" et l'objet en question est arbitraire et conventionnel : il exige qu'un groupe humain en ait convenu. Dès lors, ce lien n'est pas non plus de simple association. Fondé sur le référentiel d'une convention sociale, il pose l'exigence d'une société, laquelle n'est pas du tout un simple conglomerat d'humains mais bien, et essentiellement, un système organisé d'échanges entre eux. Système qui exige le repérage des positions de chacun pour connaître les échanges possibles avec chaque interlocuteur rencontré. Il faut donc, à tout moment de rencontre, que chaque sujet s'identifie comme sujet présent, et revête un certain rôle, une position définie dans la grille sociale des positions d'échange.

De ce fait, le langage opère au moins deux fonctions simultanées : celle de désigner le monde -objets et actions en cours- et celle de désigner le sujet comme existant et positionné sur la grille des échanges. Cette deuxième fonction est souvent appelée "symbolique" en tant que les échanges de langage produisent en quelque sorte, symboliquement, des sujets toujours différents, et les font exister sur la grille sociale des rôles possibles.

Enfin, cette structure du langage, appuyée obligatoirement sur des rôles référés à une grille d'échanges sociaux, produit la nécessité, pour chaque sujet, de se positionner lui-même par rapport à ces rôles, c'est-à-dire de se "dédoubler" dans ses propres représentations de lui-même entre le pôle d'où il produit l'aciton (y compris mentale) et le pôle où il est agissant, prenant un rôle.

Le langage n'est donc pas une simple suite de sons ou de lettres mises en relation parallèle avec des images. Il est une combinatoire spécifique ayant une logique différente de celle des images, tout en devant trouver un compromis de concordance avec celles-ci. Il n'a pas pour fonction de simplement combiner des possibles dans une relation au plaisir qui viserait seulement à obtenir des satisfactions, plus ou moins définissables en termes d'instincts. Il doit, en outre, remplir la fonction de faire être le sujet comme sujet, et ceci, tant par rapport au monde extérieur et social, que dans le champ interne de sa propre conscience réflexive.

On le voit, le langage est tout autre chose qu'un simple code de transmission externe

comme le voudrait Changeux. Il est un phénomène essentiel. Il modifie, et les images, et les instincts... et le monde extérieur (auquel il n'est plus seulement question de s'adapter, mais qu'il faut aussi transformer). Et lui même, il est sans cesse modifié par ces éléments.

Nous pensons donc, sans nier la base ou l'essentiel des propositions de Changeux, que nous devons les dépasser. La vie psychique exige, toute entière, le support de graphes neuronaux. Ceux-ci nous offrent comme premier matériau sans doute les images mentales; mais le "vrai langage de la pensée" implique, en outre, que celles-ci, et jusqu'à nos images perceptives les plus primaires, soient recomposées par des phénomènes de transcodage où la combinatoire du langage joue un rôle fondamental. La logique seule des images est insuffisante pour en rendre compte, tout comme en est incapable la logique seule des satisfactions instinctives. S'y combinent, de surcroît, une logique de société et une logique symbolique qui doit produire l'existence des sujets.

Cette pyramide de phénomènes comporte, de la base au sommet, tant de transitions aléatoires (pas seulement multifactorielles), que le terme de "déterminisme" et l'espoir de rendre compte de tout le comportement humain par les seules fonctions neuronales apparaît réducteur et illusoire. L'"homme neuronal" doit advenir comme élément de nos connaissances, non comme image de l'homme.

De tout ceci, nous voudrions encore donner deux brefs exemples en analysant comment Changeux nous présente la conscience d'abord, la schizophrénie ensuite.

2. La Conscience

Le fait de situer le langage comme pur code de transmission vers l'extérieur, et de ramener le "langage de la pensée" aux seules images mentales, conduit J.P. Changeux à ne pas prendre en compte le fait réflexif comme tel.

Parlant de la conscience, il ramène celle-ci à un problème de vigilance, ou encore de mécanisme de comparaison "sur moule" que nous avons cité plus haut. Cette position soulève, une nouvelle fois, pour nous, le problème de savoir si la conscience réflexive doit être considérée ou non comme un phénomène central du psychisme.

Il est assez courant que des psychologues

expérimentalistes ou des organicistes comme Changeux optent pour la négative. Soit qu'ils estiment que, tout processus psychique étant strictement déterminé, le fait de la réflexion consciente (avec son corollaire inévitable d'un sentiment subjectif de liberté) ne peut se concevoir que comme un épiphénomène d'importance négligeable : une sorte d'illusion inutile.

Soit encore qu'orientés à rechercher les éléments déterminés et inconscients du psychisme, ils ne tournent pas leur intérêt vers la conscience réflexive. Procédure assurément légitime, mais à condition alors de ne pas l'oublier, et d'éviter de parler de la conscience, sauf à tomber dans tous les réductionnismes.

La question reste alors de savoir jusqu'où il est légitime de parler de phénomènes psychiques humains en faisant abstraction de la conscience réflexive. Ramener le rôle de celle-ci à une simple capacité occasionnelle d'introspection, finalement assez secondaire, nous paraît l'expression d'une incompréhension profonde du phénomène réflexif lui-même. Vouloir, comme c'est notre cas, rappeler le rôle continu et structural de cette instance réflexive -jusque dans les phénomènes premiers du psychisme- n'est nullement un refus d'y reconnaître un déterminisme, mais un désir de tenir compte également de ce déterminisme conscient.

Ceci est lié, pour nous, au phénomène du langage; au fait que ce dernier "se superpose à" et transforme profondément l'image mentale, et donc aussi toutes les réactions motrices et les comportements. Nous l'avons montré plus haut, le fait du langage inscrit le sujet humain dans une double nécessité : celle de chercher à satisfaire ses pulsions -à peu près comme tous les animaux-, et celle de remplir une fonction symbolique : se désigner comme existant et se situer envers les autres sur la grille sociale des échanges. Cette deuxième fonction -que l'humain est seul à remplir- entrant couramment en interférence, voire en conflit, avec la première.

La conscience réflexive est précisément ce phénomène psychique -à la fois créé par cette fonction symbolique et constituant le champ où elle s'exerce- qui élabore pour une large part les compromis avec les fonctions pulsionnelles.

Il nous paraît donc légitime, pour une recherche déterminée, de mettre cette part

du psychisme entre parenthèses, d'analyser, en un premier temps, l'effet de tel neurone, de tel neurotransmetteur sur les sentiments, pensées ou comportements. Ceci, d'autant plus évidemment, qu'il s'agira de comportement animal.

Mais on ne peut absolument pas, à notre sens, revenir ensuite à une description de tels résultats -insérés dans le comportement humain global- sans reprendre en compte les avatars aussi provoqués à la fonction symbolique et à la conscience réflexive. Ceci même si la démarche est difficile. A défaut de se soumettre à une discipline, on extrapole au "psychisme humain", de façon réductionniste, en ne donnant de celui-ci qu'une image fautive, mécaniciste, toujours au risque de donner argument à des manipulations hautement douteuses au plan éthique.

Nous savons très bien que telles ne sont pas les intentions de J.P. Changeux. Mais on ne peut élaborer sans plus des théories qui permettront à d'autres ce genre de démarches¹.

3. La schizophrénie

Le modèle de la schizophrénie qu'évoque Changeux illustre bien le danger qu'entraîne, pour les patients, un type de raisonnement qui élimine la fonction symbolique du langage. Avec beaucoup de psychiatres -anciens et actuels- il ramène la schizophrénie à un simple trouble de l'attention. Ceci, parce qu'il se fonde sur des systèmes binaires et non ternaires de comparaison; ou encore, parce qu'il s'en tient à un simple premier niveau d'abstraction pour définir la pensée.

A partir de noyaux situés dans le tronc cérébral (noyau A 10, dopaminergique, par exemple), le lobe frontal est mis en action -c'est-à-dire en éveil et en relation avec les images sensorielles internes et externes- ceci avec des retours en feed-back des lobes frontaux vers le tronc cérébral.

Un chat chez qui on a lésé le noyau A 10 manifeste une attention désordonnée. Il ne

se fixe plus, par exemple, à regarder une souris. Il décroche, explore autre chose, y revient, etc. Si on lui donne de la Dopamine, son attention se stabilise à nouveau dans une série de conduites significatives, c'est-à-dire, orientées correctement vers un but.

On peut remarquer que le schizophrène, pour sa part, semble passer d'un sujet à l'autre, d'un mot à l'autre, avec des coqs-à-l'âne surprenants. Il est "dissocié" ou, encore, tout se passe comme si la continuité stable d'un discours, d'une série d'images mentales, ou d'un projet, ne lui était plus possible. Beaucoup de psychiatres ont décrit cela.

De même, on a comparé ces états schizophréniques à l'état onirique. Dans le sommeil paradoxal aussi, on voit apparaître ces blocs d'images suivis d'autres blocs hétérogènes, la coordination de ces images -oniriques- en un seul tout continu ne se faisant plus (nous dit l'auteur pour qui les rêves humains n'ont pas de sens!) Ainsi donc, apparemment, pour le schizophrène, halluciné ou délirant, qui, en quelque sorte, rêverait tout éveillé.

Enfin, les potentiels évoqués montreraient chez les schizophrènes, des détails d'apparition d'ondes tout à fait semblables à ce qu'on voit chez les sujets distraits, mal concentrés. On pourrait, dès lors, penser que la schizophrénie doit se définir comme un trouble dans le suivi et la cohérence d'intégration des images mentales entre images externes et internes, le lobe frontal ne pouvant plus jouer son rôle d'intégrateur : un peu à la manière de ce qui se passe dans le sommeil.

Nous voyons ainsi une hypothèse neurobiologique prendre corps sur une maladie mentale : la schizophrénie. Cette hypothèse pose que le délire est fou parce que désorganisé, incohérent. Le malade, donc, est vraiment bien "malade"; il doit recevoir, pour guérir, les médicaments qui corrigeront son trouble au niveau des récepteurs dopaminergiques. Ceci ne se confirme pas trop mal du fait de l'activité des médicaments en question, même s'ils ne corrigent pas radicalement la maladie mais, plutôt, l'apaisent.

Voyons, maintenant, comment peuvent se construire des hypothèses qui font appel aux notions de transcodage. L'idée de codage - et donc de transcodage- exige, nous l'avons vu plus haut, celle d'un référentiel qui fixe le sens ou la pertinence des transcodages.

(1) Rappelons ici la polémique autour des lobotomies. Actuellement, en se basant justement sur des considérations neurophysiologiques qui éliminent la fonction symbolique, on effectue des cingulectomies chez les toxicomanes péruviens. (Congrès, Vienne, Juillet 1983)

Or le schizophrène, parce que humain, fonctionne au moins sur deux niveaux de transcodage. Tout d'abord, celui qui permet de passer de l'image sensorielle brute au percept -voire au concept- comme nous l'avons décrit plus haut. Nous avons montré que ce premier niveau était bien un transcodage et non une réduplication sur moule, et que le référentiel, selon toute probabilité, était ici constitué par l'état de motivation du sujet, c'est-à-dire par le régime pulsionnel ou "instinctif" du moment : agressivité, nutrition, soif, pulsion sexuelle, etc. A ceci j'ajoute -sans faire disparaître le premier- un deuxième niveau de transcodage : celui qui permet de passer de l'image mentale au mot ou au discours. Ici, le référentiel est constitué -nous l'avons aussi montré- par la prise de position du sujet sur une grille structurelle d'échanges sociaux.

Si nous voulons élaborer l'hypothèse selon laquelle la schizophrénie aurait à voir avec un trouble du transcodage, nous avons la possibilité au moins de deux hypothèses simples :

a) le "clignotement" de l'attention peut se concevoir comme clignotement du premier système référentiel. Le rattachement des images mentales aux motivations pulsionnelles (agression, nutrition, par exemple, chez notre chat) ne se ferait plus que de façon instable. D'où le comportement incohérent.

Dans cette hypothèse, tous les faits évoqués par Changeux prennent place aisément. En outre, la dissociation de pensée du schizophrène peut se comprendre comme une instabilité de ses orientations pulsionnelles. Ceci d'ailleurs rendrait compte plus clairement de sa discordance affective et de son autisme. De surcroît, on comprendrait mieux ce que la clinique nous montre : en soignant un schizophrène par neuroleptiques et psychothérapie, il n'est pas rare qu'il cesse de délirer mais tombe en dépression, voire dans des états cyclothymiques. Or, précisément, ces états dépressifs et cyclothymiques sont, eux aussi, en rapport avec des troubles dopaminergiques, d'une part, avec des troubles de désinvestissement ou surinvestissement des circuits pulsionnels dans leurs rapports au plaisir, d'autre part.

b) Une autre hypothèse concernerait le deuxième niveau de transcodage et son référentiel de positionnement social. On peut facilement concevoir le fait que le schizophrène connaisse un trouble en ce domaine et, tout spéciale-

ment, qu'il ne lui soit plus guère possible de se stabiliser sur la grille référentielle des échanges. Il se trouve, de ce fait, comme "dans un autre monde" ou "dans son monde propre", etc. Une telle description de la schizophrénie rend compte de façon très riche et très détaillée de tous les symptômes cliniques de la maladie. En outre, elle nous permet de poser que l'apparente incohérence du discours schizophrénique n'est telle que parce que le sujet ne peut stabiliser son référentiel de position structurelle sociale. A tout moment donc, si on comprend quelle position anormale il occupe, on peut aussi comprendre la cohérence propre de son discours. Le schizophrène, en quelque sorte, parle dans les références de sa culture propre. Dans cette perspective, on découvre alors qu'il y a bien une cohérence interne à son délire et, même, un dialogue possible.

Une telle hypothèse n'empêche pas de prendre en compte les faits énoncés par Changeux, mais ils devraient être réénoncés dans un ensemble plus complexe que celui qui nous est présenté par cet auteur. Il serait trop long de reprendre ici tout le détail de ces raisonnements. A titre d'exemple, le trouble cité sur les potentiels évoqués peut se comprendre comme un simple trouble de l'attention. Mais il peut se comprendre aussi comme ce qui se passerait, chez le sujet normal, pour qui les consignes seraient proposées dans une langue étrangère qu'il comprendrait mal. Plus largement, dans ces hypothèses, la question du métabolisme de la dopamine n'est plus ramenée à un simple phénomène d'éveil. Ce métabolisme est conçu comme ayant à faire, globalement, avec la question des liens au plaisir et au positionnement social. Comme le proposait un auteur : la dopamine intéresse ces zones du cerveau qui forment lien entre le sujet et son environnement social. Pour tout neurophysiologiste conscient de l'étendue et de la complexité des centres nerveux dopaminergiques, une telle hypothèse est plus plausible que celle du seul éveil de l'attention que, par ailleurs, elle englobe.

Ces quelques indications, très vite ébauchées, nous montrent au moins que la prise en compte des phénomènes de transcodage et de référentiel, et donc de langage (par ailleurs, peu douteux dans leur réalité), est susceptible de renouveler profondément les hypothèses expérimentales cliniques.

Et de renouveler tout autant, bien sûr,

les stratégies thérapeutiques. Car, ici, le fou sera considéré comme disant quelque chose de cohérent, difficile à déchiffrer, sans doute, mais digne d'être entendu. Le thérapeute, dès lors, se mettra à l'écoute et pourra retrouver une aire de dialogue. Attitude qui fera souvent la différence entre un accord thérapeutique et une attitude de coercition, avec toutes les conséquences cliniques et éthiques que cela peut comporter!

ment réductionniste de toute la réalité psychologique, tant animale que, surtout, humaine.

Léon CASSIERS

Conclusions partielles

Tout ce qui précède porte sur l'ouvrage de J.P. Changeux, une critique qui peut apparaître comme sévère. Il ne faudrait surtout pas, cependant, rejeter le bébé avec l'eau du bain.

Nous ne saurions assez le répéter : le livre de J.P. Changeux rassemble et ordonne une masse extraordinaire d'informations toutes récentes sur la neurophysiologie cérébrale, y compris en ce qui concerne le psychisme. Sa théorie des images mentales tente de jeter un pont entre la physiologie et la psychologie, et ce pont est réussi et séduisant. Rien que cela vaudrait la lecture de cet ouvrage. De surcroît, il fourmille d'informations intéressantes et de vues synthétiques passionnantes.

Toutefois, comme nous espérons l'avoir montré, ce travail témoigne d'une certaine faiblesse épistémologique. Nous pensons que celle-ci tient à ce que J.P. Changeux reste trop tributaire, forcément, d'une pensée causaliste linéaire. Non qu'il ignore d'autres modèles -comme par exemple la logique des systèmes qu'il cite- mais il ne s'en sert pas vraiment.

Le vrai problème est là, nous semble-t-il. Il est encore presque impossible d'appliquer des logiques nouvelles, systémiques ou morphogénétiques, à des synthèses comme celle que tente Changeux. Cela reste même presque impossible encore en science expérimentale... Et cependant, ce sera seulement lorsque ce pas épistémologique sera franchi -ou tout autre pas du même ordre intégrant des logiques nouvelles- qu'une véritable passerelle pourra être jetée entre le biologique et le psychologique. A défaut, nous restons contraints, par une logique étroitement déterministe, sans aléatoire, qui nous apparaît invariablement fonctionner comme un carcan profondé-



Symbolique

ANTHROPOLOGUES ET PSYCHANALYSTES DEVANT LE COMPLEXE D'OEDIPE L'EXEMPLE DE LA MYTHOLOGIE HESIODIQUE

par Patrick KAPLANIAN (*)

L'article de D. Anzieu, publié pour la première fois dans "Les Temps Modernes" sous le titre Oedipe avant le complexe a ouvert une polémique entre psychanalystes et hellénistes qui fait rage depuis et ne semble pas près de se clore. J.P. Vernant n'avait pas eu de mal, dans une réponse cinglante, à démolir l'argumentation d'Anzieu (Oedipe sans complexes, "Raison présente", 4, 1967, pp.3-300). Il rappelait que les hellénistes ont démontré depuis longtemps que la théogonie hésiodique s'articule avec la physique ionienne, que la castration d'Ouranos par son "fils" Cronos renvoie à la séparation de la terre et de l'air (puis viendront l'eau et le feu) et, plus abstraitement, à la duplication de l'un.

Si l'on regarde, en effet, de près le texte de la Théogonie d'Hésiode, on constate que l'interprétation littérale de l'emploi des termes de parenté tels mère, fils, etc. pour caractériser Gaia (la terre), Ouranos (le ciel), Cronos, Okeanos, etc. est pour le moins abusive.

I. Au départ, était Chaos (abîme, vide, ouverture béante sans fond et sans orientation¹, et non pas désordre, chaos), puis vint Gaia, puis Eros. Deux "éléments" sont donc donnés (Chaos et Gaia) et un "principe" (Eros). De Chaos sont issus Erebe et Nuit, de Nuit, Ether et (lumière du) Jour (Hémérè); de Gaia est issu Ouranos. Nous sommes en plein dans la duplication de l'Un; le texte est déjà quasiment philosophique. On ne peut guère dire que Nuit est "fille" de Chaos, et que Ouranos est "fils" de Gaia, l'amour n'entre pas en jeu. Le texte dit explicitement de Gaia lorsqu'elle "enfanta aussi la mer, inféconde aux furieux grondements, Pontos, sans l'aide du tendre amour" (Th. 131-132); et de Nuit lorsqu'elle enfante Mort, la noire Kère, le Trépas, sommeil et songes, "seule,

sans dormir avec personne" (Th. 215).

Pour pouvoir parler de "fils" ou de "fille" autrement qu'allégoriquement, il faudrait que, dans ce monde en formation, la notion même de parenté, de reproduction sexuée existe, or elle n'existe pas encore. Comme nous allons nous rendre compte très bientôt, la Théogonie n'est pas seulement une cosmogonie. Elle met aussi en place les "règles" qui régissent les relations entre les éléments de l'Univers, les dieux, les hommes. C'est aussi une physique (ou une physogonie) et une anthropologie (ou une anthropogonie).

Seul un "principe" nous est déjà donné: Eros, attirance des contraires et des opposés, Eros, qui "brise les membres et qui dans la poitrine de tout dieu comme de tout homme dompte le coeur (noos, esprit) et le sage vouloir (epiphrona Boulèn)" (Th. 120-122). Il ne s'agit pas encore de l'amour policé (polis-sé), des règles de la courtoisie, de la cour, du mariage, de l'échange, etc... qui tous apparaîtront avec la naissance d'Aphrodite. Il ne s'agit que du désir et c'est insuffisant pour qu'une union se fasse entre Ouranos et sa soi-disante mère Gaia. "Mais ensuite, des embrasements du ciel..." (Th. 133). L'union de Gaia avec Ouranos est la première union sexuelle. De cette union naissent de nombreux enfants: Océan, les Cyclopes, les Cent-Bras (Hécatonchires), les Titans. Ils restent tous enfermés dans le ventre de Gaia sous terre, maintenus ainsi par leur père. Ici, pour la première fois, puisqu'il s'agit d'une union sexuelle, l'emploi des mots père, mère, enfant, semble être légitime. Mais l'emploi du mot incestueux pour désigner le couple Gaia-Ouranos ne semble pas pertinent. Ouranos n'est pas "l'enfant" de Gaia, mais son double, résultat non d'une union sexuelle mais d'une

(*) Anthropologue, Paris

Exposé présenté à l'E.B.P., le 13/1/1984.

duplication. Le texte insiste sur la complémentarité de Gaia "assise sûre à jamais offerte à tous les vivants" (Th. 117) et d'Ouranos "qui devait offrir aux dieux bienheureux une assise sûre à jamais" (Th. 128). Gaia enfanta "un être égal à elle-même capable de la cacher/couvrir toute entière" (Th. 127).

Gaia veut se débarrasser de cet "amant" infatigable, qui l'étouffe de ses effusions perpétuelles. Elle adjure ses fils enfermés de la débarrasser de lui. L'un d'eux, le plus jeune, Cronos, un Titan, accepte. Gaia crée une serpe d'acier, la met dans les mains de Cronos, et place ce dernier à l'affût afin qu'il castré son père.

Arrêtons pour un moment le commentaire du texte, car c'est ici que le divorce entre psychanalystes et hellénistes se fait manifestement sentir. S'appuyant toujours sur le parallèle avec la physique ionienne, J.P. Vernant interprète la castration d'Ouranos comme marquant la séparation de la terre et du ciel : "le grand Ouranos, châtré d'un coup de serpe, se retire de dessus Gaia en maudissant ses fils. Terre et ciel sont alors séparés, chacun demeurant immobile à la place qui lui revient. Entre eux s'ouvre le grand espace vide où la succession de jour et nuît révèle et masque alternativement toutes les formes. Terre et ciel ne s'uniront plus dans une permanente confusion (...) Désormais, c'est une fois l'an, au début de l'automne, que le ciel fécondera la terre de sa pluvieuse semence, que la terre enfantera la vie et la végétation et que les hommes devant célébrer la hiérogamie des deux puissances cosmiques leur union à distance dans un monde ouvert et ordonné où les contraires s'unissent mais en restant distincts l'un de l'autre" (pp. 85-86).

Or, une telle analyse ne serait possible que pour des dieux ou des hommes vivant dans un monde où sont clairement établies les lois de la nature, de l'amour, de l'échange. Ce n'est pas ici le cas. Cronos ne regarde pas la scène primitive caché quelque part dans la chambre à coucher de ses parents. Il ne la fantasme pas non plus. Mais simplement, si, avec la donnée d'Eros et l'apparition d'un couple de complémentaires/opposés, le désir, l'union sexuelle et la conception sont possibles, la naissance, elle, n'existe pas. Le texte est précis : "A peine étaient-ils (les enfants de Cronos) nés qu'au lieu de

les laisser monter à la lumière, il (Ouranos) cachait tous ses enfants dans le sein de Gaia" (Th. 156-158); "l'énorme terre en ses profondeurs gémissait étouffant" (Th. 158). Le crime d'Ouranos n'est pas d'enfermer ses enfants mais de ne pas les laisser monter à la lumière, c'est-à-dire de naître.

En fait de spectacle de la scène primitive, Cronos ne peut guère voir les choses que du dedans. Il est caché dans la matrice; et s'il se met à l'affût, c'est de l'intérieur.

La succession des jours et des nuits dont parle Vernant est donc à mettre en parallèle avec celle des conceptions et des naissances. D'un côté Ouranos ne laisse pas ses enfants "monter à la lumière", de l'autre, lorsque Cronos se met en embuscade, il est dit que Ouranos "vint amenant la nuit; et, enveloppant Gaia, tout avide d'amour, le voilà qui s'approche et s'épand en tous sens" (Th. 175-177). La conjonction Gaia-Ouranos implique donc la nuit².

En fait, le ciel étant collé à la terre, les enfants de Gaia ne peuvent pas de facto monter à la lumière. Il n'y a donc pas de jalousie oedipienne de la part d'Ouranos. Simplement, la superposition, l'adhérence de Ouranos et de Gaia empêche les naissances. Elle empêche aussi le jour de pénétrer dans l'espace entre Ouranos et Gaia. Autrement dit, l'alternance des jours et des nuits est liée à celle des naissances et des conceptions.

Les premiers dieux qui ne sont pas conçus par duplication sont autochtones nés de la terre. La castration d'Ouranos marque la montée à l'air libre de ces dieux souterrains. Mais elle marque aussi cette nouvelle alliance du ciel et de la terre. Le ciel féconde la terre à distance et la terre donne des fruits. Désormais, il y a deux types de rapports; l'agriculture, la pluie, la croissance des plantes, d'une part, la reproduction sexuelle de l'autre. Les plantes sont à l'image de ces premiers dieux chtoniens; mais il n'y aura plus de naissance de ce type et la deuxième génération de dieux va disparaître, court-circuitée après la victoire de Zeus (les Titans sont enfermés dans le monde d'en bas, la porte en étant gardée par des Hécatonchires. Ces deux forces de la deuxième génération s'annuleront donc. Il ne restera plus que le couple Ciel-Terre et les dieux de la troi-

sième génération, Zeus et ses frères, nés de l'union sexuelle "génitale").

Après la castration d'Ouranos s'établit donc un rapport métaphorique : ciel-terre homme-femme, alors que, précédemment, les dieux naissaient directement de la terre. C'est la distance même qui permet d'établir la métaphore et la castration. Car, Tant qu'Ouranos n'est pas castré, le rapport ciel-terre reste un rapport sexuel réel.

Ceci nous met sur la voie de l'éclaircissement d'un paradoxe. Ce paradoxe c'est que c'est une castration qui va permettre à ces dieux chtoniens de monter à la lumière, c'est à dire de naître normalement. Tout se passe comme si la mise en place d'une reproduction sexuée complète incluant plaisir, désir, conception, naissance, passait par la mutilation de l'homme, ce qui la rend, de ce fait, impossible.

Il y a bien problème, et c'est ici que je me sépare de Vernant. La question pourrait être posée autrement : pourquoi la séparation de la terre et du ciel prend elle la forme spécifique d'une castration? La parallélisme Hésiode/Ioniens ne permet pas d'y répondre. Il y a toujours un plus dans le discours mythologique par rapport au discours philosophique. Or, J.P. Vernant élude la question. Qu'importe la façon dont les choses se passent du moment que le résultat est là. Je pense personnellement que la question est pertinente. Les psychanalystes posent des questions qui ne semblent pas faire problème aux hellénistes. La réponse de J.P. Vernant à D. Anzieu n'est pas inexacte : elle simplement incomplète. A ce pourquoi de la castration d'Ouranos, j'ajouterai deux questions.

1°) la première concerne l'attitude de Gaia. Elle s'adresse à ses fils : " Fils issus de moi et d'un furieux, si vous voulez m'en croire, nous châtierons l'outrage criminel d'un père, tout votre père qu'il soit, puisqu'il a le premier conçu oeuvres infâmes" (Th. 164-166), et Cronos lui répond qu'il accepte de s'en charger. Dans les deux cas, le discours mentionné par le poète est en style direct. Ainsi donc le langage existe alors qu'il n'en avait jamais été fait mention jusque là. Comment s'explique cette émergence du langage?

2°) Gaia crée une serpe. L'agriculture n'existe pas encore. Les Titans sont des guerriers. Gaia aurait pu tout aussi bien créer un cou-

teau ou une épée. Pourquoi le crime est-il perpétré avec un instrument agraire alors que l'agriculture n'apparaîtra que bien plus tard avec le mythe de Prométhée-Pandore ?

II. Un détour par le mythe de Prométhée et Pandore va nous permettre de comprendre comment s'articulent les séquences des mythes hésiodiques.

Au commencement, dieux immortels et hommes mortels sont réunis pour un banquet à Mekoné. Un grand boeuf est là. Prométhée procède au partage. Par une habile mise en scène, il camoufle la viande sous de la peau, et les os sous de la graisse, laissant entendre que le choix le plus appétissant est le second. Zeus n'est pas dupe de la ruse mais choisit néanmoins le mauvais tas, soulève la graisse, aperçoit les os cachés en dessous et entre dans une colère terrible.

Cette première étape instaure le sacrifice. Désormais, les hommes mangent la viande mais surtout brûlent aux dieux, sur les autels, graisse et os. C'est pourquoi, à l'étape suivante du mythe, les hommes sont toujours sur terre mais les dieux se retrouvent en haut. Le boeuf qui est donné en partage n'appartient à personne. Il est placé là, sans indication d'origine. Il n'y a donc pas d'échange possible. En se proposant comme médiateur, Prométhée aurait dû le partager en deux parts équitables. En ne le faisant pas, il viole les lois de l'échange, et en violant les lois de l'échange, il les fait apparaître comme telles; c'est l'instauration du sacrifice, échange entre hommes et dieux, échange inéquitable si on se place du point de vue des deux groupes autour d'une table, mais redevenant équitable dès que dieux et hommes sont disjointes.

En attendant, à un refus de donner (la viande) va correspondre un refus de donner (le feu). Zeus refuse désormais de donner aux hommes le feu. On s'étonne alors. Le donnait-il précédemment? En fait, cette question n'avait pas lieu d'être dans la société de l'âge d'or où hommes et dieux vivaient ensemble. Le refus de la part de Prométhée de donner (la viande) a provoqué l'émergence d'un contre refus de donner (le feu). D'autre part, la ruse de Prométhée a fait apparaître deux groupes disjointes (spatialement) entre lesquels l'échange (ou le refus de l'échange est possible. Il n'y a donc pas lieu de se demander ce qu'il en était du feu au début du mythe.

Prométhée, donc, vole le feu pour le compte des hommes. Zeus est à nouveau fu-

rieux et décide, pour punir les hommes, de leur faire don de la femme "en place du feu" (anti puros Th. 570). Ainsi Prométhée avait violé une première loi de l'échange : l'obligation de donner, faisant apparaître cette loi et son corollaire : l'obligation de rendre, obligation qui est refusée puisque Prométhée n'a pas donné. Dans un deuxième stade, Prométhée viole une deuxième fois les lois de l'échange en volant. Cet échange négatif, cet échange forcé, provoque le don d'un objet négatif, Pandore, la femme. Au vol d'un bien va correspondre le don d'un mal : "Et quand en place (anti) d'un bien, Zeus eut créé ce mal si beau" (Th. 585). Les trois lois de l'échange sont mises en place : obligation de donner, obligation de rendre, obligation de recevoir.

Au moment où Pandore, la première femme, est achevée, elle est amenée devant hommes et dieux à nouveau réunis. Toutes les lois de l'échange sont alors mises en place : avec les dieux, entre les hommes, avec la terre; le sacrifice, le mariage, l'agriculture. Et bien entendu, l'échange des femmes implique la prohibition de l'inceste.

Hommes et dieux ne sont pas réellement réunis de nouveau. Mais tout un tissage extrêmement serré de liens est mis en place entre les hommes, les dieux, l'univers. La réunion hommes-dieux, de réelle qu'elle était au début, est passée au symbolique.

Il se déduit de cette très brève analyse du mythe de Prométhée et Pandore que les règles apparaissent au fur et à mesure qu'elles sont violées (nous verrons qu'il en est de même de la Théogonie). Refus de l'échange, puis échange forcé, tels sont les deux moyens qu'emploie Prométhée. Ils permettent de mettre en évidence toutes les lois de l'échange, tous les groupes auxquels elles s'appliquent; Pandore ("don de tous les dieux", d'après Hésiode, "tous les dons des dieux", d'après les philologues; mais les deux reviennent au même) est celle qui va permettre la mise en place de cet échange généralisé. Entre les hommes, d'abord : c'est la division de la société en clans exogamiques, la dot ou l'achat de la fiancée, la prohibition de l'inceste et, par extension, toute l'organisation sociale (serment, justice, etc.). Entre les hommes et les dieux ensuite : c'est le sacrifice : les pluies fertiles que Zeus envoie en échange. Entre les hommes et la terre enfin :

la femme est à l'image de la Terre. L'enfant à l'image d'une plante. Le parallèle entre conception, naissance et agriculture est rigoureux chez les Grecs. Mais il n'y a pas que parallélisme rigoureux. Il y a échange. Pour Hésiode, la femme, si elle donne des enfants, dévore le produit de la terre. Les termes de la métaphore s'annulent et c'est ce qui caractérise la condition humaine.

La condition humaine étant clairement définie, nous allons revenir à la condition divine.

III. En refusant à ses enfants de monter à la lumière du jour, en faisant incessamment l'amour à Gaia, en l'étouffant, Ouranos a violé une règle qu'il met en évidence. Cette règle c'est la Charis. Son attirance est violente, sans distinction. Il n'y a ni échange, ni chaleur, ni cour, tout ce qui connote la Charis (mot que l'on traduit le plus souvent par grâce). Cette loi est violée en même temps qu'est régulièrement violée Gaia.

Gaia dit à ses fils : "Nous châtierons l'outrage criminel d'un père, tout votre père qu'il soit, puisqu'il a le premier conçu oeuvres infâmes". Ce qui veut dire qu'il a été le premier à violer une règle; cet outrage le rend criminel. Le crime d'Ouranos, le refus de Charis, c'est le premier crime de l'histoire de l'univers (le refus de laisser les enfants naître n'est que le corollaire de cette règle violée. Sont niés, dans l'union sexuelle non seulement tout ce qui n'est pas la satisfaction d'un simple désir, d'Eros, mais toutes les conséquences de la reproduction).

C'est pourquoi la contrepartie de la castration d'Ouranos est la naissance d'Aphrodite, c'est-à-dire de l'érotisme et de tout ce qui connote cet érotisme Charis (grâce, charme), Peitho (persuasion). Désormais, la sexualité est réglée et ce ne sera plus jamais le désir glouton d'Ouranos.

L'amour d'Ouranos pour Gaia est génital de toute façon -avant comme après la castration- la différence est qu'il n'y a auparavant qu'Eros et, par la suite, Aphrodite à laquelle "Eros et Désir, sans tarder, firent cortège dès qu'elle fut née et se fut mise en route vers les dieux" (Th. 201-202). Ainsi, le désir se soumet à celle dont le privilège (timé), le lot (moïra), "aussi bien parmi les hommes que parmi les immortels, ce sont les babils des jeunes-filles (parthénos, vierge), les sourires, c'est le plaisir suave, la tendresse, la douceur" (Th. 203-206). Ten-

resse, douceur, séduction, érotisme, tout ce qu'Ouranos refusait.

Le texte précise bien que ceci fait partie du lot (timè), du privilège (moïra) d'Aphrodite "aussi bien parmi les hommes que parmi les dieux" (Th. 203). Effectivement, on retrouve tous ces thèmes dans la fabrication de Pandore telle qu'elle est décrite dans tous les Travaux.

"Aphrodite d'or sur son front répandra la grâce (charis), le douloureux désir (Pothos), les soucis qui brisent les membres (th. 65-66); "Autour de son corps, les grâces (Charites) divines, l'auguste persuasion (Peitho) mettent des colliers d'or. Tout autour d'elle, les Heures aux beaux cheveux la couronnent de fleurs printanières" (Th. 73-75). La coquetterie, le jeu de la séduction, tout cela fait partie du Lot d'Aphrodite. La différence c'est que, dans le cas des dieux, la violation des règles de la séduction et du jeu de l'érotisme fait apparaître Aphrodite, tandis que, dans le cas des hommes, c'est la violation des lois de l'échange qui fait apparaître Pandore affublée des attributs d'Aphrodite, de Peitho, des Charites et des Heures. Autrement dit, le jeu de l'amour chez les dieux n'est pas lié à l'échange tandis que, chez les hommes, il est lié à l'échange, échange des biens, échange des femmes.

Un mythe, celui d'Ixion, illustre très bien cette différence. Il est raconté par M. Detienne dans Les Jardins d'Adonis (1972, Gallimard, Paris PP. 165-171). Sans entrer dans les détails du jeu subtil de Charis et Peitho, le mythe se résume ainsi : Ixion demande en mariage Dia, la fille d'Hésioneus, promettant à son beau-père de lui offrir de nombreux cadeaux. Il ne tient pas ses promesses, rend son beau-père furieux, puis lui promet de lui rendre justice, et, finalement, lui tend un piège dans lequel le beau-père est tué. On retrouve le refus de l'échange, du paiement de l'achat de la fiancée. Cette première séquence est à l'image de la création de Pandore qui fonde le mariage et l'échange.

C'est cette référence au mythe de Prométhée et Pandore qui permet de comprendre la suite. En effet, au lieu d'être puni, Ixion se retrouve à la table de Zeus! C'est que l'on a remonté le mythe de Prométhée et Pandore dans l'autre sens. La négation des échanges a permis à Ixion de retrouver la commensalité avec les dieux. Mais, chez les dieux, la Charis n'implique pas l'échange de biens. Le

lien entre les deux n'est pas caractéristique de la condition humaine. Mais la Charis existe quand même et la loi d'Aphrodite aussi. Ixion tente alors de perpétrer un crime encore plus grave : il pénètre dans la chambre d'Héra et tente de la violer. On retrouve là, non plus les crimes de Prométhée liés aux échanges, mais celui-même d'Ouranos, c'est-à-dire la violence sexuelle, d'où la punition d'Ixion : il sera transformé en instrument de séduction magique.

Reste que je n'ai pas encore répondu à la question posée plus haut : Pourquoi la naissance d'Aphrodite est-elle la contrepartie d'une castration ?

Pour répondre, il faut aller beaucoup plus loin dans l'analyse de ce début de la Théogonie que dans celle du mythe de Prométhée. Non seulement il faut violer les lois pour qu'elles apparaissent en tant que lois, mais la suppression des objets ou des organes eux-mêmes en fait apparaître l'utilité. De la même façon que la violation des lois de l'échange par Prométhée fait apparaître ces lois, de la même façon que le refus de la Charis fait apparaître Aphrodite, la castration fait apparaître la nécessité même du pénis, son rôle dans la reproduction, dans les rapports homme/femme. Désormais, tous les êtres qui peuplent l'univers sont normalement sexués. Il ne sera plus question, depuis la naissance d'Aphrodite, de sexualité débridée ou déréglée.

Certes, Ouranos et non Cronos et ses frères, est le premier à être marqué du pénis et à s'en servir. Mais ce n'est que par la castration que les autres s'en serviront "correctement". Comme le fait remarquer Nicolaidis³, et ici il serre de près le texte grec, Ouranos n'était qu'une doublure de Gaia, un autre même, ou un même autre. Et ce n'est que la castration qui mettra en évidence le pénis et, par conséquent, différenciera les êtres masculins et féminins, marqués désormais d'un signe sexuel. Il en est de la castration comme il en est des lois. La violation d'une loi fait apparaître cette loi, l'ablation d'un organe fait apparaître l'utilité, le rôle de cet organe. En fait, si on se place du point de vue de la psychanalyse, il s'agit de la castration primaire et non pas de la castration oedipienne⁴.

Finalement, Anzieu a apparemment raison lorsqu'il dit que la castration est liée à

la génitalité. Simplement, le stade génital ne fait pas suite aux stades oral et anal. En aucun cas, la Théogonie ne suit les étapes de la sexualité infantile; en aucun cas il y a un parallélisme entre les stades de la vie et le mythe de l'histoire du monde.

On serait tenté de voir en Ouranos, collé au corps de sa "mère", un image du stade oral. Et on dira volontiers que j'apporte de l'eau au moulin des analystes en faisant remarquer que la sexualité de Gaia/Ouranos n'est pas complète parce que ne permettant pas de véritables naissances. Relation fusionnelle et pas véritablement procréatrice, n'est-ce pas cela-même le portrait du stade oral? Tout cela disparaît avec la prise de conscience de la différence sexuelle, (la castration primaire) qui permettait la mise en place de la séduction (Aphrodite) et du jeu oedipien, par la suite.

En fait, il convient de faire preuve de la plus grande prudence. L'enfant collé à sa mère est plus à considérer comme un prolongement de la mère que comme un double égal et symétrique. D'autre part, les étapes de la mise en place de la sexualité chez Hésiode sont très claires :

a) reproduction par duplication - ni Eros, ni Aphrodite.

b) reproduction des êtres dupliqués, Eros mais pas Aphrodite, conception mais pas naissance.

c) reproduction sexuelle normale impliquant le charme et l'érotisme d'Eros et Aphrodite.

Et il ne faut surtout pas perdre de vue que la mise en place de la sexualité se fait parallèlement à celle de l'univers :

a) séparation de la terre et du ciel.

b) alternance du jour et de la nuit.

c) apparition de la fécondité de la terre (plantes) en même temps que la reproduction sexuée (dieux).

Le mythe permet aussi la mise en place des métaphores qui constituent l'univers mental des grecs. Cette mise en place se fait par une succession d'évènements qui fait passer les faits du réel au symbolique. Nous l'avons vu aussi bien dans le cas de Prométhée/Pandore que dans le début de la Théogonie. Les analogies étant ainsi clairement établies, il reste à comprendre ce qui distingue dieux et hommes. Dans le premier cas, est mise en place la métaphore : dieu : déesse : ciel : terre. Il faut pour cela qu'il y ait castration d'Ouranos sinon le rapport ciel/terre ne resterait qu'un exemple particu-

lier de rapport dieu/déesse, c'est-à-dire de rapport sexuel.

Dans le deuxième cas, est mise en place la métaphore : Homme : femme : homme : terre. C'est la fameuse analogie entre la reproduction et l'agriculture. Pandore est faite avec la terre (Th. 57), (Th. 70). Elle est aussi toute la terre puisqu'elle est "tous les dons des dieux". Hephaistos lui fabrique un diadème qu'il met sur sa tête. Tous les êtres qui peuplent la terre y sont représentés : "il (le diadème) portait d'innombrables ciselures, merveilles pour les yeux, image des bêtes qui, par milliers, nourrissent la terre et les mers" (Th. 581-582). Or, c'est depuis la création de Pandore que les hommes doivent labourer. L'homme était jadis plante. La mise en place de la métaphorisation, le passage du réel au symbolique fait qu'il nait, désormais, d'une métaphore de la terre, de toute la terre, et faite de terre : la femme. Du coup, il est disjoint de la même façon que cette terre et doit semer pour faire pousser. De la même façon qu'il entre dans un rapport (le rapport sexuel) avec la femme, il entre dans un rapport (l'agriculture) avec son homologue, la terre.

Mais, nous savons en même temps que, au départ, les hommes et les dieux cohabitaient. Ici aussi, la création de Pandore crée une métaphorisation. Le monde des hommes est, désormais, à l'image de celui des dieux, fait d'hommes et de femmes. Pandore est créée "à l'image" des déesses immortelles" (Th. 62). Ainsi apparaît une seconde métaphore : homme : femme : dieu : déesse.

C'est cette double métaphore qui caractérise la condition humaine. On pourrait dire que l'erreur d'Anzieu est de ne prendre en considération que la deuxième métaphore. Ainsi, si le monde des dieux est à l'image du monde des hommes, c'est qu'on y retrouve tout ce qui caractérise le second dans le premier : prohibition de l'inceste, fidélité dans le mariage, interdit de l'adultère, jalousie et, en particulier, jalousie oedipienne, complexe de castration, et complexe d'Oedipe. C'est oublier qu'une partie seulement de la condition humaine est déterminée par la première métaphore et une autre partie par la seconde. Or, si nous savons, depuis la naissance d'Aphrodite, que le charme, la séduction, la coquetterie, la tendresse font autant partie de l'appareil psychologique des dieux que des hommes, rien n'est moins sûr en ce

qui concerne la prohibition de l'inceste.

C'est l'analogie entre femme et terre qui, en fait, fonde cette dernière. La femme est nécessaire pour avoir un fils qui reprendra le patrimoine; "celui qui, fuyant avec le mariage, les oeuvres de souci qu'apportent les femmes, refuse de se marier et qui, lorsqu'il atteint la vieillesse maudite, n'a pas d'appui pour ses vieux jours (un fils), celui-là, sans doute, ne voit pas le pain lui manquer tant qu'il vit mais, dès qu'il meurt, son bien est partagé entre collatéraux" (Th. 603-606). La femme n'est pas simplement de la terre, toute la terre; elle est à l'image du terroir familial dont elle est l'exacte contrepartie négative. Hésiode explique cela en disant qu'elle consomme toute la production de ce terroir.

Le texte continue ainsi : "Et celui, en revanche, qui, dans son lot trouve le mariage, peut rencontrer sans doute une bonne épouse, de sain jugement, mais, même alors, il voit, toute sa vie, le mal compenser le bien" (Th. 607-610). A cause de la femme, il est impossible de revenir à l'âge d'or. (Venue de l'intérieur, cadeau des dieux, Pandore était déjà le rendu d'un échange. Le cadeau des dieux aux hommes fondait l'exogamie. Pandore est parée comme pour le mariage et c'est au premier mariage que sont convoqués hommes et dieux à nouveau réunis. Les deux familles sont les hommes et les dieux. Le premier mariage est déjà exogame : la prohibition de l'inceste est ainsi déjà posée).

Les mariages auront lieu, désormais, entre humains d'un côté, entre dieux de l'autre puisque les deux groupes définitivement disjoints depuis l'instauration du sacrifice (la fumée va vers les dieux), ne sont à nouveau conjoints que métaphoriquement. Mais la métaphore a des limites. Pandore n'est qu'un simulacre de déesse. A l'image d'une déesse mortelle, d'une beauté éclatante, elle n'en est pas une pour autant. C'est même en cela que la ruse de Zeus consiste. En d'autres termes : pas question pour les hommes de jouir de la liberté dont jouissent les dieux. Autrement dit, la prohibition de l'inceste est valable en bas, pas en haut.

Pourquoi? Parce que, justement, Pandore est de la terre, toute la terre, et qu'elle est aussi l'image et la contrepartie de la terre ancestrale. Celle-ci se perpétue de père en fils par l'intermédiaire de cette autre terre qu'est la femme et qui doit nécessairement être prise à l'extérieur. Si l'homme épousait

sa soeur, la disjonction entre la terre et son image n'aurait pas de sens. La consommation féroce que la femme fait du produit de la terre, la façon dont elle l'annule symétriquement, ne prend son sens que si elle vient d'ailleurs. La charis humaine n'est pas la même que la charis divine. Elle est liée aux échanges. Le mythe d'Ixion montre bien la différence entre les deux Charis. L'exogamie et l'inceste ne prennent tout leur sens que s'il y a propriété et travail de la terre. C'est pourquoi la notion d'inceste n'est pas pertinente en ce qui concerne les dieux. Tous les dieux sont plus ou moins parents et il est un peu trop facile de se délecter d'interprétations psychanalytiques qui, en fait, n'ont pas de sens en ce qui concerne les dieux.

En conclusion, si l'oedipe devait se trouver quelque part, c'est dans le mythe de Prométhée/Pandore qu'il aurait dû se manifester. Or, il n'y est pas. Mais il est à noter un certain parallélisme. Le dépassement du conflit oedipien conduit à l'intériorisation de la loi de prohibition de l'inceste (surmoi); c'est à ce même résultat que conduit le mythe de Prométhée et Pandore.

(1) sur l'orientation et Chaos, cfr. J.P. Vernant et M. Detienne. Métis et mythes de souveraineté.

(2) Ouranos est, en fait, collé en permanence à Gaia, empêchant la lumière du jour de faire son apparition entre le ciel et la terre. Le fait qu'il soit dit qu'il "vient amenant la nuit", n'est pas contradictoire. Il existe d'autres exemples de ce genre : Prométhée attaché à une colonne est libéré par Héraclès. A la fin du mythe, il est dit qu'il est toujours attaché (Th. 521-531 et 613-616).

(3) in Psychanalyse et Culture grecque, ouvrage collectif, 1980, "Les belles Lettres", Paris. Cet ouvrage reprend aussi le texte de Didier Anzieu cité au début de cet article.

(4) En appendice de son livre Le Cas Dominique, Françoise Dolto définit clairement ce qu'est la castration primaire et la castration oedipienne. (1971, Seuil, Paris). Le Dictionnaire de la Psychanalyse de J. Laplanche et J.B. Pontalis ne connaît qu'un seul article "complexe de castration", mais le petit résumé en caractères gras, en tête de l'article, se divise en deux paragraphes

qui correspondent nettement à la castration primaire et à la castration oedipienne. Même si, pour ces deux auteurs, les deux sont liés, il n'en reste pas moins que, dans la Théogonie, il s'agit de castration primaire exclusivement. (1967-1981, P.U.F., Paris)

Perspectives critiques

J'arrête ici, provisoirement, l'analyse. Il ne s'agit pas, pour le moment, d'éplucher tous les tenants et aboutissants de la mythologie hésiodique, mais de définir les grandes lignes d'un programme visant à établir les connections entre anthropologie et psychanalyse.

1°) Avant même de poser la question des rapports entre le mythe et l'inconscient, avant même de poser la question de la légitimité d'un tel travail, il convient de définir le mythe. Car il semble que, pour nombre d'auteurs précités, le mythe en tant que tel ne fasse pas problème.

Ayant travaillé sur le terrain au Ladakh, j'ai constaté qu'un certain nombre de récits que j'aurais qualifiés de mythes, étaient classés par les Ladakhi comme rungs, mot que je traduisais par conte (voir en appendice de P. Kaplanian Les Ladakhi du Cachemire, 1982, Collection l'Homme vivant, Hachette, Paris). J'ai alors eu l'idée de demander à mes interlocuteurs quels étaient les différents types de récits. J'ai obtenu les réponses suivantes :

- les rungs, contes, légendes, histoires qualifiées de "fausses".

- les biographies, considérées comme "vraies". Cette catégorie se subdivise en nombreuses sous-catégories : laïcs, moines, et surtout, rois. Ces biographies, considérées comme "vraies" sont bien entendu aussi fausses du point de vue de l'ethnologue que les rungs.

Tout ceci peut s'explicitier en se plaçant du point de vue de la civilisation Ladakhie. L'important est de réaliser que la catégorie du mythe est une catégorie illusoire. A chaque société, différents types de discours, soigneusement répertoriés. Avant même l'analyse de la Théogonie, il aurait fallu se poser la question de l'émergence de ce texte, de l'émergence de la philosophie ionienne qui lui succède; de tels travaux sont, d'ailleurs, très avancés.

Il en est de même de la tragédie. Il est évi-

dent qu'en parlant de tragédie en général, en mettant dans la même catégorie Eschyle et Shakespeare, on joue sur les mots. Dans le premier cas, la tragédie est partie du culte (pourquoi?) et d'une obligation civile (pourquoi?); dans le second, elle n'est qu'une distraction (pourquoi?).

Le mythe grec est donc une catégorie culturelle grecque. En cela, il s'oppose au rêve et au fantasme.

2°) Deuxième problème : le contenu.

Il est évident qu'on ne peut définir le contenu d'un mythe avant d'en avoir déterminé la signification (de l'avoir "traduit"). Ici, je ne parle plus du mythe mais du muthos ce que les traducteurs de la Poétique d'Aristote appellent la Fable, mais que je préfère appeler, me souvenant de mes manuels scolaires, l'argument.

Deux récits d'apparence identiques peuvent, en fait, avoir des significations différentes et donc ne pas être des variantes l'un de l'autre. Ici, je me sépare de Lévi-Strauss qui déclare tous les mythes d'oedipe variantes l'un de l'autre, y compris la version freudienne, légitimant ainsi la démarche d'Anzieu.

Inversément, deux mythes apparemment différents, peuvent très bien, une fois la signification dégagée, se révéler des variantes l'un de l'autre (Exemple : "Les Lemniennes" semble sur bien des points être une variante du mythe de Prométhée et Pandore, surtout sous l'angle du rite qui correspond. On retrouve le thème d'une société monosexuée, disjonction des hommes et des femmes, qui ne devient bisexuée qu'après l'arrivée du feu divin).

3°) Troisième problème : celui du "fonctionnement" des différents types du discours. Ainsi, A. Green (dans Le Temps de la Réflexion, 1981, Gallimard) compare le mythe et le rêve à propos de la propension à l'interprétation qu'ils suscitent l'un et l'autre. Ceci semble tout à fait discutable pour l'ethnologue de terrain. Les récits recueillis sur le terrain ne semblent pas faire problèmes pour les informateurs et, en ce qui me concerne du moins, je n'ai jamais pu tirer d'interprétations des Ladakhi. Les mythes parlent d'eux-mêmes.

Quant au "charme" des mythes que mentionne Nicolaidis citant Lévi-Strauss, on peut douter qu'il soit possible de donner à ce charme

le statut de réalisation du désir; en tout cas, la démonstration reste à faire d'une façon aussi rigoureuse qu'elle a été faite pour le Witz, le fantasme, le rêve...

4°) Quatrième problème : celui de l'universalité de certains mythes (en fait, de certains thèmes) ou, du moins, de la transmission de ces thèmes d'une civilisation à l'autre.

Nombre d'analystes (Nicolaidis dans Psychanalyse et culture grecque, p.180, Green dans Un Oeil en trop, p.219, etc.) citent la fameuse phrase de Freud "si Oedipe roi émeut un auditoire moderne autant qu'un auditoire grec, contemporain de l'oeuvre..." in Interprétation de rêves). Je ne vais pas plus loin dans la citation car, ce qui m'intéresse dans cette citation ce n'est pas pourquoi "Oedipe Roi" émeut, mais qu'il émeuve un auditoire contemporain. J'ai beau chercher autour de moi, je ne vois pas de représentation d'Oedipe, à l'exception du film de Pasolini. Je doute que le thème d'Oedipe soit fréquent dans la monde occidental. N. Nicolaidis, pour appuyer sa thèse, cite (p.188) la Thebaïde de Stace, l'Oedipe de Sénèque, l'Oedipe de Corneille, la Thébaïde de Racine, l'Oedipe de Voltaire, la Jocaste de Cixous. En fait de me convaincre, il ne fait que me renforcer dans mon idée car il s'agit d'oeuvres mineures dont je n'ai pas honte de dire que je les ignorais pour la plupart.

Il y a plusieurs sous-entendus dans les affirmations de Nicolaidis :

a) les sous-entendus Hégéliens, de continuité entre la Grèce et l'Occident.

b) les sous-entendus d'universalité, mais une universalité qui serait démontrée statistiquement en ramassant, à toute force, des "Oedipe" partout. Ce qui implique que, si l'Oedipe était absent de la littérature orale ou écrite d'une société donnée, cela signifierait que le complexe en est absent.

En fait, il faudrait poser à chaque société la question : Quels sont ses grands thèmes? Il est évident que les thèmes comme Tristan-Iseult, Roméo-Juliette, Don Juan, etc. sont bien plus présents en Occident qu'Oedipe. Dans un deuxième temps, on peut se demander pourquoi ces thèmes? (de la même façon qu'on s'est demandé en premier: pourquoi tel type de discours, mythe, roman, biographie, conte, etc.?) Lors d'un troisième temps seulement, on pourrait essayer de rattacher ces thèmes à des grands mythes (depuis le 1°), le mot mythe doit être considéré comme entre guillemets). Il est bien évident que

le thème ultra commun en Occident du couple idéal n'a que peu à voir avec la Pandore grecque. A priori, on pense plutôt à la Genèse.

A ce propos, une remarque : A. Green (dans sa contribution à Le Temps de la Réflexion, 1981) écrit que les analystes cherchent les ressemblances et les anthropologues les différences. Rien n'est plus discutable. C'est J.P. Vernant qui insiste sur les ressemblances entre la Théogonie et la philosophie ionienne, au point que je lui reproche d'oublier les différences. Incontestablement, les deux sont liées. Un exemple : je citais la fréquence du thème de Don Juan en Occident. Aucun doute qu'une certaine psychanalyse "sauvage" nous démontrerait, par le jeu des déplacements, que Don Juan est amoureux de sa mère, qu'il ne l'avoue pas, d'où cette éternelle insatisfaction auprès des femmes (ce n'est jamais la bonne) et, enfin, que d'un autre côté, il bafoue l'autorité paternelle. Mais, une telle analyse ne sera convaincante que lorsqu'on nous dira pourquoi le thème d'Oedipe prend cette forme particulière. Il s'agit bien aussi de différences.

5°) Il reste que les grands thèmes de la psychanalyse sont toujours présents partout (Oedipe, castration libido, pulsion de mort, etc.) Il reste que les mythes qui fondent la condition humaine, tels la Genèse et le mythe de Prométhée/Pandore, ne peuvent pas en pas induire ces thèmes.

Nous avons vu comment le mythe grec fonde la prohibition de l'inceste; mais, la mort (ou plutôt la conscience de la mort) apparaît aussi avec Pandore (ainsi que la vieillesse, etc.) Il faudrait reprendre tous ces grands mythes fondamentaux, voir comment ils servent à l'"intérieurisation de la loi". Apparemment, une articulation mythe/psychanalyse se situe au niveau du surmoi.

Il faudrait voir aussi cela sous l'angle du rapport du mythe au rite également. Et de ce que Lévi-Strauss appelle "efficacité symbolique". Je pense tout particulièrement au chamanisme.

Car, finalement, et c'est là où je me sépare radicalement d'une certaine ethno-psychanalyse, il ne faut pas oublier que la majorité des Grecs n'étaient pas névrosés. Plutôt que de "satisfaction de désirs", il s'agit plutôt, par le mythe et le rite, de dépassement : dépassement du complexe d'Oedipe, par exemple. On objectera que la société grecque, comme la plupart des sociétés médi-

terranéennes encore aujourd'hui, était répressive sur le plan sexuel. Reste à savoir comment cette répression était vécue, c'est-à-dire, comment la représentation du monde qu'induisait le mythe était intériorisée. D'autre part, on se demandera quelles étaient les échappatoires (je pense à l'homosexualité grecque, mais aussi au culte d'Adonis).

Patrick KAPLANIAN



SYMBOLISMES, DELIRES ET CHANGEMENTS SOCIAUX

par Daniel SCHURMANS

Objectifs

Mon premier objectif est de comprendre un peu mieux ce qui se produit lorsqu'une personnalité est envahie pour la première fois par le délire. En somme, de répondre à la question : "Qu'est-ce qui rend les gens fous?"

Le second objectif est de comprendre comment le changement social agit sur la clinique des psychoses : d'abord sur la "pathoplastique", mais aussi sur la fréquence des différentes catégories de psychoses et sur l'évolution naturelle du processus psychotique individuel.

Ces objectifs se fondent sur certaines constatations intuitives préalables :

1. Dans la clinique psychiatrique, certains changements historiques peuvent être constatés. Ces changements ne peuvent pas être expliqués entièrement par une modification des conceptions nosographiques des psychiatres, sauf dans la mesure où, peut-être, un changement de point de vue agirait par rétroaction sur les phénomènes psychotiques eux-mêmes. A titre d'exemple, je noterai la diminution de l'incidence de la "grande hystérie" de Charcot, depuis les découvertes de Freud.

2. Dans le même domaine, chacun de nous peut observer des changements récents, et très significatifs, auxquels notre pratique nous confronte journallement. Ainsi, en Belgique, entre 1960 et 1980, nous voyons une diminution de l'incidence des catatonies aiguës et des délires aigus et de celle des schizo-

phrénies à évolution vésanique. En augmentation, par contre, est l'incidence des psychoses schizo-affectives et celle des états border-line, notamment lorsqu'ils ont une composante toxicophilique.

3. Il existe une distribution différente des diagnostics psychiatriques en fonction du type de société et du type de culture que l'on considère : on trouve par exemple en Afrique Occidentale, par comparaison avec l'Europe, moins de psychoses à évolution chronique et plus de psychoses aiguës; moins d'états mélancoliques typiques et plus de troubles paranoïdes; plus, enfin, de troubles psychiques dont l'expression est seulement ou principalement somatique.

4. Les changements sociaux accélérés que connaissent certaines sociétés mettent en évidence des modifications cliniques qui normalement s'installent sur des périodes beaucoup plus longues. Actuellement, en Afrique Occidentale, le pourcentage de psychoses chroniques a augmenté par rapport à celui d'il y a vingt ans.

Hypothèses

Ces constatations conduisent à une première hypothèse : il existe une relation entre l'organisation socioculturelle et la clinique des psychoses. Si la première varie, la seconde varie également, avec un léger décalage.

Je compléterai cette hypothèse par quelques autres, qui situeront le cadre de référence de ma démarche :

- la famille, quelle que soit la définition que donne d'elle la culture considérée, est la principale structure médiatrice entre l'organisation sociale et l'organisation indivi-

(*) Psychiatre, LIERNEUX.

Texte présenté au VIIe Congrès Mondial de Psychiatrie, Vienne, du 11 au 16 juillet 1983.

duelle.

- les institutions sociales, les croyances et coutumes et, bien entendu, le langage, composent un vaste système symbolique par rapport auquel chaque individu doit se situer, se définir, pour fonder son identité.

- la psychose est une faille de l'identité et de la communication. Elle se construit sur une faille du système symbolique en vigueur dans la société et/ou dans la famille, à l'égard de l'individu qui deviendra psychotique.

- le corps du psychotique en tant que représentation de soi est l'image de son identité telle que la faille symbolique a permis de la construire.

- le changement social est un processus qui affecte et transforme le système symbolique en vigueur, dévoile ses failles ou en provoque, peut parfois en combler.

Méthode

Il est possible maintenant d'exposer la méthode par laquelle j'espère me rapprocher de mes objectifs. C'est une réflexion dialectique qui va du système symbolique et du langage à la clinique et prend appui sur des études de cas.

Réflexions sur le symbolique :

Le symbolique est un système d'interactions entre des signifiants qui renvoient les uns aux autres (le noir peut évoquer la mort, qui peut évoquer la croix, qui renvoie à l'idée de salut, etc. Tout ceci forme un réseau). La constitution de ce réseau varie selon les cultures. Plus précisément, le réseau des signifiants est la culture elle-même. Elle comporte des aspects cognitifs (définition du champ sémantique des divers concepts) et des aspects pragmatiques (conséquences pratiques sur les comportements). Les différents éléments du réseau s'influencent les uns les autres. Si l'un d'eux, suite aux circonstances socio-culturelles, change de signification, la perd ou en acquiert une nouvelle, l'ensemble du système doit se renouveler ou s'adapter. (Pour conserver le même exemple, la croix était, pour les Romains, l'instrument du supplice des grands criminels et des esclaves. Elle est devenue, pour les chrétiens, l'instrument sacré de la rédemption...)

Tout élément signifiant pouvant s'intégrer dans le système culturel en vigueur concourt à sa cohérence et à sa permanence. Il est appelé symbole mot qui provient du grec $\sigma\upsilon\mu\beta\alpha\lambda\lambda\omega$: je jette ensemble, je rapproche, j'apporte en masse. L'image est ici celle d'un ensemble d'éléments qui concourent à un même projet.

Par antithèse, si un élément est incapable de s'adapter au système culturel, s'il paraît être antinomique par rapport à lui, en menacer la cohérence, on peut l'appeler diabole, néologisme venant du grec $\delta\iota\alpha\beta\alpha\lambda\lambda\omega$: je jette à travers, je sépare, je désunis. Comme le fait remarquer Michel de Certeau, c'est là la racine du mot "diable". Que ce mot soit par conséquent l'antonyme exact du mot "symbole" me semble d'une grande portée : d'une part, le symbole étant le support du sens, nous avons ainsi un concept distinguant, paradoxalement, ce qui subvertit, détruit ou annule le sens (le diabole); d'autre part, on notera dans toutes les expériences non délirantes, un vécu d'"inquiétante étrangeté" (unheimliches) souvent rapporté explicitement aux forces diaboliques.

Etudes de cas :

J'ai étudié quinze cas de psychoses, dont sept chez des Belges, six chez des Sénégalais, deux chez des Italiens immigrés. A titre de comparaison, j'y ai associé deux cas de névrose hystérique (un cas sénégalais, un cas d'immigré algérien). Le groupe compte quatorze hommes et trois femmes. Pour chacun de ces cas, j'ai centré la recherche sur le moment invasif, le moment de l'expérience délirante primaire. Je ne me suis pas demandé pourquoi ces gens étaient devenus fous mais comment cela s'était passé. Je me suis demandé si une relation existait entre la symptomatologie, approchée selon les méthodes de la psycho-dynamique compréhensive, et la situation relationnelle vécue avant l'irruption du délire. La relation dont il est question serait précisément d'ordre symbolique, aux yeux de l'observateur tout au moins.

Dialectique entre la théorie du symbolique et la clinique :

La relation entre la réalité relationnelle et la symptomatologie ne passerait-elle

pas par l'intermédiaire d'un "diabole", symbole devenu impensable et forços, soustrait au système signifiant?

Une telle conception fournirait un modèle opérationnel permettant de penser la sociogénèse des troubles psychotiques. Elle introduit aussi à la problématique du changement social : un système symbolique se transforme avec le temps surtout lors des périodes de "crises de civilisation". Certains symboles perdent de leur pertinence et sortent du système. Des symboles étrangers peuvent s'introduire de force dans un système culturel dominé.

Résultats

1. Il existe bien dans la majorité des cas étudiés un ou plusieurs signifiants qui jouent un rôle central dans l'expérience délirante, particulièrement au moment de l'irruption du délire. Je cite quelques exemples : le sang menstruel, le sexe, le regard d'autrui, le poison, le pénis du mari, la viande, la couleur de sa propre peau... Tout se passe comme si, à un certain moment, le signifiant se chargeait d'une signification intolérable, était alors soustrait au jeu normal des échanges linguistiques ou symboliques et traité comme une chose à part. La signification qui s'est attachée au symbole est niée. Le symbole n'en est plus un : il demeure cependant comme contenu de conscience brut, angoissant par sa présence. Le sujet ne reconnaît plus l'appartenance de cette "chose" à son univers mental : elle lui semble nécessairement parasite, introduite de l'extérieur. Souvent, il fait référence à un phénomène paranormal pour expliquer son existence. Ces signifiants qui ne signifient plus rien correspondent bien à la définition du diabole.

2. Il existe un rapport évident, pour l'observateur, entre ces signifiants et une situation relationnelle qui met le sujet dans une position impossible :

Exemple : P. subit une contrainte maximale de la part de son père, se sent échouer sans remède, au moment même où il découvre sa sexualité. Il voit des chiens copuler, s'imaginer à la fois ses parents et lui-même dans le rôle féminin. Il s'identifie à la femme perdant le sang menstruel, croyant que cette perte est due au fait d'avoir été percée et se voyant lui-même percé chaque fois que se produit une perte de substance, principale-

ment séminale.

3. Le délire s'instaure du fait que le caractère symbolique de cette relation, et cette relation elle-même, sont méconnus par le sujet.

4. Le diabole n'est pas un phénomène spécifique à la psychose, même s'il joue un rôle important dans le déclenchement des processus psychotiques. On a pu le retrouver dans quelques cas de patients névrosés. Ceux-ci présentaient toute fois une symptomatologie hystérique, sans doute assez proche de la psychose. Ce qui semble spécifique à la psychose, en revanche, c'est le caractère radical de la négation dont fait l'objet le sens du diabole, de son évacuation hors du système signifiant, et de la restructuration logique de celui-ci autour du vide ainsi créé.

5. Il est trop tôt pour tirer des conclusions générales à propos de ce que peut être un diabole, mais on ne peut manquer d'être frappé par le nombre de cas où le diabole est une partie du corps ou un produit du corps. Dans d'autres cas, il s'agit d'un objet médiateur (viande, apéritif...) que l'on échange et que l'on ingère. Dans quelques cas plus douteux, il s'agit d'une personne (mère, soeur) avec qui la relation est particulièrement difficile et qui prend valeur diabolique.

6. Le diabole apparaît en fait comme une sorte d'objet intermédiaire entre le niveau des relations sociales, le niveau de l'image du corps et celui de l'identité personnelle du patient. C'est dans la mesure où le rapport entre ces trois niveaux est invivable qu'un signifiant qui symbolise ce rapport fait l'objet d'une forclusion.

7. Des recherches ultérieures sont nécessaires pour préciser le type de rapport (entre relations sociales, image du corps et identité) capable de provoquer une forclusion, de même que pour préciser la corrélation éventuelle entre le type de diabole et le type clinique de psychose.

Réflexions

Le rôle du changement social

Nous nous sommes, de fait, rapprochés du premier objectif, qui était de comprendre les mécanismes qui président à l'invasion délirante, en constatant avec quelle grande fréquence un signifiant symbolique, s'étant

chargé d'un sens inavouable, fait l'objet d'une négation qui inaugure et met en branle le délire. J'ai donné à ce phénomène le nom de diable. En remarquant qu'il n'était pas absolument spécifique de la psychose, nous donnons à ce concept un champ d'application plus vaste. Le symbole est conçu comme l'élément cohérent d'un système culturel, et le diable comme un élément devenu discordant et incompatible avec lui. A ce sujet, faisons deux remarques :

a) les périodes de changement social accéléré sont celles où le système culturel se transforme le plus rapidement, et où certains symboles peuvent perdre de leur pertinence et sortir du système. Ces éléments devenus obsolètes ne disparaissent pas immédiatement : ils peuvent longtemps persister dans la mémoire de tous, créant un malaise collectif (exemple: la persistance de valeurs animistes dans une société christianisée). Ils peuvent être représentés par certains groupes marginaux plus ou moins exclus et fantastiquement vécus comme menaçants (alliés du diable...). (Exemple: la persistance de la culture nomade dans la société sédentaire : le mode de vie des Tziganes).

Ils peuvent réapparaître dans le vécu de certains individus, notamment des psychotiques, qui traduisent par là la cristallisation en eux-mêmes d'une contradiction socioculturelle. (Exemple : la fréquence du recours à des croyances dépassées, mais autrefois partagées par tous, pour expliquer le vécu délirant : possession diabolique, envoûtement...).

J'appellerai "diaboles par soustraction" ces éléments culturels obsolètes, parce qu'ils tirent leur potentialité pathogène de leur soustraction du système culturel.

b) l'invasion d'une culture par une autre (par exemple, la colonisation) est un phénomène social qui provoque l'introduction, dans le système culturel du peuple colonisé, d'éléments appartenant en propre au peuple colonisateur. Ces éléments ne sont pas toujours directement compatibles. Ils exercent alors un effet déstructurant qui en fait de véritables diaboles. Je les appellerai diaboles par addition, puisqu'ils tirent leur caractère pathogène de leur introduction forcée. Certains individus, notamment psychotiques, n'arrivent pas à sauvegarder leur unité personnelle lorsqu'ils sont parasités par ces valeurs étrangères à l'univers culturel qui les avait formés. Un bon exemple est, en Afrique, le

cas des psychoses dont le noyau est la conviction d'être un autre, c'est-à-dire un blanc. Tel qui se disait le fils de Jean Gabin souffrait de "crises afro-asiatiques". C'est ce qu'on peut appeler les "folies-Toubab" (Toubab = blanc).

Conclusion

Un même concept, le diable, me paraît rendre compte à la fois de ce qui se passe lorsqu'un individu est envahi par l'expérience délirante, et d'un phénomène social caractéristique des sociétés en crise. On peut admettre, s'il ne s'agit évidemment pas de la même chose dans les deux cas, que le même concept explicatif s'applique à des phénomènes homologues se produisant à des niveaux différents : il y aurait, dès lors, un "diable social" et un "diable psychologique". Toutefois, l'homologie des phénomènes permet de comprendre comment, dans les sociétés en crise, certaines formes de psychoses surviennent avec une plus grande fréquence (par exemple, les folies-Toubab) : le déséquilibre du système symbolique, perçu par tous, est spécialement sensible à certains individus pour lesquels le symbole obsolète ou étranger est l'image du drame individuel et fonctionne, dès lors, comme un "diable psychologique".



Prises de Position

SPECTACLES ...

A l'heure des Psy-Show, Vidéo-Psy, et autres inflations cliniques du regard qui viennent confirmer, jusqu'au grotesque, la notion de "panoptique" illustrée par Michel Foucault à travers "Histoire de la Folie", "Naissance de la Clinique" et, surtout, "Surveiller et Punir", il importe de situer la psychanalyse par rapport à ces pratiques.

Cela est chose facile, mais il symptomatique d'avoir à le faire.

Comme son nom l'indique, le monstre -en qui la norme vient se conforter de l'énorme- est fait pour être montré.

La psychanalyse n'échappe pas à l'univers de la norme, ni à celui du regard : elle en est à la fois le dépassement et l'accomplissement -filiation et rupture- mais elle ne connaît, par contre, aucun "monstre". Si la cure en son décours peut apparaître, d'un certain point de vue, comme le comble du regard, la clinique psychanalytique n'existe que dans et par le suspens de toute objectivation. Le transfert s'y soutient du transfert de l'autre, non d'un miroir à demi-tain.

Ci-dessous, le texte d'une lettre adressée, en septembre 1981, à des praticiens se réclamant de la psychanalyse pour organiser, au sein d'une clinique bruxelloise, des "présentations de malades".

Chers Collègues,

La lettre où vous faites part de votre projet d'organiser bientôt, à Bruxelles, des "Entretiens Cliniques" vient de me tomber sous les yeux.

Cette initiative visant à interroger, dans une perspective psychanalytique, la pratique et "les" pratiques, me paraîtrait fort bienvenue si vous n'y faisiez aussi mention des "présentations de malades" envisagées dans ce contexte.

Il est certes indispensable que les praticiens de la psychanalyse aient de la psychopathologie "lourde" une connaissance effective et suivie. Il est vrai, par ailleurs, qu'une "présentation de malade" puisse ne pas être dénuée d'intérêt pédagogique, qu'on y apprenne quelquefois quelque chose de la dynamique du montré et de celle du montreur; il semble même possible qu'elle puisse donner lieu -dans le meilleur des cas- à une interlocution véritable et, peut-être même, à quelque effet thérapeutique "de surcroît"; il faudrait en outre, dit-on parfois, ne pas confondre "présentation de malade" et "consultation thérapeutique publique"...

Permettez-moi néanmoins de vous faire remarquer -avec une absence délibérée de précautions oratoires- que si, d'un point de vue heuristique, la valeur d'une telle pratique est scientifiquement nulle, elle est, d'un point de vue éthique, totalement inadmis-

sible, et qu'il est vraiment paradoxal de voir ses promoteurs se réclamer de la psychanalyse pour la réintroduire.

Quels que soient le tact, la compétence, les intentions du "montreur", il y va en effet d'une procédure d'objectivation rendue possible essentiellement par l'état de dépendance institutionnelle et -plus largement- sociale du "montré", ainsi que par la pente pathologique particulière -plus ou moins compulsive (exhibitionniste, hystérique, maniaque, masochiste, dépressive, auto-accusatrice, ...)- qui l'a livré précisément aux bons soins du montreur. Il y va donc en tout état de cause -quel que soit "l'accord" voire même l'enthousiasme du patient- d'un abus de pouvoir; et plus loin, psychanalytiquement parlant, d'une relation, quel qu'en soit le contexte, structurellement perverse.

Il serait désolant de voir des psychanalystes renouer avec une pratique tant socialement que cliniquement détestable. Lacan et d'autres, en s'y commettant (avec peut-être l'excuse de leur génération), se sont montrés sur ce point plus les héritiers de Clérambault et de la vieille psychiatrie asilaire que de Freud.

Si elle peut être riche d'enseignements, la "présentation de malade" ne peut l'être qu'à contrario : en manifestant les risques de dévoiement d'une certaine psychanalyse dans l'idéologie psychiatrique la plus traditionnelle, en témoignant, à sa façon, de la violence institutionnelle ordinaire (fût-elle feutrée et souriante), en démontrant par l'absurde ce qui ne devrait pas avoir à être démontré.

Il est toujours regrettable de voir des soignants détourner, à leurs propres fins, la détresse qui leur est confiée pour la transformer en un moyen. Moyen d'autant plus contestable, en l'occurrence, que, si le psychanalyste n'est pas exactement un "soignant", cette pratique, elle, se trouve aux antipodes-mêmes de la relation psychanalytique et n'a même pas l'alibi d'une utilité scientifique.

Vous excuserez, si vous le voulez, la rudesse du ton; elle n'est le fruit d'aucune animosité personnelle mais d'un enjeu d'importance. La psychanalyse ira à l'encontre de l'objectivation expérimentaliste et de l'arbitraire institutionnel ou ne sera pas. Nourrie de rigueur épistémologique et de confrontation au réel le plus dur de la clinique, sans cesse relancée par le passage au crible de sa et de ses pratiques, elle ne gardera sa valeur et son originalité qu'en luttant pour demeurer une éthique et non pas une technique de la relation clinique.

Francis MARTENS

LOU ANDREAS-SALOME : DE L'"EFFICACITÉ" D'UN MYTHE

par Marie-Dominique ROBIN

Il serait salutaire à la clairvoyance -celle du coeur- de nous mettre nous-mêmes en garde contre l'usage abusif que nous faisons de certains mythes.

Lou Andreas-Salomé en est un. Le fut. Le reste.

Le mythe actuel commence, pour le monde francophone, avec la traduction, en 1967, du livre de H.F. Peeters, "Ma soeur, mon épouse", best-seller incontestable dont jamais l'expression "cela se dit dans un roman" n'aura trouvé meilleure illustration.

Cette biographie, à la fois laborieuse et efficace, fera quelques petits (le film de Liliana Cavanni, par exemple, "Au delà du bien et du mal", en 1977; tout récemment, à Bruxelles, au théâtre Poème, une évocation scénique entourée de débats). Elle précède de bien loin les traductions de Lou Andreas-Salomé elle-même¹. Ceci répète étonnamment avec nos médias la rumeur qui précédait à Berlin en 1900, à Vienne en 1912, l'arrivée d'une femme exceptionnelle par le charme et l'intelligence, arrivée que Freud salue comme un heureux présage.

Vivante, elle fascine le "masculin" à représenter, dans l'autre sexe, corps-coeur-esprit, une unité rêvée.

Dès lors, les femmes de son temps, historiquement exclues d'au moins un de ces trois termes, lui furent pour la plupart hostiles (Cela va de la violence et de la haine d'Elisabeth Nietzsche, à la réticence feutrée d'Anna Freud).

Devenue légende, elle continue à fasciner le "masculin", enfin curieux d'un "féminin", qui, dans sa recherche et son affirmation, prend souvent Lou Andreas-Salomé comme repère. Lieu d'identification pour elles qui cherchent comment être femmes et "libres", voire comment théoriser autrement, elle devient, pour

eux, un lieu interrogatif.

Les psychanalystes des deux sexes ne font pas exception. Lacan² pour interroger, Michèle Montrelay pour affirmer³.

Reprenons le parcours de Lou. Ce qui frappe d'emblée, c'est l'extraordinaire lieu de transfert qu'elle est. A saisir le désir de l'autre, désir d'une oeuvre, à en deviner l'enjeu, elle est incroyablement perspicace.

Elle comprend le tourment créateur de Nietzsche. En témoigne cette formule admirable : "l'histoire de cet homme "sans équivalent" est, du commencement à la fin, une biographie de la douleur."

Elle maternelle Rilke (raccourci inexcusable : l'analyse de cette relation-là mérite des années).

Elle commente inlassablement Freud.

Elle en accompagne quelques uns, en brise d'autres, déjà brisables, il est vrai.

Moins connue, et pour cause, son entente avec Victor Tausk⁴ dont elle pressent l'originalité. Il est, selon elle, le plus brillant disciple de Freud, hélas insupporté par le maître.

Parlons du maître. L'attitude de Freud à l'égard de Lou est plus ambiguë qu'on ne la présente d'habitude. Il est séduit. Il le sera toute sa vie. Cela, on le sait. Comment ne le serait-il pas par celle qui, avec une immense générosité d'attention et de temps d'écriture, commente avec enthousiasme, pendant près de vingt cinq ans, son oeuvre (et sa vie familiale) au fur et à mesure de leur déroulement? Intelligemment soumise, cette fois elle reste l'élève, la petite fille⁵, elle lui donnera jusqu'à la fin du "cher professeur". Elle lui tend le miroir pour le recevoir. Mal, à mon sens, et non sans raisons.

Le stimulant qu'il trouve en elle, la

compréhension, le commentaire, et quelque part aussi cette possibilité qu'elle offre d'être le "dépositaire d'aveu", tout cela ne donne pas lieu à un véritable échange intellectuel.

Au fameux article de Lou: "Anal et Sexual", il répondra bien que c'est le meilleur qu'elle ait écrit⁶. Il en souhaite et soutient la publication. Mais, pas un mot de son contenu, de ce qu'elle avançait comme "théorie". Il passe illico aux nouvelles de famille.

Soutenu par son attention, il la remercie souvent : "Vous me précédez et achevez mes pensées dont, avec un don de seconde vue, vous vous efforcez de compléter et d'ajuster les bribes jusqu'à en faire un édifice⁷."

Mais aussi -c'est là le malentendu partagé- "Ce qui m'intéresse, c'est la séparation et l'organisation de ce qui autrement se perdrait dans une bouillie originale⁸."

Mais aussi : "Je ne dirai ni "oui", ni "non", pas plus que je ne mettrai de point d'interrogation; je ferai ce que j'ai toujours fait de vos commentaires : savourer et les laisser agir sur moi⁹."

Il reçoit, en la remerciant par ailleurs de façon assez sèche, les longues pages qu'elle lui envoie à propos de la parution de "l'Introduction au Narcissisme", lui fait remarquer qu'elle s'intéresse davantage aux processus conscients qu'à la figuration métapsychologique du narcissisme¹⁰.

C'est à partir de cette remarque que l'on peut se poser la question de Lou Andreas-Salomé = psychanalyste.

Je trouve très judicieuse la formule de J. Nob court¹¹: "Bien présomptueux qui dirait si "elle était analyste". Au mieux, peut-on présumer qu'il "y avait de l'analyste en elle". Elle est "compreneuse" des êtres, selon la formule de Freud. Est-elle "entendeuse" de l'inconscient?

Ce qui surprend à la lecture de ses textes proprement analytiques, c'est la tension extrême entre une rationalisation poussée à bout, un acharnement à l'explication (au sens courant) -où ce qui touche au travail inconscient a une part extrêmement mince- et une volonté tout aussi acharnée de rejoindre ce qu'elle appelle "la vie".

Il est étrange de constater l'absence presque totale d'allusion à la maternité; maternité physique s'entend, car pour le maternage d'une oeuvre elle excelle¹².

A lire "Ma vie", on se demande si elle

a eu une mère, on ne sait rien sur son désir ou son non-désir d'enfant. Que le "choix" en cette matière soit définitivement respectable, c'est une évidence qui met du temps à s'imposer.

Mais si Lou est analyste, dans ses textes sur le féminin cette question aurait dû quelque part apparaître.

Je ferai exception pour un texte tardif de 1933, "Le malade a toujours raison", où avec une acuité et l'absence de toute psychologie romanesque, elle parle de la relation analytique.

Fut-elle bonne thérapeute? Nul ne le saura. J'aime l'expression d'Anne Fabre-Luce¹³ "Cette femme est indécidable". Pour nous. C'est cette indécidabilité qui fait mystère et prix, qui trouble l'image publicitaire qu'on en fait.

L'oeuvre de Lou Andreas-Salomé, c'est sa vie, issue d'un "destin" particulier, quête acharnée d'une voie/voix propre.

Elle ne peut -sauf à faire reconnaître et saluer la pulsion qui l'habite- être le modèle d'aucune autre.

J'ai évoqué Lou Andreas Salomé -aimée, haïe : exemplaire- pour ce qu'elle donne à penser à la fois sur la nécessité et les écueils de la séduction, pour la tâche qu'involontairement elle nous confie : en désigner le lieu.

La question que, passée et présente, elle nous laisse, intéresse de façon particulièrement aiguë le travail interminable que les analystes ont à poursuivre avec le transfert.

Et plus globalement, celui que chacun doit mener, de façon tout aussi interminable, sur son rapport au pouvoir.

Marie-Dominique ROBIN

(1) La correspondance avec Freud est traduite en 1970. Ma vie, en 1977. La plus grande partie de la correspondance avec Rilke, en 1960. Seul son Nietzsche paraît en français en 1932.

(2) Lacan, Écrits, p.728.

(3) Lettres de l'École, mars 1978, p.148. Je cite cette petite remarque à cause de son impact : "Lou Andreas-Salomé sait. Je veux dire : elle sait ce qu'est la sexualité masculine, cette chose si douloureuse pour les femmes, qu'elles n'osent pas regarder. Elles aiment mieux se tromper. Elle, Lou, regarde de face. Elle peut parce qu'elle n'est pas hystérique. Absolue absence d'illusion dont

Nietzsche tombe amoureux."

(4) Dans l'histoire du mouvement psychanalytique, Tausk dont on connaît le tragique destin a été littéralement "obturé". Cfr. à ce propos le brillant essai de F. Roustang dans Un destin si funeste, 1977, Ed. de Minuit.

(5) "Que ne puis-je vous voir en face pendant dix minutes, voir la "figure du père" qui domine ma vie?", Lettre du 4 mai 1935.

(6) Lettre du 18 novembre 1915, Correspondance S. Freud - Lou Andreas-Salomé, Ed. Gallimard, Connaissance de l'Inconscient, p.48.

(7) Lettre du 13 juillet 1917 (C'est moi qui souligne).

(8) C'est moi qui souligne.

(9) Lettre du 13 juillet 1917, Correspondance p. 81.

(10) Lettre du 31 janvier 1915, Correspondance p. 36.

(11) Préface à Ma Vie, 1977, P.U.F.

(12) Sauf de façon tout à fait "poétique", L'Amour du Narcissisme, p.86, Ed. Gallimard, Connaissance de l'Inconscient.

(13) Au théâtre Poème, le 15 mars 1983.



Images

ROPS, SAINT ANTOINE ET LA PSYCHANALYSE (*)

par Michel DE WOLF

"Le bon Saint Antoine, poursuivi par des visions libidineuses, se précipite vers son prie-Dieu, mais pendant ce temps-là, Satan -un drôle de moine rouge- lui a fait une farce: il lui a ôté son Christ de la croix et l'a remplacé par une belle fille, comme les diables qui se respectent en ont toujours sous la main": c'est ainsi que Rops décrit lui-même l'étonnant dessin en couleurs qu'il exécuta vers 1877 et qui se trouve aujourd'hui dans la collection de la Bibliothèque Royale à Bruxelles. Rops n'ignorait pas que cette chose qu'il qualifie de "fantastiquement bizarre" devait susciter indignation et réprobation. Déjà l'éditeur d'estampes qui l'avait commandée en fut effrayé et recula devant le projet de la diffuser. Rops a beau exhorter ses plus proches amis à faire savoir autour d'eux qu'il n'y avait en cela aucune "idée d'attaque à la religion ou d'érocité", il ne peut empêcher -même chez des amateurs d'art avisés- des réactions scandalisées. L'acquéreur de l'oeuvre -l'avocat bruxellois E. Picard- lui transmet celles des premiers visiteurs qui contemplèrent le dessin : "ce n'est pas le nu qui choque, assez d'autres tentations de Saint Antoine ont sous ce rapport fait l'éducation des pruderies bourgeoises; mais on ne peut se faire à l'idée d'une prostituée remplaçant le Christ sur la croix."

Certes, le terme "prostituée" a du paraître excessif à Rops puisque c'est sa compa-

gne de vie, Léontine Duluc -la mère de leur fille Claire- qui "pour la première fois et après bien des instances", a accepté de poser pour "son vieux Fély".

Mais il semble bien que c'est moins le statut de la femme nue que la place qu'elle occupe qui provoque le trouble. Elle vient se substituer sur la croix au lieu-même d'où disparaît le crucifié. Cependant, peut-on vraiment affirmer que l'intention blasphématoire est ici évidente? Elle le serait sans doute dans la gravure intitulée "Etude pour la Tentation" qui représente le motif isolé d'une femme en croix dont le regard et la nudité, mi-exhibée, mi-voilée, semblent défier avec arrogance le ciel même! Ici, par contre, le sacrilège s'estompe si -en s'identifiant naïvement à Antoine- on perçoit l'objet "scandaleux" au travers de son regard. Comme lui, nous devenons la proie d'une vision hallucinante, d'une diablerie rusée perpétrée par le grand maître d'oeuvre, Satan en personne... Bref, en son temps, Rops dut admettre que "ce pauvre dessin n'avait guère été compris : l'on ne voulait voir qu'un dessin "léger" là où j'ai voulu mettre autre chose¹!"

Lorsque Rops dessina la Tentation, il était déjà devenu, à Paris, le très recherché illustrateur des plus célèbres écrivains contemporains. Il devait toutefois ignorer à ce moment-là que son dessin servirait d'illustration, trente ans plus tard, à un propos

(*) Ce texte a paru également dans la revue namuroise CONFLUENT (octobre 1983) pour commémorer le 150^{ème} anniversaire de la naissance de Félicien Rops à Namur en 1833.

(1) Les propos de Rops et de Picard, repris entre guillemets, sont extraits des lettres publiées dans l'article La Tentation de Félicien Rops présentée par Maurice Kunel, Le Cahier des Arts, novembre 1960, pp.2138-2142.

de Sigmund Freud dans l'essai intitulé : Délire et rêves dans la "Gradiva" de W. Jensen (1907). Précisons que, dans cette étude destinée à un plus large public, le découvreur de l'inconscient tente d'appliquer les enseignements de la psychanalyse à l'interprétation d'une oeuvre de fiction littéraire. Il ne s'agit donc pas d'un essai consacré à Rops ou à l'art plastique, encore moins d'une psychanalyse de la religion.

Ce qui d'emblée constitue aux yeux de Freud l'intérêt et l'originalité de cette représentation de Saint Antoine est précisément ce qui par ailleurs indigna et continue à indigner la plupart, à savoir la place de la femme nue. "Cette gravure connue, observe Freud², illustre ce fait peu remarqué et digne pourtant de la plus grande attention (...) Un moine ascète a fui -sans aucun doute, les tentations du monde- au pied de la croix portant le Sauveur. Voilà que la croix s'effondre comme une ombre, et qu'en sa place, tel son truchement, s'élève, radieuse, l'image d'une femme superbe et nue dans la même pose de crucifixion". Freud souligne ensuite ce qui dans ce dessin était en rupture avec toute la tradition picturale des multiples figurations du même thème : "d'autres peintres, au sens psychologique moins aigu, ont représenté le péché dans une attitude de défi et de triomphe, quelque part à côté du Sauveur lui-même sur la croix." Constatation qui est aisément confirmée si l'on se reporte au remarquable ouvrage (même s'il faut y déplorer l'inexplicable oubli du dessin de Rops), richement illustré, de F. Tristan sur Les Tentations de J. Bosch à S. Dali (Balland/Massin, 1981).

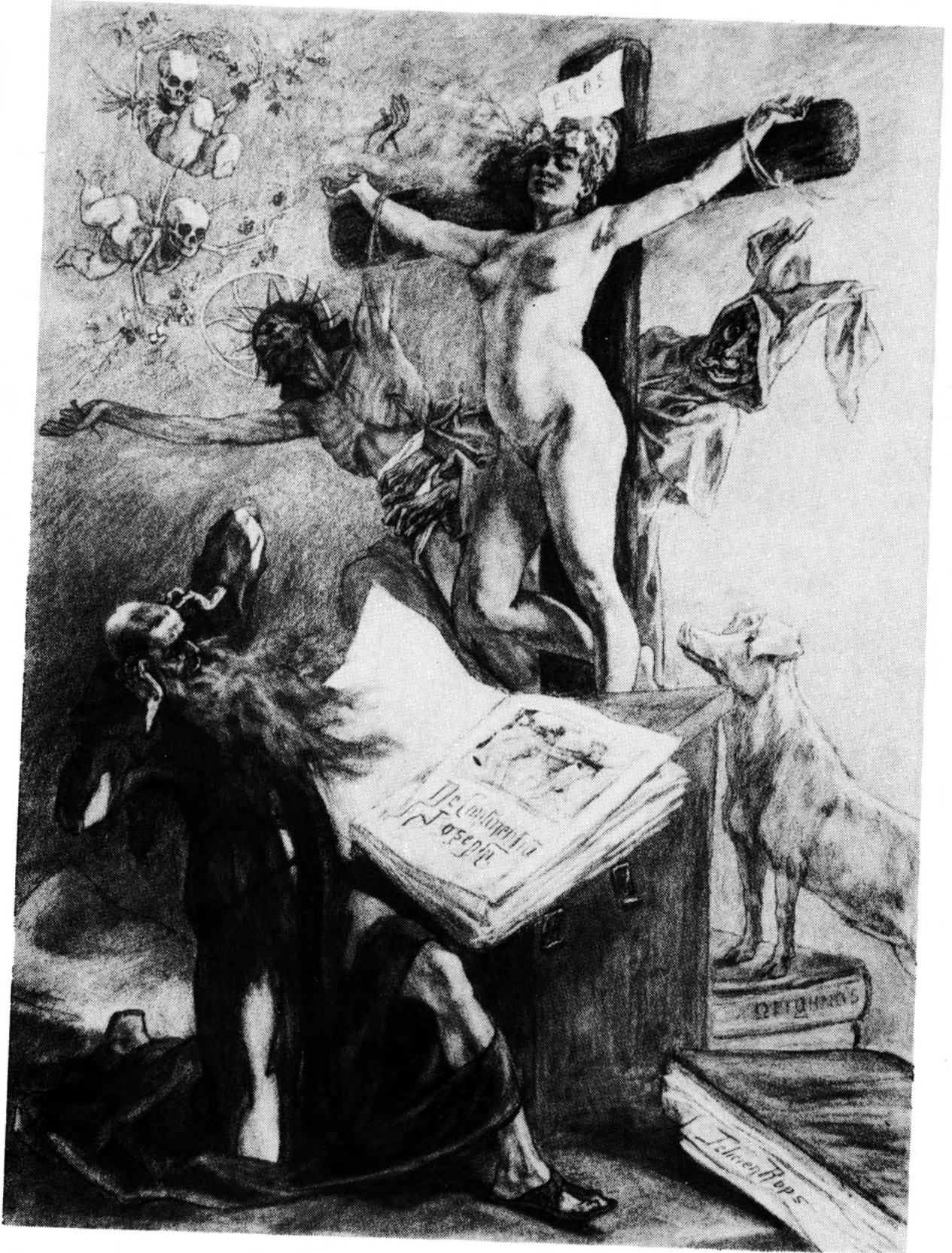
Fort de ce qui s'apprend dans l'expérience analytique, Freud n'a aucune crainte d'affirmer qu'en substituant la femme nue au Sauveur, Rops manifeste un "sens psychologique" plus aigu. "Lui -note Freud- semble avoir su..."! De quel savoir s'agit-il? Tout simplement d'un savoir qui, vingt ans plus tard, se dégagera petit à petit des cures psychanalytiques autour du mécanisme du refoulement.

(2) Les multiples éditions du texte de Freud n'ont jamais, semble-t-il, reproduit le dessin. De plus, Freud évoque explicitement une "gravure". On peut supposer qu'il eut connaissance du dessin par une reproduction gravée illustrant un des ouvrages de E. Ramiro sur Rops, parus avant 1907.

Ce qui est refoulé n'est pas effacé comme dans un simple oubli mais demeure capable d'action, précisément en ce qu'il fait retour. Pas de refoulement sans retour du refoulé. Dire ceci ne suffit évidemment pas à créditer la psychanalyse d'une telle découverte. On répéterait sans plus l'adage connu : chassez le naturel, il revient au galop! Il faut d'abord ajouter que le refoulé ne remonte pas à la surface comme un souvenir devenant conscient, mais fait retour, sans que le sujet le sache, à travers des "rejetons du souvenir refoulé". Ensuite, il reste pour Freud à préciser "le mécanisme vraiment merveilleux du retour, pareil à la plus traîtresse des ruses: ce qui justement servait à refouler devient l'agent du retour du refoulé; dans et derrière l'instance refoulante, le refoulé finit par s'affirmer triomphalement". Le jeune archéologue, héros du récit de W. Jensen, "retrouve" sans rien y comprendre, ses sentiments amoureux refoulés pour une jeune-fille, dans l'intérêt obsédant qu'il porte à un bas-relief antique. L'amour de la femme, chassé de sa vie par une passion ascétique pour la science, fait étrangement retour dans une femme de pierre.

C'est ce procédé-même qu'illustre pour Freud le surprenant dessin de Rops. Dans le raccourci d'une représentation saisissante, "plus suggestivement que toutes les explications du monde", Rops "a figuré le cas type du refoulement chez les saints et les pénitents... Lui -poursuit Freud- semble avoir su que le refoulé, dans ses retours, émerge de l'instance refoulante elle-même". Freud trahit ici, une nouvelle fois, son admiration pour les artistes à qui il attribuait, non sans envie, le pouvoir de deviner intuitivement ce que le laborieux travail de la psychanalyse découvrait avec beaucoup de peine.

Ceci dit, ne cédon pas quant à nous à la tentation d'en déduire une psychanalyse simpliste, notamment celle qui soutiendrait le projet naïf de retrouver un soi-disant paradis sexuel de l'innocence et du bonheur par la suppression des diverses contraintes éducatives, morales ou religieuses... Loin de ces abusives généralisations, revenons plutôt au particulier des faits rencontrés dans l'expérience de la cure qui, rappelons-le, opère essentiellement par la parole, dans le langage. En regard de ceux-ci, l'illustration de Rops n'a bien sûr qu'une portée analo-



Félicien ROPS: La tentation de St. Antoine
Cabinet des estampes,
Bibliothèque royale, Bruxelles

gique, illustrative au sens imagé du terme. En toute rigueur, l'expérience nous contraint à reconnaître que le refoulé fait irruption dans le discours, manifeste mais insu, du patient. Le récit d'une célèbre analyse de Freud nous offre l'exemple d'un patient dont les prières, les formules pieuses, étaient immanquablement parasitées par des pensées qui les transformaient en leur contraire. Plus pur et plus (extra)ordinaire encore est le cas où le retour du refoulé ne se produit pas simplement de façon latérale dans la sphère commune du langage, mais paradoxalement au niveau d'une seule et même représentation verbale sonore. Ainsi, lorsque celle-ci comporte un double sens (comme : "j'ai rêvé qu'à 7h12 -cette heure douce- ... , où "dans le rêve, j'attends l'ascenseur -là sans soeur-..."), nous aurons tout ensemble en elle le refoulement (le seul sens commun aperçu) et le retour du refoulé (le double sens dit mais insu). Double sens peut également s'entendre ici dans sa portée directionnelle d'aller et de retour, et éclaire la formule où Lacan soutient que le "refoulement et le retour du refoulé ne sont qu'une seule et même chose."

Michel DE WOLF



Félicien Rops : autoportrait

ZELIG

Woody ALLEN
Orion Film, 1983, New York

*Vous êtes un exemple pour
les jeunes de ce pays qui
sont les futurs grands mé-
decins et les futurs grands
malades de demain¹.*

Enfin un film qui ne soit pas de la fiction mais qui démont(r)e, au contraire, la vérité de la fiction et révèle, du même mouvement, le caractère d'irréalité de personnages - tenus pour "vrais" mais "imaginariés" par les médias- tels Bruno Bettelheim, Saul Bellow, Susan Sontag, ...

En mettant en images -au sens strict : imago, image d'un mort- la vie de Léonard Zelig², Woody Allen a su mettre en scène sans complaisance (cfr. la sécheresse des documents d'époque), la substance-même de la relation thérapeutique au sens de la psychanalyse. C'est peut-être que Zelig, Freud et Allen ont en commun d'avoir une mère juive ? C'est, plus probablement, le fruit d'un long marquage personnel par la psychanalyse qui, progressivement, éloigne l'auteur de "Bananas" du comique parodique vers les abysses des mers intérieures ("Interiors"), et des modes de Greenwich Village vers les archives du New York Hospital.

A la fois méditation sur la fiction et prélèvement biographique scrupuleux, le film qui nous conte l'histoire exemplaire de Léonard Zelig ("Il est en quelque sorte le comble de l'homme normal", dira Bettelheim) peut être perçu comme un paradigme de la position de l'acteur, de celle du juif, du migrant, et de tous les déracinements. Le système de défense de Zelig qui le fait - en situation conflictuelle- s'identifier physiquement et socialement à l'interlocuteur³, ne le sous-

trait en effet ni au regard (ou au stéthoscope) objectivant du spectateur, ni à l'ambivalence passionnelle des foules. S'il cherche plus loin à nouer une identité défaillante en s'accrochant aux modèles molaires et orthopédiques du nazisme ou du catholicisme (cfr. ses contacts avec Pie XI et Hitler), il reste encore, à la fin de sa vie, ce juif mal assuré incapable de lire jusqu'au bout "Moby Dick" dans le texte comme n'importe quel petit W.A.S.P. américain.

"Zelig", cependant, reste avant tout l'histoire d'une guérison. Car si le personnage bénéficia de la curiosité morbide des médias et de la sollicitude réifiante de la médecine, il rencontra aussi le Dr. Eudora Fletcher. Le récit du film tourne essentiellement autour de cette relation.

D'emblée fascinée par l'homme Zelig, la jeune psychiatre est intéressée tout autant par un "cas" qui a mis en échec ses collègues les plus chevronnés, et dont elle pressent qu'il pourrait lui faire un "nom" au firmament académique. Cet investissement narcissique du traitement ne l'empêche pas de voir en son patient tout d'abord un être humain. Ce qui n'exclut pas pour autant l'ambiguïté : lorsqu'elle obtient de faire séjourner le malade chez elle, à la campagne⁴, pour le traiter plus intensivement, elle aura soin de faire filmer et enregistrer les séances de psychothérapie à des fins scientifiques (d'où la possibilité-même du film de W. Allen).

Le traitement s'avère malaisé. A l'instar des premiers patients de Freud, Zelig reste rétif à l'hypnose. La relation s'enlise, le malade demeure inamovible, la thérapeute perd son assurance. Le "transfert" initial du médecin sur son patient se leste désormais d'un contre-transfert particulièrement pénible. Le docteur Fletcher perd ses repères, décompense; bref, elle devient "malade" à son tour. Et c'est précisément lorsqu'Eudora Fletcher arrive à faire part de son malaise à Léonard Zelig -qu'elle se situe comme médecin-malade, affectée par la relation elle-même- que, chez celui-ci, la bulle protectrice du symptôme peut éclater, donnant enfin libre cours à l'expression du transfert, au sens classique du terme.

La demande du patient va alors droit au but, obligeant la jeune psychiatre à cadrer mieux la relation thérapeutique. "Je veux coucher avec vous", dira ainsi Zelig, et - plus profondément- "No more pancakes" : adjuration qu'il répétera jusqu'à la supplication. Refus, autrement dit, du maternage oral (ca-kes), d'une relation psychothérapeutique confondue avec du "soin", et, surtout, demande de recevoir la castration ("no more pan-ca-kes")⁵ adressée à un autre désimaginarié qui a pu laisser percevoir sa propre faille sans pour autant s'évanouir...

Ainsi, l'enjeu d'une psychanalyse se joue-t-il bien souvent "dans un mouchoir", le transfert venant inéluctablement s'alimenter aux propres erreurs et insuffisances du thérapeute : avatar qui, à son paroxysme, peut déboucher aussi bien sur la rupture que sur la réussite de l'entreprise.

Que le docteur Fletcher finisse par épouser Zelig -et vice-versa- est (en partie) une autre histoire. Un autre enseignement du film c'est que le héros soit sauvé, en fin de compte, par la dynamique de sa propre maladie. "Vous avez vu ce qu'un psychopathe peut faire !", déclarera-t-il, un jour, avec un clin d'oeil rétrospectif dont Schreber, par exemple, eut été bien incapable.

La vie de Zelig, bien sûr, n'a pas grand chose à voir avec "Les Mémoires d'un Névropathe"; le film ne se donne pas non plus pour une allégorie de la psychanalyse.

La sauvagerie-même du matériel pourtant nous y donne à voir, sans littérature, ce qui gît au coeur le plus intime de la relation psychanalytique. Cela n'a été rendu possible

que par la très grande sensibilisation de l'auteur à cette dimension. Rarement biographe se sera identifié à ce point à son sujet. L'ironie veut même -les documents en témoignent- qu'au physique, W. Allen lui-même ressemble fortement à Zelig !

Il y aurait beaucoup à dire encore de la facture exceptionnelle du film. Ce n'est pas notre propos.

... "ZELIG" : à voir séance tenante.

Francis MARTENS

(1) Discours d'accueil de la municipalité de New York.

(2) Connue au U.S.A. pour ses travaux sur la paranoïa hallucinatoire et la masturbation (où il rejoint les premiers écrits de Freud sur la neurasthénie), symptomatiquement "oublié" par la psychanalyse européenne (Jones y compris !) Zelig a travaillé quelque temps avec Freud lui-même. Il devait rapidement -et prophétiquement- entrer en désaccord avec ce dernier à propos du "Penisneid" dont il se refuse à faire l'apanage des seules femmes. Sans en avoir la densité tragique, le destin de Zelig n'est pas sans évoquer celui de Tausk. Rentré au U.S.A., rejeté par ses collègues, il ne tarda pas à décompenser pour devenir, un temps, ce fameux "Homme Caméléon" qui fit la "une" des médias américains et que W. Allen -de façon saisissante- nous restitue avec la précision du document clinique.

(3) Et ce jusqu'à la glossolalie et à la production de modifications physiologiques mesurables.

(4) Comme Freud le fit quasiment pour l'Homme aux Loups.

(5) Bien évidemment, pancake est à entendre ici dans son sens étymologique : πᾶν-cake, gâteau (placentaire ?) qui serait incarnation du "tout" et obturation parfaite de la parole.

*No more
pancakes !*

Lectures

HISTOIRES D'AMOUR

Julia KRISTEVA

L'infini, Denoël, Paris, 1983, 358 p.

Propos de psychanalyse (c'est de là qu'elle le part et qu'elle parle), Kristeva l'annonce d'entrée de jeu et commence avec Freud¹.

Elle commence avec Freud parce que, selon elle, c'est à partir de lui, premier moderne, que pour la première fois la relation d'amour a été prise comme "modèle de fonctionnement psychique optimal" (p.20).

"Le psychisme est un système ouvert, connecté à un autre et, dans ces conditions seulement, il est renouvelable".

Ce qui est recherché (demandé) par l'analysant c'est "moins sa vérité (optique où se dissimule le fidéisme de certains analystes) que ses capacités d'innovation"². (p.21)

Le démarquage -non thématique comme tel- entre vérité et innovation, savoir et pouvoir, référence et relation, me semble être au centre de sa pensée.

Au point de départ, une réflexion sur le narcissisme. Comme création. Comme, suivant la belle formule de Freud, "Eine neue psychische Aktion"³, "une nouvelle action psychique", un ajout à l'originnaire des pulsions auto-érotiques. Nouvelle, parce qu'à partir du narcissisme il y a "trois" dans l'air. Structure donc, mais autrement articulée que ne l'est la logique oedipienne, le narcissisme est une structure prélogique, présymbolique; Kristeva dit plus heureusement "intra-symbolique".

Condition de possibilité, le narcissisme ouvre plutôt que ne fonde le possible. Il soutient le vide "intrinsèque aux amorces de la fonction symbolique" (p.30), et le vide le soutient à permettre une séparation élémentaire (dans le duel), un non chaos.

Cette pensée du narcissisme comme aurore de toute relation est née d'une relecture

extrêmement alertée de certains textes de Freud⁴ où, "finement et elliptiquement" dit-elle, il esquisse sa notion d'identification primordiale.

Celle-ci, support de toutes les identifications secondaires, est immédiate, absolue, antérieure à toute concentration sur un objet quelconque, elle constitue la forme la plus primitive de l'attachement affectif à un objet.

Elle porte -imaginativement pour Kristeva (c'est à mon sens ce qui la rend à la fois provisoire et opérante)- sur le "père de la préhistoire personnelle"⁵.

Il s'agit d'une instance encore non sexuée, ou plutôt : "douée des attributs sexuels des deux parents, figure par là-même totalisante et phallique, donatrice de satisfactions déjà psychiques et non de demandes existentielles immédiates, ce pôle archaïque de l'idéalisation est immédiatement un autre qui suscite puissamment le transfert déjà psychique du corps sémiotique antérieur en voie de devenir un Moi narcissique."(p.39.)

Ce qui est à investir là n'est pas encore objet, ce qui est à investir c'est une relation. L'analyste supposé savoir la vérité sur l'objet du désir devrait être (d'abord?) celui qui sollicite à être.

De l'avoir à l'être, de la demande explicite à la demande implicite, Kristeva fait, pour la compréhension de ce trajet, le départage entre l'objet métonymique du désir (sous lequel elle range l'objet lacanien (p.35) et le non-objet métaphorique de l'amour. Il s'agit pour elle d'un mouvement, d'un geste, d'une "indication vers" : bref, d'une véritable invitation à la parole. Instauration de la signifiante plutôt qu'"investigation sur" ,

dérive à travers des signifiants.

Quel est l'enjeu d'un tel propos ?
Kristeva me semble désigner là les conditions de possibilité de la cure. Je souligne cure pour pointer ce dont ce texte témoigne : souci de l'innovation et du renouveau psychique. Le choix d'un tel vocabulaire est le fruit d'une décision. Décision de penser et de vouloir l'analyse avant tout comme thérapeutique. Ce qui n'est plus toujours, ni pour tous, évident.

Désignation transcendantale (comment une cure analytique est-elle possible?), mais transcendantalité autre que philosophique puisqu'il ne s'agit pas de conceptualiser (et de contrôler au sens strict du terme) ces conditions, mais plutôt d'instaurer un espace qui soit investissable psychiquement et qui permette qu'il y ait "éventuellement et ultérieurement une analyse"⁶ (p.36)

Pour faire bref, Kristeva voit dans cette image donnée par Freud -"le père de la préhistoire personnelle"- le lieu où comme analyste elle se sent convoquée. Investir et soutenir l'investissement provisoire de ce lieu permet à l'analyste d'éviter la position qui consiste à tenir un rôle.

Le rôle est le piège de toute cure. A réparer la mère, on n'en aurait jamais terminé. A être l'interdicteur, on empêcherait même que quelque chose commence⁷.

L'alternance et le jeu nécessaire de ces fonctions (et non pas de ces rôles) sont soutenus par le narcissisme qui est déjà en lui-même processus de symbolisation, investissement psychique -mais préobjectal- de la relation comme telle.

Celle-ci est à entendre, chez Kristeva, comme effet du mouvement de métaphoricité : dynamique "non pas fondée sur la dénomination d'une référence forcément réductible à l'être, mais fondée sur la relation que le sujet parlant maintient avec l'Autre dans l'acte d'énonciation"⁸. (p.257)

Marie Dominique ROBIN

(1) Cet immense travail se présente comme une "histoire" de la subjectivité amoureuse occidentale à travers l'analyse de ses figures : grecque, juive et chrétienne; à travers ses acteurs ou protagonistes; à travers leurs dires. Il vient poursuivre le projet plus

global de Kristeva vers une sémiotique dans le symbolique. Je me contente ici de signaler l'inspiration qui vient de l'analyse et l'inspiration pour l'analyse de ce propos.

(2) "Qu'est-ce qu'une innovation? Qu'est-ce que signifiant ici comment la dire? L'expérience amoureuse, comme dynamique de la crise et de la rénovation subjective et discursive, et son corrélat linguistique, la métaphoricité, paraissent être, de ce point de vue, au centre d'un débat essentiel." (p.258)

(3) G.W. XIII p.142, La vie sexuelle, P.U.F., p.84.

(4) Principalement : L'Identification, Pour introduire le Narcissisme, Le Moi et le Ca.

(5) Je retraduis ici la "persönlichen" de Freud, le préférant à la traduction de Kristeva "père de la préhistoire individuelle".

(6) Je souligne "éventuellement et ultérieurement" pour ce que cela donne à penser du "relais" vers l'analyse : pour qu'à travers le discours social, culturel (massmédiatique) et surtout institutionnel, une demande d'analyse puisse encore s'adresser.

(7) Cfr. aussi l'article de F. Roustang, Personne dans les "Etudes Freudiennes" sur l'Amour de Transfert, mai 1982.

(8) Souligné différemment pour mettre en valeur ces deux axes.



résumés - samenvattingen

LE TRANSFERT, LE SUJET ET L'OBJET : UNE THÉORIE LOGIQUE

Jean-Claude QUINTART

Partant d'une conception du langage, où le sujet est représenté par un signifiant pour un autre signifiant dans une opération qui laisse un reste en dehors de la représentation, Lacan conçoit ce reste, ce manque, comme un paradigme des autres manques au niveau pulsionnel. Il décrit la représentation comme marquant une aliénation qui est la disparition du sujet de l'inconscient chaque fois que celui-ci se fait représenter.

Dans le transfert, l'analyste est d'abord conçu comme contenant les objets désirés y compris le savoir; mais le savoir qui s'élabore n'appartient à personne et personne n'en est le sujet, le sujet supposé savoir. Après que le désir de l'Autre ait été interrogé dans le transfert et qu'il ait été cerné dans l'Autre le manque de signifiant référent dernier, l'opération de séparation aboutit à ce que, pour le sujet, l'objet petit a comme manque soit cause de sa parole et de son existence.

DE OVERDRACHT, HET SUBJECT EN HET OBJECT : EEN LOGISCHE THEORIE

Jean-Claude QUINTART

Lacan vertrekt van een opvatting over de taal waarin het subject wordt vertegenwoordigd door een betekenaar die verwijst naar een andere betekenaar in een bewerking die een "rest" overlaat buiten de voorstelling. Hij vat deze rest, dit "gemis" op als paradigma voor de andere tekorten die zich situeren op het pulsionele vlak. Hij beschrijft de voorstelling als datgene wat de vervreemding aantekent die ligt in het verdwijnen van het subject van het onbewuste telkens als dit subject zich laat vertegenwoordigen in een voorstelling.

In de overdracht wordt de analyticus aanvankelijk beschouwd als diegene die de begeerde objecten, waaronder het weten, bezit. Maar het weten dat zich ontplooit in de analyse behoort aan niemand toe en niemand is er het subject van, het subject dat verondersteld wordt te weten (le sujet supposé savoir). Nadat in de overdracht het verlangen van de Ander werd bevraagd en nadat in de Ander het gemis van een laatste referende betekenaar is omschreven, mondt de scheidingsoperatie erin uit dat voor het subject het object a (l'objet petit a) als gemis het uitgangspunt kan worden van zijn eigen spreken en van zijn existentie.

LES FINS DU TRANSFERT

Jean FLORENCE

Cet article témoigne d'une réflexion en cours à l'École Belge de Psychanalyse sur l'éthique de la psychanalyse. Il s'attache essentiellement à mettre en relation la question de la fin de l'analyse et le transfert lui-même, comme lieu nécessaire du déplacement de la demande. L'auteur insiste particulièrement sur les formes que revêt, de façon généralement implicite, la demande de l'analyste (le dit contre-transfert) qui, inanalysée, fait barrage et résistance au mouvement du transfert. Cette réflexion se développe en quatre temps : l'examen des théories relatives à la fin de l'analyse,

une mise en évidence des demandes du psychanalyste, une définition de l'acte analytique et du temps de l'analyse, un retour sur la nécessité que la fin de l'analyse soit agissante dès son commencement.

HET EINDE/HET DOEL VAN DE OVERDRACHT

Jean FLORENCE

Dit artikel brengt verslag uit over een deel van de bezinning die aan de gang is binnen de Belgische School voor Psychoanalyse over de ethiek van de psychoanalyse. De tekst probeert vooral een verband te leggen tussen de problematiek van het einde van de analyse en de overdracht zelf, als plaats waarheen noodzakelijkerwijs de vraag (demande) naartoe wordt geschoven (verschoven). De auteur legt voornamelijk de klemtoon op de vormen die de meestal impliciete vraag van de analyticus (de zogenaamde tegenoverdracht) aanneemt. Wanneer deze niet geanalyseerd blijft, hindert zij en biedt zij weerstand tegen de beweging van de overdracht. Deze bezinning bestaat uit vier momenten : het onderzoek van de theorieën over het einde van de analyse, het expliciteren van "vragen" van de psychoanalyticus, een definitie van de analytische act en van de tijdsdimensie in de analyse, en de herbevestiging van de noodzaak dat het einde van de analyse van bij haar aanvang werkzaam gemaakt wordt.

OVERDRACHT IN EEN ANALYSE VAN PERVERSIES

Antoine VERGOTE

Een analyse die over lange tijd verloopt in het droomachtig uitspreken van perverse verbeeldingen en het verhalen van enkele perverse praktijken, getuigt van een overdracht in negatieve vorm, in die zin dat het woord niet gericht wordt tot andere in zijn functie van analyticus. Duidingen zijn zelden mogelijk of zijn niet aangewezen. Men neemt er ook de agressie waar op de wet (o.a. op het analytische contract), kenmerkend voor de perversie. De dynamische mogelijkheden van dit soort overdracht worden ontleed : door het imaginaire uit te stallen voor het welwillende, niet medeplichtige, oog van de analyticus, wordt de analysant gevoerd, door de structuur zelf van het exhibitionisme, naar de oedipale problematiek en naar zijn castratie-problematiek. Aldus wordt ook de analyse doorgevoerd van zijn vrees voor homosexualiteit, vrees die hem tot analyse bracht en die hem motiveert om ze door te zetten. Die studie laat ook toe enkele driftdynamismen te belichten die in de droomverhalen en in ieder analyse werkzaam zijn.

LE TRANSFERT DANS UN ANALYSE DE PERVERSIONS

Antoine VERGOTE

Une analyse que remplit pendant longtemps le dire presque onirique de nombreuses fantaisies et de quelques pratiques perverses, présente le transfert sous la forme négative d'une parole qui ne s'adresse pas à l'autre dans sa position d'analyste. Les interprétations sont ou bien impossibles ou bien contre-indiquées. On y relève aussi l'agression contre la loi (e.a. contre le contrat analytique), caractéristique de la perversion. On y dégage néanmoins les possibilités dynamiques d'un tel transfert : exposer l'imaginaire, sous l'oeil bienveillant mais non complice de l'analyste, conduit, par la structure même de l'exhibitionisme, à la problématique oedipienne et à celle de la castration. De cette façon s'analyse également la crainte d'homosexualité qui est, dans ce cas, le motif pour s'engager dans l'analyse et pour la poursuivre. Cette étude permet d'éclairer certains

dynamismes pulsionnels qui sont à l'oeuvre dans les récits des rêves et dans toute analyse.

ENKELE BESCHOUWINGEN OMTRENT DE OVERDRACHTSPROBLEMATIEK IN HET DORA-GEVAL VAN FREUD

Jozef CORVELEYN

Deze "beschouwingen omtrent de overdrachtsproblematiek in het Dora-geval van Freud" beperken zich tot het onderlijnen van de dimensie van het weten in de (tegen-)overdracht. Enerzijds wordt deze dimensie naar vorgehaald in onze eigen overdracht naar Freud. Wij beklemtonen de ambivalentie van deze overdracht, welke ook blijkt uit bepaalde teksten over dit geval. In een tweede luik van het artikel onoverzaaken wij de dimensie van het weten in de overdracht, in de studie zelf van Freud. De bewering is niet dat in de opvatting van Freud het (willen) weten theoretisch gezien centraal staat, maar wij menen te mogen affirmeren dat dit aspect in feite een grote rol heeft gespeeld in het verloop en in de afwikkeling van deze analyse. Dit houdt niet alleen verband met de historische context van deze analyse (de demonstratieve waarde van de gevalstudie) maar ook met de klemtoon die Freud in deze periode legt op deze dimensie in zijn theorievorming zowel omtrent de essentie van de neurose als omtrent de overdracht.

QUELQUES CONSIDERATIONS SUR LE PROBLEME DU TRANSFERT DANS LE CAS DORA DE FREUD

Jozef CORVELEYN

Ces quelques "considérations sur le problème du transfert dans le cas Dora de Freud" se limitent à souligner la dimension du savoir dans le (contre-)transfert. D'une part, cette dimension est relevée dans notre propre transfert envers Freud. Nous mettons l'accent sur l'ambivalence de ce transfert qui ressort aussi d'une certaine littérature concernant ce cas. Dans un deuxième volet du texte, nous examinons la dimension du savoir dans le transfert, dans l'étude même de Freud. Nous ne voulons pas prétendre que le (vouloir) savoir est théoriquement central pour Freud, mais nous croyons pouvoir affirmer que cet aspect a en fait joué un grand rôle dans le déroulement de cette analyse. Ceci tient non seulement au contexte historique de cette analyse (valeur démonstrative du texte), mais aussi à l'accent que Freud met sur cette dimension, dans la théorisation de cette époque à propos de l'essence de la névrose et du transfert.

EFFET PLACEBO ET TRANSFERT

Francis MARTENS

Les paradoxes du placebo -soigneusement refoulés par la médecine et la psychanalyse- ainsi que les bizarreries du système immunitaire, et le comportement de certains psychotiques face à la maladie, nous posent une sorte de devinette qui vaut bien celle du Sphinx à laquelle était lié le sort d'Oedipe. Elle nous oblige à repenser le statut de l'objet au sein de la relation thérapeutique. La notion "d'objet transitionnel" et les particularités du fonctionnement placentaire nous permettent d'ébaucher un modèle de la maladie, du médicament et du retour à la santé, en termes de "régression foetale" et de "transfert placentaire". Dans ce cadre, le placebo apparaît comme "le médicament à l'état pur", et la maladie le régulateur ordinaire -accentué par notre société- de notre condition d'"animal malade". En répondant à la demande impossible qui a pris, pour un temps, le

visage régressif de la maladie, le médicament et les soins rééquilibrent transitoirement l'éco-système intime du désir, et nous permettent de reprendre notre chemin sur la terre des humains, jusqu'à une nouvelle halte ou un dernier repos. Cette réflexion affirme sa dette à la pensée de Winnicott, Lévi-Strauss et Pierre Benoit.

HET PLACEBO-EFFECT EN DE OVERDRACHT

Francis MARTENS

De paradoxen van de placebo-effect die zorgvuldig worden verdrongen door de geneeskunde en door de psychoanalyse, alsook de eigenaardigheden van het immunologisch systeem en het gedrag van sommige psychotici ten aanzien van het ziekzijn, stellen ons voor een soort van "raadsel" dat kan vergeleken worden met het raadsel van de Sfinks waarmee het lot van Oedipus verbonden was. Het verplicht ons het statuut van het object in het raam van de therapeutische relatie op een nieuwe wijze te denken. De notie van "transitioneel object", en de eigenschappen van het "placentair" functioneren, laten ons toe een model te schetsen van de ziekte, van het geneesmiddel en van de terugkeer tot de gezondheid in termen van een "foetale regressie" en van een "placentaire overdracht". In deze context verschijnt het placebo als "het geneesmiddel bij uitstek" en komt de ziekte naar voor als de gewone regulator -beklemd door onze maatschappij- van onze zijnsconditie als "ziek dier". Beantwoordend aan de onmogelijke vraag (demande) die voor een tijdje de regressieve gestalte van de ziekte heeft aangenomen, brengen het geneesmiddel en de verzorgingen opnieuw een voorbijgaand evenwicht in het intieme eco-systeem van het verlangen. Zij laten ons aldus toe onze weg te hermenen in de wereld van de mensen tot we aan een nieuwe halte komen of aan de laatste rust. Deze overwegingen zijn veel verschuldigd aan het denken van Winnicott, Lévi-Strauss en van Pierre Benoit.

DE IK-PROBLEMATIEK IN DE VROEGE GESCHRIFTEN VAN FREUD

Jozef CORVELEYN

Het begrip van het "Ik" is een cruciaal punt in elke systematische psychologische theorie over de menselijke persoon. De analyse van Freuds vroege teksten illustreert dit zeer goed. Vóór 1895 gebruikte hij eenvoudigweg het toen gebruikelijke ego-concept : het ik is een centrale groep in het gehelebeeld van de associaties dat een leidende functie heeft in het besturen van het bewustzijn. Van zodra hij echter probeert een theorie uit te bouwen van het psychisme als een systeem wordt deze eenvoudige conceptie problematisch. Dit wordt expliciet behandeld in Studien über Hysterie (1895) en in het Entwurf einer Psychologie (1895). De auteur analyseert deze teksten en probeert op een systematische wijze Freuds nieuw ego-concept te omschrijven.

LA PROBLEMATIQUE DU MOI DANS LES PREMIERS ECRITS DE FREUD

Jozef CORVELEYN

La notion du "moi" est en psychologie un point capital dans chaque théorie systématique de la personnalité humaine. L'analyse des premiers textes de Freud est une bonne illustration de ce point. Avant 1895, il utilisait simplement la conception du moi courante à cette époque : le moi est le groupe central dans le champ des associations qui a une fonction de direction par rapport à la conscience. Du moment que Freud essaie d'élaborer une théorie cohérente du psychisme comme systè-

me, cette conception simple du moi devient problématique. Ce problème est explicitement thématé dans les Etudes sur l'Hystérie (1895) et dans le Projet d'une Psychologie (1895). L'auteur fait une analyse de ces textes et essaie d'explicité systématiquement la nouvelle conception de Freud concernant le moi.

A PROPOS DE L'HOMME NEURONAL

Léon CASSIERS

L'auteur analyse l'ouvrage de J.P. Changeux, "L'Homme neuronal", sous un angle épistémologique. Il montre l'insuffisance explicative de la théorie des "images mentales, vrai langage de la pensée" renvoyant à des "graphes neuronaux" qui seraient un jour exactement identifiables. Il faut restructurer cette théorie par une théorie qui tienne compte du langage verbal. Se posent alors diverses questions logiques qui rendent douteux le fonctionnement, au niveau cérébral, des mécanismes causalistes linéaires que voudrait y voir J.P. Changeux au nom d'un déterminisme étroit. Ces questions débordent le champ théorique pur : elles ont des conséquences éthiques, en particulier dans le traitement des malades mentaux.

OVER "L'HOMME NEURONAL" VAN J.P. CHANGEUX

Léon CASSIERS

De auteur ontleedt het werk van J.P. Changeux, "L'Homme neuronal", vanuit een epistemologisch gezichtspunt. Hij toont de explicatieve ontoereikendheid aan van de theorie over de "mentale beelden, als de ware taal van het denken" die zich steunt op wat men "neuronale (schrift-)tekens" noemt welke in de toekomst exact identificeerbaar zouden worden. Men moet deze theorie herstructureren door een theorie die rekening houdt met de verbale taal. Dan rijzen echter verschillende logische vragen op die het functioneren, op cerebraal niveau van de lineair causale mechanismen twijfelachtig maakt dat J.P. Changeux erin zou willen zien in naam van een eng determinisme. Deze vragen overschrijden het louter theoretische domein : zij hebben ethische consequenties, in het bijzonder inzake de behandeling van geesteszieken.

ANTHROPOLOGUES ET PSYCHANALYSTES DEVANT LE COMPLEXE D'OEDIPE : L'EXEMPLE DE LA MYTHOLOGIE HESIODIQUE

Patrick KAPLANIAN

Les interprétations psychanalytiques des mythes ont souvent laissé sceptiques les anthropologues. A travers l'exemple de la Théogonie d'Hésiode, on se posera la question de la légitimité de ce genre de démarche. D'aucuns verront dans ces récits matière à des interprétations oedipiennes : attirance d'Ouranos pour sa mère Gaia, haine de Cronos pour son père Ouranos. Ces interprétations paraissent pour le moins simplistes.

La Théogonie doit être vue sous un autre angle. Elle décrit non seulement la mise en place de l'univers (terre, ciel, etc.) et des règles qui le régissent, mais aussi la mise en place des règles biologiques, sociales, psychologiques, qui régissent le monde des dieux (et plus tard des hommes). Un mythe ne s'interprète pas comme un rêve à coup de condensations ni surtout de déplacements. Les mythes hésiodiques fondent plutôt, en les mettant en évidence, les grands concepts de la psychanalyse - rapport au corps de la mère, loi du père, prohibition de l'inceste, surmoi (qui n'est pas

intériorisé mais objectivé en la personne de Zeus), etc.

ANTHROPOLOGEN EN PSYCHOANALYTICI OVER HET OEDIPUS-COMPLEX : HET VOORBEELD VAN DE MYTHOLOGIE VAN HESIODOS

Patrick KAPLANIAN

De psychoanalytische interpretaties van de mythen hebben vaak het scepticisme opgeroepen van de anthropologen. Aan de hand van het voorbeeld van de Theogonie van Hesiodos onderzoekt de auteur de gefundeerdheid van dit soort van ondermeningen. Sommigen zullen in deze verhalen aanleiding vinden tot oedipale interpretaties : Ouranos die zich aangetrokken voelt tot zijn moeder , haat van Kronos voor zijn vader Ouranos. interpretaties schijnen op zijn minst genomen simplistisch. De Theogonie moet vanuit een ander oogpunt gelezen worden. Deze tekst beschrijft namelijk niet alleen de ordening van het universum (aarde, hemel, enz.) en de regels die het besturen, maar ook geheel van de biologische, sociale en psychologische regels die de wereld der goden (en later die van de mensen) ordent. Een mythe mag niet geïnterpreteerd worden als een droom, is niet zoals de droom gevormd door verdichtingen en zeker niet door verschuivingen. De hesiodische mythes funderen veeleer de grote concepten van de psychoanalyse en lichten ze verder toe : de verhouding met het lichaam van de moeder, de wet van de vader, het incestverbod, het uber-ich (dat niet geïnterioriseerd is doch geobjectiveerd in de persoon van Zeus), enz.

SYMBOLISME, DELIRES ET CHANGEMENTS SOCIAUX

Daniel SCHURMANS

Une réflexion sur le symbole conduit à une meilleure compréhension de la nature et de l'évolution du délire. Le symbole est un signe, chargé d'un sens communicable dans un système culturel donné. Sa signification est relative à cohérence du contexte culturel. Sa communicabilité témoigne de l'existence d'un consensus socioculturel. Une excessive rigidité des structures sociales peut conduire le symbole à ne plus être qu'un poncif. On propose d'appeler diaboles les manifestations qui témoignent de l'ébranlement du consensus sous l'effet par exemple de transformations sociales rapides. Lorsque naît un nouvel équilibre social, un diable peut s'inscrire comme symbole dans le nouveau contexte, et un symbole ancien qui n'y trouve plus de place peut fonctionner comme un diable. Cette dialectique rend compte d'un certain nombre de phénomènes liés à la transformation culturelle, notamment les changements qualitatifs observés dans la clinique des psychoses, dans les sociétés à évolution rapide.

SYMBOLISME, WANEN EN SOCIALE VERANDERINGEN

Daniel SCHURMANS

Bezinning over het symbool leidt tot een beter begrip van de aard en de evolutie van de waan. Het symbool in een teken dat beladen is met een mededeelbaar zin in een gegeven cultureel systeem. Zijn betekenis is afhankelijk van de coherentie van de culturele context. Zijn mededeelbaarheid getuigt van het bestaan van een socioculturele consensus. De overdreven rigiditeit van sociale structuren kan ertoe leiden dat het symbool verwordt tot een algeaagde kus. De auteur stelt de term diabool voor, om die verschijnselen die getuigen van de omverwerping van de sociale consensus onder invloed van bijvoorbeeld snelle sociale transformaties. Wanneer dan een nieuwe sociaal evenwicht ontstaat, kan een diabool zich als symbool inschrijven in de nieuwe context en een oud sym-

bool dat er geen plaats meer in vindt kan functioneren als een diabol. Deze dialectiek verheldert een aantal fenomenen die veroorzaakt worden door de culturele transformatie, o.a. de kwalitatieve veranderingen die men kan observeren in de kliniek van psychosen in maatschappijen die snel evolueren.



CONCERNING FALSE FACES

So saying he used his good power to overcome Evil Mind's otgont (evil power) and thrust him into the mouth of the cave, and with him all manner of enchanted beasts. There he placed the white buffalo, the poison beaver, the poison otter, snakes and many bewitched things that were otgont. So there to this day abides Evil Mind seeking to emerge, and his voice is heard giving orders.

The Good Mind went back to the tree and soon saw a being walking about. He walked over the place where the being was pacing to and fro. He saw that it was S'hagodiwe gowa, who was a giant with a grotesque face. "I am master of the earth", roared this being (called also Great Defender), for he was a whirlwind. "If you are master" said Good Mind, "prove your power."

Defender said, "What shall be our test?"

"Let this be the test," said Good Mind, "that the mountain yonder shall approach us at your bidding."

So Defender spoke saying, "Mountain, come hither." And they turned their backs that they might not see it coming until it stood at their backs. Soon they turned about again and the mountain had not moved.

"So now I shall command," said Good Mind, and he spoke saying, "Mountain, come hither," and they turned their backs. There was a rushing of air and Defender turned to see what was behind him and fell against the onrushing mountain, and it bent his nose and twisted his mouth, and from this he never recovered.

Then did Defender say, "I do acknowledge you to be master. Command me and I will obey."

"Since you love to wander," said Good Mind, "it shall be your duty to move about over the earth and stir up things. You shall abandon your evil intentions and seek to overcome your otgont nature, changing it to be of benefit to man-beings, whom I am about to create."

"Then," said Defender, "shall man-beings offer incense tobacco to me and make a song that is pleasing to me, and they shall carve my likeness from the substance of trees, and my orenda (magic power) will enter the likeness of my face and it shall be a help to man-beings and they shall use the face as I shall direct. Then shall all the diseases that I may cause depart and I shall be satisfied."

Again, Good Mind wandered, being melancholy. Looking up, he saw another being approaching.

"I am Thunder," said the being.

"What can you do to be a help to me?" asked Good-Mind.

"I can wash the earth and make drink for the trees and grass," said Thunder.

"What can you do to be a benefit to the men-beings I am about to create?" asked Good Mind.

"I shall slay evil monsters when they escape from the underworld," said Thunder. "I shall have scouts who will notify me and I shall shoot all otgont beings."

Then was Good-Mind satisfied, and he pulled up a tree and saw the water fill the cavity where the roots had been. Long he gazed into the water until he saw a reflection of his own image. "Like unto that will I make men-beings," he thought. So then he took clay and molded it into small images of men and women. These he placed on the ground and when they were dry he spoke to them and they sprang up and lived.

Poirot se leva :

- Excusez-moi de m'être si mal renseigné. (A la porte, il ajouta:) A titre de simple curiosité, j'aimerais savoir pourquoi tout à l'heure vous avez appelé le docteur Bryant, docteur Hubbard?

- Le sais-je moi-même? Attendez... Ah! Oui!... à cause de sa flûte. Un ancien souvenir d'enfance... une berceuse : *Le chien de la mère Hubbard...* *Quand la vieille revint, il jouait de la flûte...* C'est drôle, comme on peut embrouiller les noms!

- Ah! parfaitement, la flûte... Ces associations d'idées me passionnent, du point de vue psychologique.

Mr. Ryder grommela en entendant ce dernier mot. Il évoquait dans son esprit cette idiotie qu'était, à son avis, la psychanalyse.

Il fixa sur Poirot qui s'en allait un regard chargé de méfiance.

Agatha CHRISTIE,
"Death in the clouds"
1935.

"FALSE FACE", photo : Jacques Schotte
(Art iroquois, Brooklyn Museum, New York)

"FALSE FACE", foto : Jacques Schotte
(Irokese kunst, Brooklyn Museum, New York)



FALSE FACES

These masks are portraits of mythological forest beings having the power to cure disease. A man wearing a false face gains his power by impersonating such a spirit. The society ministers to the sick and performs public curing ceremonies. In the spring and fall, it exorcises disease from the village, it also participates in the longhouse curing ritual during the midwinter festival. Membership, open to all men, is gained through dreams or after being cured of an illness.

Brooklyn Museum